Daniel de Foë
Robinson
Crusoë
Tome I

THE
LIFE
AND
ADVENTURES
OF
ROBINSON CRUSOE,

WRITTEN BY HIMSELF.

IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 11.

— PAR LES SOINS DE TERZUOLO, SON SUCCESSEUR DÉSIGNÉ. —

ROBINSON CRUSOÉ,

PAR

DANIEL DE FOË.

TRADUCTION

DE PETRUS BOREL.

ENRICHI

DE LA VIE DE DANIEL DE FOË,

PAR PHILARÈTE CHASLES;

DE NOTICES SUR LE MATELOT SELKIRK, SUR SAINT-HYACINTHE, SUR L'ILE DE JUAN-FERNANDEZ, SUR LES CARAÏBES ET LES PUELCHES,

PAR FERDINAND DENIS;

ET D'UNE DISSERTATION RELIGIEUSE,

PAR L'ABBÉ LA BOUDERIE,

VICAIRE-GÉNÉRAL D'AVIGNON.

ORNÉ DE **250** GRAVURES

SUR BOIS.

TOME PREMIER.

PARIS,

FRANCISQUE BOREL ET ALEXANDRE VARENNE,

ÉDITEURS,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 16.

1836.



DANIEL DE FOË.

Imprimerie de Plassan.

DANIEL DE FOË.

VIE
ET
AVENTURES
DE
ROBINSON CRUSOÉ,

ÉCRITES
PAR LUI-MÊME,

TRADUITES
PAR
PETRUS BOREL.

TOME PREMIER.

FRANCISQUE BOREL
ET
ALEXANDRE VARENNE.

1836.

N THOMAS   ADOLPHE BEST

PRÉFACE.

Le traducteur de ce livre n'est point un traducteur, c'est tout bonnement un poëte qui s'est pris de belle passion et de courage. Une des plus belles créations du génie anglais courait depuis un siècle par les rues avec des haillons sur le corps, de la boue sur la face et de la paille dans les cheveux; il a cru, dans son orgueil, que mission lui était donnée d'arrêter cette trop longue profanation, et il s'est mis à arracher à deux mains cette paille et ces haillons.

Si le traducteur de ce livre avait pu entrevoir seulement le mérite le plus infime dans la vieille traduction de ROBINSON, il se serait donné de garde de venir refaire une chose déjà faite. Il a trop de respect pour tout ce que nous ont légué nos pères, il aime trop Amyot et Labruyère, pour rien dire, rien entreprendre qui puisse faire oublier un mot tombé de la plume des hommes admirables qui ont fait avant nous un usage si magnifique de notre belle langue.

Il n'est pas besoin de beaucoup de paroles pour démontrer le peu de valeur de la vieille traduction de ROBINSON; elle est d'une médiocrité qui saute aux yeux, d'une médiocrité si généralement sentie que pas un libraire depuis soixante ans n'a osé la réimprimer telle que telle. Saint-Hyacinthe et Van-Offen, à qui on l'attribue, avouent ingénuement dans leur préface anonyme qu'elle n'est pas LITTÉRALE, et qu'ils ont fait de leur mieux POUR SATISFAIRE A LA DÉLICATESSE FRANÇOISE; et le Dictionnaire Historique à l'endroit de Saint-Hyacinthe dit qu'il est auteur de quelques traductions qui prouvent que souvent il a été contraint de travailler pour la FORTUNE plutôt que pour la GLOIRE. A cela nous ajouterons seulement que la traduction de Saint-Hyacinthe et Van-Offen est absolument inexacte; qu'au narré, nous n'osons dire style, simple, nerveux, accentué de l'original, Saint-Hyacinthe et Van-Offen ont substitué un délayage blafard, sans caractère et sans onction; que la plupart des pages de Saint-Hyacinthe et Van-Offen n'offrent qu'un assemblage de mots indécis et de sens vagues qui, à la lecture courante, semblent dire quelque chose, mais qui tombent devant toute logique et ne laissent que du terne dans l'esprit. Partout où dans l'original se trouve un trait caractéristique, un mot simple et sublime, une belle et sage pensée, une réflexion profonde, on est sûr au passage correspondant de la traduction de Saint-Hyacinthe et Van-Offen de mettre le doigt sur une pauvreté.

Comme nous ne sommes point sur un terrain libre, nous croyons devoir garder le silence sur une traduction *androgyne* publiée concur-

remment avec celle-ci. Pressés de questions cependant, nous pourrions donner à entendre que dans cette œuvre tout ce qui nous semble appartenir à *Hermès* n'est pas remarquable; pour ce qui est d'*Aphrodite*, nous avons trop d'entregent pour manquer à la galanterie : nous nous bornerons à regretter qu'un beau nom se soit chargé des misères d'autrui.

Pour donner à la France un ROBINSON digne de la France, il faudrait la plume pure, souple, conteuse et naïve de Charles Nodier. Le traducteur de ce livre ne s'est point dissimulé la grandeur de la tâche. A défaut de talent il a apporté de l'exactitude et de la conscience. Un autre viendra peut-être et fera mieux. Il le souhaite de tout son cœur; mais aussi il demeure convaincu, modestie de préface à part, que, quelle que soit l'infériorité de son travail sur ROBINSON, il est au-dessus de ceux faits avant lui, de toute la distance qu'il y a de sa traduction à l'original.

C'est à l'envi, c'est à qui mieux mieux, c'est à qui s'occupera des grands poëtes, des grandes créations littéraires; mais un écrivain ne voudrait pas descendre jusqu'aux livres populaires, aux beaux livres populaires qui ont toute notre affection : on les abandonne aux talents de bas étage et de commerce. Pour nous, peu ambitieux, nous revendiquons ces parias et croyons notre part assez belle.

On a engagé le traducteur de ce livre à se justifier de son orthographe du mot *mouce* et du mot *touts*. Ce n'est point ici le lieu d'une dissertation philologique. Il se contentera de répondre brusquement à ceux qui s'efforcent de l'oublier, que le pluriel, en français, se forme en ajoutant une *s*. S'il court par le monde des habitudes vicieuses, il ne les connaît pas et ne veut pas les connaître. L'orthographe de MM. de Port-Royal lui suffit. Quant au mot *mouce*, c'est une simple rectification étymologique demandée depuis longtemps. Il faut espérer qu'enfin cette homonymie créée à plaisir disparaîtra de nos lexiques, escortée d'une belle collection de bévues et de barbarismes qui déparent les meilleurs : Dieu sait ce qu'ils valent! Il n'est pas possible que le *moço* des navigateurs méridionaux puisse s'écrire comme la mousse, le *muscus* de nos herboristes. Pour quiconque n'est pas étranger à la philologie, il est facile d'appercevoir la cause de cette erreur. On a fait aux marins la réputation de n'être pas forts sur la politesse; mais leur impolitesse n'est rien au prix de leur orthographe : il n'est peut-être pas un terme de marine qui ne soit une cacographie ou une cacologie.

Saura-t-on gré au traducteur de ce livre de la peine qu'il a prise? confondra-t-on le labeur fait par choix et par amour avec de la besogne faite à la course et dans le but d'un salaire? Cela ne se peut pas, ce serait trop décourageant. Il est un petit nombre d'esprits d'élite qui fixent la valeur de toutes choses; ces esprits-là sont généreux, ils tiennent compte des efforts. D'ailleurs le bien doit mener à bien, chaque chose finit toujours par tomber ou monter au rang qui lui convient. Le traducteur de ce livre ne croit pas à l'injustice.

VIE

DE

DANIEL DE FOË.

C'était le 30 juin 1703. Un échafaud peint en rouge s'élevait en dehors de Temple-Bar. TEMPLE-BAR, ou la Barrière du Temple, était, comme on sait, une des portes de la Cité de Londres.

Les rues étroites, fangeuses, mal pavées, regorgeaient de peuple; on se pressait pour arriver au lieu de l'exécution. La place au milieu de laquelle se trouvaient l'échafaud, les gens de justice et le coupable, était silencieuse; le soleil d'Angleterre projetait sa lumière mate et lourde sur des milliers de têtes attentives, solemnelles; — étrange spectacle!

Gravité et respect sur beaucoup de figures; enthousiasme ardent empreint sur d'autres physionomies; curiosité chez la plupart, mécontentement comprimé chez d'autres; partout le bon ordre.

Sur une pancarte au-dessus de la tête du patient, on lisait ces mots:

DANIEL DE FOË.

Oui, l'auteur de ROBINSON CRUSOÉ, l'ami de votre enfance, le père de ce roman, plus historique que l'histoire, et aussi connu que LA BIBLE, était au pilori!

Des fleurs nouvelles étaient semées sur l'esplanade de l'échafaud: des guirlandes de laurier couraient autour des poteaux qui soutenaient l'instrument de supplice. On voyait aux fenêtres de jeunes et fraîches figures, aux regards pleins de larmes, et, dans les rangs du peuple, de vieux prêtres presbytériens qui murmuraient des prières, et bénissaient la victime. Les portefaix, les charbonniers (*colliers*), les gens du bas peuple, mettant à contribution les tavernes environnantes, se passaient de main en main les brocs pleins d'*ale* et les pots d'étain. On entendait ce cri, répété par mille voix d'Hercule: LONGUE VIE A DANIEL! Quand les officiers de justice firent jouer la machine infâme, et dégagèrent le patient, les acclamations devinrent plus violentes: des rafraîchissements furent offerts à de Foë; et pendant tout le cours de son voyage de Temple-Bar à Newgate, les mêmes gardes d'honneur volontaires l'accompagnèrent avec ordre, maudissant le pouvoir.

Tout concourait à augmenter l'intérêt de cette scène, dont les détails paraîtront romanesques à ceux qui connaissent mal cette époque. Pas un trait de ce tableau qui ne se trouve chez les auteurs et dans les journaux contemporains. De Foë souriait au peuple, calmait sa colère, et modérait ses cris. Dans les rues que de Foë traversait pour retourner à sa prison, les colporteurs criaient: « ACHETEZ L'HYMNE AU PILORI, par le célèbre DANIEL DE FOE; achetez, messieurs, L'HYMNE AU PILORI, son dernier ouvrage! »

Quand ce monstrueux accouplement, le pilori et Daniel de Foë, le supplice des voleurs et l'auteur de Robinson, eut frappé ma pensée, il y a environ deux ans, combien je fus étonné! Je parcourais assez négligemment quelques journaux de l'époque; j'y rencontrai de Foë traité de banqueroutier, de voleur, d'infâme. Avez-vous éprouvé ce dégoût qui nous saisit le cœur quand nos illusions sont détruites tout-à-coup? Telle fut la sensation qui me domina. Je croyais que l'auteur de Robinson avait dû mener une bonne et simple vie de ministre protestant, sous un petit toit d'ardoise, couronné de houblon grimpant et de chèvrefeuilles bien taillés, sans ambition comme sans orages.

J'eus recours aux Biographies; je n'y trouvai que de maigres documents. Il y a deux ou trois Vies de Daniel, toutes incomplètes. Wilson a étouffé la sienne sous tant de détails oiseux, sous tant de discussions théologiques et d'explications à la louange des Dissidents, dont il fait partie, que je ne retrouvai pas plus mon de Foë, le grand homme au pilori, dans ses pages diffuses, que dans la notice du docteur Chalmers, ou dans la préface du Robinson de Cadell, ou dans la notice du docteur Towers. Alors je me mis à la recherche des ouvrages de de Foë, persuadé que le miroir de la vie d'un écrivain, ce sont ses œuvres.

Quand j'eus établi la liste complète de ce qu'il a écrit, et trouvé que les titres seuls de ses ouvrages remplissaient vingt-huit pages in-folio, ce résultat, plus gigantesque que le total des écrits de Voltaire, ne me rebuta pas. Cette énorme fécondité, suivie d'une obscurité profonde, compliquait le problème. Peu à peu l'énigme de ce caractère et de ce talent se dévoilait cependant à mes regards. Faut-il le dire? trop de modestie, trop de grandeur, trop de dévouement, nul désir de gloire, le besoin de servir les hommes, la manie de dire la vérité, et de se sacrifier à elle, le désintéressement poussé jusqu'à la niaiserie la plus sublime : voilà l'explication de cette énigme. Il meurt sans gloire, après avoir fait pour le progrès de l'humanité plus que Rousseau et Locke, ainsi qu'il me sera facile de le prouver. Moins modeste, moins bon, moins parfait, il eût réussi peut-être.

De Foë est, dans son siècle, le représentant d'une caste persécutée, et par conséquent tolérante. Toutes ses idées justes et sages se sont développées du sein des doctrines dissidentes; il n'a rejeté que leurs petitesses, leurs puérilités et leurs chimères. Fils des Dissenters, il leur appartient par la trempe et le caractère spécial de son génie.

De Jacques II au règne de George Ier, on nous montre un roi expulsé, parce qu'il penche vers le catholicisme; un prince protestant appelé au trône et sa dynastie s'établissant. Mais la véritable histoire de cette époque serait celle des factions qui la déchiraient. Le trône n'avait de véritable appui dans la nation que la crainte du papisme, la superstitieuse horreur du catholicisme; sa puissance, toute de nécessité, toute négative, se débattait contre des forces vives, celles des partis qui avaient tour à tour triomphé pendant les époques précédentes. Le premier en date, appuyé sur l'égoïsme ecclésiastique, sur l'intérêt des grands dignitaires et sur le Jacobitisme, le parti du pouvoir absolu, semblait servir le trône, et le desservait. On voyait, à la tête de cette masse violente et redoutable, les chefs de l'église anglicane; leurs principes étaient l'obéissance passive, la légitimité, établie par Dieu, la nécessité d'extirper l'hérésie et de ramener toutes les croyances à la Conformité, c'est-à-dire à la religion protestante et anglicane. A ces hommes, connus sous le nom de Haut-Volants (High-Flyers), des gens de la Haute-Église (High-Churchmen), se ralliaient, moins par goût que par nécessité, les Jacobites, qui espéraient le retour du Prétendant, et voyaient avec horreur le règne de Guillaume.

Les objets principaux de leurs attaques, les ennemis qu'ils redoutaient et persécutaient, c'étaient les restes des sectes dissidentes qui, sous Charles Ier et sous Cromwell, avaient battu le trône en ruines; qui, par un dernier effort, sous Jacques II, avaient rejeté ce faible prince hors du royaume, et qui, survivant à toutes les persécutions dont on les avait accablés, terrifiaient le gouvernement même auquel ils avaient frayé la route.

Ces Dissidents (Dissenters) étaient d'autant plus à craindre que leur foi partait du principe même du Protestantisme. Le Protestantisme avait mis

en usage le droit d'examen, et s'était éloigné du catholicisme de Rome. Les Dissidents examinaient à leur tour la religion anglicane, et, profitant du même privilége, ils ne s'écartaient pas moins de la foi qu'on voulait établir. A eux n'appartenaient pas les ridicules et les vices dont la foi aveugle est entachée; mais en général ils avaient peu de largeur dans les vues; leur obstination invincible s'attachait à d'inutiles minuties : leur habitude d'analyse détaillée, d'examen scrupuleux mais quelquefois puéril, de pruderie souffrante et de piété mélancolique, a laissé trace sur les produits de l'intelligence anglaise, depuis Cromwell, et même sur toute la société britannique. C'est leur entêtement, leur amour des arguties, leur esprit borné et subtil, que Butler, dans son Hudibras, a caractérisés avec une verve si mordante. Ces défauts prêtaient à la satire... oui; mais leurs ennemis avaient en partage la cruauté, l'intolérance, le pédantisme, la bassesse, le dévouement honteux à toute tyrannie vivante, pourvu qu'elle reconnût leurs priviléges, et surtout qu'elle écrasât leurs ennemis.

La grande lutte religieuse et politique était entre ces deux partis, tous deux tenus en bride par le pouvoir, mais qui se trouvaient dans une position bien différente. Les Dissidents étaient victimes, parce qu'une partie de leurs droits leur était enlevée; les hommes de la Haute-Église, ou du Haut-Vol, se disaient victimes, parce qu'on ne leur permettait ni de dresser les bûchers ni de faire pendre les Dissenters. Aux yeux du gouvernement, les High-Flyers, vieux soutiens du pouvoir absolu, vieux partisans de Charles II et de Jacques Ier, étaient des alliés dangereux; les Dissenters, nés des cendres de la république, héritiers de Vane et de Pym, haïssaient sans doute les doctrines absolues, mais leur loyauté pour tous les trônes était suspecte. La masse des Tories, réunie sous l'étendard des High-Flyers, vouait exécration aux Dissidents, contre lesquels les Jacobites nourrissaient une haine assez méritée. De leur côté, les Whigs, ou partisans de la révolution nouvelle, ne se laissaient point confondre avec les Dissidents, qu'ils repoussaient, dont ils dédaignaient la sévérité minutieuse, et sur lesquels la tache sanglante échappée des veines de Charles Ier semblait encore empreinte.

Au milieu de tout ce chaos, un homme sortit des rangs des Dissidents, personnifia le génie de leur caste, les défendit, éclaira ses contemporains, et fut martyr de sa supériorité : Daniel de Foë.

Daniel était, selon toute apparence, descendant d'une vieille famille française, dont le nom véritable, de Foi ou Foix, s'est transformé avec le temps. La particule nobiliaire n'a été ajoutée à ce nom que par de Foë lui-même, dont les affaires n'avaient pas été bonnes, et qui, en se jetant dans la carrière polémique, se donna le baptême d'une nouvelle désignation. Sa famille, assez obscure, avait embrassé le puritanisme. Les idées républicaines de la Communauté sous Cromwell, les idées sévères d'une religion toute puissante, d'un Dieu toujours présent, d'une foi et d'une vérité à conserver toute la vie, le pénétrèrent dès son enfance. C'était une de ces maisons bibliques où la vie se passait comme une longue prière. Que mon âme soit avec les puritains anglais! disait Érasme. En effet rien de plus pur et de plus vertueux que ces hommes; ce sont eux qui ont fondé les États-Unis de l'Amérique septentrionale; ce sont les pères de Franklin et de Washington. Dans la famille de de Foë, on se levait à quatre heures du matin pour prier; avant, après le repas, on priait encore. Le jeûne, observé religieusement à certaines époques de l'année, la simplicité des vêtements, l'horreur de touts les amusements frivoles, l'intimité de la conviction, la croyance à une inspiration divine et immédiate, séparaient et séparent encore cette race étonnante du reste de la population anglaise.

De Foë, né en 1661, avait vu périr Algernon-Sydney, Cornish, Armstrong, College, sur un échafaud glorieux; il partageait toutes les idées des Dissenters. On l'avait élevé pour faire de lui un ministre de cette église; mais sa famille, effrayée du danger que couraient alors ceux qui professaient les opinions dissidentes, renonça bientôt à ce dessein. Autour de lui bouillonnaient les controverses, les terreurs politiques, les haines cachées et ardentes, la licence des Cavaliers, la rancune des Presbytériens. La cour était achetée, le roi vendu à la France, la nation écrasée et muette. De Foë, au milieu de cette société en

souffrance, fit son éducation d'homme. Aucune prétention d'écrivain ne se montre dans sa jeunesse.

Cependant les pamphlets pleuvaient de toutes parts. A vingt-un ans, l'envie prend à de Foë de mêler sa voix à tous les cris des factions. Il débute par une plaisanterie, une caricature, une saillie de jeune homme spirituel. C'est un pamphlet qui offre les germes de son talent futur; livre aujourd'hui fort rare, et qui porte ce titre singulier : SPECULUM CRAPE-GOWNORUM. Un second pamphlet, sur les guerres de Hongrie et sur les persécutions auxquelles les Protestants hongrois étaient exposés, sortit de la plume du jeune auteur. Ce sont des essais plus remarquables par le nom qu'ils portent, et par le talent qu'ils promettent, que par leur valeur intrinsèque.

Charles II mourut, laissant le trésor épuisé, des germes de dissension dans toutes les classes de la société anglaise, l'état obéré et une mémoire avilie. Jacques II lui succéda. Le duc de Monmouth, fils naturel de Charles, voulut profiter du mécontentement qui couvait en Angleterre, et fit une descente à Lymes, à la tête d'une petite armée. C'était surtout aux sectes dissidentes qu'il s'adressait; c'était à l'intérêt blessé de la masse protestante qu'il avait recours. Le jeune de Foë, qui avait vingt-quatre ans alors, quitta Londres en secret, et courut s'enrôler dans l'armée de Monmouth. Cette entreprise folle et mal conçue, que ce prince aventurier dirigea avec étourderie, se termina par la défaite complète de ses troupes.

De Foë, que son obscurité et sa jeunesse protégeaient sans doute, revint à Londres, où il put voir les débris mutilés de ses complices suspendus aux gibets de la ville. Son père avait fait le commerce de bonneterie. De Foë essaya d'agrandir cet établissement : la plupart de ses contemporains le désignent, avec une sotte ironie, sous le titre de facteur ou d'agent commercial pour cette branche de commerce.

Sous Jacques II, sous la protection spéciale de ce roi hypocrite et maladroit, les dogmes du pouvoir absolu, de la légitimité, du droit divin, de l'obéissance passive, s'élevèrent menaçants dans toutes les églises, dans les pamphlets, dans les journaux, à la cour. Deux pamphlets, qui parurent à cette époque, et qui ne portent pas de nom d'auteur, sont attribués à de Foë; leur but est de mettre les Dissidents en garde contre les promesses qu'on leur fait et les séductions que l'on tente pour les convertir à la doctrine du pouvoir absolu. Le style de ces pamphlets est vigoureux, la dialectique en est puissante; les principes, alors nouveaux, de la tolérance y sont soutenus avec talent, long-temps avant que Locke les eût consacrés. La politique, dont le pivot actuel est l'esprit d'égalité, avait du vivant de de Foë un mobile et un centre tout différents : la religion.

« Au lieu de se renfermer dans son »obstination, dans sa morosité, dans »sa dévotion étroite, dit de Boling»broke, si Jacques II avait renvoyé »ses mauvais conseillers, assemblé son »parlement, eu recours à un système »constitutionnel, il aurait conservé la »couronne, et même l'exercice libre »de sa religion. Mais ce monarque »insensé, que des conseillers absurdes »poussaient à sa perte, aima mieux »être le partisan obscur et la victime »d'une opinion théologique, que le »roi d'une nation libre et puissante.»

Les Tories eux-mêmes étaient las de Jacques II. Ses évêques le trompaient, ses courtisans se détachaient de lui. Guillaume, prince d'Orange, saisit le moment, débarque, est reçu avec enthousiasme, voit les plus intimes amis de Jacques l'abandonner, grossit son camp de touts ces déserteurs, qui, la veille, dit de Foë, « ne »parlaient que de sauver leur roi aux »dépens de leur propre vie », et qui le laissent en butte aux insultes de la canaille; offre une protection et une sauve-garde à ce prince maladroit et entêté ; l'aide à quitter le royaume, et finit par recevoir des mains du parlement la couronne qu'il n'a pas voulu prendre, et qu'on ne peut donner qu'à lui.

De Foë prit une part active dans ce mouvement; il quitta Londres, alla au-devant du roi Guillaume, et resta constamment un de ses plus fidèles serviteurs.

Heureux de voir s'accomplir la révolution qui promettait aux membres de toutes les sectes le libre exercice de leur religion et la tolérance complète, de Foë continuait à se livrer au commerce avec plus de persévérance que de succès. Il était cependant un des principaux membres de la Cité; en octobre 1689, son nom figure dans

le récit de la procession solennelle et du dîner splendide que les corporations de Londres donnèrent à Guillaume et à Marie.

A peine le règne de Guillaume avait-il commencé, les partis qui avaient cru voir dans son accession une certitude de triomphe pour eux-mêmes, commencèrent à s'agiter. Toutes ces passions discordantes, qui avaient concouru à porter Guillaume sur le trône, se séparèrent avec éclat, et se livrèrent une guerre acharnée. De Foë pensa que le roi avait besoin de lui, et dans plusieurs ouvrages polémiques, remarquables par la vigueur de la diction, il attaqua les non-jureurs, les Jacobites d'Irlande et les ecclésiastiques intolérants. De Foë crut devoir défendre à outrance ce roi, que personne ne défendait, qui n'avait rien fait pour lui, et dont la situation était critique.

Le seul véritable champion de ce roi, qui disait qu'on lui avait mis sur la tête une couronne d'épines, le seul athlète désintéressé qui luttât contre l'opinion publique pour le défendre, sans récompense et sans intérêt, ce fut Daniel de Foë. Il était jeune, spirituel, hardi, consciencieux. Il avait suivi attentivement toutes les variations de la politique depuis vingt années; il s'était battu sous Monmouth ; il n'avait voulu s'inféoder à aucun parti théologique; il avait admiré surtout l'indépendance, la force d'ame, le désintéressement, la sincérité de Guillaume. Garder ses convictions sans les exprimer par des actes, et se contenter d'une faible adhérence aux opinions qu'il préférait, n'était pas dans les habitudes de Daniel. Dire la vérité utile, donner l'exemple d'un dévouement nécessaire, étaient dès lors les règles de sa conduite. Chez de Foë, la pensée, la parole, les écrits, les actes, ont toujours été identiques, moulés par la même volonté, commandés par une conscience souveraine et héroïque. Sa jeunesse d'ailleurs n'offre que la préparation de ce caractère que nous verrons se développer si simple et si haut, si fort et si complet.

Cependant les spéculations commerciales de de Foë avaient échoué; sa confiance aveugle lui avait fait perdre des sommes considérables. Il y avait alors à Londres plusieurs quartiers privilégiés, semblables à cette Alsace dont Walter Scott a fait le tableau, et où les fripons pouvaient, sans crainte de la justice, porter et conserver les objets qu'ils avaient acquis par fraude. Plusieurs fois ces gentilshommes-voleurs achetèrent dans les magasins de de Foë des ballots de marchandises qu'ils promirent de payer comptant dès que ces ballots seraient rendus à domicile; ils indiquaient pour lieu de paiement un endroit voisin de l'un de ces repaires, nommé THE MINT : là se trouvaient, postés d'avance, des affidés qui s'emparaient des ballots, les lançaient entre les mains d'autres hommes, placés dans l'intérieur de la rue privilégiée : la police ne pouvait intervenir dans ce brigandage. Si l'on ajoute à ces imprudences les banqueroutes de deux commerçants qui s'enfuirent en Espagne, et la puérile confiance avec laquelle de Foë souscrivit des lettres de change pour un Dissenter qui le trompa, on aura peu de peine à comprendre comment naquit et s'aggrava l'embarras de ses affaires.

Il essaya de se relever en étendant son commerce; il visita l'Espagne, l'Angleterre, la France, l'Allemagne. Les remarques que contiennent ses écrits prouvent qu'il songeait bien plus à voir les hommes en philosophe qu'à faire ses affaires en marchand. La lecture des romans Picaresques lui donna la première idée de ces créations populaires et naïves, à la tête desquelles se place ROBINSON CRUSOÉ. Il fit quelque temps le commerce du musc, et s'embarqua dans plusieurs spéculations, qui toutes échouèrent. De Foë a raison de le dire : « Le talent »ne sert pas aux usages ordinaires de »la vie. Le vif-argent ne peut se trans»former en monnaie courante; excel»lent pour séparer l'or de l'alliage, il »devient inutile dès que vous voulez »le changer en quelque chose de com»pacte et de solide. » La ruine de de Foë fut complète; déclaré banqueroutier, il ne trouva plus autour de lui que figures ennemies, gens impitoyables. Le bénéfice de la loi lui accordait l'extinction de toutes ses dettes, ses meubles ayant été saisis et vendus, et tous les objets de son commerce livrés à ses créanciers. Il prit la fuite, craignant la prison.

Chargé d'une famille nombreuse, et libéré, comme nous l'avons dit, par sa banqueroute même, de Foë passa le reste de sa vie à payer la dette qu'il avait contractée, et dont la loi le dé-

clarait libre. Il y a de ces traits qui révèlent tout le caractère d'un homme; de ces lueurs qui éclairent toute son ame : tel est celui-ci. Payer ses dettes est chose très-commune et très-naturelle; les payer aux dépens de son repos, de sa santé, de sa vie, lorsque rien n'y oblige, c'est le dernier terme de la probité.

Lorsque de Foë languissait dans la misère et la retraite, lorsqu'il manquait de vêtements et de nourriture, ce grand et honnête homme ne trouva pas même de secours auprès de son fils. Fuyant les recors, il visita plusieurs provinces de l'Angleterre, et résida fort long-temps à Bristol, couvert de la plus profonde obscurité.

Dans les murs de Bristol, on voyait, vers 1709, se promener, touts les dimanches, un gentilhomme vêtu de noir, portant la large perruque de l'époque, une épée selon la mode du temps, et de longues manchettes de dentelles. Ce jour était pour lui un jour de fête. On le voyait dans touts les quartiers; son air de bonhomie plaisait; il causait avec les gens du peuple, observait leurs jeux et leurs amusements, s'arrêtait dans les tavernes, et conversait de préférence avec les ouvriers et les matelots. Nul ne pouvait deviner son nom : dès que le dimanche expirait, il s'évanouissait à tous les yeux, pour reparaître le dimanche suivant; aussi le nommait-on dans toute la ville LE GENTILHOMME-DIMANCHE. C'était à l'auberge du Lion Rouge, dans Castle-Street, que le Gentilhomme-Dimanche prenait ses repas. On y fumait; le maître de l'auberge, nommé Mark Watkins, homme assez riche, et qui a laissé une réputation de jovialité brillante dans la ville de Bristol, aimait surtout à recevoir dans sa taverne les personnages remarquables par quelques originalités de caractère.

Un jour on vit entrer dans la taverne de Watkins un homme dont tout le costume se composait de peaux de chèvres, dont le bonnet et les bottes étaient fabriqués avec les mêmes matériaux, grossièrement cousus; il parlait mal anglais, et son style ressemblait à celui des sauvages et des nègres, qui se contentent de former leurs phrases avec les mots qui se présentent à leur pensée, sans jamais les soumettre aux règles de la syntaxe. Une espèce d'intimité s'établit entre le Gentilhomme-Dimanche et le Sauvage couvert de peaux de chèvres. Le gentilhomme ne tarda pas à le comprendre, et toujours on les voyait ensemble assister, en sortant de la taverne, à la prédication du soir. Le Gentilhomme-Dimanche était de Foë, qui, ruiné par la mauvaise foi de ses associés, fuyait les créanciers et les exempts; le Sauvage était Alexandre Selcraig, ou Selkirk, le modèle primitif de ROBINSON CRUSOÉ.

De Foë avait quarante-huit ans lorsque l'original de ROBINSON parut devant lui. Il en avait cinquante-huit quand il écrivit cette œuvre dont la bonhomie et la simplicité ont survécu à tant de prétentieux travaux. Ce fut quelques années après son séjour à Bristol, lorsque de Foë, vieilli, chercha des ressources contre la pauvreté, qu'il se souvint d'Alexandre Selcraig, dont les discours avaient germé dans sa pensée, et dont il fit le populaire, l'immortel ROBINSON.

Les réflexions de de Foë pendant sa retraite furent tristes et sages, comme on peut bien le penser; il n'avait écrit jusqu'alors que des pamphlets éphémères. Sa vocation se révéla enfin à lui : il sentit que jamais il ne ferait un marchand passable, un respectable commerçant. Une traduction du VOYAGE DANS LE MONDE DE DESCARTES, ouvrage savant et spirituel du père Daniel, fut l'amusement de ses loisirs.

Un mémoire manuscrit sur la situation des affaires en Europe, mémoire qu'il fit remettre entre les mains de Guillaume, et dont le bon sens frappa l'esprit du roi, lui valut la protection du monarque. On le nomma membre d'une commission qui devait organiser l'impôt sur le verre. Quand cette commission fut dissoute, un de ses amis lui fit obtenir la surintendance de la tuilerie de Tilbury; les gains économisés par de Foë furent employés à l'achat d'actions dans cette entreprise, qui, toute patriotique qu'elle fût, échoua.

Comme Guillaume, il opposait à la fortune un front toujours ferme. Un mois après la chute de l'entreprise de laquelle dépendait toute son existence, il fit paraître, en 1697, le premier ouvrage important qu'il ait publié, et qui a pour titre ESSAI SUR LES PROJETS; œuvre aujourd'hui si obscure que le libraire de Londres le plus riche en vieux trésors de littérature oubliée ne vous le donnerait pas. Cet ESSAI n'est

qu'une appréciation des vices du corps politique à cette époque et un plan détaillé d'amélioration sociale. Toute la révolution française, moins ses folies, est dans ce livre, qui a précédé Locke, Jean-Jacques et Franklin.

On ne comprendrait pas le titre de l'Essai sur les Projets, si l'on ignorait que les contemporains de Daniel de Foë, un peu plus modestes que les nôtres, appelaient PROJETS ce que nous appelons PROGRÈS. Il n'y a pas plus de déclamation dans ce livre de notre auteur que dans tout ce qu'il a écrit. Daniel n'a pas le génie des mots, la monnaie courante du talent et de la phrase. Il a le génie sterling, celui des idées; il faut des siècles pour le réduire en monnaie de billon, le répandre dans la circulation générale, et le faire accepter du peuple. Ce dernier ouvrage, le plus riche de pensées que l'on ait publié depuis le chancelier Bacon, passa tout-à-fait inaperçu.

Les Dissidents, qui, d'après les anciennes lois, non encore abrogées, ne pouvaient occuper de magistrature tant qu'ils restaient fidèles à leur secte, cherchaient à concilier leur ambition temporelle et leur amour du pouvoir avec leur foi religieuse, en se montrant à l'église protestante, sans cesser de professer les opinions de leurs pères et de visiter les chapelles dissidentes. De Foë, trop sévère et trop honnête homme pour se prêter à cette escobarderie, si bien d'accord avec l'état moral d'une nation qui n'avait plus foi au serment, et qui ne croyait à rien, écrivit deux pamphlets pour l'attaquer.

La France devenait chaque jour plus menaçante. Guillaume demandait une armée; on la lui refusait : les factions, avec leur logique accoutumée, disaient au roi : « Vous nous défendrez; » mais nous vous refuserons les moyens » de nous défendre. » De Foë, toujours maltraité de la fortune et ne désirant que l'indépendance, reprit la plume, et fit ressortir ces absurdités.

Déterminé à ne pas laisser échapper une seule occasion de dire la vérité aux hommes, et de continuer sa folle croisade en faveur de toutes les vérités, de Foë, dans la Plainte du pauvre Homme, excellent pamphlet qui rappelle le Bonhomme Richard de Franklin, et qui nous semble l'avoir inspiré, quitte sa polémique habituelle, et se détachant tout-à-fait du ministère qu'on aurait pu le croire disposé à servir, fait retentir les gémissements du peuple contre les dilapidations des grands.

Cependant l'influence de Guillaume ne cessait pas de décroître. Menacé à l'étranger, humilié par son parlement, trahi par ses ministres, il était, dans son palais même, à peu près le seul de son parti. Deux pamphlets éloquents, écrits par de Foë, donnèrent le cri d'alarme, et appelèrent touts les protestants à la defense du pays.

Quand il fut question de reconstituer le parlement, et que les nouvelles élections approchèrent, de Foë publia les Six Caractères d'un bon Membre au Parlement, petit livre populaire qui serait assurément fort bon à publier aujourd'hui, et deux autres Traités dans lesquels il attaque vivement ces marchés, ces achats et ces ventes de siéges parlementaires, dès lors aussi communs qu'ils l'ont été de nos jours.

Guillaume était plus tolérant, plus philosophe, Guillaume était plus libéral que ses sujets : lui seul il défendait la liberté; il prenait parti pour la raison. On voulait qu'il sanctionnât un bill d'après lequel les Catholiques étaient chassés du royaume, privés de tout emploi, et leurs têtes mises à prix. On lui força la main. Les deux chambres, à la presque unanimité, votèrent ce bill absurde, inhumain et exécrable. Un pauvre moine franciscain, le père Paul Atkenson, fut arrêté, emprisonné, et, après trente années de détention, mourut dans son cachot. La majorité des Protestants anglais applaudissait à ces barbaries, que le roi Guillaume abhorrait, contre lesquelles sont dirigés les pamphlets de Daniel. Jamais roi ne se trouva dans une situation plus affreuse. Il ne rencontrait d'affection sincère chez personne, excepté chez cet obscur écrivain, Daniel de Foë, qui le défendit aux dépens de sa fortune et de sa réputation. Les caricatures contre le roi couvraient toutes les murailles; les théâtres retentissaient d'injures contre la Hollande et les Hollandais. Pour se distinguer, les légitimistes, l'opposition, c'est-à-dire presque toute la masse du peuple, tous les partis combinés se décoraient du nom de VÉRITABLES ANGLAIS. Alors de Foë, qui n'avait jamais écrit de vers, trouva dans son indignation la verve poétique. Il écrivit le Véritable Anglais, excellente satire dans laquelle il prouve

qu'un véritable Anglais n'est rien, et que ce prétendu patriotisme de localité est la plus absurde des niaiseries. LE VÉRITABLE ANGLAIS eut quarante éditions.

Les efforts de Daniel de Foë ne furent pas stériles. Peu de temps avant la mort du roi Guillaume, un accès de raison et de bon sens parut s'emparer du peuple anglais; mais cela ne dura pas long-temps. Bientôt le parlement devint plus hostile que jamais, ne traitant le roi qu'avec mépris, refusant les subsides, et armant d'épines cette couronne royale que Guillaume tenait de lui. Un jour, seize hommes bien vêtus entrèrent dans la salle des séances où siégeaient les membres des communes : c'était le 14 mai 1701; les seize gentilshommes ouvrirent leurs rangs. Au milieu d'eux se trouvait un homme grave qui présenta une pétition au SPEAKER, ou président; leurs rangs se refermèrent, et la procession des seize gentilshommes sortit paisiblement de Saint-Étienne. Cette pétition était signée LÉGION; l'homme qui l'avait présentée était de Foë. Les gentilshommes qui l'avaient escorté étaient ses amis, qui, sachant le péril auquel il s'exposait, avaient caché des poignards et des pistolets sous leurs vêtements, prêts à le défendre. La pétition demandait au parlement de s'occuper enfin des intérêts du peuple; de ne pas abreuver de chagrin le roi choisi par les Protestants, de lui accorder les subsides dont il avait besoin, et de ne pas le laisser sans armée et sans marine, au moment où Louis XIV, devenu maître de l'Espagne, menaçait le Protestantisme d'une destruction complète. Présenter cette petition, c'était braver la mort. Cinq gentilshommes du comté de Kent, qui, huit jours auparavant, en avaient présenté une beaucoup moins énergique, se trouvaient enfermés par l'ordre des communes, et attendaient leur jugement. L'audace de de Foë les sauva, et peut-être sauva Guillaume. L'assemblée, hostile au roi, fut effrayée de cette action si fière, si noble et en même temps si légale; elle baissa le ton, elle ouvrit les portes de la prison aux premiers pétitionnaires, accorda les subsides, et se tut. Un historien de l'époque raconte que, trois jours après la présentation de cette pétition, qui ne fut nommée désormais que la REMONTRANCE DE LA LÉGION, touts les bancs de la chambre des communes se trouvèrent dégarnis.

Alors Guillaume appela auprès de lui son noble défenseur, et, comme s'il eût bien connu le caractère de Daniel, il se contenta de lui demander des conseils, sans lui offrir de situation officielle ni lucrative. Il mourut peu de temps après, et sur sa tombe les mêmes calomnies se déchaînèrent. De Foë passa toute sa vie à défendre sa mémoire, en prose et en vers, par la satire, par le raisonnement. Jamais gratitude ne fut plus durable, plus ardente, et ne se révéla sous plus de formes différentes. On la retrouve dans touts les écrits de Daniel, dans ses romans, dans ses poèmes, dans sa Revue, vingt ans après la mort de Guillaume.

L'idolâtrie que de Foë professait pour la mémoire de Guillaume fut un titre de proscription pour lui sous le nouveau règne. Toujours un roi ou un ministre, dès leur début, s'attachent à renverser les plans, à contrarier les projets de leurs prédécesseurs; il leur semble qu'il y aurait bassesse à faire ce qu'a déjà fait un autre. Guillaume avait reconnu que les Tories, malgré leurs protestations, étaient ses ennemis mortels; la reine donna le pouvoir aux Tories. Il avait repoussé les prétentions du haut clergé et tenté de faire prévaloir la tolérance. Anne prit la route contraire, et encouragea le fanatisme. Alors parut un petit ouvrage caustique, intitulé : LE PLUS COURT CHEMIN A PRENDRE AVEC LES DISSIDENTS. De Foë, comme Pascal, avait imité le langage et prêché la théorie de ses adversaires; c'étaient les paroles, c'étaient les dogmes, c'étaient les idées et les projets du haut clergé; tout le monde y fut trompé. Le haut clergé avoua l'ouvrage, qu'il regarda comme un résumé complet de ses opinions. Pendant huit jours, l'illusion que de Foë avait voulu produire fut entière; mais après ce succès, il eut l'imprudence de proclamer la véritable intention, le but ironique de l'ouvrage, et de s'en déclarer l'auteur. Alors le haut clergé, furieux d'avoir été trompé, traina de Foë devant les tribunaux; de Foë, qui ne trouva pas un défenseur, et que d'indignes juges condamnèrent au supplice du pilori, où nous l'avons vu au commencement de cet article. Nous citerons quelques fragments de son admirable HYMNE AU PILORI, remar-

quable, non par l'élégance et la grâce poétique, mais par l'énergique accent d'une conscience vertueuse et de l'innocence opprimée.

FRAGMENTS DE L'HYMNE AU PILORI.

Salut! hiéroglyphe de honte, symbole d'ignominie et de vengeance, salut! Les gouvernements t'emploient à punir la pensée; mais tu es insignifiante, et les hommes qui sont hommes ne souffrent pas du supplice que tu leur infliges; tu appelles sur eux le mépris: mais qu'est-ce que le mépris sans le crime? C'est un mot, ce n'est rien; un vain épouvantail, dont un esprit sain, une ame forte se jouent; la vertu méprise le mépris des hommes, et le châtiment non mérité est une preuve pour l'innocence. . . .

. . . .

Moi, j'aurais peur de toi! Pry, Baxton, Bastwick, ces hommes purs et nobles, n'ont-ils pas été au pilori comme moi? Le savant Selden lui-même, à travers les vitraux de son cabinet, sanctuaire de la science, ne t'a-t-il pas apperçu? Il était l'honneur de son siècle, et si jamais il se fût assis près du pilier infâme, quel homme de cœur eût refusé de prendre place sur un échafaud consacré et glorieux!

Tu n'as rien de honteux pour l'honnête homme et pour l'homme véridique; tu ne peux rien, ni sur la réputation, ni sur le bonheur. Souffrir un châtiment d'opprobre pour une cause vertueuse, c'est un martyre désirable. Ainsi s'élèvent du sein des marais des exhalaisons impures; elles obscurcissent le jour, mais sans l'éteindre; elles retombent bientôt au lieu même d'où elles ont émané. Ainsi l'ignominie leur restera, à moi sera la gloire; et s'ils ont attaché sur mon front l'inscription qui déshonore le faussaire et le voleur, leur front, que la postérité flétrira, sera couvert de honte à jamais!

. . . .

Les juges et le jury avaient condamné Daniel de Foë, non-seulement à être exposé trois fois en place publique, mais à payer une amende considérable et à la prison illimitée. Il fut ruiné; sa famille resta sans ressources; on le conduisit à Newgate.

Or savez-vous combien de temps il passa sous les verrous de Newgate, ce pauvre de Foë? Quatre années entières, au milieu des voleurs, des assassins et des filous de Londres, travaillant, composant, étudiant, écrivant des pamphlets, pour nourrir sa famille; ne faisant pas au pouvoir une seule concession, ne s'abaissant pas d'un pouce ou d'une ligne, ne pliant pas sous la grêle d'invectives qui le harcelait, sous la misère qui l'accablait. Dites ce que vous avez vu de plus beau dans l'histoire moderne; et si cet homme est un fou, montrez-moi vos sages!

« Des murs de pierre, dit-il, ne sont »pas une prison, des barreaux de fer »ne sont pas une cage; sous les grilles »et sous les pierres de taille, une ame »innocente est libre, et trouve un pai»sible ermitage.» En effet, les huit pamphlets et les deux poèmes qui sortirent de sa plume, pendant son emprisonnement, sont dignes d'être classés parmi ses meilleurs ouvrages.

Quelque chose de plus extraordinaire devait sortir de la prison de Daniel: la première Revue qui ait été publiée; neuf volumes in-4°, rédigés par lui seul, dont les deux premiers et le dernier furent écrits à Newgate.

L'Hymne a la Victoire, l'Élégie sur moi-même, composées après sa sortie de prison, rappellent, par l'énergie épigrammatique, le True-Born Englishman et l'Hymne au Pilori. — Giving alms no charity (faire l'aumône, ce n'est pas faire la charité) est ce qu'on a écrit de plus complet

et de plus profond sur la charité publique. Il est merveilleux que l'Angleterre, avertie par de Foë, n'ait pas dès lors opposé, comme il le voulait, un obstacle à l'accroissement de ce paupérisme dont il prophétisa le développement gigantesque et l'usurpation prochaine.

En 1706, les colons de la Caroline anglaise, soumis à des réglements arbitraires, vinrent présenter leurs humbles remontrances aux communes de la Grande-Bretagne, et trouvèrent pour défenseur dévoué, éloquent et véhément, de leurs libertés envahies, Daniel de Foë. Sous ce titre bizarre : LA DIÈTE DE POLOGNE, satire en vers, il fit l'histoire allégorique des partis, et dans LE CONSOLIDATEUR, MANUSCRIT TOMBÉ DE LA LUNE, il donna la première idée de ces royaumes de Laputa et de Lilliput, que Swift, dénué d'imagination, mais pétillant d'ironie et de bile amère, développa et perfectionna plus tard.

Le pouvoir, forcé de se rapprocher des opinions professées par de Foë, flatta et encouragea de nouveau l'homme qui lui était devenu nécessaire. Jusqu'à la fin du règne d'Anne, de Foë, pauvre, sans intérêt et sans ambition, défendit le même pouvoir qui l'avait frappé. Loin de trouver une source de fortune et de paix dans cette nouvelle situation, de Foë se vit en butte à des persécutions plus cruelles que jamais. On le menaçait d'assassinat ; les lettres anonymes pleuvaient sur lui ; on rachetait de vieilles créances dont le paiement partiel était chose convenue, et l'on accablait le malheureux en le sommant de payer à l'instant même ; on lui supposait des crimes, on le rendait odieux au peuple, on soudoyait ceux qui le servaient, on interceptait sa correspondance. Le détail de ces misères, de ces méchancetés, de ces bassesses, a quelque chose d'ignoble et de hideux.

Le plus remarquable ouvrage qu'il ait publié vers cette époque est un poëme satirique contre la légitimité de droit divin. Ce poëme a pour titre : JURE DIVINO. Réimprimé en 1821, c'est-à-dire cent dix années après l'époque originelle de sa publication, il a obtenu un second succès. Il est dédié à SA MAJESTÉ LE BON SENS, le bon sens, l'inspiration constante de Daniel. Pendant un séjour qu'il fit en Écosse, il publia aussi LA CALÉDONIE, poëme dont le but politique était de réconcilier l'Écosse et l'Angleterre, et de faciliter l'union des deux pays. A ce propos encore, il fut étrangement calomnié.

C'était Harley, homme clairvoyant, qui avait compris le mérite et l'utilité de de Foë ; qui l'avait, sinon protégé, du moins encouragé ; qui lui avait donné champ libre et l'avait tiré de prison. Le plus intrigant et le plus astucieux des ministres, mais un des plus habiles diplomates de son temps, Harley sut se maintenir en équilibre, en donnant pour double contre-poids au balancier de sa fortune les deux partis contraires. Une femme, lady Marlborough, le renversa ; de Foë perdit son dernier et faible appui. Il retourna en Écosse, où il s'était fait des amis sincères, et où ses ouvrages contribuèrent singulièrement à la fusion des deux races, que le gouvernement voulait réunir. Son HISTOIRE DE L'UNION est un excellent document, impartial et bien écrit. Ces services gratuits n'empêchèrent pas de Foë d'être cité devant le grand-jury, et sur le point de subir une seconde condamnation : mais d'autres événements détournèrent l'attention générale. Sacheverell recommençait ses prédications fanatiques ; Londres était livrée aux émeutes populaires, et la reine Anne fut une seconde fois épouvantée des suites que devait avoir sa folle prédilection pour les Tories. On laissa de Foë respirer.

Suivre de Foë dans cette carrière, examiner chacun de ses mouvements, chacune de ses attaques, touts les coups portés ou parés par lui dans cette longue lutte, serait impossible. Depuis le commencement du règne d'Anne jusqu'à celui de George, il publia cent trente-trois ouvrages politiques, sans comprendre sa REVUE. Une histoire complète, détaillée, non-seulement de cette époque, mais des mœurs et des habitudes de la cour, serait nécessaire à l'intelligence de chacun de ces pamphlets, dignes de Milton, de Burke ou de Junius. Encore une fois, il n'y gagnait rien que d'être traité d'ignorant par Swift, de niais par Pope, d'espion par Oldmixon, de libelliste par Prior, d'homme vendu par Toland, de boute-feu par Leslie, et de passer en même temps pour un esclave des ministres et un démagogue, pour un esprit turbulent et un mercenaire, pour un fanatique et un

athée : c'était tout bonnement un honnête homme. Ces diverses accusations étaient difficiles à concilier; mais les partis n'y regardent pas de si près, et tandis que tous les journaux parlaient avec mépris de sa vénalité, de sa servilité, le gouvernement, influencé par les Tories, lui ouvrait une seconde fois les portes de Newgate, où il composa le dernier volume de sa REVUE. Elles ne s'ouvrirent qu'à la voix de la reine, qui prit pitié du pauvre homme, et lui fit grâce; car les juges l'avaient condamné.

De Foë publia en 1718 un dernier ESSAI, dans lequel il résumait avec beaucoup de noblesse sa vie d'écrivain politique, et quitta pour toujours ce théâtre d'ingratitude, de mensonge, d'ambition et de fausseté.

Il avait cinquante-huit ans. Nul de ses contemporains n'avait étudié les hommes, les livres, les idées, les passions, les partis, avec plus de détail, d'attention scrupuleuse, de conscience et de netteté que lui. Sans doute il avait payé cher cette grande étude; comme Cervantes, il avait voyagé, souffert, gémi en prison, supporté l'injustice des puissants, l'aveugle colère des masses, et l'envie active de ses rivaux. Que de souvenirs dans cette tête si forte, après une vie si remplie! Il se rappela l'histoire d'Alexandre Selcraig, qu'il avait vu à Bristol, et fit ROBINSON CRUSOÉ.

ROBINSON CRUSOÉ fut refusé par touts les libraires de Londres, et il n'aurait pas trouvé d'éditeur si un ami de Daniel n'eût intercédé pour que William Taylor voulût bien payer 10 livres sterling ce manuscrit méprisé. Dix louis ROBINSON! dix louis ce livre qui a valu des millions à ses éditeurs, traducteurs et copistes! Si chaque ouvrage renommé se présentait, suivi de toutes les imitations qu'il a fait naître, de toutes les pensées qu'il a éveillées, de toutes les intelligences qu'il a enflammées, de toutes les créations qu'il a inspirées, comme ces étoiles qui courent dans le ciel, suivies d'une longue traînée de flammes, quel cortége lumineux que celui de ROBINSON!

Le prototype de Crusoé, Alexandre Selcraig, qui changea son nom en celui de Selkirk, était né à Largo, dans le comté de Fife, en 1676. Son père, cordonnier, le traitait avec une sévérité que l'irrégularité de sa conduite justifiait. C'est la coutume, en Écosse, d'admonester publiquement à l'église les jeunes gens qui se conduisent mal. Un jour que le prône du ministre avait humilié le jeune Selcraig, il disparut, s'achemina vers un port de mer, et s'embarqua. Le même esprit d'indiscipline dont on s'était plaint pendant sa jeunesse l'empêcha de faire son chemin dans la marine. Il déserta, s'enrôla dans une troupe de boucaniers des mers des Indes, et revint en Écosse six ans après sa fuite. Le délit de Selcraig avait été oublié, et, comme nous l'avons dit, il avait changé de nom; il fut bientôt las de vivre sur terre, où son caractère intraitable lui faisait des ennemis de tout ce qui l'approchait, et il repartit avec Dampier pour les mers du Sud. Le capitaine Stralding, commandant du vaisseau à bord duquel se trouvait Selkirk, était obligé de le châtier fréquemment; le matelot réfractaire résolut d'échapper à toute discipline. Pendant une relâche du navire à l'île de Juan Fernandez, il se cacha dans les bois, laissa partir le vaisseau, et vécut seul dans son île. Il y passa quatre années et quatre mois. En 1709, le capitaine Rogers le trouva dans cette île, devenue son domaine et son royaume, le prit à son bord, et le ramena en Angleterre, où non-seulement Daniel de Foë, mais Steele et la plupart des hommes remarquables de ce temps s'empressèrent de l'interroger sur sa vie sauvage.

Tels furent les détails que Selcraig, ou Selkirk, communiqua au Gentilhomme-Dimanche lorsque touts deux se trouvaient à Bristol; il était possesseur d'environ 800 livres sterling, résultant de plusieurs captures auxquelles il avait pris part. « Je puis »m'estimer riche, lui disait-il dans »son jargon sauvage, et je ne me sens »pas heureux; je ne serai jamais aussi »pleinement satisfait que je l'étais »quand je ne possédais pas un denier.»

Les aventures de Selcraig avaient fourni à Steele un article du TATLER. On avait publié déjà cinq narrations différentes de son séjour dans l'île de Juan Fernandez, lorsque de Foë, couvant, pour ainsi dire, ces matériaux grossiers, et les échauffant de sa verve créatrice, en fit ROBINSON CRUSOÉ, œuvre épique et populaire. Une idée philosophique vit au fond du livre : ce sont les immenses ressources de l'homme jeté seul dans la création; c'est le retour nécessaire de l'ame

vers la pensée religieuse quand elle se trouve en face de la nature, c'est-à-dire en face de Dieu. Quel sermon fut jamais aussi admirablement moral que ROBINSON CRUSOÉ! Quel livre, en dramatisant les angoisses de la solitude, a mieux fait ressortir les nécessités de l'état social, a mieux prouvé la beauté et la grandeur de ces arts mécaniques que l'on méprise, et qui sont le plus éclatant témoignage du génie humain! Beau et simple roman, plein de bienveillance et de véritable philanthropie, exempt à la fois d'invraisemblance, de puérilité, d'affectation sentimentale. On y voit les facultés de l'homme se développer naturellement dans une situation désespérée, sous les inspirations du bon sens; et ce qui ajoute au mérite immortel de l'œuvre, ce qui la complette, c'est son caractère d'inimitable vérité.

Jamais roman ne fut moins roman.

Tout paraît vrai: incidents, conversations, personnages: rien n'est fardé, rien ne joue faux; c'est une illusion, un trompe-l'œil parfait. Où est la vanité de l'auteur? Qu'est devenu le romancier? Il nous force à la croyance aveugle, il nous enchaîne à la foi implicite. Un LIVRE DE LOCH n'est pas plus minutieux; l'inventaire est exact; rien n'y manque. Vous avez toutes les dates, toutes les redites; si un homme du peuple, dans son ignorance ou son embarras, s'est servi trois fois du même mot; s'il a exprimé la même pensée de trois manières, de Foë répète ces trois manières et ces trois mots; il faut bien que vous y croyiez; vous ne pouvez échapper à l'évidence qui vous presse. La phraséologie de ROBINSON est précisément celle d'un homme de la campagne qui ne ferait pas de fautes de grammaire.

Aussi cet ouvrage, que Jean-Jacques a loué avec tant d'enthousiasme, a-t-il été lu avec délices dans les écuries, sur le pont des navires, dans les cuisines, dans les granges du fermier, sous la meule de foin embaumée, dans les plantations de l'Amérique, dans les déserts de Botany-Bay. Un des colons qui ont défriché les bords de l'Ohio rend compte, de la manière la plus intéressante, du courage qu'il puisait dans le livre de de Foë. «Souvent, dit-il, après avoir été vingt »mois sans appercevoir figure humaine; n'ayant pour pain que de »mauvaise orge bouillie; harcelé par »les Indiens et par les animaux des »bois; forcé de lutter pied à pied »contre une nature sauvage, je rentrais, épuisé, et, à la lueur de ma »bougie de jonc trempée dans de la »graisse de castor, je parcourais ce »divin volume; ce fut, avec ma Bible, »ma consolation et mon soutien. Je »sentais que tout ce qu'avait fait »Crusoé, je pouvais le faire; la simplicité de son récit portait la conviction dans ma pensée et le courage »dans mon ame. Je m'endormais paisible, ayant à côté de moi mon chien, »que j'avais appelé Vendredi; et le »lendemain, dès quatre heures, après »avoir serré ce volume, plus précieux »que l'or, je reprenais ma cognée, je »me remettais à l'ouvrage, et je bénissais Dieu d'avoir donné à un »homme tant de puissance sur ses »semblables, tant de force consolatrice!»

Quel auteur peut se parer d'une telle couronne? et que sont touts les succès d'académie et de théâtre auprès de ce merveilleux succès? L'impression que le colon décrit si bien, nous l'avons touts ressentie dans notre enfance.

Lorsque de Foë eut publié ce ROBINSON qui lui valut dix louis, ses ennemis se réveillèrent. Les uns prétendirent que c'était le journal de Selkirk acheté par notre auteur, les autres que l'ouvrage était une fiction indigne de toute croyance. Les débris de cette race licencieuse qui avait fleuri en Angleterre sous le règne de Charles II, les imitateurs des anciens Cavaliers, crièrent au puritanisme et au pédantisme; quelques-uns d'entre eux accusèrent ROBINSON CRUSOÉ de don-quichottisme. De Foë, qui toute sa vie avait été le second tome du chevalier de la Manche, accepta cette accusation et s'en réjouit. «Qu'ils apprennent, »dit-il dans ses RÉFLEXIONS SÉRIEUSES, »que cette critique est pour moi le »plus grand des panégyriques!» Si les écrivains de profession s'élevaient contre l'auteur de CRUSOÉ, le peuple vengeait bien l'auteur de l'ouvrage. «Il n'y a pas, dit Gildon, une pauvre »femme qui ne mette de côté quelques »pennys dans l'espérance d'acheter au »bout du mois l'admirable ROBINSON »CRUSOÉ!» Remarquez que ce Gildon était un satirique acharné, un homme qui vivait de ses attaques contre tous les talents, et non un admirateur de de Foë. Les Espagnols ont fait un Ro-

BINSON CATHOLIQUE; les Allemands et les Français l'ont accepté sans l'altérer. Les Arabes l'ont placé sur le même niveau que leurs plus merveilleux contes; et sous le titre de DOUR-EL-BAKOUL (la Perle de l'Océan), Crusoé est devenu le rival de Sinbad et la joie du désert.

Parmi les romans nombreux que publia de Foë dans sa vieillesse, on ne connait guère en Europe, et même en Angleterre, que ROBINSON CRUSOÉ: c'est encore là une des injustices de cette étrange destinée. Qui a lu l'HISTOIRE DE MOLL FLANDERS, les MÉMOIRES DU CAPITAINE CARLETON, la VIE DE ROXANE, l'HISTOIRE D'UN CAVALIER, LE COLONEL JACQUES, et LE COLONEL SINGLETON, ouvrages qui, pour la puissance dramatique, l'intense réalité des tableaux et la vigueur de l'intérêt, égalent au moins ROBINSON? C'est la courtisane, c'est le pirate, c'est l'escroc de Londres, c'est le gentilhomme royaliste, c'est l'aventurière de 1710, touts dépeints avec autant de fidélité, de vérité, de conscience, que Robinson et Vendredi. Pas un de ces ouvrages qui ne soit digne d'attention, pas un qui ne soit empreint de génie. Il y a dans la VIE DU COLONEL JACQUES des traits que Rousseau aurait nommés sublimes. L'analyse métaphysique du progrès fait par le colonel dans les voies du vol et du crime est d'autant plus admirable que tout y est simple, que l'on comprend admirablement cette pente qui l'entraine, qu'on s'y associe malgré soi.

Le caractère des romans de Daniel de Foë, c'est de n'être pas romanesques. On l'a vu tromper les politiques de son temps et se déguiser tour à tour en Puritain et en Jacobite. Il impose à son lecteur la même mystification, non-seulement dans les fictions que nous venons de citer et que l'étendue de cet essai ne nous permet pas d'étudier et d'examiner comme elles le méritent, mais dans l'HISTOIRE DE LA PESTE DE LONDRES, EN 1665, livre que la plupart des critiques et un médecin, le docteur Mead, ont regardé comme un document authentique. De Foë avait quatre ans lorsque la peste dépeupla Londres; ce ne sont donc pas ses propres sensations qu'il peut reproduire: c'est un drame qu'il crée. Il met en scène un sellier de Whitechapel, qui fait le tableau de la ville pestiférée; des rues que le gazon envahit; des catacombes où s'entassent des cadavres; des crieurs publics répétant dans la solitude: « Apportez vos morts! » des fanatiques et des criminels qui mêlent leurs orgies, leurs extravagances et leurs fureurs à ce drame terrible. Et tout cela est si vrai, si naïf, si bien appuyé de chiffres et de calculs de mortalité, si précis enfin, que le lecteur ne se doute jamais que ce soit une fiction.

Arrêtons-nous ici, bien que notre tâche soit imparfaitement remplie. Un triste spectacle nous reste à découvrir: le lit de mort de de Foë.

Entrez dans cette misérable chaumière, espèce d'auberge sur la grande route, un des plus affreux asiles du comté de Kent, vous y trouverez de Foë à l'agonie. De Foë, mis au pilori, ruiné, long-temps prisonnier à Newgate, reçoit le dernier coup de la main de son fils. Nous nous contenterons de citer la lettre déchirante qu'il écrivit alors à M. Baker, son gendre.

« Mon cher monsieur Baker, votre douce lettre, pleine de pensées bienveillantes, m'a causé la plus vive satisfaction; car je vous crois sincère et sans détour, ce qui est rare dans le temps où nous sommes. Votre lettre du 1er ne m'est parvenue que le 10; il m'est impossible de soupçonner la cause de ce retard, et je le regrette d'autant plus que mon ame, accablée sous le poids d'une affliction trop pesante pour ma force, avait besoin de ce cordial. Je suis, dans ma vieillesse, privé de tout plaisir, abandonné de touts mes amis et de touts mes parents.

» Pourquoi vous a-t-on, comme vous me le dites, refusé ma porte? Certes, ce n'était pas mon intention. Au contraire, c'est la seule espérance qui me reste, et je ne désire que vous voir, ainsi que ma chère Sophie (sa fille), si cependant elle n'est pas trop douloureusement affectée de voir son père IN TENEBRIS, et courbé sous le poids de chagrins insupportables. Hélas! je suis réduit à me plaindre, ce que je n'ai jamais fait de ma vie, au milieu de toutes les afflictions. Qu'un méprisable et perfide ennemi m'eût jeté en prison, cela se conçoit, et je ne m'en étonnerais pas; ma fille sait bien que j'ai soutenu de plus grandes calamités sans que mon ame se soit brisée; c'est l'injustice, l'ingratitude, l'inhumanité de mon pro-

pre fils qui me navre le cœur; je ne puis guérir cette blessure. Non-seulement il a ruiné ma famille, mais il tue son père. Je commence une maladie que je crois fort grave; j'ai la fièvre, et peut-être ne vivrai-je pas long-temps. Je ne puis m'empêcher de verser ma douleur dans des cœurs qui n'en abuseront pas. Rien, depuis que j'existe, n'a domté mon courage; il fallait cela pour me vaincre.

»Et tu, Brute!

»Je comptais sur lui; je me fiais à lui. J'ai laissé entre ses mains mes deux pauvres enfants sans fortune; il n'a pas de pitié. Il laisse leur mère mourante demander l'aumône à sa porte! Il est riche. Il s'est engagé devant la loi à fournir à leurs besoins; non-seulement les promesses les plus sacrées, non-seulement sa signature l'y obligent, mais l'être le plus cruel le ferait. Lui, il est sans cœur et sans compassion. C'est trop, ah! c'est trop! Excusez ma faiblesse; je ne peux rien dire de plus; mon cœur est trop plein. Je ne vous demande en mourant qu'une seule chose: quand je serai parti, protégez-les; qu'ils ne souffrent pas davantage de son injustice et de son avarice; devenez leur frère; et, si vous croyez me devoir quelque chose, à moi qui vous ai livré le bien le plus précieux que j'eusse au monde, ne permettez pas qu'on foule aux pieds mes enfants. J'espère qu'ils n'auront besoin que d'avis et de conseils dans peu de temps : mais ils en auront besoin, car ils sont trop faciles à séduire par des promesses; ils ont trop de foi à la probité des hommes.

»Ma solitude est profonde; les gens de loi me poursuivent; de vous seul me vient un peu de consolation.

»Je suis si près de la fin de mon voyage que je me soutiens par la pensée d'un prochain repos. Je marche à pas rapides vers un lieu où les méchants ne nous troublent plus, et où les ames fatiguées se reposent. Je ne sais si le passage sera orageux et la traversée pénible. Que Dieu me soutienne! que je termine ma vie avec cette résignation, mon seul bien actuel! J'aurai beaucoup souffert, et il y a justice là-haut. . . . .

»Une de mes douleurs est de ne pas connaître mon petit-fils et de ne pas lui donner encore ma bénédiction. Qu'il soit votre joie dans la jeunesse et votre appui dans l'âge mûr; qu'il ne vous cause jamais un soupir. Hélas! c'est un bonheur auquel on ne doit guère s'attendre. Embrassez ma chère Sophie, que sans doute je ne verrai plus, et lisez-lui cette lettre d'un père qui l'a aimée par-dessus tout jusqu'au dernier moment.

»Votre malheureux,

»Daniel de Foe.

»A deux milles de Greenwich, comté de Kent, 12 août 1730. »

Quelle scène! bon Dieu! l'auteur de Robinson dans une retraite obscure, âgé de soixante-neuf ans, mourant dans la pauvreté, et trahi par son fils, auquel il a confié les débris de sa fortune avec une imprudence si généreuse et si mal placée. A quoi sert donc le talent! à quoi sert la vertu dans son héroïsme? Hélas! y aura-t-il toujours chez l'homme de génie quelque chose de romanesque et d'imprudent, une espèce d'enfantillage inévitable? Il fait naufrage là où un homme ordinaire ne trouverait pas de danger. Cette vulgaire prudence a quelque chose d'étroit qui déplait aux ames d'élite. Voyez un peu la destinée de Cervantes, de Jean-Jacques Rousseau, de Daniel de Foë. Avec un peu de circonspection, ils auraient échappé à ce qui a fait le désespoir de leur vie, à la prison, à la pauvreté, à la calomnie! Mais toujours des dévouements inutiles, toujours une manière fausse et poétique de contempler le monde. De Foë cède sa fortune à son fils. Un paysan du Northumberland lui aurait dit que ce n'était pas chose sage, et qu'il ne faut jamais mettre les hommes, si faibles de leur nature, en opposition avec leurs intérêts, lutte d'où ils sortent rarement vainqueurs.

Oui, ces génies rares ont leur folie de la croix, quelque grande et haute idée qu'ils ne veulent pas abandonner, et à laquelle ils sacrifient tout; ils essayent en vain de la faire prévaloir, ils se brisent contre les réalités; ils trouvent partout des limites contre lesquelles ils se révoltent en vain. Jean-Jacques veut réformer la société; Cervantes et Camoëns ne se contentent pas de chanter l'héroïsme, ils sont héros. Sublimes fous! Lorsque Cervantes eut bien reconnu l'insanité de cette conduite, il écrivit son immortelle satire, et se moqua de lui-même.

De Foë s'est dévoué au bon sens. Il a bu la ciguë, mais lentement, mais

plus douloureusement que Socrate. Dès qu'il appercevait une injustice, une absurdité politique, une sottise populaire, il se fâchait, il marchait au combat. Son temps était un temps de factions, où tout le monde avait tort, où toutes les ambitions se heurtaient dans l'obscurité, toutes également coupables; époque d'injustice. Une habitude de mensonge intéressé s'était répandue parmi le peuple. Et voilà, au milieu de ce tumulte, un grand homme, un niais, un homme de génie, un sot qui s'avise de se faire le martyr de la vérité méprisée et du bon sens foulé aux pieds, comme si la vérité était quelque chose pour tous les hommes qui l'entourent, comme s'ils s'embarrassaient d'avoir raison, pourvu que leurs ennemis soient pendus ou brûlés!

Il se trouvait, nous l'avons dit, dans le talent de de Foë un mélange singulier de simplicité et de profondeur. Lorsque nous lisons les logomachies de nos écrivains politiques, nous savons à merveille ce qu'il y a de sérieux là-dedans. Nous laissons à la crédulité bourgeoise de quelques rares abonnés la religion du PREMIER PARIS. Nous nous gardons bien de prendre au sérieux et à la lettre ces injures, ces colères, ces théories, ces récriminations; pourvu que les maîtres d'escrime soient adroits, nous voilà contents. Nous ne prenons guère ces duellistes pour rire, ces professeurs de politique belligérante pour gens animés d'un véritable courroux et d'une réelle conviction. Mais de Foë n'était pas ainsi : il avait une foi profonde; son époque était religieuse, c'était sur des matières théologiques que les discussions roulaient. Il y allait du salut de son ame et du salut de sa patrie. Dès que l'on manquait à la vérité, dès que l'on manquait à la vertu, toute sa colère se soulevait. Il bravait le pilori, la prison, l'ire des rois, la vengeance des hommes de faction et la haine du peuple.

C'est ainsi qu'il a passé sa vie, assez malheureux pour avoir toujours raison, assez obstiné pour ne céder jamais, assez héroïque pour ne pas se rebuter d'un tel combat. Vous l'avez vu ne prétendre ni à la gloire ni à la fortune; sacrifier son argent et sa position à son incurable manie; publier la plupart de ses œuvres sous le voile de l'anonyme et à ses frais. Il appartenait à une secte persécutée; il la défendait, elle le reniait. Il était personnellement attaché à Guillaume, et ne tira pas le moindre parti de la confiance que ce roi avait en lui. Généreux envers ses enfants, il mourut dans un grenier, obscur, privé de tout, et seul, comme s'il n'eût pas eu de famille. Enfin, l'un des premiers romanciers de l'Angleterre, il donna tant de soin et imprima un tel caractère de vérité à ses fictions que personne ne voulut croire qu'elles fussent l'œuvre de son cerveau; et comme sa vertu l'avait privé de bonheur, son talent le priva de gloire.

Voilà le comble de l'étrangeté. ROBINSON, notre livre bien-aimé, a eu tant de succès qu'il a fait oublier son auteur.

O bizarrerie d'une gloire sans gloire, d'un homme de génie qui se sacrifie à sa création, et qui s'absorbe dans son œuvre! Cette fiction devenue réalité efface au lieu de conserver le nom de Daniel de Foë. A peine mort, on l'oublie; on ne se souvient que de Robinson et de Vendredi. Vous n'avez aucune gratitude pour leur père; ce sont eux que vous aimez, eux seuls. Eux seuls existent, de Foë n'a rien à prétendre : cela est convenu.

Dans toute l'histoire des littératures, ce miracle n'est arrivé qu'une fois. De Foë est moins célèbre que Rochester, que le marquis de Saint-Aulaire, qui a fait cinq petits vers, et que Boyer, qui a fait un dictionnaire; on ne sait pas même s'il s'appelait Foë, de Foë, de Fooë ou de Foy. Il n'y a plus de de Foë; Robinson vit à sa place; l'auteur a voulu créer; il a prétendu faire de la vérité, et sa création est restée si forte qu'elle l'a englouti. Je le répète, c'est merveilleux.

Et quelle vie! que de douleurs! que de services à l'humanité! et quelle récompense!

Daniel de Foë a précédé dans la carrière des réformes tout ce que le dix-huitième siècle a de plus brillant parmi ses réformateurs. — Daniel de Foë a éclairé touts les points de l'économie politique, de la police intérieure, de la théorie gouvernementale, des théories religieuses, de l'histoire et de l'esthétique. — De Foë a devancé Richardson dans la peinture détaillée des mœurs : il a marché de pair avec Locke pour la clarté des disquisitions, ouvert la route à Steele et Addison pour la forme dramatique donnée aux journaux; fondé la première Revue,

modèle de toute littérature périodique, dont l'Angleterre a raison d'être fière.—De Foë a été grand philosophe, poète énergique, écrivain éloquent, homme vertueux. De Foë a été l'ami de Guillaume, l'inspirateur de Franklin, le précurseur de Jean-Jacques, l'instituteur de toute la jeunesse d'Europe depuis un siècle. Que lui a-t-il manqué pour être célèbre? peut-être la virulence et la mauvaise foi de Swift; la vénalité et la versatilité de Dryden, la vanité et la fatuité de Pope, la morgue et l'égoïsme d'Addison. Il avait de trop la superstition de la vertu et le fanatisme du bon sens. Il se battait, don Quichotte de la justice, contre touts les partis qui vivaient d'iniquité. Il s'épuisait, apôtre des idées saines, à lutter contre toutes les idées folles qui germaient et venaient à poindre. Pauvre grand homme! Il réunissait la bonhomie de l'abbé de Saint-Pierre, l'ironie de Cervantes, la raison claire et calme de Locke, la résolution d'un martyr et d'un apôtre. Tolérant, il avait pour ennemis les intolérants: éclairé, il étonnait son siècle, qui se riait de lui. Invincible, il irritait les sots et les hommes du pouvoir. Soyez donc en avant de votre siècle! servez donc l'humanité!

Sur le tombeau même de Daniel la gloire ne s'est pas assise. On ne connait pas une édition complète de ses œuvres; et s'il n'avait fait Robinson, livre populaire, adoré des enfants, je ne sais trop si les biographies le mentionneraient.

Les hommes d'état l'ont livré au bourreau; les sectaires l'ont persécuté; ses amis l'ont trahi; son fils l'a tué; ses rivaux l'ont noirci; les gens d'esprit l'ont raillé; les enfants le protégeront.

Philarète Chasles.





Robinson.

En 1632, je naquis à York, d'une bonne famille, mais qui n'était point de ce pays. Mon père, originaire de Brême, établi premièrement à Hull, après avoir acquis de l'aisance et s'être retiré du commerce, était venu résider à York, où il s'était allié, par ma mère, à la famille Robinson, une

des meilleures de la province. C'est à cette alliance que je devais mon double nom de ROBINSON-KREUTZNAER ; mais, aujourd'hui, par une corruption de mots assez commune en Angleterre, on nous nomme, nous nous nommons et signons CRUSOÉ. C'est ainsi que mes compagnons m'ont toujours appelé.

J'avais deux frères : l'aîné, lieutenant-colonel en Flandre, d'un régiment d'infanterie anglaise, autrefois commandé par le fameux colonel Lockhart, fut tué à la bataille de Dunkerque contre les Espagnols ; que devint l'autre? j'ignore quelle fut sa destinée ; mon père et ma mère ne connurent pas mieux la mienne.

Troisième fils de la famille, et n'ayant appris aucun métier, ma tête commença de bonne heure à se remplir de pensées vagabondes. Mon père, qui était un bon vieillard, m'avait donné toute la somme de savoir qu'en général on peut acquérir par l'éducation domestique et dans une école gratuite. Il voulait me faire avocat ; mais mon seul désir était d'aller sur mer, et cette inclination m'entraînait si résolument contre sa volonté et ses ordres, et malgré même toutes les prières et les sollicitations de ma mère et de mes parents, qu'il semblait qu'il y eût une fatalité dans cette propension naturelle vers un avenir de misère.

Mon père, homme grave et sage, me donnait de sérieux et d'excellents conseils contre ce qu'il prévoyait être mon dessein. Un matin il m'appela dans sa chambre, où il était retenu par la goutte, et me réprimanda chaleureusement à ce sujet. — « [1] Quelle autre raison as-tu, me dit-il, qu'un penchant aventureux, pour abandonner la maison paternelle et ta patrie, où tu pourrais être poussé, et où tu as l'as-

[1] Malgré notre respect pour le texte original, nous avons cru devoir nous permettre, ici, de faire le récit direct. P. B.

surance de faire ta fortune avec de l'application et de l'industrie, et l'assurance d'une vie d'aisance et de plaisir? Il n'y a que les hommes dans l'adversité ou les ambitieux qui s'en vont chercher aventure dans les pays étrangers, pour s'élever par entreprise et se rendre fameux par des actes en dehors de la voie commune. Ces choses sont de beaucoup trop au-dessus ou trop au-dessous de toi; ton état est le médiocre, ou ce qui peut être appelé la première condition du bas étage; une longue expérience me l'a fait reconnaître comme le meilleur dans le monde et le plus convenable au bonheur. Il n'est en proie ni aux misères, ni aux peines, ni aux travaux, ni aux souffrances des artisans: il n'est point troublé par l'orgueil, le luxe, l'ambition et l'envie des hautes classes. Tu peux juger du bonheur de cet état; c'est celui de la vie que les autres hommes jalousent; les rois, souvent, ont gémi des cruelles conséquences d'être nés pour les grandeurs, et ont souhaité d'être placés entre les deux extrêmes, entre les grands et les petits; enfin le sage l'a proclamé le juste point de la vraie félicité en implorant le Ciel de le préserver de la pauvreté et de la richesse.

»Remarque bien ceci, et tu le vérifieras toujours: les calamités de la vie sont le partage de la plus haute et de la plus basse classe du genre humain; la condition moyenne éprouve le moins de désastres, et n'est point exposée à autant de vicissitudes que le haut et le bas de la société; elle est même sujette à moins de maladies et de troubles de corps et d'esprit que les deux autres, qui, par leurs débauches, leurs vices et leurs excès, ou par un trop rude travail, le manque du nécessaire, une insuffisante nourriture et la faim, attirent sur eux des misères et des maux, naturelle conséquence de leur manière

de vivre. La condition moyenne s'accommode le mieux de toutes les vertus et de toutes les jouissances : la paix et l'abondance sont les compagnes d'une fortune médiocre. La tempérance, la modération, la tranquillité, la santé, la société, touts les agréables divertissements et touts les plaisirs désirables sont les bénédictions réservées à ce rang. Par cette voie, les hommes quittent le monde d'une façon douce, et passent doucement et uniment à travers, sans être accablés de travaux des mains ou de l'esprit ; sans être vendus à la vie de servitude pour le pain de chaque jour; sans être harassés par des perplexités continuelles qui troublent la paix de l'âme et arrachent le corps au repos ; sans être dévorés par les angoisses de l'envie ou la secrète et rongeante convoitise de l'ambition ; au sein d'heureuses circonstances, ils glissent tout mollement à travers la société, et goûtent sensiblement les douceurs de la vie sans les amertumes, ayant le sentiment de leur bonheur et apprenant, par l'expérience journalière, à le connaître plus profondément. »

Ensuite il me pria instamment et de la manière la plus affectueuse de ne pas faire le jeune homme : — « Ne va pas te précipiter, me disait-il, au milieu des maux contre lesquels la nature et ta naissance semblent t'avoir prémuni ; tu n'es pas dans la nécessité d'aller chercher ton pain ; je te veux du bien, je ferai touts mes efforts pour te placer parfaitement dans la position de la vie qu'en ce moment je te recommande. Si tu n'étais pas aise et heureux dans le monde, ce serait par ta destinée ou tout-à-fait par l'erreur qu'il te faut éviter; je n'en serais en rien responsable, ayant ainsi satisfait à mes devoirs en t'éclairant sur des projets que je sais être ta ruine. En un mot, j'accomplirais franchement mes bonnes promesses

si tu voulais te fixer ici suivant mon souhait, mais je ne voudrais pas tremper dans tes infortunes en favorisant ton éloignement. N'as-tu pas l'exemple de ton frère aîné, auprès de qui j'usai autrefois des mêmes instances pour le dissuader d'aller à la guerre des Pays-Bas, instances qui ne purent l'emporter sur ses jeunes désirs le poussant à se jeter dans l'armée, où il trouva la mort. Je ne cesserai jamais de prier pour toi, toutefois j'oserais te prédire, si tu faisais ce coup de tête, que Dieu ne te bénirait point, et que, dans l'avenir, manquant de toute assistance, tu aurais toute la latitude de réfléchir sur le mépris de mes conseils. »

Je remarquai vers la dernière partie de ce discours, qui était véritablement prophétique, quoique je ne suppose pas que mon père en ait eu le sentiment; je remarquai, dis-je, que des larmes coulaient abondamment sur sa face, surtout lorsqu'il me parla de la perte de mon frère, et qu'il était si ému, en me prédisant que j'aurais tout le loisir de me repentir, sans avoir personne pour m'assister, qu'il s'arrêta court, puis ajouta : — « J'ai le cœur trop plein, je ne saurais t'en dire davantage. »

Je fus sincèrement touché de cette exhortation; au reste, pouvait-il en être autrement? Je résolus donc de ne plus penser à aller au loin, mais à m'établir chez nous selon le désir de mon père. Hélas! en peu de jours tout cela s'évanouit, et bref, pour prévenir de nouvelles importunités paternelles, quelques semaines après je me déterminai à m'enfuir. Néanmoins, je ne fis rien à la hâte comme m'y poussait ma première ardeur, mais un jour que ma mère me parut un peu plus gaie que de coutume, je la pris à part et lui dis : — Je suis tellement préoccupé du désir irrésistible de courir le monde, que je ne pourrais rien embrasser avec assez de résolution pour y réussir; mon

père ferait mieux de me donner son consentement que de me placer dans la nécessité de passer outre. Maintenant, je suis âgé de dix-huit ans, il est trop tard pour que j'entre apprenti dans le commerce ou clerc chez un procureur ; si je le faisais, je suis certain de ne pouvoir achever mon temps, et avant mon engagement rempli de m'évader de chez mon maître pour m'embarquer. Si vous vouliez bien engager mon père à me laisser faire un voyage lointain, et que j'en revienne dégoûté, je ne bougerais plus, et je vous promettrais de réparer ce temps perdu par un redoublement d'assiduité. »

Cette ouverture jeta ma mère en grande émotion : — « Cela n'est pas proposable, me répondit-elle ; je me garderai bien d'en parler à ton père ; il connaît trop bien tes véritables intérêts pour donner son assentiment à une chose qui te serait si funeste. Je trouve étrange que tu puisses encore y songer après l'entretien que tu as eu avec lui et l'affabilité et les expressions tendres dont je sais qu'il a usé envers toi. En un mot, si tu veux absolument aller te perdre, je n'y vois point de remède ; mais tu peux être assuré de n'obtenir jamais notre approbation. Pour ma part, je ne veux point mettre la main à l'œuvre de ta destruction, et il ne sera jamais dit que ta mère se soit prêtée à une chose réprouvée par ton père. »

Nonobstant ce refus, comme je l'appris dans la suite, elle rapporta le tout à mon père, qui, profondément affecté, lui dit en soupirant : — « Ce garçon pourrait être heureux s'il voulait demeurer à la maison ; mais, s'il va courir le monde, il sera la créature la plus misérable qui ait jamais été : je n'y consentirai jamais. »

Ce ne fut environ qu'un an après ceci que je m'échappai, quoique cependant je continuasse obstinément à res-

ter sourd à toutes propositions d'embrasser un état ; et quoique souvent je reprochasse à mon père et à ma mère leur inébranlable opposition, quand ils savaient très-bien que j'étais entraîné par mes inclinations. Un jour, me trouvant à Hull, où j'étais allé par hasard et sans aucun dessein prémédité, étant là, dis-je, un de mes compagnons prêt à se rendre par mer à Londres, sur un vaisseau de son père, me pressa de partir, avec l'amorce ordinaire des marins, c'est-à-dire qu'il ne m'en coûterait rien pour ma traversée. Je ne consultai plus mes parents ; je ne leur envoyai aucun message ; mais, leur laissant à l'apprendre comme ils pourraient, sans demander la bénédiction de Dieu ou de mon père, sans aucune considération des circonstances et des conséquences, malheureusement, Dieu sait ! le 1er *septembre* 1651 j'allai à bord du vaisseau chargé pour Londres. Jamais infortunes de jeune aventurier, je pense, ne commencèrent plus tôt et ne durèrent plus long-temps que les miennes.

Comme le vaisseau sortait à peine de l'Humber, le vent s'éleva et les vagues s'enflèrent effroyablement. Je n'étais jamais allé sur mer auparavant ; je fus, d'une façon indicible, malade de corps et épouvanté d'esprit. Je commençai alors à réfléchir sérieusement sur ce que j'avais fait et sur la justice divine qui frappait en moi un fils coupable. Touts les bons conseils de mes parents, les larmes de mon père, les paroles de ma mère, se présentèrent alors vivement en mon esprit ; et ma conscience, qui n'était point encore arrivée à ce point de dureté qu'elle atteignit plus tard, me reprocha mon mépris de la sagesse et la violation de mes devoirs envers Dieu et mon père.

Pendant ce temps la tempête croissait, et la mer devint très-grosse, quoique ce ne fût rien en comparaison

de ce que j'ai vu depuis, et même seulement quelques jours après, c'en fut assez pour affecter un novice tel que moi. A chaque vague je me croyais submergé, et chaque fois que le vaisseau s'abaissait entre deux lames, je le croyais englouti au fond de la mer. Dans cette agonie d'esprit, je fis plusieurs fois le projet et le vœu, s'il plaisait à Dieu de me sauver de ce voyage, et si je pouvais remettre le pied sur la terre ferme, de ne plus le remettre à bord d'un navire, de m'en aller tout droit chez mon père, de m'abandonner à ses conseils, et de ne plus me jeter dans de telles misères. Alors je vis pleinement l'excellence de ses observations sur la vie commune, et combien doucement et confortablement il avait passé touts ses jours, sans jamais avoir été exposé, ni aux tempêtes de l'océan ni aux disgrâces de la terre; et je résolus, comme l'enfant prodigue repentant, de retourner à la maison paternelle.





La tempête.

Ces sages et sérieuses pensées durèrent tant que dura la tempête, et même quelque temps après ; mais le jour d'ensuite le vent étant abattu et la mer plus calme, je commençai à m'y accoutumer un peu. Toutefois, j'étais encore indisposé du mal de mer, et je demeurai fort triste pendant tout le

jour. Mais à l'approche de la nuit le temps s'éclaircit, le vent s'appaisa tout-à-fait, la soirée fut délicieuse, et le soleil se coucha éclatant pour se lever de même le lendemain : une brise légère, un soleil embrasé resplendissant sur une mer unie, ce fut un beau spectacle, le plus beau que j'aie vu de ma vie.

J'avais bien dormi pendant la nuit ; je ne ressentais plus de nausées, j'étais vraiment dispos et je contemplais, émerveillé, l'océan qui, la veille, avait été si courroucé et si terrible, et qui si peu de temps après se montrait si calme et si agréable. Alors, de peur que mes bonnes résolutions ne se soutinssent, mon compagnon, qui après tout m'avait débauché, vint à moi : — « Eh bien ! Bob, me dit-il en me frappant sur l'épaule, comment ça va-t-il ? Je gage que tu as été effrayé, la nuit dernière, quand il ventait : ce n'était pourtant qu'un *plein bonnet de vent?* » — « Vous n'appelez cela qu'un *plein bonnet de vent ?* C'était une horrible tourmente ! » — « Une tourmente? tu es fou ! tu appelles cela une tourmente ? Vraiment ce n'était rien du tout. Donne-nous un bon vaisseau et une belle dérive, nous nous moquerons bien d'une pareille rafale ; tu n'es qu'un marin d'eau douce, Bob ; viens que nous fassions un *bowl* de *punch*, et que nous oubliions tout cela[1]. Vois quel temps

[1] Ce passage a été détestablement défiguré dans toutes les éditions passées et actuelles ; nous le citons pour donner une idée parfaite de leur valeur négative. — Il y a dans l'original anglais cette excellente phrase. — *But you're but a fresh-water sailor, Bob ; come let us make a bowl of punch, and we'll forget all that. — Vous n'êtes qu'un marin d'eau douce, Bob ; venez, que nous fassions un* bowl de punch, *et que nous oubliions tout cela.* Voici ce qu'elle est devenue en passant par la plume de nos traducteurs : — *Vous n'êtes encore qu'un novice ; mettons-nous à faire du* punch, *et que les plaisirs de* BACCHUS *nous fassent entièrement oublier la mauvaise humeur de* NEPTUNE. — Daniel de Foë était un homme de goût et de bon sens : cette phrase est une calomnie. P. B.

charmant il fait à cette heure! » — Enfin, pour abréger cette triste portion de mon histoire, nous suivîmes le vieux train des gens de mer : on fit du *punch*, je m'enivrai, et, dans une nuit de débauches, je noyai toute ma repentance, toutes mes réflexions sur ma conduite passée, et toutes mes résolutions pour l'avenir. De même que l'océan avait rasséréné sa surface et était rentré dans le repos après la tempête abattue, de même, après le trouble de mes pensées évanoui, après la perte de mes craintes et de mes appréhensions, le courant de mes désirs habituels revint, et j'oubliai entièrement les promesses et les vœux que j'avais faits en ma détresse. Pourtant, à la vérité, comme il arrive ordinairement en pareils cas, quelques intervalles de réflexions et de bons sentiments reparaissaient encore; mais je les chassais et je m'en guérissais comme d'une maladie, en m'adonnant et à la boisson et à l'équipage. Bientôt j'eus surmonté le retour de ces accès, c'est ainsi que je les appelais, et en cinq ou six jours j'obtins sur ma conscience une victoire aussi complète qu'un jeune libertin résolu à étouffer ses remords le pouvait désirer. Mais il m'était réservé de subir encore une épreuve : la Providence, suivant sa loi ordinaire, avait résolu de me laisser entièrement sans excuse. Puisque je ne voulais pas reconnaître ceci pour une délivrance, la prochaine devait être telle que le plus mauvais bandit d'entre nous confesserait tout à la fois le danger et la miséricorde.

Le sixième jour de notre traversée, nous entrâmes dans la rade d'Yarmouth. Le vent ayant été contraire et le temps calme, nous n'avions fait que peu de chemin depuis la tempête. Là, nous fûmes obligés de jeter l'ancre, et le vent continuant d'être contraire, c'est-à-dire de souffler Sud-Ouest, nous y demeurâmes sept ou huit jours, durant lesquels

beaucoup de vaisseaux de Newcastle vinrent mouiller dans la même rade, refuge commun des bâtiments qui attendent un vent favorable pour gagner la Tamise.

Nous eussions, toutefois, relâché moins long-temps, et nous eussions dû, à la faveur de la marée, remonter la rivière, si le vent n'eût pas été trop fort, et si au quatrième ou cinquième jour de notre station il n'eût pas soufflé violemment. Cependant, comme la rade était réputée aussi bonne qu'un port; comme le mouillage était bon, et l'appareil de notre ancre extrêmement solide, nos gens étaient insouciants, et, sans la moindre appréhension du danger, ils passaient le temps dans le repos et dans la joie, comme il est d'usage sur mer. Mais le huitième jour, le vent força; nous mîmes touts la main à l'œuvre; nous calâmes nos mâts de hune et tînmes toutes choses closes et serrées, pour donner au vaisseau des mouvements aussi doux que possible. Vers midi, la mer devint très-grosse, notre château de proue plongeait; nous embarquâmes plusieurs vagues, et il nous sembla une ou deux fois que notre ancre labourait le fond. Sur ce, le capitaine fit jeter l'ancre d'espérance, de sorte que nous chassâmes sur deux, après avoir filé nos câbles jusqu'au bout.

Déjà une terrible tempête mugissait, et je commençais à voir la terreur sur le visage des matelots eux-mêmes. Quoique veillant sans relâche à la conservation du vaisseau, comme il entrait ou sortait de sa cabine, et passait près de moi, j'entendis plusieurs fois le capitaine proférer tout bas ces paroles et d'autres semblables : — « Seigneur, ayez pitié de nous! Nous sommes touts perdus, nous sommes touts morts!.. » — Durant ces premières confusions, j'étais stupide, étendu dans ma cabine, au logement des matelots, et je ne saurais décrire l'état de mon esprit. Je pou-

vais difficilement rentrer dans mon premier repentir, que j'avais si manifestement foulé aux pieds, et contre lequel je m'étais endurci. Je pensais que les affres de la mort étaient passées, et que cet orage ne serait point comme le premier. Mais quand, près de moi, comme je le disais tantôt, le capitaine lui-même s'écria : — « Nous sommes touts perdus! » —je fus horriblement effrayé, je sortis de ma cabine et je regardai dehors. Jamais spectacle aussi terrible n'avait frappé mes yeux : l'océan s'élevait comme des montagnes, et à chaque instant fondait contre nous ; quand je pouvais promener un regard aux alentours, je ne voyais que détresse. Deux bâtiments pesamment chargés qui mouillaient non loin de nous avaient coupé leurs mâts rez-pied ; et nos gens s'écrièrent qu'un navire ancré à un mille de nous venait de sancir sur ses amarres. Deux autres vaisseaux, arrachés à leurs ancres, hors de la rade allaient au large à tout hasard, sans voiles ni mâtures. Les bâtiments légers, fatiguant moins, étaient en meilleure passe; deux ou trois d'entre eux qui dérivaient passèrent tout contre nous, courant vent arrière avec leur civadière seulement.

Vers le soir, le second et le bosseman supplièrent le capitaine, qui s'y opposa fortement, de laisser couper le mât de misaine ; mais le bosseman lui ayant protesté que, s'il ne le faisait pas, le bâtiment coulerait à fond, il y consentit. Quand le mât d'avant fut abattu, le grand mât, ébranlé, secouait si violemment le navire, qu'ils furent obligés de le couper aussi et de faire pont ras.

Chacun peut juger dans quel état je devais être, moi, jeune marin, que précédemment si peu de chose avait jeté en si grand effroi ; mais autant que je puis me rappeler de si loin les pensées qui me préoccupaient alors, j'avais dix fois plus que la mort en horreur d'esprit,

mon mépris de mes premiers remords et mon retour aux premières résolutions que j'avais prises si méchamment. Cette horreur, jointe à la terreur de la tempête, me mirent dans un tel état, que je ne puis par des mots la dépeindre. Mais le pis n'était pas encore advenu ; la tempête continua avec tant de furie, que les marins eux-mêmes confessèrent n'en avoir jamais vu de plus violente. Nous avions un bon navire, mais il était lourdement chargé et calait tellement, qu'à chaque instant les matelots s'écriaient qu'il allait *couler à fond*. Sous un rapport, ce fut un bonheur pour moi que je ne comprisse pas ce qu'ils entendaient par ce mot avant que je m'en fusse enquis. La tourmente était si terrible que je vis, chose rare, le capitaine, le contre-maître et quelques autres plus judicieux que le reste, faire leurs prières, s'attendant à tout moment que le vaisseau coulerait à fond. Au milieu de la nuit, pour surcroît de détresse, un des hommes qu'on avait envoyés à la visite, cria qu'il s'était fait une ouverture, et un autre dit qu'il y avait quatre pieds d'eau dans la cale. Alors touts les bras furent appelés à la pompe. A ce seul mot, je m'évanouis et je tombai à la renverse sur le bord de mon lit, sur lequel j'étais assis dans ma cabine. Toutefois les matelots me réveillèrent et me dirent que si jusque-là je n'avais été bon à rien, j'étais tout aussi capable de pomper qu'aucun autre. Je me levai ; j'allai à la pompe et je travaillai de tout cœur. Dans cette entrefaite, le capitaine appercevant quelques petits bâtiments-charbonniers qui, ne pouvant surmonter la tempête, étaient forcés de glisser et de courir au large, et ne venaient pas vers nous, ordonna de tirer un coup de canon en signal de détresse. Moi qui ne savais ce que cela signifiait, je fus tellement surpris, que je crus le vaisseau

brisé ou qu'il était advenu quelque autre chose épouvantable ; en un mot je fus si effrayé que je tombai en défaillance. Comme c'était dans un moment où chacun pensait à sa propre vie, personne ne prit garde à moi, ni à ce que j'étais devenu ; seulement un autre prit ma place à la pompe, et me repoussa du pied à l'écart, pensant que j'étais mort, et ce ne fut que long-temps après que je revins à moi.

On travaillait toujours, mais l'eau augmentant à la cale, il y avait toute apparence que le vaisseau coulerait bas. Et quoique la tourmente commençât à s'abattre un peu, néanmoins il n'était pas possible qu'il surnageât jusqu'à ce que nous atteignissions un port ; aussi le capitaine continua-t-il à faire tirer le canon de détresse. Un petit bâtiment qui venait justement de passer devant nous aventura une barque pour nous secourir. Ce fut avec le plus grand risque qu'elle approcha; mais il était impossible que nous y allassions ou qu'elle parvînt jusqu'au flanc du vaisseau ; enfin, les rameurs faisant un dernier effort et hasardant leur vie pour sauver la nôtre, nos matelots leur lancèrent de l'avant une corde avec une bouée, et en filèrent une grande longueur. Après beaucoup de peines et de périls, ils la saisirent, nous les halâmes jusque sous notre poupe, et nous descendîmes dans leur barque. Il eût été inutile de prétendre atteindre leur bâtiment : aussi l'avis commun fut-il de laisser aller la barque en dérive, et seulement de ramer le plus qu'on pourrait vers la côte, notre capitaine promettant, si la barque venait à se briser contre le rivage, d'en tenir compte à son patron. Ainsi, partie en ramant, partie en dérivant vers le Nord, notre bateau s'en alla obliquement presque jusqu'à Winterton-Ness.

Il n'y avait guère plus d'un quart d'heure que nous avions abandonné notre vaisseau quand nous le vîmes s'abymer; alors je compris pour la première fois ce que signifiait *couler-bas*. Mais, je dois l'avouer, j'avais l'œil trouble et je distinguais fort mal, quand les matelots me dirent qu'il *coulait*, car, dès le moment que j'allai, ou plutôt qu'on me mit dans la barque, j'étais anéanti par l'effroi, l'horreur et la crainte de l'avenir.

Nos gens faisaient toujours force de rames pour approcher du rivage. Quand notre bateau s'élevait au haut des vagues, nous l'appercevions, et le long de la rive nous voyions une foule nombreuse accourir pour nous assister lorsque nous serions proche.





Robinson Marchand de Guinée.

Nous avancions lentement, et nous ne pûmes aborder avant d'avoir passé le phare de Winterton; la côte s'enfonçait à l'Ouest vers Cromer, de sorte que la terre brisait la violence du vent. Là, nous abordâmes, et, non sans grande difficulté, nous descendîmes touts sains et saufs sur la plage.

et allâmes à pied à Yarmouth, où, comme des infortunés, nous fûmes traités avec beaucoup d'humanité, et par les magistrats de la ville, qui nous assignèrent de bons gîtes, et par les marchands et les armateurs, qui nous donnèrent assez d'argent pour nous rendre à Londres ou pour retourner à Hull, suivant que nous le jugerions convenable.

C'est alors que je devais avoir le bon sens de revenir à Hull et de rentrer chez nous; j'aurais été heureux, et mon père, emblême de la parabole de notre Sauveur, eût même tué le veau gras pour moi; car, ayant appris que le vaisseau sur lequel j'étais avait fait naufrage dans la rade d'Yarmouth, il fut long-temps avant d'avoir l'assurance que je n'étais pas mort.

Mais mon mauvais destin m'entraînait avec une obstination irrésistible; et, bien que souvent ma raison et mon bon jugement me criassent de revenir à la maison, je n'avais pas la force de le faire. Je ne saurais ni comment appeler cela, ni vouloir prétendre que ce soit un secret arrêt irrévocable qui nous pousse à être les instruments de notre propre destruction, quoique même nous en ayons la conscience, et que nous nous y précipitions les yeux ouverts; mais, véritablement, si ce n'est quelque décret inévitable me condamnant à une vie de misère et qu'il m'était impossible de braver, quelle chose eût pu m'entraîner contre ma froide raison et les persuasions de mes pensées les plus intimes, et contre les deux avertissements si manifestes que j'avais reçus dans ma première entreprise.

Mon camarade, qui d'abord avait aidé à mon endurcissement, et qui était le fils du capitaine, se trouvait alors plus découragé que moi. La première fois qu'il me parla à Yarmouth, ce qui ne fut pas avant le second ou le troisième jour, car nous étions logés en divers quartiers de

la ville ; la première fois, dis-je, qu'il s'informa de moi, son ton me parut altéré : il me demanda d'un air mélancolique, en secouant la tête, comment je me portais, et dit à son père qui j'étais, et que j'avais fait ce voyage seulement pour essai, dans le dessein d'en entreprendre d'autres plus lointains. Cet homme se tourna vers moi, et, avec un accent de gravité et d'affliction : — « Jeune homme, me dit-il, vous ne devez plus retourner sur mer ; vous devez considérer ceci comme une marque certaine et visible que vous n'êtes point appelé à faire un marin. » — « Pourquoi, monsieur ? est-ce que vous n'irez plus en mer ? » — « Le cas est bien différent, répliqua-t-il : c'est mon métier et mon devoir ; au lieu que vous, qui faisiez ce voyage comme essai, voyez quel avant-goût le ciel vous a donné de ce à quoi il faudrait vous attendre si vous persistiez. Peut-être cela n'est-il advenu qu'à cause de vous, semblable à Jonas dans le vaisseau de Tarsis. Qui êtes-vous, je vous prie ? et pourquoi vous étiez-vous embarqué ? » — Je lui contai en partie mon histoire. Sur la fin il m'interrompit et s'emporta d'une étrange manière. — « Qu'avais-je donc fait, s'écria-t-il, pour mériter d'avoir à bord un pareil misérable ! Je ne voudrais pas pour mille livres sterling remettre le pied sur le même vaisseau que vous ! » — C'était, en vérité, comme j'ai dit, un véritable égarement de ses esprits encore troublés par le sentiment de sa perte, et qui dépassait toutes les bornes de son autorité. Toutefois, il me parla ensuite très-gravement, m'exhortant à retourner chez mon père et à ne plus tenter la Providence. Il me dit qu'il devait m'être visible que le bras de Dieu était contre moi ; — « enfin, jeune homme, me déclara-t-il, comptez bien que si vous ne vous en retournez, en quelque lieu que vous alliez, vous ne trouverez qu'adversité

et désastre jusqu'à ce que les paroles de votre père se vérifient en vous. »

Je lui répondis peu de chose ; nous nous séparâmes bientôt après, et je ne le revis plus ; quelle route prit-il ? je ne sais. Pour moi, ayant quelque argent dans ma poche, je m'en allai, par terre, à Londres. Là, comme sur la route, j'eus plusieurs combats avec moi-même sur le genre de vie que je devais prendre, ne sachant si je devais retourner chez nous ou retourner sur mer.

Quant à mon retour au logis, la honte étouffait les meilleurs mouvements de mon esprit, et lui représentait incessamment combien je serais raillé dans le voisinage et serais confus, non-seulement devant mon père et ma mère, mais devant même qui que ce fût. D'où j'ai depuis souvent pris occasion d'observer combien est sotte et inconséquente la conduite ordinaire des hommes et surtout de la jeunesse, à l'égard de cette raison qui devrait les guider en pareils cas : qu'ils ne sont pas honteux de l'action qui devrait, à bon droit, les faire passer pour insensés, mais qu'ils sont honteux de leur repentance, qui seule peut les faire honorer comme sages.

Toutefois je demeurai quelque temps dans cette situation, ne sachant quel parti prendre, ni quelle carrière embrasser, ni quel genre de vie mener. J'éprouvais toujours une répugnance invincible pour la maison paternelle ; et, comme je balançais long-temps, le souvenir de la détresse où j'avais été s'évanouissait, et avec lui mes faibles désirs de retour, jusqu'à ce qu'enfin je les mis tout-à-fait de côté, et cherchai à faire un voyage.

Cette maligne influence qui m'avait premièrement poussé hors de la maison paternelle, qui m'avait suggéré l'idée extravagante et indéterminée de faire fortune, et qui m'a-

vait inculqué si fortement ces fantaisies, que j'étais devenu sourd aux bons avis, aux remontrances, et même aux ordres de mon père; cette même influence, donc, quelle qu'elle fût, me fit concevoir la plus malheureuse de toutes les entreprises, celle de monter à bord d'un vaisseau partant pour la côte d'Afrique, ou, comme nos marins disent vulgairement, pour un voyage de Guinée.

Ce fut un grand malheur pour moi, dans toutes ces aventures, que je ne fisse point, à bord, le service comme un matelot; à la vérité j'aurais travaillé plus rudement que de coutume, mais en même temps je me serais instruit des devoirs et de l'office d'un marin; et, avec le temps, j'aurais pu me rendre apte à faire un pilote ou un lieutenant, sinon un capitaine. Mais ma destinée était toujours de choisir le pire; parce que j'avais de l'argent en poche et de bons vêtements sur le dos, je voulais toujours aller à bord comme un *gentleman*; aussi je n'eus jamais aucune charge sur un bâtiment et ne sus jamais en remplir aucune.

J'eus la chance, dès mon arrivée à Londres, de tomber en assez bonne compagnie, ce qui n'arrive pas toujours aux jeunes fous libertins et abandonnés comme je l'étais alors, le démon ne tardant pas généralement à leur dresser quelques embûches; mais pour moi il n'en fut pas ainsi. Ma première connaissance fut un capitaine de vaisseau qui, étant allé sur la côte de Guinée avec un très-grand succès, avait résolu d'y retourner; ayant pris goût à ma société, qui alors n'était pas du tout désagréable, et m'ayant entendu parler de mon projet de voir le monde, il me dit : — « Si vous voulez faire le voyage avec moi, vous n'aurez aucune dépense, vous serez mon commensal et mon compagnon; et si vous vouliez emporter quelque chose avec vous, vous jouiriez de touts les

avantages que le commerce offrirait, et peut-être y trouveriez-vous quelque profit.

J'acceptai l'offre, et me liant d'étroite amitié avec ce capitaine, qui était un homme franc et honnête, je fis ce voyage avec lui, risquant une petite somme, que, par sa probité désintéressée, j'augmentai considérablement; car je n'emportai environ que pour quarante livres sterling de verroteries et de babioles qu'il m'avait conseillé d'acheter. Ces quarante livres sterling, je les avais amassées par l'assistance de quelques-uns de mes parents avec lesquels je correspondais, et qui, je pense, avaient engagé mon père ou au moins ma mère à contribuer d'autant à ma première entreprise.

C'est le seul voyage où je puis dire avoir été heureux dans toutes mes spéculations, et je le dois à l'intégrité et à l'honnêteté de mon ami le capitaine; en outre j'y acquis aussi une suffisante connaissance des mathématiques et des règles de la navigation; j'appris à faire l'estime d'un vaisseau et à prendre la hauteur; bref à entendre quelques-unes des choses qu'un homme de mer doit nécessairement savoir. Autant mon capitaine prenait de plaisir à m'instruire, autant je prenais de plaisir à étudier; et en un mot ce voyage me fit tout à la fois marin et marchand. Pour ma pacotille, je rapportai donc cinq livres neuf onces de poudre d'or, qui me valurent, à mon retour à Londres, à peu près trois cents livres sterling, et me remplirent de pensées ambitieuses qui, plus tard, consommèrent ma ruine.

Néanmoins, j'eus en ce voyage mes disgrâces aussi; je fus surtout continuellement malade et jeté dans une violente calenture [1], par la chaleur excessive du climat : notre prin-

[1] *Calenture.* Espèce de délire auquel sont sujets les navigateurs qui vont dans la zône torride.

cipal trafic se faisant sur la côte depuis le quinzième degré de latitude septentrionale jusqu'à l'équateur.

Je voulais alors me faire marchand de Guinée, et pour mon malheur, mon ami étant mort peu de temps après son arrivée, je résolus d'entreprendre encore ce voyage, et je m'embarquai sur le même navire avec celui qui, la première fois, en avait été le contre-maître, et qui alors en avait obtenu le commandement. Jamais traversée ne fut plus déplorable ; car bien que je n'emportasse pas tout-à-fait cent livres sterling de ma nouvelle richesse, laissant deux cents livres confiées à la veuve de mon ami, qui fut très-fidèle dépositaire, je ne laissai pas de tomber en de terribles infortunes. Notre vaisseau, cinglant vers les Canaries, ou plutôt entre ces îles et la côte d'Afrique, fut surpris, à l'aube du jour, par un corsaire turc de Sallé, qui nous donna la chasse avec toute la voile qu'il pouvait faire. Pour le parer, nous forçâmes aussi de voiles autant que nos vergues en purent déployer et nos mâts en purent charrier ; mais, voyant que le pirate gagnait sur nous, et qu'assurément avant peu d'heures il nous joindrait, nous nous préparâmes au combat. Notre navire avait douze canons et l'écumeur en avait dix-huit.

Environ à trois heures de l'après-midi, il entra dans nos eaux, et nous attaqua par méprise, juste en travers de notre hanche, au lieu de nous enfiler par notre poupe, comme il le voulait. Nous pointâmes huit de nos canons de ce côté, et lui envoyâmes une bordée qui le fit reculer, après avoir répondu à notre feu et avoir fait faire une mousqueterie à près de deux cents hommes qu'il avait à bord. Toutefois, tout notre monde se tenant couvert, pas un de nous n'avait été touché. Il se prépara à nous attaquer derechef, et nous, derechef, à nous défendre ; mais cette fois, venant à l'abordage par l'autre flanc,

il jeta soixante hommes sur notre pont, qui aussitôt coupèrent et hachèrent nos agrès. Nous les accablâmes de coups de demi-piques, de coups de mousquets et de grenades d'une si rude manière, que deux fois nous les chassâmes de notre pont. Enfin, pour abréger ce triste endroit de notre histoire, notre vaisseau étant désemparé, trois de nos hommes tués et huit blessés, nous fûmes contraints de nous rendre, et nous fûmes touts conduits prisonniers à Sallé, port appartenant aux Maures.

Là, je reçus des traitements moins affreux que je ne l'avais appréhendé d'abord. Ainsi que le reste de l'équipage, je ne fus point emmené dans le pays à la Cour de l'Empereur; le capitaine du corsaire me garda pour sa part de prise; et, comme j'étais jeune, agile et à sa convenance, il me fit son esclave.





Robinson Captif.

A ce changement subit de condition, qui, de marchand, me faisait misérable esclave, je fus profondément accablé ; je me ressouvins alors du discours prophétique de mon père : que je deviendrais misérable et n'aurais personne pour me secourir ; je le crus ainsi tout-à-fait accompli, pensant que

je ne pourrais jamais être plus mal, que le bras de Dieu s'était appesanti sur moi, et que j'étais perdu sans ressource. Mais hélas! ce n'était qu'un avant-goût des misères qui devaient me traverser, comme on le verra dans la suite de cette histoire.

Mon nouveau patron ou maître m'avait pris avec lui dans sa maison; j'espérais aussi qu'il me prendrait avec lui quand de nouveau il irait en mer, et que tôt ou tard son sort serait d'être pris par un vaisseau de guerre espagnol ou portugais, et qu'alors je recouvrerais ma liberté; mais cette espérance s'évanouit bientôt, car lorsqu'il retournait en course, il me laissait à terre pour soigner son petit jardin et faire à la maison la besogne ordinaire des esclaves; et quand il revenait de sa croisière, il m'ordonnait de coucher dans sa cabine pour surveiller le navire.

Là, je songeais sans cesse à mon évasion et au moyen que je pourrais employer pour l'effectuer, mais je ne trouvai aucun expédient qui offrît la moindre probabilité, rien qui pût faire supposer ce projet raisonnable; car je n'avais pas une seule personne à qui le communiquer, pour qu'elle s'embarquât avec moi; ni compagnons d'esclavage, ni Anglais, ni Irlandais, ni Écossais. De sorte que pendant deux ans, quoique je me berçasse souvent de ce rêve, je n'entrevis néanmoins jamais la moindre chance favorable de le réaliser.

Au bout de ce temps environ il se présenta une circonstance singulière qui me remit en tête mon ancien projet de faire quelque tentative pour recouvrer ma liberté. Mon patron restant alors plus long-temps que de coutume sans armer son vaisseau, et, à ce que j'appris, faute d'argent, avait pour habitude, régulièrement deux ou trois fois par semaine, quelquefois plus si le temps était beau, de prendre la pi-

nasse du navire et de s'en aller pêcher dans la rade ; pour tirer à la rame il m'emmenait toujours avec lui, ainsi qu'un jeune Maurisque[1] ; nous le divertissions beaucoup, et je me montrais fort adroit à attraper le poisson ; si bien qu'il m'envoyait quelquefois avec un Maure de ses parents et le jeune garçon, le Maurisque, comme on l'appelait, pour lui pêcher un plat de poisson.

Une fois, il arriva qu'étant allé à la pêche, un matin, par un grand calme, une brume s'éleva si épaisse que nous perdîmes de vue le rivage, quoique nous n'en fussions pas éloignés d'une demi-lieue. Ramant à l'aventure, nous travaillâmes tout le jour et toute la nuit suivante ; et, quand vint le matin, nous nous trouvâmes avoir gagné le large au lieu d'avoir gagné la rive, dont nous étions écartés au moins de deux lieues. Cependant nous l'atteignîmes, à la vérité non sans beaucoup de peine et non sans quelque danger, car dans la matinée le vent commença à souffler assez fort, et nous étions touts mourants de faim.

Or, notre patron, mis en garde par cette aventure, résolut d'avoir plus soin de lui à l'avenir ; ayant à sa disposition la chaloupe de notre navire anglais qu'il avait capturé, il se détermina à ne plus aller à la pêche sans une boussole et quelques provisions, et il ordonna au charpentier de son bâtiment, qui était aussi un Anglais esclave, d'y construire dans le milieu une chambre de parade ou cabine semblable à celle d'un canot de plaisance, laissant assez de place derrière pour manier le gouvernail et border les écoutes, et assez de place devant pour qu'une personne ou deux pussent manœuvrer la voile. Cette cha-

[1] On appelle *Moriscos*, en espagnol, les Maures qui embrassèrent le Christianisme, lorsque l'Espagne fut reconquise, et qui depuis en ont été chassés. P. B.

loupe cinglait avec ce que nous appelons une voile *d'épaule de mouton*[1], qu'on amurait sur le faîte de la cabine, qui était basse et étroite, et contenait seulement une chambre à coucher pour le patron et un ou deux esclaves, une table à manger, et quelques équipets pour mettre des bouteilles de certaines liqueurs à sa convenance, et surtout son pain, son riz et son café.

Sur cette chaloupe, nous allions fréquemment à la pêche; et comme j'étais très-habile à lui attraper du poisson, il n'y allait jamais sans moi. Or, il advint qu'un jour, ayant projeté de faire une promenade dans ce bateau avec deux ou trois Maures de quelque distinction en cette place, il fit de grands préparatifs, et, la veille, à cet effet, envoya au bateau une plus grande quantité de provisions que de coutume, et me commanda de tenir prêt trois fusils avec de la poudre et du plomb, qui se trouvaient à bord de son vaisseau, parce qu'ils se proposaient le plaisir de la chasse aussi bien que celui de la pêche.

Je préparai toutes choses selon ses ordres, et le lendemain au matin j'attendais dans la chaloupe, lavée et parée avec guidon et flamme au vent, pour la digne réception de ses hôtes, lorsqu'incontinent mon patron vint tout seul à bord, et me dit que ses convives avaient remis la partie, à cause de quelques affaires qui leur étaient survenues. Il m'enjoignit ensuite, suivant l'usage, d'aller sur ce bateau avec le Maure et le jeune garçon pour pêcher quelques poissons, parce que ses amis devaient souper chez lui, me recommandant de revenir à la maison aussitôt que j'aurais fait une bonne capture. Je me mis en devoir d'obéir.

Cette occasion réveilla en mon esprit mes premières idées de liberté; car alors je me trouvais sur le point d'avoir

[1] *Shoulder of mutton sail.* — Voile aurique.

un petit navire à mon commandement. Mon maître étant parti, je commençai à me munir, non d'ustensiles de pêche, mais de provisions de voyage, quoique je ne susse ni ne considérasse où je devais faire route, pour sortir de ce lieu, tout chemin m'étant bon.

Mon premier soin fut de trouver un prétexte pour engager le Maure à mettre à bord quelque chose pour notre subsistance. Je lui dis qu'il ne fallait pas que nous comptassions manger le pain de notre patron. — Cela est juste, répliqua-t-il ; — et il apporta une grande corbeille de *rusk* ou de biscuit de mer de leur façon et trois jarres d'eau fraîche. Je savais où mon maître avait placé son coffre à liqueurs, qui, cela était évident par sa structure, devait provenir d'une prise faite sur les Anglais. J'en transportai les bouteilles dans la chaloupe tandis que le Maure était sur le rivage, comme si elles eussent été mises là auparavant pour notre maître. J'y transportai aussi un gros bloc de cire-vierge qui pesait bien environ un demi-quintal, avec un paquet de fil ou ficelle, une hache, une scie et un marteau, qui nous furent touts d'un grand usage dans la suite, surtout le morceau de cire pour faire des chandelles. Puis j'essayai sur le Maure d'une autre tromperie dans laquelle il donna encore innocemment. Son nom était Ismael, dont les Maures font Muly ou Moléy; ainsi l'appelai-je et lui dis-je : —Moléy, les mousquets de notre patron sont à bord de la chaloupe ; ne pourriez-vous pas vous procurer un peu de poudre et de plomb de chasse, afin de tuer, pour nous autres, quelques *alcamies*, — oiseau semblable à notre courlieu, — car je sais qu'il a laissé à bord du navire les provisions de la soute aux poudres. — Oui, dit-il, j'en apporterai un peu ; — et en effet il apporta une grande poche de cuir contenant environ une livre et demie de poudre, plutôt plus que moins,

et une autre poche pleine de plomb et de balles, pesant environ six livres, et il mit le tout dans la chaloupe. Pendant ce temps, dans la grande cabine de mon maître, j'avais découvert un peu de poudre dont j'emplis une grosse bouteille qui s'était trouvée presque vide dans le bahut, après avoir transvasé ce qui y restait. Ainsi fournis de toutes choses nécessaires, nous sortîmes du hâvre pour aller à la pêche. A la forteresse qui est à l'entrée du port on savait qui nous étions, on ne prit point garde à nous. A peine étions-nous à un mille en mer, nous amenâmes notre voile et nous nous assîmes pour pêcher. Le vent soufflait Nord-Nord-Est, ce qui était contraire à mon désir ; car s'il avait soufflé Sud, j'eusse été certain d'atterrir à la côte d'Espagne, ou au moins d'atteindre la baie de Cadix ; mais ma résolution était, vente qui vente, de sortir de cet horrible lieu, et d'abandonner le reste au destin.

Après que nous eûmes pêché long-temps et rien pris ; car lorsque j'avais un poisson à mon hameçon, pour qu'on ne pût le voir je ne le tirais point dehors : — Nous ne faisons rien, dis-je au Maure ; notre maître n'entend pas être servi comme ça ; il nous faut encore remonter plus au large. — Lui, n'y voyant pas malice, y consentit, et se trouvant à la proue, déploya les voiles. Comme je tenais la barre du gouvernail, je conduisis l'embarcation à une lieue audelà ; alors je mis en panne comme si je voulais pêcher ; et, tandis que le jeune garçon tenait le timon, j'allai à la proue vers le Maure ; et, faisant comme si je me baissais pour ramasser quelque chose derrière lui, je le saisis par surprise en passant mon bras entre ses jambes, et je le lançai brusquement hors du bord dans la mer. Il se redressa aussitôt, car il nageait comme un liége, et, m'appelant, il me supplia de le reprendre à bord, et me jura

qu'il irait d'un bout à l'autre du monde avec moi. Comme il nageait avec une grande vigueur après la chaloupe et qu'il faisait alors peu de vent, il m'aurait promptement atteint.

Sur ce, j'allai dans la cabine, et, prenant une des arquebuses de chasse, je le couchai en joue et lui dis : Je ne vous ai pas fait de mal, et, si vous ne vous obstinez pas, je ne vous en ferai point. Vous nagez bien assez pour regagner la rive ; la mer est calme, hâtez-vous d'y aller, je ne vous frapperai point ; mais si vous vous approchez du bateau, je vous tire une balle dans la tête, car je suis résolu à recouvrer ma liberté. Alors il revira et nagea vers le rivage. Je ne doute point qu'il ne l'ait atteint facilement, car c'était un excellent nageur.

J'eusse été plus satisfait d'avoir gardé ce Maure et d'avoir noyé le jeune garçon ; mais, là, je ne pouvais risquer de me confier à lui. Quand il fut éloigné, je me tournai vers le jeune garçon, appelé Xury, et je lui dis : — Xury, si tu veux m'être fidèle, je ferai de toi un homme ; mais si tu ne mets la main sur ta face que tu seras sincère avec moi, — ce qui est jurer par Mahomet et la barbe de son père, — il faut que je te jette aussi dans la mer. Cet enfant me fit un sourire, et me parla si innocemment que je n'aurais pu me défier de lui ; puis il fit le serment de m'être fidèle et de me suivre en touts lieux.

Tant que je fus en vue du Maure, qui était à la nage, je portai directement au large, préférant bouliner, afin qu'on pût croire que j'étais allé vers le détroit [1], comme en vérité on eût pu le supposer de toute personne dans son

[1] *Straits mouth.* — Détroit de Gibraltar.

bon sens; car aurait-on pu imaginer que nous faisions route au Sud, vers une côte véritablement barbare, où nous étions sûrs que toutes les peuplades de nègres nous entoureraient de leurs canots et nous désoleraient; où nous ne pourrions aller au rivage sans être dévorés par les bêtes sauvages ou par de plus impitoyables sauvages de l'espèce humaine.

Mais aussitôt qu'il fit sombre, je changeai de route, et je gouvernai au Sud-Est, inclinant un peu ma course vers l'Est, pour ne pas m'éloigner de la côte ; et, ayant un bon vent, une mer calme et unie, je fis tellement de la voile, que le lendemain, à trois heures de l'après-midi, quand je découvris premièrement la terre, je devais être au moins à cent cinquante milles au Sud de Sallé, tout-à-fait au-delà des États de l'Empereur de Maroc, et même de tout autre roi de par-là, car nous ne vîmes personne.





Première Aiguade.

Toutefois, la peur que j'avais des Maures était si grande, et les appréhensions que j'avais de tomber entre leurs mains étaient si terribles, que je ne voulus ni ralentir, ni aller à terre, ni laisser tomber l'ancre. Le vent continuant à être favorable, je naviguai ainsi cinq jours durant ; mais lorsqu'il eut tourné au Sud,

je conclus que si quelque vaisseau était en chasse après moi, il devait alors se retirer ; aussi hasardai-je d'atterrir et mouillai-je l'ancre à l'embouchure d'une petite rivière, je ne sais laquelle, je ne sais où, ni quelle latitude, quelle contrée, ou quelle nation : je n'y vis pas ni ne désirai point y voir aucun homme ; la chose importante dont j'avais besoin c'était de l'eau fraîche. Nous entrâmes dans cette crique sur le soir, nous déterminant d'aller à terre à la nage sitôt qu'il ferait sombre, et de reconnaître le pays. Mais aussitôt qu'il fit entièrement obscur, nous entendîmes un si épouvantable bruit d'aboiement, de hurlement et de rugissement de bêtes farouches dont nous ne connaissions pas l'espèce, que le pauvre petit garçon faillit à en mourir de frayeur, et me supplia de ne point descendre à terre avant le jour. — « Bien, Xury, lui dis-je, maintenant je n'irai point, mais peut-être au jour verrons-nous des hommes qui seront plus méchants pour nous que des lions. » — « Alors nous tirer à eux un coup de mousquet, dit en riant Xury, pour faire eux s'enfuir loin. » — Tel était l'anglais que Xury avait appris par la fréquentation de nous autres esclaves. Néanmoins, je fus aise de voir cet enfant si résolu, et je lui donnai, pour le réconforter, un peu de liqueur tirée d'une bouteille du coffre de notre patron. Après tout, l'avis de Xury était bon, et je le suivis; nous mouillâmes notre petite ancre, et nous demeurâmes tranquilles toute la nuit; je dis tranquilles parce que nous ne dormîmes pas, car durant deux ou trois heures nous apperçûmes des créatures excessivement grandes et de différentes espèces, — auxquelles nous ne savions quels noms donner, — qui descendaient vers la rive et couraient dans l'eau, en se vautrant et se lavant pour le plaisir de se rafraîchir ; elles poussaient des hurlements et des meuglements si affreux que jamais, en vérité, je n'ai rien ouï de semblable.

Xury était horriblement effrayé, et, au fait, je l'étais aussi; mais nous fûmes touts deux plus effrayés encore quand nous entendîmes une de ces énormes créatures venir à la nage vers notre chaloupe. Nous ne pouvions la voir, mais nous pouvions reconnaître à son soufflement que ce devait être une bête monstrueusement grosse et furieuse. Xury prétendait que c'était un lion, cela pouvait bien être; tout ce que je sais, c'est que le pauvre enfant me disait de lever l'ancre et de faire force de rames. — « Non pas, Xury, lui répondis-je ; il vaut mieux filer par le bout notre câble avec une bouée, et nous éloigner en mer ; car il ne pourra nous suivre fort loin. » Je n'eus pas plus tôt parlé ainsi que j'apperçus cet animal, — quel qu'il fût, — à deux portées d'aviron, ce qui me surprit un peu. Néanmoins, aussitôt j'allai à l'entrée de la cabine, je pris mon mousquet et je fis feu sur lui : à ce coup il tournoya et nagea de nouveau vers le rivage.

Il est impossible de décrire le tumulte horrible, les cris affreux et les hurlements qui s'élevèrent sur le bord du rivage et dans l'intérieur des terres, au bruit et au retentissement de mon mousquet; je pense avec quelque raison que ces créatures n'avaient auparavant jamais rien ouï de pareil. Ceci me fit voir que nous ne devions pas descendre sur cette côte pendant la nuit, et combien il serait chanceux de s'y hasarder pendant le jour, car tomber entre les mains de quelques Sauvages était, pour nous, tout aussi redoutable que de tomber dans les griffes des lions et des tigres; du moins appréhendions-nous également l'un et l'autre danger.

Quoi qu'il en fût, nous étions obligés d'aller quelque part à l'aiguade; il ne nous restait pas à bord une pinte d'eau; mais quand? mais où? c'était là l'embarras. Xury

me dit que si je voulais le laisser aller à terre avec une des jarres, il découvrirait s'il y avait de l'eau et m'en apporterait. Je lui demandai pourquoi il y voulait aller ; pourquoi ne resterait-il pas dans la chaloupe, et moi-même n'irais-je pas. Cet enfant me répondit avec tant d'affection que je l'en aimai toujours depuis. Il me dit : « — Si les Sauvages hommes venir, eux manger moi, vous s'enfuir. » — « Bien, Xury, m'écriai-je, nous irons touts deux, et si les hommes sauvages viennent, nous les tuerons ; ils ne nous mangeront ni l'un ni l'autre. » — Alors je donnai à Xury un morceau de biscuit et à boire une gorgée de la liqueur tirée du coffre de notre patron, dont j'ai parlé précédemment ; puis, ayant halé la chaloupe aussi près du rivage que nous le jugions convenable, nous descendîmes à terre, n'emportant seulement avec nous que nos armes et deux jarres pour faire de l'eau.

Je n'eus garde d'aller hors de la vue de notre chaloupe, craignant une descente de canots deSauvages sur la rivière ; mais le petit garçon ayant apperçu un lieu bas à environ un mille dans les terres, il y courut, et aussitôt je le vis revenir vers moi. Je pensai qu'il était poursuivi par quelque Sauvage ou épouvanté par quelque bête féroce ; je volai à son secours ; mais quand je fus assez proche de lui, je distinguai quelque chose qui pendait sur son épaule : c'était un animal sur lequel il avait tiré, semblable à un lièvre, mais d'une couleur différente et plus long des jambes. Toutefois, nous en fûmes fort joyeux, car ce fut un excellent manger ; mais ce qui avait causé la grande joie du pauvre Xury, c'était de m'apporter la nouvelle qu'il avait trouvé de la bonne eau sans rencontrer de Sauvages.

Nous vîmes ensuite qu'il ne nous était pas nécessaire de prendre tant de peines pour faire de l'eau ; car un peu

au-dessus de la crique où nous étions nous trouvâmes l'eau douce ; quand la marée était basse elle remontait fort peu avant. Ainsi nous emplîmes nos jarres, nous nous régalâmes du lièvre que nous avions tué, et nous nous préparâmes à reprendre notre route sans avoir découvert un vestige humain dans cette portion de la contrée.

Comme j'avais déjà fait un voyage à cette côte, je savais très-bien que les îles Canaries et les îles du Cap-Vert n'étaient pas éloignées ; mais comme je n'avais pas d'instruments pour prendre hauteur et connaître la latitude où nous étions, et ne sachant pas exactement ou au moins ne me rappelant pas dans quelle latitude elles étaient elles-mêmes situées, je ne savais où les chercher ni quand il faudrait, de leur côté, porter le cap au large ; sans cela, j'aurais pu aisément trouver une de ces îles. En tenant le long de la côte jusqu'à ce que j'arrivasse à la partie où trafiquent les Anglais, mon espoir était de rencontrer en opération habituelle de commerce quelqu'un de leurs vaisseaux qui nous secourrait et nous prendrait à bord.

Suivant mon calcul le plus exact, le lieu où j'étais alors doit être cette contrée s'étendant entre les possessions de l'Empereur de Maroc et la Nigritie ; contrée inculte, peuplée seulement par les bêtes féroces, les nègres l'ayant abandonnée et s'étant retirés plus au midi, de peur des Maures ; et les Maures dédaignant de l'habiter à cause de sa stérilité ; mais au fait les uns et les autres y ont renoncé parce qu'elle est le repaire d'une quantité prodigieuse de tigres, de lions, de léopards et d'autres farouches créatures ; aussi ne sert-elle aux Maures que pour leurs chasses, où ils vont, comme une armée, deux ou trois mille hommes à la fois. Véritablement durant près de cent milles de suite sur cette côte nous ne vîmes pendant le jour qu'un pays

agreste et désert, et n'entendîmes pendant la nuit que les hurlements et les rugissements des bêtes sauvages.

Une ou deux fois dans la journée je crus appercevoir le pic de Ténériffe, qui est la haute cime du mont Ténériffe dans les Canaries, et j'eus grande envie de m'aventurer au large dans l'espoir de l'atteindre; mais l'ayant essayé deux fois, je fus repoussé par les vents contraires; et comme aussi la mer était trop grosse pour mon petit vaisseau, je résolus de continuer mon premier dessein de côtoyer le rivage.

Après avoir quitté ce lieu, je fus plusieurs fois obligé d'aborder pour faire aiguade; et une fois entre autres qu'il était de bon matin, nous vînmes mouiller sous une petite pointe de terre assez élevée, et la marée commençant à monter, nous attendions tranquillement qu'elle nous portât plus avant. Xury, qui, à ce qu'il paraît, avait plus que moi l'œil au guet, m'appella doucement et me dit que nous ferions mieux de nous éloigner du rivage. — « Car regardez là-bas, ajouta-t-il, ce monstre affreux étendu sur le flanc de cette colline, et profondément endormi. » Je regardai au lieu qu'il désignait, et je vis un monstre épouvantable, en vérité, car c'était un énorme et terrible lion couché sur le penchant du rivage, à l'ombre d'une portion de la montagne, qui, en quelque sorte, pendait presque au-dessus de lui. — « Xury, lui dis-je, va à terre, et tue-le. » Xury parut effrayé, et répliqua : — « Moi tuer! lui manger moi d'une seule bouche. » Il voulait dire d'une seule bouchée. Toutefois, je ne dis plus rien à ce garçon; seulement je lui ordonnai de rester tranquille, et je pris notre plus gros fusil, qui était presque du calibre d'un mousquet, et, après y avoir mis une bonne charge de poudre et deux lingots, je le posai à terre; puis en chargeai un autre à deux balles;

et le troisième, car nous en avions trois, je le chargeai de cinq chevrotines. Je pointai du mieux que je pus ma première arme pour le frapper à la tête; mais il était couché de telle façon, avec une patte passée un peu au-dessus de son mufle, que les lingots l'atteignirent à la jambe, près du genou, et lui brisèrent l'os. Il tressaillit d'abord en grondant; mais sentant sa jambe brisée, il se rabattit, puis il se dressa sur trois jambes, et jeta le plus effroyable rugissement que j'entendis jamais. Je fus un peu surpris de ne l'avoir point frappé à la tête. Néanmoins je pris aussitôt mon second mousquet, et quoiqu'il commençât à s'éloigner, je fis feu de nouveau; je l'atteignis à la tête, et j'eus le plaisir de le voir se laisser tomber silencieusement et se roidir en luttant contre la mort. Xury prit alors du cœur, et me demanda de le laisser aller à terre. « Soit; va, lui dis-je. » Aussitôt ce garçon sauta à l'eau, et tenant un petit mousquet d'une main, il nagea de l'autre jusqu'au rivage. Puis, s'étant approché du lion, il lui posa le canon du mousqnet à l'oreille et le lui déchargea aussi dans la tête, ce qui l'expédia tout-à-fait.

C'était véritablement une chasse pour nous, mais ce n'était pas du gibier, et j'étais très-fâché de perdre trois charges de poudre et des balles sur une créature qui n'était bonne à rien pour nous. Xury, néanmoins, voulait en emporter quelque chose. Il vint donc à bord, et me demanda de lui donner la hache. — « Pourquoi faire, Xury? lui dis-je. » — « Moi trancher sa tête, répondit-il. » Toutefois Xury ne put pas la lui trancher, mais il lui coupa une patte qu'il m'apporta : elle était monstrueuse.

Cependant je réfléchis que sa peau pourrait sans doute, d'une façon ou d'une autre, nous être de quelque valeur, et je résolus de l'écorcher si je le pouvais. Xury et moi

allâmes donc nous mettre à l'œuvre; mais à cette besogne Xury était de beaucoup le meilleur ouvrier, car je ne savais comment m'y prendre. Au fait, cela nous occupa touts deux durant la journée entière; enfin nous en vînmes à bout, et nous l'étendîmes sur le toit de notre cabine. Le soleil la sécha parfaitement en deux jours. Je m'en servis ensuite pour me coucher dessus.

Après cette halte, nous naviguâmes continuellement vers le Sud pendant dix ou douze jours, usant avec parcimonie de nos provisions, qui commençaient à diminuer beaucoup, et ne descendant à terre que lorsque nous y étions obligés pour aller à l'aiguade. Mon dessein était alors d'atteindre le fleuve de Gambie ou le fleuve de Sénégal, c'est-à-dire aux environs du Cap-Vert, où j'espérais rencontrer quelque bâtiment européen; le cas contraire échéant, je ne savais plus quelle route tenir, à moins que je me misse à la recherche des îles ou que j'allasse périr au milieu des Nègres.





Robinson et Xury vainqueurs d'un Lion.

Je savais que touts les vaisseaux qui font voile pour la côte de Guinée, le Brésil ou les Indes-Orientales, touchent à ce cap ou à ces îles. En un mot, je plaçais là toute l'alternative de mon sort, soit que je dusse rencontrer un bâtiment, soit que je dusse périr.

Quand j'eus suivi cette résolution pendant environ dix jours de plus, comme je l'ai déjà dit, je commençai à m'appercevoir que la côte était habitée, et en deux ou trois endroits que nous longions, nous vîmes des gens qui s'arrêtaient sur le rivage pour nous regarder; nous pouvions aussi distinguer qu'ils étaient entièrement noirs et tout-à-fait nus. J'eus une fois l'envie de descendre à terre vers eux; mais Xury fut meilleur conseiller, et me dit : — « Pas aller ! Pas aller ! » Je halai cependant plus près du rivage afin de pouvoir leur parler, et ils me suivirent pendant quelque temps le long de la rive. Je remarquai qu'ils n'avaient point d'armes à la main, un seul excepté qui portait un long et mince bâton, que Xury dit être une lance qu'ils pouvaient lancer fort loin avec beaucoup de justesse. Je me tins donc à distance, mais je causai avec eux, par gestes, aussi bien que je pus, et particulièrement pour leur demander quelque chose à manger. Ils me firent signe d'arrêter ma chaloupe, et qu'ils iraient me chercher quelque nourriture. Sur ce, j'abaissai le haut de ma voile; je m'arrêtai proche, et deux d'entre eux coururent dans le pays, et en moins d'une demi-heure revinrent, apportant avec eux deux morceaux de viande sèche et du grain, productions de leur contrée. Ni Xury ni moi ne savions ce que c'était; pourtant nous étions fort désireux de le recevoir; mais comment y parvenir? Ce fut là notre embarras. Je n'osais point aller à terre vers eux, qui n'étaient pas moins effrayés de nous. Bref, ils prirent un détour excellent pour nous touts; ils déposèrent les provisions sur le rivage, et se retirèrent à une grande distance jusqu'à ce que nous les eûmes toutes embarquées, puis ils se rapprochèrent de nous.

N'ayant rien à leur donner en échange, nous leur faisions des signes de remercîments, quand tout-à-coup s'of-

frit une merveilleuse occasion de les obliger. Tandis que nous étions arrêtés près de la côte, voici venir des montagnes deux énormes créatures se poursuivant avec fureur. Était-ce le mâle qui poursuivait la femelle ? Étaient-ils en ébats ou en rage ? Il eût été impossible de le dire. Était-ce ordinaire ou étrange ? je ne sais. Toutefois, je pencherais plutôt pour le dernier, parce que ces animaux voraces n'apparaissent guère que la nuit, et parce que nous vîmes la foule horriblement épouvantée, surtout les femmes. L'homme qui portait la lance ou le dard ne prit point la fuite à leur aspect comme tout le reste. Néanmoins, ces deux créatures coururent droit à la mer, et, ne montrant nulle intention de se jeter sur un seul de ces Nègres, elles se plongèrent dans les flots et se mirent à nager çà et là, comme si elles y étaient venues pour leur divertissement. Enfin un de ces animaux commença à s'approcher de mon embarcation plus près que je ne m'y serais attendu d'abord ; mais j'étais en garde contre lui, car j'avais chargé mon mousquet avec toute la promptitude possible, et j'avais ordonné à Xury de charger les autres. Dès qu'il fut à ma portée, je fis feu, et je le frappai droit à la tête. Aussitôt il s'enfonça dans l'eau, mais aussitôt il reparut et plongea et replongea, semblant lutter avec la vie : ce qui était en effet, car immédiatement il se dirigea vers le rivage et périt juste au moment de l'atteindre, tant à cause des coups mortels qu'il avait reçus que de l'eau qui l'étouffa.

Il serait impossible d'exprimer l'étonnement de ces pauvres gens au bruit et au feu de mon mousquet. Quelques-uns d'entre eux faillirent à en mourir d'effroi, et, comme morts, tombèrent contre terre dans la plus grande terreur. Mais quand ils eurent vu l'animal tué et enfoncé sous l'eau, et que je leur eus fait signe de revenir sur le bord, ils

prirent du cœur; ils s'avancèrent vers la rive et se mirent à sa recherche. Son sang, qui teignait l'eau, me le fit découvrir; et, à l'aide d'une corde dont je l'entourai et que je donnai aux Nègres pour le haler, ils le traînèrent au rivage. Là, il se trouva que c'était un léopard des plus curieux, parfaitement moucheté et superbe. Les Nègres levaient leurs mains dans l'admiration de penser ce que pouvait être ce avec quoi je l'avais tué.

L'autre animal, effrayé par l'éclair et la détonation de mon mousquet, regagna la rive à la nage et s'enfuit directement vers les montagnes d'où il était venu, et je ne pus, à cette distance, reconnaître ce qu'il était. Je m'apperçus bientôt que les Nègres étaient disposés à manger la chair du léopard; aussi voulus-je le leur faire accepter comme une faveur de ma part; et, quand par mes signes je leur eus fait savoir qu'ils pouvaient le prendre, ils en furent très-reconnaissants. Aussitôt ils se mirent à l'ouvrage et l'écorchèrent avec un morceau de bois affilé, aussi promptement, même plus promptement que nous ne pourrions le faire avec un couteau. Ils m'offrirent de sa chair; j'éludai cette offre, affectant de vouloir la leur abandonner; mais, par mes signes, leur demandant la peau, qu'ils me donnèrent très-franchement, en m'apportant en outre une grande quantité de leurs victuailles, que j'acceptai, quoiqu'elles me fussent inconnues. Alors je leur fis des signes pour avoir de l'eau, et je leur montrai une de mes jarres en la tournant sens dessus dessous, pour faire voir qu'elle était vide et que j'avais besoin qu'elle fût remplie. Aussitôt ils appelèrent quelques-uns des leurs, et deux femmes vinrent, apportant un grand vase de terre qui, je le suppose, était cuite au soleil. Ainsi que précédemment, ils le déposèrent, pour moi, sur le rivage. J'y envoyai Xury avec mes jarres, et il

les remplit toutes trois. — Les femmes étaient aussi complétement nues que les hommes.

J'étais alors fourni d'eau, de racines et de grains tels quels ; je pris congé de mes bons Nègres, et, sans m'approcher du rivage, je continuai ma course pendant onze jours environ, avant que je visse devant moi la terre s'avancer bien avant dans l'océan à la distance environ de quatre ou cinq lieues. Comme la mer était très-calme, je me mis au large pour gagner cette pointe. Enfin, la doublant à deux lieues de la côte, je vis distinctement des terres à l'opposite ; alors je conclus, au fait cela était indubitable, que d'un côté j'avais le Cap-Vert, et de l'autre ces îles qui lui doivent leur nom. Toutefois elles étaient fort éloignées, et je ne savais pas trop ce qu'il fallait que je fisse ; car si j'avais été surpris par un coup de vent, il m'eût été impossible d'atteindre ni l'un ni l'autre.

Dans cette perplexité, comme j'étais fort pensif, j'entrai dans la cabine et je m'assis, laissant à Xury la barre du gouvernail, quand subitement ce jeune garçon s'écria : — « Maître ! maître ! un vaisseau avec une voile ! » La frayeur avait mis hors de lui-même ce simple enfant, qui pensait qu'infailliblement c'était un des vaisseaux de son maître envoyés à notre poursuite, tandis que nous étions, comme je ne l'ignorais pas, tout-à-fait hors de son atteinte. Je m'élançai de ma cabine, et non-seulement je vis immédiatement le navire, mais encore je reconnus qu'il était Portugais. Je le crus d'abord destiné à faire la traite des Nègres sur la côte de Guinée ; mais quand j'eus remarqué la route qu'il tenait, je fus bientôt convaincu qu'il avait tout autre destination, et que son dessein n'était pas de serrer la terre. Alors, je portai le cap au large, et je forçai de voile au plus près, résolu de lui parler s'il était possible.

Avec toute la voile que je pouvais faire, je vis que jamais je ne viendrais dans ses eaux, et qu'il serait passé avant que je pusse lui donner aucun signal. Mais après avoir forcé à tout rompre, comme j'allais perdre espérance, il m'apperçut sans doute à l'aide de ses lunettes d'approche ; et, reconnaissant que c'était une embarcation européenne, qu'il supposa appartenir à quelque vaisseau naufragé, il diminua de voiles afin que je l'atteignisse. Ceci m'encouragea, et comme j'avais à bord le pavillon de mon patron, je le hissai en berne en signal de détresse et je tirai un coup de mousquet. Ces deux choses furent remarquées, car j'appris plus tard qu'on avait vu la fumée, bien qu'on n'eût pas entendu la détonation. A ces signaux, le navire mit pour moi complaisamment à la cape et capéa. En trois heures environ je le joignis.

On me demanda en portugais, puis en espagnol, puis en français, qui j'étais ; mais je ne comprenais aucune de ces langues. A la fin, un matelot écossais qui se trouvait à bord m'appela, et je lui répondis et lui dis que j'étais Anglais, et que je venais de m'échapper de l'esclavage des Maures de Sallé ; alors on m'invita à venir à bord, et on m'y reçut très-obligeamment avec touts mes bagages.

J'étais dans une joie inexprimable, comme chacun peut le croire, d'être ainsi délivré d'une condition que je regardais comme tout-à-fait misérable et désespérée, et je m'empressai d'offrir au capitaine du vaisseau tout ce que je possédais pour prix de ma délivrance. Mais il me répondit généreusement qu'il n'accepterait rien de moi, et que tout ce que j'avais me serait rendu intact à mon arrivée au Brésil. — « Car, dit-il, je vous ai sauvé la vie comme je serais fort aise qu'on me la sauvât. Peut-être m'est-il réservé une fois

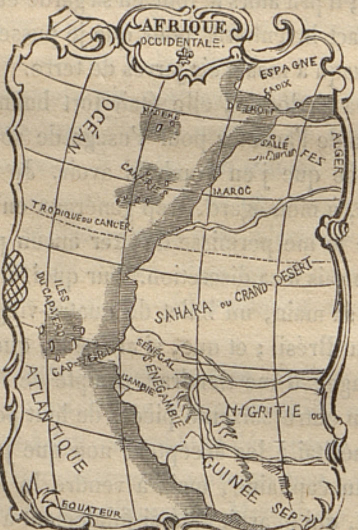
ou une autre d'être secouru dans une semblable position. En outre, en vous conduisant au Brésil, à une si grande distance de votre pays, si j'acceptais de vous ce que vous pouvez avoir, vous y mourriez de faim, et alors je vous reprendrais la vie que je vous ai donnée. Non, non, SENHOR INGLEZ, c'est-à-dire monsieur l'Anglais, je veux vous y conduire par pure commisération ; et ces choses-là vous y serviront à payer votre subsistance et votre traversée de retour. »

Il fut aussi scrupuleux dans l'accomplissement de ses promesses, qu'il avait été charitable dans ses propositions ; car il défendit aux matelots de toucher à rien de ce qui m'appartenait ; il prit alors le tout en sa garde et m'en donna ensuite un exact inventaire, pour que je pusse tout recouvrer ; tout, jusqu'à mes trois jarres de terre.

Quant à ma chaloupe, elle était fort bonne ; il le vit, et me proposa de l'acheter pour l'usage de son navire, et me demanda ce que j'en voudrais avoir. Je lui répondis qu'il avait été, à mon égard, trop généreux en toutes choses, pour que je me permisse de fixer aucun prix, et que je m'en rapportais à sa discrétion. Sur quoi, il me dit qu'il me ferait, de sa main, un billet de quatre-vingts pièces de huit payable au Brésil ; et que, si arrivé là, quelqu'un m'en offrait davantage, il me tiendrait compte de l'excédant. Il me proposa en outre soixante pièces de huit pour mon garçon Xury. J'hésitai à les accepter ; non que je répugnasse à le laisser au capitaine, mais à vendre la liberté de ce pauvre enfant, qui m'avait aidé si fidèlement à recouvrer la mienne. Cependant, lorsque je lui eus fait savoir ma raison, il la reconnut juste, et me proposa, pour accommodement, de donner au jeune garçon une obligation de le rendre libre au bout de dix ans s'il voulait se faire chrétien. Sur

cela, Xury consentant à le suivre, je l'abandonnai au capitaine.

Nous eûmes une très-heureuse navigation jusqu'au Brésil, et nous arrivâmes à la *Bahia de Todos os Santos*, ou Baie de Touts les Saints, environ vingt-deux jours après. J'étais alors, pour la seconde fois, délivré de la plus misérable de toutes les conditions de la vie, et j'avais alors à considérer ce que prochainement je devais faire de moi.





Propositions des trois Colons.

La généreuse conduite du capitaine à mon égard ne saurait être trop louée. Il ne voulut rien recevoir pour mon passage ; il me donna vingt ducats pour la peau du léopard et quarante pour la peau du lion que j'avais dans ma chaloupe. Il me fit remettre ponctuellement tout ce qui m'appartenait

en son vaisseau, et tout ce que j'étais disposé à vendre il me l'acheta : tel que le bahut aux bouteilles, deux de mes mousquets et un morceau restant du bloc de cire-vierge, dont j'avais fait des chandelles. En un mot, je tirai environ deux cent vingt pièces de huit de toute ma cargaison, et, avec ce capital, je mis pied à terre au Brésil.

Là, peu de temps après, le capitaine me recommanda dans la maison d'un très-honnête homme, comme lui-même, qui avait ce qu'on appelle un *engenho*[1], c'est-à-dire une plantation et une sucrerie. Je vécus quelque temps chez lui, et, par ce moyen, je pris connaissance de la manière de planter et de faire le sucre. Voyant la bonne vie que menaient les planteurs, et combien ils s'enrichissaient promptement, je résolus, si je pouvais en obtenir la licence, de m'établir parmi eux, et de me faire planteur, prenant en même temps la détermination de chercher quelque moyen pour recouvrer l'argent que j'avais laissé à Londres. Dans ce dessein, ayant obtenu une sorte de lettre de naturalisation, j'achetai autant de terre inculte que mon argent me le permit, et je formai un plan pour ma plantation et mon établissement proportionné à la somme que j'espérais recevoir de Londres.

J'avais un voisin, un Portugais de Lisbonne, mais né de parents anglais ; son nom était Wells, et il se trouvait à peu près dans les mêmes circonstances que moi. Je l'appelle voisin parce que sa plantation était proche de la mienne, et que nous vivions très-amicalement. Mon avoir était mince aussi bien que le sien ; et, pendant environ deux années, nous ne plantâmes guère que pour notre nourriture. Toutefois nous commençions à faire des progrès, et notre terre commençait à se bonifier ; si bien que la

[1] *Engenho de açúcar*, moulin à sucre.

troisième année nous semâmes du tabac et apprêtâmes l'un et l'autre une grande pièce de terre pour planter des cannes à sucre l'année suivante. Mais touts les deux nous avions besoin d'aide ; alors je sentis plus que jamais combien j'avais eu tort de me séparer de mon garçon Xury.

Mais hélas ! avoir fait mal, pour moi qui ne faisais jamais bien, ce n'était pas chose étonnante ; il n'y avait d'autre remède que de poursuivre. Je m'étais imposé une occupation tout-à-fait éloignée de mon esprit naturel, et entièrement contraire à la vie que j'aimais et pour laquelle j'avais abandonné la maison de mon père et méprisé touts ses bons avis ; car j'entrais précisément dans la condition moyenne, ce premier rang de la vie inférieure qu'autrefois il m'avait recommandé, et que, résolu à suivre, j'eusse pu de même trouver chez nous sans m'être fatigué à courir le monde. Souvent, je me disais : — « Ce que je fais ici, j'aurais pu le faire tout aussi bien en Angleterre, au milieu de mes amis ; il était inutile pour cela de parcourir deux mille lieues, et de venir parmi des étrangers, des Sauvages, dans un désert, et à une telle distance que je ne puis recevoir de nouvelle d'aucun lieu du monde, où l'on a la moindre connaissance de moi. »

Ainsi j'avais coutume de considérer ma position avec le plus grand regret. Je n'avais personne avec qui converser, que de temps en temps mon voisin : point d'autre ouvrage à faire que par le travail de mes mains, et je me disais souvent que je vivais tout-à-fait comme un naufragé jeté sur quelque île déserte et entièrement livré à lui-même. Combien il a été juste, et combien tout homme devrait réfléchir que tandis qu'il compare sa situation présente à d'autres qui sont pires, le Ciel pourrait l'obliger à en faire l'échange, et le convaincre, par sa propre expérience, de

sa félicité première ; combien il a été juste, dis-je, que cette vie réellement solitaire, dans une île réellement déserte, et dont je m'étais plaint, devînt mon lot ; moi qui l'avais si souvent injustement comparée avec la vie que je menais alors, qui, si j'avais persévéré, m'eût en toute probabilité conduit à une grande prospérité et à une grande richesse.

J'étais à peu près basé sur les mesures relatives à la conduite de ma plantation, avant que mon gracieux ami le capitaine du vaisseau, qui m'avait recueilli en mer, s'en retournât ; car son navire demeura environ trois mois à faire son chargement et ses préparatifs de voyage. Lorsque je lui parlai du petit capital que j'avais laissé derrière moi à Londres, il me donna cet amical et sincère conseil : — « SENHOR INGLEZ, [1] me dit-il, — car il m'appelait toujours ainsi, — si vous voulez me donner, pour moi, une procuration en forme, et pour la personne dépositaire de votre argent, à Londres, des lettres et des ordres d'envoyer vos fonds à Lisbonne, à telles personnes que je vous désignerai, et en telles marchandises qui sont convenables à ce pays-ci, je vous les apporterai, si Dieu veut, à mon retour ; mais comme les choses humaines sont toutes sujettes aux revers et aux désastres, veuillez ne me remettre des ordres que pour une centaine de livres sterling, que vous dites être la moitié de votre fonds, et que vous hasarderez premièrement ; si bien que si cela arrive à bon port, vous pourrez ordonner du reste pareillement ; mais si cela échoue, vous pourrez, au besoin, avoir recours à la seconde moitié. »

Ce conseil était salutaire et plein de considérations amicales ; je fus convaincu que c'était le meilleur parti à pren-

[1] L'édition originale anglaise de Stockdale porte *Seignor inglese*, ce qui n'est pas plus espagnol que portugais.

dre; et, en conséquence, je préparai des lettres pour la dame à qui j'avais confié mon argent, et une procuration pour le capitaine, ainsi qu'il le désirait.

J'écrivis à la veuve du capitaine anglais une relation de toutes mes aventures, mon esclavage, mon évasion, ma rencontre en mer avec le capitaine portugais, l'humanité de sa conduite, l'état dans lequel j'étais alors, avec toutes les instructions nécessaires pour la remise de mes fonds; et, lorsque cet honnête capitaine fut arrivé à Lisbonne, il trouva moyen, par l'entremise d'un des Anglais négociants en cette ville, d'envoyer non-seulement l'ordre, mais un récit complet de mon histoire, à un marchand de Londres, qui le reporta si efficacement à la veuve, que, non-seulement elle délivra mon argent, mais, de sa propre cassette, elle envoya au capitaine portugais un très-riche cadeau, pour son humanité et sa charité envers moi.

Le marchand de Londres convertit les cent livres sterling en marchandises anglaises, ainsi que le capitaine le lui avait écrit, et il les lui envoya en droiture à Lisbonne, d'où il me les apporta toutes en bon état au Brésil; parmi elles, sans ma recommandation, — car j'étais trop novice en mes affaires pour y avoir songé, — il avait pris soin de mettre toutes sortes d'outils, d'instruments de fer et d'ustensiles nécessaires pour ma plantation, qui me furent d'un grand usage.

Je fus surpris agréablement quand cette cargaison arriva, et je crus ma fortune faite. Mon bon munitionnaire le capitaine avait dépensé les cinq livres sterling que mon amie lui avait envoyées en présent, à me louer, pour le terme de six années, un serviteur qu'il m'amena, et il ne voulut rien accepter sous aucune considération, si ce n'est un peu de tabac, que je l'obligeai à recevoir comme étant de ma propre récolte.

Ce ne fut pas tout ; comme mes marchandises étaient toutes de manufactures anglaises, tels que draps, étoffes, flanelle et autres choses particulièrement estimées et recherchées dans le pays, je trouvai moyen de les vendre très-avantageusement, si bien que je puis dire que je quadruplai la valeur de ma cargaison, et que je fus alors infiniment au-dessus de mon pauvre voisin, quant à la prospérité de ma plantation, car la première chose que je fis ce fut d'acheter un esclave nègre, et de louer un serviteur européen : un autre, veux-je dire, outre celui que le capitaine m'avait amené de Lisbonne.

Mais le mauvais usage de la prospérité est souvent la vraie cause de nos plus grandes adversités ; il en fut ainsi pour moi. J'eus, l'année suivante, beaucoup de succès dans ma plantation ; je récoltai sur mon propre terrain cinquante gros rouleaux de tabac, non compris ce que, pour mon nécessaire, j'en avais échangé avec mes voisins, et ces cinquante rouleaux pesant chacun environ cent livres, furent bien confectionnés et mis en réserve pour le retour de la flotte de Lisbonne. Alors, mes affaires et mes richesses s'augmentant, ma tête commença à être pleine d'entreprises au-delà de ma portée, semblables à celles qui souvent causent la ruine des plus habiles spéculateurs.

Si je m'étais maintenu dans la position où j'étais alors, j'eusse pu m'attendre encore à toutes les choses heureuses pour lesquelles mon père m'avait si expressément recommandé une vie tranquille et retirée, et desquelles il m'avait si justement dit que la condition moyenne était remplie. Mais ce n'était pas là mon sort ; je devais être derechef l'agent obstiné de mes propres misères ; je devais accroître ma faute, et doubler les reproches que dans mes afflictions futures j'aurais le loisir de me faire. Toutes ces infortu-

nes prirent leur source dans mon attachement manifeste et opiniâtre à ma folle inclination de courir le monde, et dans mon abandon à cette passion, contrairement à la plus évidente perspective d'arriver à bien par l'honnête et simple poursuite de ce but et de ce genre de vie, que la nature et la Providence concouraient à m'offrir pour l'accomplissement de mes devoirs.

Comme lors de ma rupture avec mes parents, de même alors je ne pouvais plus être satisfait, et il fallait que je m'en allasse et que j'abandonnasse l'heureuse espérance que j'avais de faire bien mes affaires et de devenir riche dans ma nouvelle plantation, seulement pour suivre un désir téméraire et immodéré de m'élever plus promptement que la nature des choses ne l'admettait. Ainsi je me replongeai dans le plus profond gouffre de misère humaine où l'homme puisse jamais tomber, et le seul peut-être qui lui laisse la vie et un état de santé dans le monde.

Pour arriver maintenant par degrés aux particularités de cette partie de mon histoire, vous devez supposer qu'ayant alors vécu à peu près quatre années au Brésil, et commençant à prospérer et à m'enrichir dans ma plantation, non-seulement j'avais appris le portugais, mais que j'avais lié connaissance et amitié avec mes confrères les planteurs, ainsi qu'avec les marchands de San-Salvador, qui était notre port. Dans mes conversations avec eux, j'avais fréquemment fait le récit de mes deux voyages sur la côte de Guinée, de la manière d'y trafiquer avec les Nègres, et de la facilité d'y acheter pour des babioles, telles que des grains de collier[1], des breloques, des couteaux, des ciseaux, des haches, des morceaux de glace et autres choses semblables,

[1] Saint-Hyacinthe a confondu *such as beads* avec *such as beds*, et a traduit *pour des bagatelles, telles que des lits....* P. B.

non-seulement de la poudre d'or, des graines de Guinée, des dents d'éléphants, etc. ; mais des Nègres pour le service du Brésil, et en grand nombre.

Ils écoutaient toujours très-attentivement mes discours sur ce chapitre, mais plus spécialement la partie où je parlais de la traite des Nègres, trafic non-seulement peu avancé à cette époque, mais qui, tel qu'il était, n'avait jamais été fait qu'avec les *Asientos*, ou permission des rois d'Espagne et de Portugal, qui en avaient le monopole public, de sorte qu'on achetait peu de Nègres, et qu'ils étaient excessivement chers.

Il advint qu'une fois, me trouvant en compagnie avec des marchands et des planteurs de ma connaissance, je parlai de tout cela passionnément ; trois d'entre eux vinrent auprès de moi le lendemain au matin, et me dirent qu'ils avaient beaucoup songé à ce dont je m'étais entretenu avec eux la soirée précédente, et qu'ils venaient me faire une secrète proposition.





Naufrage.

Ils me déclarèrent, après m'avoir recommandé la discrétion, qu'ils avaient le dessein d'équiper un vaisseau pour la côte de Guinée. — « Nous avons touts, comme vous, des plantations, ajoutèrent-ils, et nous n'avons rien tant besoin que d'esclaves ; mais comme nous ne pouvons pas

entreprendre ce commerce, puisqu'on ne peut vendre publiquement les Nègres lorsqu'ils sont débarqués, nous ne désirons faire qu'un seul voyage, pour en ramener secrètement et les répartir sur nos plantations. » En un mot, la question était que si je voulais aller à bord comme leur subrécargue, pour diriger la traite sur la côte de Guinée, j'aurais ma portion contingente de Nègres sans fournir ma quote-part d'argent.

C'eût été une belle proposition, il faut en convenir, si elle avait été faite à quelqu'un qui n'eût pas eu à gouverner un établissement et une plantation à soi appartenant, en beau chemin de devenir considérables et d'un excellent rapport; mais pour moi, qui étais ainsi engagé et établi, qui n'avais qu'à poursuivre, comme j'avais commencé, pendant trois ou quatre ans encore, et qu'à faire venir d'Angleterre mes autres cent livres sterling restant, pour être alors, avec cette petite addition, à peu près possesseur de trois ou quatre mille livres, qui accroîtraient encore chaque jour; mais pour moi, dis-je, penser à un pareil voyage, c'était la plus absurde chose dont un homme placé en de semblables circonstances pouvait se rendre coupable.

Mais comme j'étais né pour être mon propre destructeur, il me fut aussi impossible de résister à cette offre, qu'il me l'avait été de maîtriser mes premières idées vagabondes lorsque les bons conseils de mon père échouèrent contre moi. En un mot, je leur dis que j'irais de tout mon cœur s'ils voulaient se charger de conduire ma plantation durant mon absence, et en disposer ainsi que je l'ordonnerais si je venais à faire naufrage. Ils me le promirent, et ils s'y engagèrent par écrit ou par convention, et je fis un testament formel, disposant de ma plantation et de mes effets, en cas de mort, et instituant mon légataire universel, le capitaine de vaisseau

qui m'avait sauvé la vie, comme je l'ai narré plus haut, mais l'obligeant à disposer de mes biens suivant que je l'avais prescrit dans mon testament, c'est-à-dire qu'il se réserverait pour lui-même une moitié de leur produit, et que l'autre moitié serait embarquée pour l'Angleterre.

Bref, je pris toutes précautions possibles pour garantir mes biens et entretenir ma plantation. Si j'avais usé de moitié autant de prudence à considérer mon propre intérêt, et à me former un jugement de ce que je devais faire ou ne pas faire, je ne me serais certainement jamais éloigné d'une entreprise aussi florissante; je n'aurais point abandonné toutes les chances probables de m'enrichir, pour un voyage sur mer où je serais exposé à touts les hasards communs; pour ne rien dire des raisons que j'avais de m'attendre à des infortunes personnelles.

Mais j'étais entraîné, et j'obéis aveuglément à ce que me dictait mon goût plutôt que ma raison. Le bâtiment étant équipé convenablement, la cargaison fournie et toutes choses faites suivant l'accord, par mes partenaires dans ce voyage, je m'embarquai à la maleheure, le 1er septembre, huit ans après, jour pour jour, qu'à Hull, je m'étais éloigné de mon père et de ma mère pour faire le rebelle à leur autorité, et le fou quant à mes propres intérêts.

Notre vaisseau, d'environ cent vingt tonneaux, portait six canons et quatorze hommes, non compris le capitaine, son valet et moi. Nous n'avions guère à bord d'autre cargaison de marchandises, que des quincailleries convenables pour notre commerce avec les Nègres, tels que des grains de collier[1], des morceaux de verre, des coquilles, de méchantes babioles, surtout de petits miroirs, des couteaux,

[1] Ici, Saint-Hyacinthe, confondant encore *bead* avec *bed*, a traduit *tels que des matelas*.

des ciseaux, des cognées et autres choses semblables.

Le jour même où j'allai à bord, nous mîmes à la voile, faisant route au Nord le long de notre côte, dans le dessein de cingler vers celle d'Afrique, quand nous serions par les dix ou onze degrés de latitude septentrionale ; c'était, à ce qu'il paraît, la manière de faire ce trajet à cette époque. Nous eûmes un fort bon temps, mais excessivement chaud, tout le long de notre côte jusqu'à la hauteur du cap Saint-Augustin, où, gagnant le large, nous noyâmes la terre et portâmes le cap, comme si nous étions chargés pour l'île Fernando-Noronha ; mais, tenant notre course au Nord-Est quart Nord, nous laissâmes à l'Est cette île et ses adjacentes. Après une navigation d'environ douze jours, nous avions doublé la ligne et nous étions, suivant notre dernière estime, par les sept degrés vingt-deux minutes de latitude Nord, quand un violent tourbillon ou un ouragan nous désorienta entièrement. Il commença du Sud-Est, tourna à peu près au Nord-Ouest, et enfin se fixa au Nord-Est, d'où il se déchaîna d'une manière si terrible, que pendant douze jours de suite nous ne fîmes que dériver, courant devant lui et nous laissant emporter partout où la fatalité et la furie des vents nous poussaient. Durant ces douze jours, je n'ai pas besoin de dire que je m'attendais à chaque instant à être englouti ; au fait, personne sur le vaisseau n'espérait sauver sa vie.

Dans cette détresse, nous eûmes, outre la terreur de la tempête, un de nos hommes mort de la calenture, et un matelot et le domestique emportés par une lame. Vers le douzième jour, le vent mollissant un peu, le capitaine prit hauteur, le mieux qu'il put, et estima qu'il était environ par les onze degrés de latitude Nord, mais qu'avec le cap Saint-Augustin il avait vingt-deux degrés de différence en

longitude Ouest ; de sorte qu'il se trouva avoir gagné la côte de la Guyane, ou partie septentrionale du Brésil, au-delà du fleuve des Amazones, vers l'Orénoque, communément appelé la GRANDE RIVIÈRE. Alors il commença à consulter avec moi sur la route qu'il devait prendre, car le navire faisait plusieurs voies d'eau et était tout-à-fait désemparé. Il opinait pour rebrousser directement vers les côtes du Brésil.

J'étais d'un avis positivement contraire. Après avoir examiné avec lui les cartes des côtes maritimes de l'Amérique, nous conclûmes qu'il n'y avait point de pays habité où nous pourrions relâcher avant que nous eussions atteint l'archipel des Caraïbes. Nous résolûmes donc de faire voile vers la Barbade, où nous espérions, en gardant la haute mer pour éviter l'entrée du golfe du Mexique, pouvoir aisément parvenir en quinze jours de navigation, d'autant qu'il nous était impossible de faire notre voyage à la côte d'Afrique sans des secours, et pour notre vaisseau et pour nous-mêmes.

Dans ce dessein, nous changeâmes de route, et nous gouvernâmes Nord-Ouest quart Ouest, afin d'atteindre une de nos îles anglaises, où je comptais recevoir quelque assistance. Mais il en devait être autrement ; car, par les douze degrés dix-huit minutes de latitude, nous fûmes assaillis par une seconde tempête qui nous emporta avec la même impétuosité vers l'Ouest, et nous poussa si loin hors de toute route fréquentée, que si nos existences avaient été sauvées quant à la mer, nous aurions eu plutôt la chance d'être dévorés par les Sauvages que celle de retourner en notre pays.

En ces extrémités, le vent soufflait toujours avec violence, et à la pointe du jour un de nos hommes s'écria : TERRE !

A peine nous étions-nous précipités hors de la cabine, pour regarder dans l'espoir de reconnaître en quel endroit du monde nous étions, que notre navire donna contre un banc de sable : son mouvement étant ainsi subitement arrêté, la mer déferla sur lui d'une telle manière, que nous nous attendîmes touts à périr sur l'heure, et que nous nous réfugiâmes vers le gaillard d'arrière, pour nous mettre à l'abri de l'écume et des éclaboussures des vagues.

Il serait difficile à quelqu'un qui ne se serait pas trouvé en une pareille situation, de décrire ou de concevoir la consternation d'un équipage dans de telles circonstances. Nous ne savions ni où nous étions, ni vers quelle terre nous avions été poussés, ni si c'était une île ou un continent, ni si elle était habitée ou inhabitée. Et comme la fureur du vent était toujours grande, quoique moindre, nous ne pouvions pas même espérer que le navire demeurerait quelques minutes sans se briser en morceaux, à moins que les vents, par une sorte de miracle, ne changeassent subitement. En un mot, nous nous regardions les uns les autres, attendant la mort à chaque instant, et nous préparant touts pour un autre monde, car il ne nous restait rien ou que peu de chose à faire en celui-ci. Toute notre consolation présente, tout notre réconfort, c'était que le vaisseau, contrairement à notre attente, ne se brisait pas encore, et que le capitaine disait que le vent commençait à s'abattre. Bien que nous nous apperçûmes en effet que le vent s'était un peu appaisé, néanmoins notre vaisseau ainsi échoué sur le sable, étant trop engravé pour espérer de le remettre à flot, nous étions vraiment dans une situation horrible, et il ne nous restait plus qu'à songer à sauver notre vie du mieux que nous pourrions. Nous avions un canot à notre poupe avant la tourmente, mais d'abord

il s'était défoncé à force de heurter contre le gouvernail du navire, et, ensuite, ayant rompu ses amarres, il avait été englouti ou emporté au loin à la dérive ; nous ne pouvions donc pas compter sur lui. Nous avions bien encore une chaloupe à bord, mais la mettre à la mer était chose difficile; cependant il n'y avait pas à tergiverser, car nous nous imaginions à chaque minute que le vaisseau se brisait, et même quelques-uns de nous affirmaient que déjà il était entr'ouvert.

Alors notre second se saisit de la chaloupe, et, avec l'aide des matelots, elle fut lancée par-dessus le flanc du navire. Nous y descendîmes touts, nous abandonnant, onze que nous étions, à la merci de Dieu et de la tempête; car, bien que la tourmente fût considérablement appaisée, la mer, néanmoins, s'élevait à une hauteur effroyable contre le rivage, et pouvait bien être appelée DEN WILD ZEE, — la mer sauvage, — comme les Hollandais l'appellent lorsqu'elle est orageuse.

Notre situation était alors vraiment déplorable, nous voyions touts pleinement que la mer était trop grosse pour que notre embarcation pût résister, et qu'inévitablement nous serions engloutis. Comment cingler, nous n'avions pas de voiles, et nous en aurions eu que nous n'en aurions rien pu faire. Nous nous mîmes à ramer vers la terre, mais avec le cœur gros et comme des hommes marchant au supplice. Aucun de nous n'ignorait que la chaloupe, en abordant, serait brisée en mille pièces par le choc de la mer. Néanmoins après avoir recommandé nos âmes à Dieu de la manière la plus fervente nous hâtâmes de nos propres mains notre destruction en ramant de toutes nos forces vers la terre où déjà le vent nous poussait. Le rivage était-il du roc ou du sable, était-il plat ou escarpé,

nous l'ignorions. Il ne nous restait qu'une faible lueur d'espoir, c'était d'atteindre une baie, une embouchure de fleuve, où par un grand bonheur nous pourrions faire entrer notre barque, l'abriter du vent, et peut-être même trouver le calme. Mais rien de tout cela n'apparaissait; mais à mesure que nous approchions de la rive, la terre nous semblait plus redoutable que la mer.

Après avoir ramé, ou plutôt dérivé pendant une lieue et demie, à ce que nous jugions, une vague furieuse, s'élevant comme une montagne, vint, en roulant à notre arrière, nous annoncer notre coup de grâce. Bref, elle nous saisit avec tant de furie que d'un seul coup elle fit chavirer la chaloupe et nous en jeta loin, séparés les uns des autres, en nous laissant à peine le temps de dire ô mon Dieu ! car nous fûmes touts engloutis en un moment.





Seuls Restes de l'Équipage.

Rien ne saurait retracer quelle était la confusion de mes pensées lorsque j'allai au fond de l'eau. Quoique je nageasse très-bien, il me fut impossible de me délivrer des flots pour prendre respiration. La vague, m'ayant porté ou plutôt emporté à une longue distance vers le rivage, et s'étant étalée et re-

tirée, me laissa presque à sec, mais à demi étouffé par l'eau que j'avais avalée. Me voyant plus près de la terre-ferme que je ne m'y étais attendu, j'eus assez de présence d'esprit et de force pour me dresser sur mes pieds, et m'efforcer de gagner le rivage, avant qu'une autre vague revînt et m'enlevât. Mais je sentis bientôt que c'était impossible, car je vis la mer s'avancer derrière moi furieuse et aussi haute qu'une grande montagne. Je n'avais ni le moyen ni la force de combattre cet ennemi; ma seule ressource était de retenir mon haleine, et de m'élever au-dessus de l'eau, et en surnageant ainsi de préserver ma respiration, et de voguer vers la côte, s'il m'était possible. J'appréhendais par-dessus tout que le flot, après m'avoir transporté, en venant, vers le rivage, ne me rejetât dans la mer en s'en retournant.

La vague qui revint sur moi m'ensevelit tout d'un coup, dans sa propre masse, à la profondeur de vingt ou trente pieds; je me sentais emporté avec une violence et une rapidité extrêmes à une grande distance du côté de la terre. Je retenais mon souffle, et je nageais de toutes mes forces. Mais j'étais près d'étouffer, faute de respiration, quand je me sentis remonter, et quand, à mon grand soulagement, ma tête et mes mains percèrent au-dessus de l'eau. Il me fut impossible de me maintenir ainsi plus de deux secondes, cependant cela me fit un bien extrême, en me rédonnant de l'air et du courage. Je fus derechef couvert d'eau assez long-temps, mais je tins bon; et, sentant que la lame étalait et qu'elle commençait à refluer, je coupai à travers les vagues et je repris pied. Pendant quelques instants je demeurai tranquille pour prendre haleine, et pour attendre que les eaux se fussent éloignées. Puis, alors, prenant mon élan, je courus à toutes jam-

bes vers le rivage. Mais cet effort ne put me délivrer de la furie de la mer, qui revenait fondre sur moi ; et, par deux fois, les vagues m'enlevèrent, et, comme précédemment, m'entraînèrent au loin, le rivage étant tout-à-fait plat.

La dernière de ces deux fois avait été bien près de m'être fatale ; car la mer m'ayant emporté ainsi qu'auparavant, elle me mit à terre ou plutôt elle me jeta contre un quartier de roc, et avec une telle force, qu'elle me laissa évanoui, dans l'impossibilité de travailler à ma délivrance. Le coup, ayant porté sur mon flanc et sur ma poitrine, avait pour ainsi dire chassé entièrement le souffle de mon corps ; et, si je ne l'avais recouvré immédiatement, j'aurais été étouffé dans l'eau ; mais il me revint un peu avant le retour des vagues, et voyant qu'elles allaient encore m'envelopper, je résolus de me cramponner au rocher et de retenir mon haleine, jusqu'à ce qu'elles fussent retirées. Comme la terre était proche, les lames ne s'élevaient plus aussi haut, et je ne quittai point prise qu'elles ne se fussent abattues. Alors je repris ma course, et je m'approchai tellement de la terre, que la nouvelle vague, quoiqu'elle me traversât, ne m'engloutit point assez pour m'entraîner. Enfin, après un dernier effort, je parvins à la terre-ferme, où, à ma grande satisfaction, je gravis sur les rochers escarpés du rivage, et m'assis sur l'herbe, délivré de touts périls et à l'abri de toute atteinte de l'Océan.

J'étais alors à terre et en sûreté sur la rive ; je commençai à regarder le ciel et à remercier Dieu de ce que ma vie était sauvée, dans un cas où, quelques minutes auparavant, il y avait à peine lieu d'espérer. Je crois qu'il serait impossible d'exprimer au vif ce que sont les extases et les transports d'une âme arrachée, pour ainsi dire,

du plus profond de la tombe. Aussi ne suis-je pas étonné de la coutume d'amener un chirurgien pour tirer du sang au criminel à qui on apporte des lettres de surséance juste au moment où, la corde serrée au cou, il est près de recevoir la mort, afin que la surprise ne chasse point les esprits vitaux de son cœur, et ne le tue point.

Car le premier effet des joies et des afflictions soudaines est d'anéantir [1].

Absorbé dans la contemplation de ma délivrance, je me promenais çà et là sur le rivage, levant les mains vers le ciel, faisant mille gestes et mille mouvements que je ne saurais décrire ; songeant à touts mes compagnons qui étaient noyés, et que là pas une âme n'avait dû être sauvée excepté moi ; car je ne les revis jamais, ni eux, ni aucun vestige d'eux, si ce n'est trois chapeaux, un bonnet et deux souliers dépareillés.

Alors je jetai les yeux sur le navire échoué ; mais il était si éloigné, et les brisants et l'écume de la lame étaient si forts, qu'à peine pouvais-je le distinguer ; et je considérai, ô mon Dieu ! comment il avait été possible que j'eusse atteint le rivage.

Après avoir soulagé mon esprit par tout ce qu'il y avait de consolant dans ma situation, je commençai à regarder à l'entour de moi, pour voir en quelle sorte de lieu j'étais, et ce que j'avais à faire. Je sentis bientôt mon contentement diminuer, et qu'en un mot ma délivrance était affreuse, car j'étais trempé et n'avais pas de vêtements pour me changer, ni rien à manger ou à boire pour me réconforter. Je n'avais non plus d'autre perspective que celle de mourir de faim ou d'être dévoré par les bêtes féroces. Ce

[1] *For sudden joys, like griefs, confound at first.*

qui m'affligeait particulièrement, c'était de ne point avoir d'arme pour chasser et tuer quelques animaux pour ma subsistance, ou pour me défendre contre n'importe quelles créatures qui voudraient me tuer pour la leur. Bref, je n'avais rien sur moi, qu'un couteau, une pipe à tabac, et un peude tabac dans une boîte. C'était là toute ma provision ; aussi tombai-je dans une si terrible désolation d'esprit, que pendant quelque temps je courus çà et là comme un insensé. A la tombée du jour, le cœur plein de tristesse, je commençai à considérer quel serait mon sort s'il y avait en cette contrée des bêtes dévorantes, car je n'ignorais pas qu'elles sortent à la nuit pour rôder et chercher leur proie.

La seule ressource qui s'offrit alors à ma pensée fut de monter à un arbre épais et touffu, semblable à un sapin, mais épineux, qui croissait près de là, et où je résolus de m'établir pour toute la nuit, laissant au lendemain à considérer de quelle mort il me faudrait mourir ; car je n'entrevoyais encore nul moyen d'existence. Je m'éloignai d'environ un demi-quart de mille du rivage, afin de voir si je ne trouverais point d'eau douce pour étancher ma soif : à ma grande joie, j'en rencontrai. Après avoir bu, ayant mis un peu de tabac dans ma bouche pour prévenir la faim, j'allai à l'arbre, je montai dedans, et je tâchai de m'y placer de manière à ne pas tomber si je venais à m'endormir ; et, pour ma défense, ayant coupé un bâton court, semblable à un gourdin, je pris possession de mon logement. Comme j'étais extrêmement fatigué, je tombai dans un profond sommeil, et je dormis confortablement comme peu de personnes, je pense, l'eussent pu faire en ma situation, et je m'en trouvai plus soulagé que je crois l'avoir jamais été dans une occasion opportune.

Lorsque je m'éveillai il faisait grand jour ; le temps était

clair, l'orage était abattu, la mer n'était plus ni furieuse ni houleuse comme la veille. Mais quelle fut ma surprise en voyant que le vaisseau avait été, par l'élévation de la marée, enlevé, pendant la nuit, du banc de sable où il s'était engravé, et qu'il avait dérivé presque jusqu'au récif dont j'ai parlé plus haut, et contre lequel j'avais été précipité et meurtri. Il était environ à un mille du rivage, et comme il paraissait poser encore sur sa quille, je souhaitai d'aller à bord, afin de sauver au moins quelques choses nécessaires pour mon usage.

Quand je fus descendu de mon appartement, c'est-à-dire de l'arbre, je regardai encore à l'entour de moi, et la première chose que je découvris fut la chaloupe, gisant sur la terre, où le vent et la mer l'avaient lancée, à environ deux milles à ma droite. Je marchai le long du rivage aussi loin que je pus pour y arriver ; mais ayant trouvé entre cette embarcation et moi un bras de mer qui avait environ un demi-mille de largeur, je rebroussai chemin ; car j'étais alors bien plus désireux de parvenir au bâtiment, où j'espérais trouver quelque chose pour ma subsistance.

Un peu après midi, la mer était très-calme et la marée si basse, que je pouvais avancer jusqu'à un quart de mille du vaisseau. Là, j'éprouvai un renouvellement de douleur ; car je vis clairement que si nous fussions demeurés à bord, nous eussions touts été sauvés, c'est-à-dire que nous serions touts venus à terre sains et saufs, et que je n'aurais pas été si malheureux que d'être, comme je l'étais alors, entièrement dénué de toute société et de toute consolation. Ceci m'arracha de nouvelles larmes des yeux; mais ce n'était qu'un faible soulagement, et je résolus d'atteindre le navire, s'il était possible. Je me déshabillai, car la chaleur était extrême, et me mis à

l'eau. Parvenu au bâtiment, la grande difficulté était de savoir comment monter à bord. Comme il posait sur terre et s'élevait à une grande hauteur hors de l'eau, il n'y avait rien à ma portée que je pusse saisir. J'en fis deux fois le tour à la nage, et, la seconde fois, j'apperçus un petit bout de cordage, que je fus étonné de n'avoir point vu d'abord, et qui pendait au porte-haubans de misaine, assez bas pour que je pusse l'atteindre, mais non sans grande difficulté. A l'aide de cette corde je me hissai sur le gaillard d'avant. Là, je vis que le vaisseau était brisé, et qu'il y avait une grande quantité d'eau dans la cale, mais qu'étant posé sur les accores d'un banc de sable ferme, ou plutôt de terre, il portait la poupe extrêmement haut et la proue si bas, qu'elle était presque à fleur d'eau; de sorte que l'arrière était libre, et que tout ce qu'il y avait dans cette partie était sec. On peut bien être assuré que ma première besogne fut de chercher à voir ce qui était avarié et ce qui était intact. Je trouvai d'abord que toutes les provisions du vaisseau étaient en bon état et n'avaient point souffert de l'eau; et me sentant fort disposé à manger, j'allai à la soute au pain où je remplis mes goussets de biscuits, que je mangeai en m'occupant à autre chose; car je n'avais pas de temps à perdre. Je trouvai aussi du *rum* dans la grande chambre; j'en bus un long trait, ce qui, au fait, n'était pas trop pour me donner du cœur à l'ouvrage. Alors il ne me manquait plus rien, qu'une barque pour me munir de bien des choses que je prévoyais devoir m'être fort essentielles.

Il était superflu de demeurer oisif à souhaiter ce que je ne pouvais avoir; la nécessité éveilla mon industrie. Nous avions à bord plusieurs vergues, plusieurs mâts de hune de rechange, et deux ou trois espares doubles; je résolus de commencer par cela à me mettre à l'œuvre, et j'élinguai

hors du bord tout ce qui n'était point trop pesant, attachant chaque pièce avec une corde pour qu'elle ne pût pas dériver. Quand ceci fut fait, je descendis à côté du bâtiment, et, les tirant à moi, je liai fortement ensemble quatre de ces pièces par les deux bouts, le mieux qu'il me fut possible, pour en former un radeau. Ayant posé en travers trois ou quatre bouts de bordage, je sentis que je pouvais très-bien marcher dessus, mais qu'il ne pourrait pas porter une forte charge, à cause de sa trop grande légèreté. Je me remis donc à l'ouvrage, et, avec la scie du charpentier, je coupai en trois, sur la longueur, un mât de hune, et l'ajoutai à mon radeau avec beaucoup de travail et de peine. Mais l'espérance de me procurer le nécessaire me poussait à faire bien au-delà de ce que j'aurais été capable d'exécuter en toute autre occasion.





Le Radeau.

Mon radeau était alors assez fort pour porter un poids raisonnable ; il ne s'agissait plus que de voir de quoi je le chargerais, et comment je préserverais ce chargement du ressac de la mer ; j'eus bientôt pris ma détermination. D'abord, je mis touts les bordages et toutes les planches que je pus

aveindre ; puis, ayant bien songé à ce dont j'avais le plus besoin, je pris premièrement trois coffres de matelots, que j'avais forcés et vidés, et je les descendis sur mon radeau. Le premier je le remplis de provisions, savoir : du pain, du riz, trois fromages de Hollande, cinq pièces de viande de chèvre séchée, dont l'équipage faisait sa principale nourriture, et un petit reste de blé d'Europe mis à part pour quelques poules que nous avions embarquées et qui avaient été tuées. Il y avait aussi à bord un peu d'orge et de froment mêlé ensemble ; mais je m'apperçus, à mon grand désappointement, que ces grains avaient été mangés ou gâtés par les rats. Quant aux liqueurs, je trouvai plusieurs caisses de bouteilles appartenant à notre patron, dans lesquelles étaient quelques eaux cordiales ; et enfin environ cinq ou six gallons d'arack ; mais je les arrimai séparément parce qu'il n'était pas nécessaire de les mettre dans le coffre, et que, d'ailleurs, il n'y avait plus de place pour elles. Tandis que j'étais occupé à ceci, je remarquai que la marée, quoique très-calme, commençait à monter, et j'eus la mortification de voir flotter au large mon justaucorps, ma chemise et ma veste, que j'avais laissés sur le sable du rivage. Quant à mon haut-de-chausses, qui était seulement de toile et ouvert aux genoux, je l'avais gardé sur moi ainsi que mes bas pour nager jusqu'à bord. Quoi qu'il en soit, cela m'obligea d'aller à la recherche des hardes. J'en trouvai suffisamment, mais je ne pris que ce dont j'avais besoin pour le présent ; car il y avait d'autres choses que je convoitais bien davantage, telles que des outils pour travailler à terre. Ce ne fut qu'après une longue quête que je découvris le coffre du charpentier, qui fut alors, en vérité, une capture plus profitable et d'une bien plus grande valeur, pour moi, que ne l'eût été

un plein vaisseau d'or. Je le descendis sur mon radeau tel qu'il était, sans perdre mon temps à regarder dedans, car je savais, en général, ce qu'il contenait.

Je pensai ensuite aux munitions et aux armes ; il y avait dans la grande chambre deux très-bons fusils de chasse et deux pistolets ; je les mis d'abord en réserve avec quelques poires à poudre, un petit sac de menu plomb et deux vieilles épées rouillées. Je savais qu'il existait à bord trois barils de poudre, mais j'ignorais où notre canonnier les avait rangés ; enfin je les trouvai après une longue perquisition. Il y en avait un qui avait été mouillé ; les deux autres étaient secs et en bon état, et je les mis avec les armes sur mon radeau. Me croyant alors assez bien chargé, je commençai à songer comment je devais conduire tout cela au rivage ; car je n'avais ni voile, ni aviron, ni gouvernail, et la moindre bouffée de vent pouvait submerger mon embarcation.

Trois choses relevaient mon courage : 1° une mer calme et unie ; 2° la marée montante et portant à la terre ; 3° le vent, qui tout faible qu'il était, soufflait vers le rivage. Enfin, ayant trouvé deux ou trois rames rompues appartenant à la chaloupe, et deux scies, une hache et un marteau, en outre des outils qui étaient dans le coffre, je me mis en mer avec ma cargaison. Jusqu'à un mille, ou environ, mon radeau alla très-bien ; seulement je m'apperçus qu'il dérivait un peu au-delà de l'endroit où d'abord j'avais pris terre. Cela me fit juger qu'il y avait là un courant d'eau, et me fit espérer, par conséquent, de trouver une crique ou une rivière dont je pourrais faire usage comme d'un port, pour débarquer mon chargement.

La chose était ainsi que je l'avais présumé. Je découvris devant moi une petite ouverture de terre, et je vis la

marée qui s'y précipitait. Je gouvernai donc mon radeau du mieux que je pus pour le maintenir dans le milieu du courant ; mais là je faillis à faire un second naufrage, qui, s'il fût advenu, m'aurait, à coup sûr, brisé le cœur. Cette côte m'étant tout-à-fait inconnue, j'allai toucher d'un bout de mon radeau sur un banc de sable, et comme l'autre bout n'était point ensablé, peu s'en fallut que toute ma cargaison ne glissât hors du train et ne tombât dans l'eau. Je fis tout mon possible, en appuyant mon dos contre les coffres, pour les retenir à leur place ; car touts mes efforts eussent été insuffisants pour repousser le radeau ; je n'osais pas, d'ailleurs, quitter la posture où j'étais. Soutenant ainsi les coffres de toutes mes forces, je demeurai dans cette position près d'une demi-heure, durant laquelle la crue de la marée vint me remettre un peu plus de niveau. L'eau s'élevant toujours, quelque temps après, mon train surnagea de nouveau, et, avec la rame que j'avais, je le poussai dans le chenal. Lorsque j'eus été drossé plus haut, je me trouvai enfin à l'embouchure d'une petite rivière, entre deux rives, sur un courant ou flux rapide qui remontait. Cependant je cherchais des yeux, sur l'un et l'autre bord, une place convenable pour prendre terre ; car, espérant, avec le temps, appercevoir quelque navire en mer, je ne voulais pas me laisser entraîner trop avant ; et c'est pour cela que je résolus de m'établir aussi près de la côte que je le pourrais.

Enfin je découvris une petite anse sur la rive droite de la crique, vers laquelle, non sans beaucoup de peine et de difficulté, je conduisis mon radeau. J'en approchai si près, que, touchant le fond avec ma rame, j'aurais pu l'y pousser directement ; mais, le faisant, je courais de nouveau le risque de submerger ma cargaison, parce que la

côte était roide, c'est-à-dire à pic, et qu'il n'y avait pas une place pour aborder, où, si l'extrémité de mon train eût porté à terre, il n'eût été élevé aussi haut et incliné aussi bas de l'autre côté que la première fois, et n'eût mis encore mon chargement en danger. Tout ce que je pus faire, ce fut d'attendre que la marée fût à sa plus grande hauteur, me servant d'un aviron en guise d'ancre pour retenir mon radeau et l'appuyer contre le bord, proche d'un terrain plat que j'espérais voir inondé, ce qui arriva effectivement, Si tôt que je trouvai assez d'eau, — mon radeau tirait environ un pied, — je le poussai sur le terrain plat, où je l'attachai ou amarrai en fichant dans la terre mes deux rames brisées ; l'une d'un côté près d'un bout, l'autre du côté opposé près de l'autre bout, et je demeurai ainsi jusqu'à ce que le jusant eût laissé en sûreté, sur le rivage, mon radeau et toute ma cargaison.

Ensuite ma première occupation fut de reconnaître le pays, et de chercher un endroit favorable pour ma demeure et pour ranger mes bagages, et les mettre à couvert de tout ce qui pourrait advenir. J'ignorais encore où j'étais. Était-ce une île ou le continent ? Était-ce habité ou inhabité ? Étais-je ou n'étais-je pas en danger des bêtes féroces ? A un mille de moi au plus, il y avait une montagne très-haute et très-escarpée qui semblait en dominer plusieurs autres dont la chaîne s'étendait au Nord. Je pris un de mes fusils de chasse, un de mes pistolets et une poire à poudre, et armé de la sorte je m'en allai à la découverte sur cette montagne. Après avoir, avec beaucoup de peine et de difficulté, gravi sur la cime, je compris, à ma grande affliction, ma destinée, c'est-à-dire que j'étais dans une île au milieu de l'Océan, d'où je n'apercevais d'autre terre que des récifs fort éloignés et deux

petites îles moindres que celle où j'étais, situées à trois lieues environ vers l'Ouest.

Je reconnus aussi que l'île était inculte, et que vraisemblablement elle n'était habitée que par des bêtes féroces ; pourtant je n'en appercevais aucune ; mais, en revanche, je voyais quantité d'oiseaux dont je ne connaissais pas l'espèce. Je n'aurais pas même pu, lorsque j'en aurais tué, distinguer ceux qui étaient bons à manger de ceux qui ne l'étaient pas. En revenant, je tirai sur un gros oiseau que je vis se poser sur un arbre, au bord d'un grand bois ; c'était, je pense, le premier coup de fusil qui eût été tiré en ce lieu depuis la création du monde. Je n'eus pas plus tôt fait feu, que de toutes les parties du bois il s'éleva un nombre innombrable d'oiseaux de diverses espèces, faisant une rumeur confuse et criant chacun selon sa note accoutumée. Pas un d'eux n'était d'une espèce qui me fût connue. Quant à l'animal que je tuai, je le pris pour une sorte de faucon ; il en avait la couleur et le bec, mais non pas les serres ni les éperons ; sa chair était puante et ne valait absolument rien.

Me contentant de cette découverte, je revins à mon radeau et me mis à l'ouvrage pour le décharger. Cela me prit tout le reste du jour. Que ferais-je de moi à la nuit ? Où reposerais-je ? en vérité je l'ignorais ; car je redoutais de coucher à terre, ne sachant si quelque bête féroce ne me dévorerait pas. Comme j'ai eu lieu de le reconnaître depuis, ces craintes étaient réellement mal fondées.

Néanmoins, je me barricadai aussi bien que je pus, avec les coffres et les planches que j'avais apportés sur le rivage, et je me fis une sorte de hutte pour mon logement de cette nuit-là. Quant à ma nourriture, je ne savais pas encore comment j'y suppléerais, si ce n'est que

j'avais vu deux ou trois animaux semblables à des lièvres s'enfuir hors du bois où j'avais tiré sur l'oiseau.

Alors je commençai à réfléchir que je pourrais encore enlever du vaisseau bien des choses qui me seraient fort utiles, particulièrement des cordages et des voiles, et autres objets qui pourraient être transportés. Je résolus donc de faire un nouveau voyage à bord si c'était possible ; et, comme je n'ignorais pas que la première tourmente qui soufflerait briserait nécessairement le navire en mille pièces, je renonçai à rien entreprendre jusqu'à ce que j'en eusse retiré tout ce que je pourrais en avoir. Alors je tins conseil, en mes pensées veux-je dire, pour décider si je me resservirais du même radeau. Cela me parut impraticable ; aussi me déterminai-je à y retourner comme la première fois, quand la marée serait basse, ce que je fis ; seulement je me déshabillai avant de sortir de ma hutte, ne conservant qu'une chemise rayée[1], une paire de braies de toile et des escarpins.

Je me rendis pareillement à bord et je préparai un second radeau. Ayant eu l'expérience du premier, je fis celui-ci plus léger et je le chargeai moins pesamment ; j'emportai, toutefois, quantité de choses d'une très-grande utilité pour moi. Premièrement, dans la soute aux rechanges du maître charpentier, je trouvai deux ou trois sacs pleins de pointes et de clous, une grande tarière, une douzaine ou deux de haches, et, de plus, cette chose d'un si grand usage nommée meule à aiguiser. Je mis tout cela à part, et j'y réunis beaucoup d'objets appartenant au canonnier,

[1] Saint-Hyacinthe a commis ici deux erreurs religieusement conservées dans toutes les éditions et répétées par touts ses plagiaires ; il a traduit *a chiquered shirt* par UNE CHEMISE DÉCHIRÉE, et *a pair of trowsers*, haut-de-chausses à la matelote, par DES CALEÇONS. P. B.

nommément deux ou trois leviers de fer, deux barils de balles de mousquet, sept mousquets, un troisième fusil de chasse, une petite quantité de poudre, un gros sac plein de cendrée et un grand rouleau de feuilles de plomb ; mais ce dernier était si pesant que je ne pus le soulever pour le faire passer par dessus le bord.

En outre je pris une voile de rechange du petit hunier, un hamac, un coucher complet et touts les vêtements que je pus trouver. Je chargeai donc mon second radeau de tout ceci, que j'amenai sain et sauf sur le rivage, à ma très-grande satisfaction.



La Chambre du Capitaine.

Durant mon absence j'avais craint que, pour le moins, mes provisions ne fussent dévorées; mais, à mon retour, je ne trouvai aucune trace de visiteur, seulement un animal semblable à un chat sauvage était assis sur un des coffres. Lorsque je m'avançai vers lui, il s'enfuit à une petite distance, puis

s'arrêta tout court ; et s'asseyant, très-calme et très-insouciant, il me regarda en face, comme s'il eût eu envie de lier connaissance avec moi. Je lui présentai mon fusil ; mais comme il ne savait ce que cela signifiait, il y resta parfaitement indifférent, sans même faire mine de s'en aller. Sur ce je lui jetai un morceau de biscuit, bien que, certes, je n'en fusse pas fort prodigue, car ma provision n'était pas considérable. N'importe, je lui donnai ce morceau, et il s'en approcha, le flaira, le mangea, puis me regarda d'un air d'aise pour en avoir encore ; mais je le remerciai, ne pouvant lui en offrir davantage ; alors il se retira.

Ma seconde cargaison ayant gagné la terre, encore que j'eusse été contraint d'ouvrir les barils et d'en emporter la poudre par paquets, — car c'étaient de gros tonneaux fort lourds, — je me mis à l'ouvrage pour me faire une petite tente avec la voile, et des perches que je coupai à cet effet. Sous cette tente je rangeai tout ce qui pouvait se gâter à la pluie ou au soleil, et j'empilai en cercle, à l'entour, touts les coffres et touts les barils vides, pour la fortifier contre toute attaque soudaine, soit d'hommes soit de bêtes.

Cela fait, je barricadai en dedans, avec des planches, la porte de cette tente, et, en dehors, avec une caisse vide posée debout ; puis j'étendis à terre un de mes couchers. Plaçant mes pistolets à mon chevet et mon fusil à côté de moi, je me mis au lit pour la première fois, et dormis très-paisiblement toute la nuit, car j'étais accablé de fatigue. Je n'avais que fort peu reposé la nuit précédente, et j'avais rudement travaillé tout le jour, tant à aller quérir à bord toutes ces choses qu'à les transporter à terre.

J'avais alors le plus grand magasin d'objets de toutes sortes, qui, sans doute, eût jamais été amassé pour un seul

homme, mais je n'étais pas satisfait encore ; je pensais que tant que le navire resterait à l'échouage, il était de mon devoir d'en retirer tout ce que je pourrais. Chaque jour, donc, j'allais à bord à mer étale, et je rapportais une chose ou une autre ; nommément, la troisième fois que je m'y rendis, j'enlevai autant d'agrès qu'il me fut possible, touts les petits cordages et le fil à voile, une pièce de toile de réserve pour raccommoder les voiles au besoin, et le baril de poudre mouillée. Bref, j'emportai toutes les voiles, depuis la première jusqu'à la dernière ; seulement je fus obligé de les couper en morceaux, pour en apporter à la fois autant que possible. D'ailleurs ce n'était plus comme voilure, mais comme simple toile qu'elles devaient servir.

Ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut qu'après cinq ou six voyages semblables, et lorsque je pensais que le bâtiment ne contenait plus rien qui valût la peine que j'y touchasse, je découvris une grande barrique de biscuit[1], trois gros barils de *rum* ou de liqueurs fortes, une caisse de sucre et un baril de fine fleur de farine. Cela m'étonna beaucoup, parce que je ne m'attendais plus à trouver d'autres provisions que celles avariées par l'eau. Je vidai promptement la barrique de biscuits, j'en fis plusieurs parts, que j'enveloppai dans quelques morceaux de voile que j'avais taillés. Et, en un mot, j'apportai encore tout cela heureusement à terre.

Le lendemain je fis un autre voyage. Comme j'avais dépouillé le vaisseau de tout ce qui était d'un transport facile, je me mis après les câbles. Je coupai celui de grande touée en morceaux proportionnés à mes forces ; et j'en amas-

[1] *Hogshead*, barrique contenant 60 gallons, environ 240 pintes ou un muid. — Saint-Hyacinthe a donc fait erreur en traduisant *hogshead of bread*, par *un morceau de biscuit*. P. B.

sai deux autres ainsi qu'une aussière, et touts les ferrements que je pus arracher. Alors je coupai la vergue de civadière et la vergue d'artimon, et tout ce qui pouvait me servir à faire un grand radeau, pour charger touts ces pesants objets, et je partis. Mais ma bonne chance commençait alors à m'abandonner : ce radeau était si lourd et tellement surchargé, qu'ayant donné dans la petite anse où je débarquais mes provisions, et ne pouvant pas le conduire aussi adroitement que j'avais conduit les autres, il chavira, et me jeta dans l'eau avec toute ma cargaison. Quant à moi-même, le mal ne fut pas grand, car j'étais proche du rivage; mais ma cargaison fut perdue en grande partie, surtout le fer, que je comptais devoir m'être d'un si grand usage. Néanmoins, quand la marée se fut retirée, je portai à terre la plupart des morceaux de câble, et quelque peu du fer, mais avec une peine infinie, car pour cela je fus obligé de plonger dans l'eau, travail qui me fatiguait extrêmement. Toutefois je ne laissais pas chaque jour de retourner à bord, et d'en rapporter tout ce que je pouvais.

Il y avait alors treize jours que j'étais à terre; j'étais allé onze fois à bord du vaisseau, et j'en avais enlevé, durant cet intervalle, tout ce qu'il était possible à un seul homme d'emporter. Et je crois vraiment que si le temps calme eût continué, j'aurais amené tout le bâtiment, pièce à pièce. Comme je me préparais à aller à bord pour la douzième fois, je sentis le vent qui commençait à se lever. Néanmoins, à la marée basse, je m'y rendis; et quoique je pensasse avoir parfaitement fouillé la chambre du capitaine, et que je n'y crusse plus rien rencontrer, je découvris pourtant un meuble garni de tiroirs, dans l'un desquels je trouvai deux ou trois rasoirs, une paire de

grands ciseaux, et une douzaine environ de bons couteaux et de fourchettes;—puis, dans un autre, la valeur au moins de trente-six livres sterling en espèces d'or et d'argent, soit européennes soit brésiliennes, et entre autres quelques pièces de huit.

A la vue de cet argent je souris en moi-même, et je m'écriai : — « O drogue! à quoi es-tu bonne? Tu ne vaux pas pour moi, non, tu ne vaux pas la peine que je me baisse pour te prendre! Un seul de ces couteaux est plus pour moi que cette somme[1]. Je n'ai nul besoin de toi; demeure donc où tu es, et va au fond de la mer, comme une créature qui ne mérite pas qu'on la sauve. » — Je me ravisai cependant, je le pris, et, l'ayant enveloppé avec les autres objets dans un morceau de toile, je songeai à faire un nouveau radeau. Sur ces entrefaites, je m'apperçus que le ciel était couvert, et que le vent commençait à fraîchir. Au bout d'un quart d'heure il souffla un bon frais de la côte. Je compris de suite qu'il était inutile d'essayer à faire un radeau avec une brise venant de terre, et que mon affaire était de partir avant qu'il y eût du flot, qu'autrement je pourrais bien ne jamais revoir le rivage. Je me jetai donc à l'eau, et je traversai à la nage le chenal ouvert entre le bâtiment et les sables, mais avec assez de difficulté, à cause des objets pesants que j'avais sur moi, et du clapotage de la mer; car le vent força si brusquement, que la tempête se déchaîna avant même que la marée fût haute.

Mais j'étais déjà rentré chez moi, dans ma petite tente, et assis en sécurité au milieu de toute ma richesse. Il fit

[1] *On of those knives is worth all this heap.* — Saint-Hyacinthe a dénaturé ainsi cette phrase : — *Un seul de ces couteaux est plus estimable que les trésors de* CRÉSUS. P. B.

un gros temps toute la nuit ; et, le matin, quand je regardai en mer, le navire avait disparu. Je fus un peu surpris ; mais je me remis aussitôt par cette consolante réflexion, que je n'avais point perdu de temps ni épargné aucune diligence pour en retirer tout ce qui pouvait m'être utile ; et, qu'au fait, il y était resté peu de choses que j'eusse pu transporter quand même j'aurais eu plus de temps.

Dès lors je détournai mes pensées du bâtiment et de ce qui pouvait en provenir, sans renoncer toutefois aux débris qui viendraient à dériver sur le rivage, comme, en effet, il en dériva dans la suite, mais qui furent pour moi de peu d'utilité.

Mon esprit ne s'occupa plus alors qu'à chercher les moyens de me mettre en sûreté, soit contre les Sauvages qui pourraient survenir, soit contre les bêtes féroces, s'il y en avait dans l'île. J'avais plusieurs sentiments touchant l'accomplissement de ce projet, et touchant la demeure que j'avais à me construire, soit que je me fisse une grotte sous terre ou une tente sur le sol. Bref je résolus d'avoir l'un et l'autre, et de telle sorte, qu'à coup sûr la description n'en sera point hors de propos.

Je reconnus d'abord que le lieu où j'étais n'était pas convenable pour mon établissement. Particulièrement, parce que c'était un terrain bas et marécageux, proche de la mer, que je croyais ne pas devoir être sain, et plus particulièrement encore parce qu'il n'y avait point d'eau douce près de là. Je me déterminai donc à chercher un coin de terre plus favorable.

Je devais considérer plusieurs choses dans le choix de ce site : 1° la salubrité, et l'eau douce dont je parlais tout-à-l'heure ; 2° l'abri contre la chaleur du soleil ; 3° la protection contre toutes créatures rapaces, soit hommes ou

bêtes ; 4° la vue de la mer, afin que si Dieu envoyait quelque bâtiment dans ces parages, je pusse en profiter pour ma délivrance ; car je ne voulais point encore en bannir l'espoir de mon cœur.

En cherchant un lieu qui réunît touts ces avantages, je trouvai une petite plaine située au pied d'une colline, dont le flanc, regardant cette esplanade, s'élevait à pic comme la façade d'une maison, de sorte que rien ne pouvait venir à moi de haut en bas. Sur le devant de ce rocher, il y avait un enfoncement qui ressemblait à l'entrée ou à la porte d'une cave ; mais il n'existait réellement aucune caverne ni aucun chemin souterrain.

Ce fut sur cette pelouse, juste devant cette cavité, que je résolus de m'établir. La plaine n'avait pas plus de cent verges de largeur sur une longueur double, et formait devant ma porte un boulingrin qui s'en allait mourir sur la plage en pente douce et irrégulière. Cette situation était au Nord-Nord-Ouest de la colline, de manière que chaque jour j'étais à l'abri de la chaleur, jusqu'à ce que le soleil déclinât à l'Ouest quart Sud, ou environ ; mais, alors, dans ces climats, il n'est pas éloigné de son coucher.

Avant de dresser ma tente, je traçai devant le creux du rocher un demi-cercle dont le rayon avait environ dix verges à partir du roc, et le diamètre vingt verges depuis un bout jusqu'à l'autre.

Je plantai dans ce demi-cercle deux rangées de gros pieux que j'enfonçai en terre jusqu'à ce qu'ils fussent solides comme des pilotis. Leur gros bout, taillé en pointe, s'élevait hors de terre à la hauteur de cinq pieds et demi ; entre les deux rangs il n'y avait pas plus de six pouces d'intervalle.

Je pris ensuite les morceaux de câbles que j'avais cou-

pés à bord du vaisseau, et je les posai les uns sur les autres, dans l'entre-deux de la double palissade, jusqu'à son sommet. Puis, en dedans du demi-cercle, j'ajoutai d'autres pieux d'environ deux pieds et demi, s'appuyant contre les premiers et leur servant de contrefiches.

Cet ouvrage était si fort que ni homme ni bête n'aurait pu le forcer ni le franchir. Il me coûta beaucoup de temps et de travail, surtout pour couper les pieux dans les bois, les porter à pied-d'œuvre et les enfoncer en terre.





La Chèvre et son Chevreau.

Pour entrer dans la place je fis, non pas une porte, mais une petite échelle avec laquelle je passais par-dessus ce rempart. Quand j'étais en dedans, je l'enlevais et la tirais à moi. Je me croyais ainsi parfaitement défendu et fortifié contre le monde entier, et je dormais donc en toute sécurité pen-

dant la nuit, ce qu'autrement je n'aurais pu faire. Pourtant, comme je le reconnus dans la suite, il n'était nullement besoin de toutes ces précautions contre des ennemis que je m'étais imaginé avoir à redouter.

Dans ce retranchement ou cette forteresse, je transportai avec beaucoup de peine toutes mes richesses, touts mes vivres, toutes mes munitions et provisions, dont plus haut vous avez eu le détail, et je me dressai une vaste tente que je fis double, pour me garantir des pluies qui sont excessives en cette région pendant certain temps de l'année; c'est-à-dire que j'établis d'abord une tente de médiocre grandeur; ensuite une plus spacieuse par-dessus, recouverte d'une grande toile goudronnée que j'avais mise en réserve avec les voiles.

Dès lors je cessai pour un temps de coucher dans le lit que j'avais apporté à terre, préférant un fort bon hamac qui avait appartenu au capitaine de notre vaisseau.

Ayant apporté dans cette tente toutes mes provisions et tout ce qui pouvait se gâter à l'humidité, et ayant ainsi renfermé touts mes biens, je condamnai le passage que, jusqu'alors, j'avais laissé ouvert, et je passai et repassai avec ma petite échelle, comme je l'ai dit.

Cela fait, je commençai à creuser dans le roc, et transportant à travers ma tente la terre et les pierres que j'en tirais, j'en formai une sorte de terrasse qui éleva le sol d'environ un pied et demi en dedans de la palissade. Ainsi, justement derrière ma tente, je me fis une grotte qui me servait comme de cellier pour ma maison.

Il m'en coûta beaucoup de travail et beaucoup de temps avant que je pusse porter à leur perfection ces différents ouvrages; c'est ce qui m'oblige à reprendre quelques faits qui fixèrent une partie de mon attention durant ce

temps. Un jour, lorsque ma tente et ma grotte n'existaient encore qu'en projet, il arriva qu'un nuage sombre et épais fondit en pluie d'orage, et que soudain un éclair en jaillit, et fut suivi d'un grand coup de tonnerre. La foudre m'épouvanta moins que cette pensée, qui traversa mon esprit avec la rapidité même de l'éclair : O ma poudre!... Le cœur me manqua quand je songeai que toute ma poudre pouvait sauter d'un seul coup ; ma poudre, mon unique moyen de pourvoir à ma défense et à ma nourriture. Il s'en fallait de beaucoup que je fusse aussi inquiet sur mon propre danger, et cependant si la poudre eût pris feu, je n'aurais pas eu le temps de reconnaître d'où venait le coup qui me frappait.

Cette pensée fit une telle impression sur moi, qu'aussitôt l'orage passé, je supendis mes travaux, ma bâtisse, et mes fortifications, et me mis à faire des sacs et des boîtes pour diviser ma poudre par petites quantités ; espérant qu'ainsi séparée, quoi qu'il pût advenir, tout ne pourrait s'enflammer à la fois; puis je dispersai ces paquets de telle façon qu'il aurait été impossible que le feu se communiquât de l'un à l'autre. J'achevai cette besogne en quinze jours environ ; et je crois que ma poudre, qui pesait bien en tout deux cent quarante livres, ne fut pas divisée en moins de cent paquets. Quant au baril qui avait été mouillé, il ne me donnait aucune crainte ; aussi le plaçai-je dans ma nouvelle grotte, que par fantaisie j'appelais ma cuisine ; et quant au reste, je le cachai à une grande hauteur et profondeur, dans des trous de rochers, à couvert de la pluie, et que j'eus grand soin de remarquer.

Tandis que j'étais occupé à ce travail, je sortais au moins une fois chaque jour avec mon fusil, soit pour me récréer, soit pour voir si je ne pourrais pas tuer quelque

animal pour ma nourriture, soit enfin pour reconnaître autant qu'il me serait possible quelles étaient les productions de l'île. Dès ma première exploration je découvris qu'il y avait des chèvres, ce qui me causa une grande joie ; mais cette joie fut modérée par un désappointement : ces animaux étaient si méfiants, si fins, si rapides à la course, que c'était la chose du monde la plus difficile que de les approcher. Cette circonstance ne me découragea pourtant pas, car je ne doutais nullement que je n'en pusse blesser de temps à autre, ce qui ne tarda pas à se vérifier. Après avoir observé un peu leurs habitudes, je leur dressai une embûche. J'avais remarqué que lorsque du haut des rochers elles m'appercevaient dans les vallées, elles prenaient l'épouvante et s'enfuyaient. Mais si elles paissaient dans la plaine, et que je fusse sur quelque éminence, elles ne prenaient nullement garde à moi. De là je conclus que, par la position de leurs yeux, elles avaient la vue tellement dirigée en bas, qu'elles ne voyaient pas aisément les objets placés au-dessus d'elles. J'adoptai en conséquence la méthode de commencer toujours ma chasse par grimper sur des rochers qui les dominaient, et de là je l'avais souvent belle pour tirer. Du premier coup que je lâchai sur ces chèvres, je tuai une bique qui avait auprès d'elle un petit cabri qu'elle nourrissait, ce qui me fit beaucoup de peine. Quand la mère fut tombée, le petit chevreau, non-seulement resta auprès d'elle jusqu'à ce que j'allasse la ramasser, mais encore quand je l'emportai sur mes épaules, il me suivit jusqu'à mon enclos. Arrivé là, je la déposai à terre, et prenant le biquet dans mes bras, je le passai par-dessus la palissade, dans l'espérance de l'apprivoiser. Mais il ne voulut point manger, et je fus donc obligé de le tuer et de le manger moi-

même. Ces deux animaux me fournirent de viande pour long-temps, car je vivais avec parcimonie, et ménageais mes provisions, — surtout mon pain, — autant qu'il était possible.

Ayant alors fixé le lieu de ma demeure, je trouvai qu'il était absolument nécessaire que je pourvusse à un endroit pour faire du feu, et à des provisions de chauffage. De ce que je fis à cette intention, de la manière dont j'agrandis ma grotte, et des aisances que j'y ajoutai, je donnerai amplement le détail en son temps et lieu ; mais il faut d'abord que je parle de moi-même, et du tumulte de mes pensées sur ma vie.

Ma situation m'apparaissait sous un jour affreux ; comme je n'avais échoué sur cette île qu'après avoir été entraîné par une violente tempête hors de la route de notre voyage projeté, et à une centaine de lieues loin de la course ordinaire des navigateurs, j'avais de fortes raisons pour croire que, par arrêt du ciel, je devais terminer ma vie de cette triste manière, dans ce lieu de désolation. Quand je faisais ces réflexions, des larmes coulaient en abondance sur mon visage, et quelquefois je me plaignais à moi-même de ce que la Providence pouvait ruiner ainsi complétement ses créatures, les rendre si absolument misérables, et les accabler à un tel point qu'à peine serait-il raisonnable qu'elles lui sussent gré de l'existence.

Mais j'avais toujours un prompt retour sur moi-même, qui arrêtait le cours de ces pensées et me couvrait de blâme. Un jour entre autres, me promenant sur le rivage, mon fusil à la main, j'étais fort attristé de mon sort, quand la raison vint pour ainsi dire disputer avec moi, et me parla ainsi : — « Tu es, il est vrai, dans l'abandon ; mais rappelle-toi, s'il te plaît, ce qu'est devenu le reste de l'é-

quipage. N'étiez-vous pas descendus onze dans la chaloupe? où sont les dix autres? Pourquoi n'ont-ils pas été sauvés, et toi perdu? Pourquoi as-tu été le seul épargné? Lequel vaut mieux d'être ici ou d'être là? » — En même temps je désignais du doigt la mer. — Il faut toujours considérer dans les maux le bon qui peut faire compensation, et ce qu'ils auraient pu amener de pire.

Alors je compris de nouveau combien j'étais largement pourvu pour ma subsistance. Quel eût été mon sort, s'il n'était pas arrivé, par une chance qui s'offrirait à peine une fois sur cent mille, que le vaisseau se soulevât du banc où il s'était ensablé d'abord, et dérivât si proche de la côte, que j'eusse le temps d'en faire le sauvetage! Quel eût été mon sort, s'il eût fallu que je vécusse dans le dénuement où je me trouvais en abordant le rivage, sans les premières nécessités de la vie, et sans les choses nécessaires pour me les procurer et pour y suppléer! — « Surtout qu'aurais-je fait, m'écriai-je, sans fusil, sans munitions, sans outils pour travailler et me fabriquer bien des choses, sans vêtements, sans lit, sans tente, sans aucune espèce d'abri! » — Mais j'avais de tout cela en abondance, et j'étais en beau chemin de pouvoir m'approvisionner par moi-même, et me passer de mon fusil, lorsque mes munitions seraient épuisées. J'étais ainsi à peu près assuré d'avoir tant que j'existerais une vie exempte du besoin. Car dès le commencement j'avais songé à me prémunir contre les accidents qui pourraient survenir, non-seulement après l'entière consommation de mes munitions, mais encore après l'affaiblissement de mes forces et de ma santé.

J'avouerai, toutefois, que je n'avais pas soupçonné que mes munitions pouvaient être détruites d'un seul coup, j'entends que le feu du ciel pouvait faire sauter ma poudre; et

c'est ce qui fit que cette pensée me consterna si fort, lorsqu'il vint à éclairer et à tonner, comme je l'ai dit plus haut.

Maintenant que je suis sur le point de m'engager dans la relation mélancolique d'une vie silencieuse, d'une vie peut-être inouïe dans le monde, je reprendrai mon récit dès le commencement, et je le continuerai avec méthode. Ce fut, suivant mon calcul, le 30 de septembre que je mis le pied pour la première fois sur cette île affreuse; lorsque le soleil était, pour ces régions, dans l'équinoxe d'automne, et presque à plomb sur ma tête. Je reconnus par cette observation que je me trouvais par les 9 degrés 22 minutes de latitude au Nord de l'équateur.

Au bout d'environ dix ou douze jours que j'étais là, il me vint en l'esprit que je perdrais la connaissance du temps, faute de livres, de plumes et d'encre, et même que je ne pourrais plus distinguer les dimanches des jours ouvrables. Pour éviter cette confusion, j'érigeai sur le rivage où j'avais pris terre pour la première fois, un gros poteau en forme de croix, sur lequel je gravai avec mon couteau, en lettres capitales, cette inscription :

J'ABORDAI ICI LE 30 SEPTEMBRE 1659.

Sur les côtés de ce poteau carré, je faisais touts les jours une hoche, chaque septième hoche avait le double de la longueur des autres, et touts les premiers du mois j'en marquais une plus longue encore : par ce moyen, j'entretins mon calendrier, ou le calcul de mon temps, divisé par semaines, mois et années.

C'est ici le lieu d'observer que, parmi le grand nombre de choses que j'enlevai du vaisseau, dans les différents voyages que j'y fis, je me procurai beaucoup d'articles de

moindre valeur, mais non pas d'un moindre usage pour moi, et que j'ai négligé de mentionner précédemment; comme, par exemple, des plumes, de l'encre, du papier et quelques autres objets serrés dans les cabines du capitaine, du second, du canonnier et du charpentier; trois ou quatre compas, des instruments de mathématiques, des cadrans, des lunettes d'approche, des cartes et des livres de navigation, que j'avais pris pêle-mêle sans savoir si j'en aurais besoin ou non. Je trouvai aussi trois fort bonnes Bibles que j'avais reçues d'Angleterre avec ma cargaison, et que j'avais emballées avec mes hardes; en outre, quelques livres portugais, deux ou trois de prières catholiques, et divers autres volumes que je conservai soigneusement.





La Chaise.

Il ne faut pas que j'oublie que nous avions dans le vaisseau un chien et deux chats. Je dirai à propos quelque chose de leur histoire fameuse. J'emportai les deux chats avec moi ; quant au chien, il sauta de lui-même hors du vaisseau , et vint à la nage me retrouver à terre, après que j'y eus con-

duit ma première cargaison. Pendant bien des années il fut pour moi un serviteur fidèle; je n'eus jamais faute de ce qu'il pouvait m'aller quérir, ni de la compagnie qu'il pouvait me faire; seulement j'aurais désiré qu'il me parlât, mais c'était chose impossible. J'ai dit que j'avais trouvé des plumes, de l'encre et du papier; je les ménageai extrêmement, et je ferai voir que tant que mon encre dura je tins un compte exact de toutes choses; mais, quand elle fut usée cela me devint impraticable, car je ne pus parvenir à en faire d'autre par aucun des moyens que j'imaginai.

Cela me fait souvenir que, nonobstant tout ce que j'avais amassé, il me manquait quantité de choses. De ce nombre était premièrement l'encre, ensuite une bêche, une pioche et une pelle pour fouir et transporter la terre; enfin des aiguilles, des épingles et du fil. Quant à de la toile, j'appris bientôt à m'en passer sans beaucoup de peine.

Ce manque d'outils faisait que dans touts mes travaux je n'avançais que lentement, et il s'écoula près d'une année avant que j'eusse entièrement achevé ma petite palissade ou parqué mon habitation. Ses palis ou pieux étaient si pesants, que c'était tout ce que je pouvais faire de les soulever. Il me fallait long-temps pour les couper et les façonner dans les bois, et bien plus long-temps encore pour les amener jusqu'à ma demeure. Je passais quelquefois deux jours à tailler et à transporter un seul de ces poteaux, et un troisième jour à l'enfoncer en terre. Pour ce dernier travail je me servais au commencement d'une lourde pièce de bois; mais, plus tard, je m'avisai d'employer une barre de fer, ce qui n'empêcha pas, toutefois, que le pilotage de ces palis ou de ces pieux ne fût une rude et longue besogne.

Mais quel besoin aurais-je eu de m'inquiéter de la lenteur de n'importe quel travail ; je sentais tout le temps que j'avais devant moi, et que cet ouvrage une fois achevé je n'aurais aucune autre occupation, au moins que je pusse prévoir, si ce n'est de rôder dans l'île pour chercher ma nourriture, ce que je faisais plus ou moins chaque jour.

Je commençai dès lors à examiner sérieusement ma position et les circonstances où j'étais réduit. Je dressai, par écrit, un état de mes affaires, non pas tant pour les laisser à ceux qui viendraient après moi, car il n'y avait pas apparence que je dusse avoir beaucoup d'héritiers, que pour délivrer mon esprit des pensées qui l'assiégeaient et l'accablaient chaque jour. Comme ma raison commençait alors à me rendre maître de mon abattement, j'essayais à me consoler moi-même du mieux que je pouvais, en balançant mes biens et mes maux, afin que je pusse bien me convaincre que mon sort n'était pas le pire ; et, comme débiteur et créancier, j'établis, ainsi qu'il suit, un compte très-fidèle de mes jouissances en regard des misères que je souffrais :

LE MAL.	LE BIEN.
Je suis jeté sur une île horrible et désolée, sans aucun espoir de délivrance.	Mais je suis vivant ; mais je n'ai pas été noyé comme le furent touts mes compagnons de voyage.
Je suis écarté et séparé, en quelque sorte, du monde entier pour être misérable.	Mais j'ai été séparé du reste de l'équipage pour être préservé de la mort ; et Celui qui m'a miraculeusement

LE MAL.	LE BIEN.
	sauvé de la mort peut aussi me délivrer de cette condition.
Je suis retranché du nombre des hommes ; je suis un solitaire, un banni de la société humaine.	Mais je ne suis point mourant de faim et expirant sur une terre stérile qui ne produise pas de subsistances.
Je n'ai point de vêtements pour me couvrir.	Mais je suis dans un climat chaud, où, si j'avais des vêtements, je pourrais à peine les porter.
Je suis sans aucune défense, et sans moyen de résister à aucune attaque d'hommes ou de bêtes.	Mais j'ai échoué sur une île où je ne vois nulle bête féroce qui puisse me nuire, comme j'en ai vu sur la côte d'Afrique ; et que serais-je si j'y avais naufragé ?
Je n'ai pas une seule âme à qui parler, ou qui puisse me consoler.	Mais Dieu, par un prodige, a envoyé le vaisseau assez près du rivage pour que je pusse en tirer tout ce qui m'était nécessaire pour suppléer à mes besoins ou me rendre capable d'y suppléer moi-même aussi long-temps que je vivrai.

En somme, il en résultait ce témoignage indubitable, que, dans le monde, il n'est point de condition si miséra-

ble où il n'y ait quelque chose de positif ou de négatif dont on doit être reconnaissant. Que ceci demeure donc comme une leçon tirée de la plus affreuse de toutes les conditions humaines, qu'il est toujours en notre pouvoir de trouver quelques consolations qui peuvent être placées dans notre bilan des biens et des maux au crédit de ce compte.

Ayant alors accoutumé mon esprit à goûter ma situation, et ne promenant plus mes regards en mer dans l'espérance d'y découvrir un vaisseau, je commençai à m'appliquer à améliorer mon genre de vie, et à me faire les choses aussi douces que possible.

J'ai déjà décrit mon habitation ou ma tente, placée au pied d'une roche, et environnée d'une forte palissade de pieux et de câbles, que, maintenant, je devrais plutôt appeler une muraille, car je l'avais renformie, à l'extérieur, d'une sorte de contre-mur de gazon d'à peu près deux pieds d'épaisseur. Au bout d'un an et demi environ je posai sur ce contre-mur des chevrons s'appuyant contre le roc, et que je couvris de branches d'arbres et de tout ce qui pouvait garantir de la pluie, que j'avais reconnue excessive en certains temps de l'année.

J'ai raconté de quelle manière j'avais apporté touts mes bagages dans mon enclos, et dans la grotte que j'avais faite par derrière; mais je dois dire aussi que ce n'était d'abord qu'un amas confus d'effets dans un tel désordre qu'ils occupaient toute la place, et me laissaient à peine assez d'espace pour me remuer. Je me mis donc à agrandir ma grotte, et à pousser plus avant mes travaux souterrains; car c'était une roche de sablon qui cédait aisément à mes efforts. Comme alors je me trouvais passablement à couvert des bêtes de proie, je creusai obliquement le roc à

main droite ; et puis, tournant encore à droite, je poursuivis jusqu'à ce que je l'eusse percé à jour, pour me faire une porte de sortie sur l'extérieur de ma palissade ou de mes fortifications.

Non-seulement cela me donna une issue et une entrée, ou, en quelque sorte, un chemin dérobé pour ma tente et mon magasin, mais encore de l'espace pour ranger tout mon attirail.

J'entrepris alors de me fabriquer les meubles indispensables dont j'avais le plus besoin, spécialement une chaise et une table. Sans cela je ne pouvais jouir du peu de bien-être que j'avais en ce monde ; sans une table, je n'aurais pu écrire ou manger, ni faire quantité de choses avec tant de plaisir.

Je me mis donc à l'œuvre ; et ici je constaterai nécessairement cette observation, que la raison étant l'essence et l'origine des mathématiques, tout homme qui base chaque chose sur la raison, et juge des choses le plus raisonnablement possible, peut, avec le temps, passer maître dans n'importe quel art mécanique. Je n'avais, de ma vie, manié un outil ; et pourtant, à la longue, par mon travail, mon application, mon industrie, je reconnus enfin qu'il n'y avait aucune des choses qui me manquaient que je n'eusse pu faire, surtout si j'avais eu des instruments. Quoi qu'il en soit, sans outils, je fabriquai quantité d'ouvrages ; et seulement avec une hache et une herminette, je vins à bout de quelques-uns qui, sans doute, jusque-là, n'avaient jamais été faits ainsi ; mais ce ne fut pas sans une peine infinie. Par exemple, si j'avais besoin d'une planche, je n'avais pas d'autre moyen que celui d'abattre un arbre, de le coucher devant moi, de le tailler des deux côtés avec ma cognée jusqu'à le rendre suffisamment mince, et de le dres-

ser ensuite avec mon herminette. Il est vrai que par cette méthode je ne pouvais tirer qu'une planche d'un arbre entier ; mais à cela, non plus qu'à la prodigieuse somme de temps et de travail que j'y dépensais, il n'y avait d'autre remède que la patience. Après tout, mon temps ou mon labeur était de peu de prix, et il importait peu que je l'employasse d'une manière ou d'une autre.

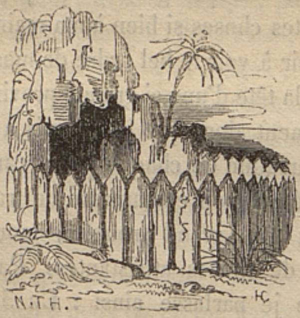
Comme je l'ai dit plus haut, je me fis en premier lieu une chaise et une table, et je me servis, pour cela, des bouts de bordages que j'avais tirés du navire. Quand j'eus façonné des planches, je plaçai de grandes tablettes, larges d'un pied et demi, l'une au-dessus de l'autre, tout le long d'un côté de ma grotte, pour poser mes outils, mes clous, ma ferraille, en un mot pour assigner à chaque chose sa place, et pouvoir les trouver aisément. J'enfonçai aussi quelques chevilles dans la paroi du rocher pour y pendre mes mousquets et tout ce qui pouvait se suspendre.

Si quelqu'un avait pu visiter ma grotte, à coup sûr elle lui aurait semblé un entrepôt général d'objets de nécessité. J'avais ainsi toutes choses si bien à ma main, que j'éprouvais un vrai plaisir à voir le bel ordre de mes effets, et surtout à me voir à la tête d'une si grande provision.

Ce fut seulement alors que je me mis à tenir un journal de mon occupation de chaque jour ; car dans les commencements, j'étais trop embarrassé de travaux et j'avais l'esprit dans un trop grand trouble ; mon journal n'eût été rempli que de choses attristantes. Par exemple, il aurait fallu que je parlasse ainsi : LE 30 SEPTEMBRE, après avoir gagné le rivage ; après avoir échappé à la mort, au lieu de remercier Dieu de ma délivrance, ayant rendu d'abord une grande quantité d'eau salée, et m'étant assez bien remis, je courus çà et là sur le rivage, tor-

dant mes mains, frappant mon front et ma face, invectivant contre ma misère, et criant : « Je suis perdu ! perdu !... » jusqu'à ce qu'affaibli et harassé, je fus forcé de m'étendre sur le sol, où je n'osai pas dormir de peur d'être dévoré.

Quelques jours plus tard, après mes voyages au bâtiment, et après que j'en eus tout retiré, je ne pouvais encore m'empêcher de gravir sur le sommet d'une petite montagne, et là de regarder en mer, dans l'espérance d'y apercevoir un navire. Alors j'imaginais voir poindre une voile dans le lointain. Je me complaisais dans cet espoir ; mais après avoir regardé fixément jusqu'à en être presque aveuglé, mais après cette vision évanouie, je m'asseyais et je pleurais comme un enfant. Ainsi j'accroissais mes misères par ma folie.





Chasse du 3 Novembre.

Ayant surmonté ces faiblesses, et mon domicile et mon ameublement étant établis aussi bien que possible, je commençai mon journal, dont je vais ici vous donner la copie aussi loin que je pus le poursuivre ; car mon encre une fois usée, je fus dans la nécessité de l'interrompre.

JOURNAL

30 SEPTEMBRE 1659.

Moi, pauvre misérable Robinson Crusoé, après avoir fait naufrage au large durant une horrible tempête, tout l'équipage étant noyé, moi-même étant à demi mort, j'abordai à cette île infortunée, que je nommai l'Ile du désespoir.

Je passai tout le reste du jour à m'affliger de l'état affreux où j'étais réduit : sans nourriture, sans demeure, sans vêtements, sans armes, sans lieu de refuge, sans aucune espèce de secours, je ne voyais rien devant moi que la mort, soit que je dusse être dévoré par les bêtes ou tué par les Sauvages, ou que je dusse périr de faim. A la brune je montai sur un arbre, de peur des animaux féroces, et je dormis profondément, quoiqu'il plût toute la nuit.

OCTOBRE.

Le 1er. — A ma grande surprise, j'apperçus, le matin, que le vaisseau avait été soulevé par la marée montante, et entraîné beaucoup plus près du rivge. D'un côté ce

fut une consolation pour moi ; car le voyant entier et dressé sur sa quille, je conçus l'espérance, si le vent venait à s'abattre, d'aller à bord et d'en tirer les vivres ou les choses nécessaires pour mon soulagement. D'un autre côté ce spectacle renouvela la douleur que je ressentais de la perte de mes camarades ; j'imaginais que si nous étions demeurés à bord, nous eussions pu sauver le navire, ou qu'au moins mes compagnons n'eussent pas été noyés comme ils l'étaient, et que, si tout l'équipage avait été préservé, peut-être nous eussions pu construire avec les débris du bâtiment une embarcation qui nous aurait portés en quelque endroit du monde. Je passai une grande partie de la journée à tourmenter mon âme de ces regrets ; mais enfin, voyant le bâtiment presque à sec, j'avançai sur la grève aussi loin que je pus, et me mis à la nage pour aller à bord. Il continua de pleuvoir tout le jour, mais il ne faisait point de vent.

Du 1er au 24. — Toutes ces journées furent employées à faire plusieurs voyages pour tirer du vaisseau tout ce que je pouvais, et l'amener à terre sur des radeaux à la faveur de chaque marée montante. Il plut beaucoup durant cet intervalle, quoique avec quelque lueur de beau temps : il paraît que c'était la saison pluvieuse.

Le 20. — Je renversai mon radeau et touts les objets que j'avais mis dessus ; mais, comme c'était dans une eau peu profonde, et que la cargaison se composait surtout d'objets pesants, j'en recouvrai une partie quand la marée se fut retirée.

Le 25. — Tout le jour et toute la nuit il tomba une pluie accompagnée de rafale ; durant ce temps le navire se brisa, et le vent ayant soufflé plus violemment encore, il disparut, et je ne pus appercevoir ses débris qu'à mer

étale seulement. Je passai ce jour-là à mettre à l'abri les effets que j'avais sauvés, de crainte qu'ils ne s'endommageassent à la pluie.

Le 26. — Je parcourus le rivage presque tout le jour, pour trouver une place où je pusse fixer mon habitation; j'étais fort inquiet de me mettre à couvert, pendant la nuit, des attaques des hommes et des bêtes sauvages. Vers le soir je m'établis en un lieu convenable, au pied d'un rocher, et je traçai un demi-cercle pour mon campement, que je résolus d'entourer de fortifications composées d'une double palissade fourrée de câbles et renformie de gazon.

Du 26 au 30. — Je travaillai rudement à transporter touts mes bagages dans ma nouvelle habitation, quoiqu'il plut excessivement fort une partie de ce temps-là.

Le 31. — Dans la matinée je sortis avec mon fusil pour chercher quelque nourriture et reconnaître le pays; je tuai une chèvre, dont le chevreau me suivit jusque chez moi; mais, dans la suite, comme il refusait de manger, je le tuai aussi.

NOVEMBRE.

Le 1er. — Je dressai ma tente au pied du rocher, et j'y couchai pour la première nuit. Je l'avais faite aussi grande que possible avec des piquets que j'y avais plantés, et auxquels j'avais suspendu mon hamac.

Le 2. — J'entassai touts mes coffres, toutes mes planches et tout le bois de construction dont j'avais fait mon radeau, et m'en formai un rempart autour de moi, un peu en en dedans de la ligne que j'avais tracée pour mes fortifications.

Le 3. — Je sortis avec mon fusil et je tuai deux oiseaux

semblables à des canards, qui furent un excellent manger. Dans l'après-midi je me mis à l'œuvre pour faire une table.

Le 4. — Je commençai à régler mon temps de travail et de sortie, mon temps de repos et de récréation, et suivant cette règle que je continuai d'observer, le matin, s'il ne pleuvait pas ; je sortais avec mon fusil pour deux ou trois heures; je travaillais ensuite jusqu'à onze heures environ, puis je mangeais ce que je pouvais avoir ; de midi à deux heures je me couchais pour dormir, à cause de la chaleur accablante ; et, dans la soirée, je me remettais à l'ouvrage. Tout mon temps de travail de ce jour-là et du suivant fut employé à me faire une table ; car je n'étais alors qu'un triste ouvrier ; mais bientôt après le temps et la nécessité firent de moi un parfait artisan, comme ils l'auraient fait je pense, de tout autre.

Le 5. — Je sortis avec mon fusil et mon chien, et je tuai un chat sauvage ; sa peau était assez douce, mais sa chair ne valait rien. J'écorchais chaque animal que je tuais, et j'en conservais la peau. En revenant le long du rivage je vis plusieurs espèces d'oiseaux de mer qui m'étaient inconnus ; mais je fus étonné et presque effrayé par deux ou trois veaux marins, qui, tandis que je les fixais du regard, ne sachant pas trop ce qu'ils étaient, se culbutèrent dans l'eau et m'échappèrent pour cette fois.

Le 6. — Après ma promenade du matin, je me mis à travailler de nouveau à ma table, et je l'achevai, non pas à ma fantaisie ; mais il ne se passa pas long-temps avant que je fusse en état d'en corriger les défauts.

Le 7. — Le ciel commença à se mettre au beau. Les 7, 8, 9, 10, et une partie du 12, — le 11 était un dimanche, — je passai tout mon temps à me fabriquer une chaise, et, avec beaucoup de peine, je l'amenai à une

forme passable ; mais elle ne put jamais me plaire, et même, en la faisant, je la démontai plusieurs fois.

Nota. Je négligeai bientôt l'observation des dimanches ; car ayant omis de faire la marque qui les désignait sur mon poteau, j'oubliai quand tombait ce jour.

Le 13. — Il fit une pluie qui humecta la terre et me rafraîchit beaucoup ; mais elle fut accompagnée d'un coup de tonnerre et d'un éclair, qui m'effrayèrent horriblement, à cause de ma poudre. Aussitôt qu'ils furent passés, je résolus de séparer ma provision de poudre en autant de petits paquets que possible, pour la mettre hors de tout danger.

Les 14, 15 et 16. — Je passai ces trois jours à faire des boîtes ou de petites caisses carrées, qui pouvaient contenir une livre de poudre ou deux tout au plus ; et, les ayant emplies, je les mis aussi en sûreté, et aussi éloignées les unes des autres que possible. L'un de ces trois jours, je tuai un gros oiseau qui était bon à manger ; mais je ne sus quel nom lui donner.

Le 17. — Je commençai, en ce jour, à creuser le roc derrière ma tente, pour ajouter à mes commodités.

Nota. Il me manquait, pour ce travail, trois choses absolument nécessaires, savoir : un pic, une pelle et une brouette ou un panier. Je discontinuai donc mon travail, et me mis à réfléchir sur les moyens de suppléer à ce besoin, et de me faire quelques outils. Je remplaçai le pic par des leviers de fer, qui étaient assez propres à cela, quoique un peu lourds ; pour la pelle ou bêche, qui était la seconde chose dont j'avais besoin, elle m'était d'une si absolue nécessité, que, sans cela, je ne pouvais réellement rien faire. Mais je ne savais par quoi la remplacer.

Le 18. — En cherchant dans les bois, je trouvai

un arbre qui était semblable, ou tout au moins ressemblait beaucoup à celui qu'au Brésil on appelle BOIS DE FER, à cause de son excessive dureté. J'en coupai une pièce avec une peine extrême et en gâtant presque ma hache; je n'eus pas moins de difficulté pour l'amener jusque chez moi, car elle était extrêmement lourde.

La dureté excessive de ce bois, et le manque de moyens d'exécution, firent que je demeurai long-temps à façonner cet instrument; ce ne fut que petit à petit que je pus lui donner la forme d'une pelle ou d'une bêche. Son manche était exactement fait comme à celles dont on se sert en Angleterre; mais sa partie plate n'étant pas ferrée, elle ne pouvait pas être d'un aussi long usage. Néanmoins elle remplit assez bien son office dans toutes les occasions que j'eus de m'en servir. Jamais pelle, je pense, ne fut faite de cette façon et ne fut si longue à fabriquer.

Mais ce n'était pas tout; il me manquait encore un panier ou une brouette. Un panier, il m'était de toute impossibilité d'en faire, n'ayant rien de semblable à des baguettes ployantes propres à tresser de la vannerie, du moins je n'en avais point encore découvert. Quant à la brouette, je m'imaginai que je pourrais en venir à bout, à l'exception de la roue, dont je n'avais aucune notion, et que je ne savais comment entreprendre. D'ailleurs je n'avais rien pour forger le goujon de fer qui devait passer dans l'axe ou le moyeu. J'y renonçai donc; et, pour emporter la terre que je tirais de la grotte, je me fis une machine semblable à l'oiseau dans lequel les manœuvres portent le mortier quand ils servent les maçons.

La façon de ce dernier ustensile me présenta moins de difficulté que celle de la pelle; néanmoins l'une et l'autre, et la malheureuse tentative que je fis de construire une

brouette, ne me prirent pas moins de quatre journées, en en exceptant toujours le temps de ma promenade du matin avec mon fusil; je la manquais rarement, et rarement aussi manquais-je d'en rapporter quelque chose à manger.

Le 23. — Mon autre travail ayant été interrompu pour la fabrication de ces outils, dès qu'ils furent achevés je le repris, et, tout en faisant ce que le temps et mes forces me permettaient, je passai dix-huit jours entiers à élargir et à creuser ma grotte, afin qu'elle pût loger mes meubles plus commodément.





Le Sac aux Grains.

Durant tout ce temps je travaillai à faire cette chambre ou cette grotte assez spacieuse pour me servir d'entrepôt, de magasin, de cuisine, de salle à manger et de cellier. Quant à mon logement, je me tenais dans ma tente, hormis quelques jours de la saison humide de l'année, où il pleuvait

si fort que je ne pouvais y être à l'abri ; ce qui m'obligea, plus tard, à couvrir tout mon enclos de longues perches en forme de chevrons, buttant contre le rocher, et à les charger de glayeuls et de grandes feuilles d'arbres, en guise de chaume.

DÉCEMBRE.

Le 10. — Je commençais alors à regarder ma grotte ou ma voûte comme terminée, lorsque tout-à-coup, — sans doute je l'avais faite trop vaste, — une grande quantité de terre éboula du haut de l'un des côtés ; j'en fus, en un mot, très-épouvanté, et non pas sans raison ; car, si je m'étais trouvé dessous, je n'aurais jamais eu besoin d'un fossoyeur. Pour réparer cet accident j'eus énormément de besogne ; il fallut emporter la terre qui s'était détachée ; et, ce qui était encore plus important, il fallut étançonner la voûte, afin que je pusse être bien sûr qu'il ne s'écroulerait plus rien.

Le 11. — Conséquemment je travaillai à cela, et je plaçai deux étaies ou poteaux posés à plomb sous le ciel de la grotte, avec deux morceaux de planche mis en croix sur chacun. Je terminai cet ouvrage le lendemain ; puis, ajoutant encore des étaies garnies de couches, au bout d'une semaine environ j'eus mon plafond assuré ; et, comme ces poteaux étaient placés en rang, ils me servirent de cloisons pour distribuer mon logis.

Le 17. — A partir de ce jour jusqu'au vingtième, je posai des tablettes et je fichai des clous sur les poteaux pour suspendre tout ce qui pouvait s'accrocher ; je commençai, dès lors, à avoir mon intérieur en assez bon ordre.

Le 20. — Je portai tout mon bataclan dans ma grotte ;

je me mis à meubler ma maison, et j'assemblai quelques bouts de planche en manière de table de cuisine, pour apprêter mes viandes dessus ; mais les planches commençaient à devenir fort rares par devers moi ; aussi ne fis-je plus aucune autre table.

LE 24. — Beaucoup de pluie toute la nuit et tout le jour ; je ne sortis pas.

LE 25. — Pluie toute la journée.

LE 26. — Point de pluie ; la terre était alors plus fraîche qu'auparavant et plus agréable.

LE 27. — Je tuai un chevreau et j'en estropiai un autre qu'alors je pus attraper et amener en laisse à la maison. Dès que je fus arrivé je liai avec des éclisses l'une de ses jambes qui était cassée.

NOTA. J'en pris un tel soin, qu'il survécut, et que sa jambe redevint aussi forte que jamais ; et, comme je le soignai ainsi fort long-temps, il s'apprivoisa et paissait sur la pelouse, devant ma porte, sans chercher aucunement à s'enfuir. Ce fut la première fois que je conçus la pensée de nourrir des animaux privés, pour me fournir d'aliments quand toute ma poudre et tout mon plomb seraient consommés.

LES 28, 29 ET 30. — Grandes chaleurs et pas de brise ; si bien qu'il ne m'était possible de sortir que sur le soir pour chercher ma subsistance. Je passai ce temps à mettre touts mes effets en ordre dans mon habitation.

JANVIER 1660.

LE 1er. — Chaleur toujours excessive. Je sortis pourtant de grand matin et sur le tard avec mon fusil, et je me

reposai dans le milieu du jour. Ce soir là, m'étant avancé dans les vallées situées vers le centre de l'île ; j'y découvris une grande quantité de boucs, mais très-farouches et très-difficiles à approcher ; je résolus cependant d'essayer si je ne pourrais pas dresser mon chien à les chasser par devers moi.

Le 2. — En conséquence, je sortis le lendemain, avec mon chien, et je le lançai contre les boucs ; mais je fus désappointé, car touts lui firent face ; et, comme il comprit parfaitement le danger, il ne voulut pas même se risquer près d'eux.

Le 3. — Je commençai mon retranchement ou ma muraille ; et, comme j'avais toujours quelque crainte d'être attaqué, je résolus de le faire très-épais et très-solide.

Nota. Cette clôture ayant déjà été décrite, j'omets à dessein dans ce Journal ce que j'en ai dit plus haut. Il suffira de prier d'observer que je n'employai pas moins de temps que depuis le 3 janvier jusqu'au 14 avril pour l'établir, la terminer et la perfectionner, quoiqu'elle n'eût pas plus de vingt-quatre verges d'étendue : elle décrivait un demi-cercle à partir d'un point du rocher jusqu'à un second point éloigné du premier d'environ huit verges, et, dans le fond, juste au centre, se trouvait la porte de ma grotte.

Je travaillai très-péniblement durant tout cet intervalle, contrarié par les pluies non-seulement plusieurs jours mais quelquefois plusieurs semaines de suite. Je m'étais imaginé que je ne saurais être parfaitement à couvert avant que ce rempart fût entièrement achevé. Il est aussi difficile de croire que d'exprimer la peine que me coûta chaque chose, surtout le transport des pieux depuis les bois, et leur enfoncement dans le sol ; car je les avais faits beau-

coup plus gros qu'il n'était nécessaire. Cette palissade terminée, et son extérieur étant doublement défendu par un revêtement de gazon adossé contre pour la dissimuler, je me persuadai que s'il advenait qu'on abordât sur cette terre on n'appercevrait rien qui ressemblât à une habitation; et ce fut fort heureusement que je la fis ainsi, comme on pourra le voir par la suite dans une occasion remarquable.

Chaque jour j'allais chasser et faire ma ronde dans les bois, à moins que la pluie ne m'en empêchât, et dans ces promenades je faisais assez souvent la découverte d'une chose ou d'une autre à mon profit. Je trouvais surtout une sorte de pigeons qui ne nichaient point sur les arbres comme font les ramiers, mais dans des trous de rocher, à la manière des pigeons domestiques. Je pris quelques-uns de leurs petits pour essayer à les nourrir et à les apprivoiser, et j'y réussis. Mais quand ils furent plus grands ils s'envolèrent; le manque de nourriture en fut la principale cause, car je n'avais rien à leur donner. Quoi qu'il en soit, je découvrais fréquemment leurs nids, et j'y prenais leurs pigeonneaux dont la chair était excellente.

En administrant mon ménage je m'apperçus qu'il me manquait beaucoup de choses, que de prime-abord je me crus incapable de fabriquer, ce qui au fait se vérifia pour quelques-unes : par exemple, je ne pus jamais amener une futaille au point d'être cerclée. J'avais un petit baril ou deux, comme je l'ai noté plus haut; mais il fut tout-à-fait hors de ma portée d'en faire un sur leur modèle, j'employai pourtant plusieurs semaines à cette tentative : je ne sus jamais l'assembler sur ses fonds ni joindre assez exactement ses douves pour y faire tenir de l'eau ; ainsi je fus encore obligé de passer outre.

En second lieu, j'étais dans une grande pénurie de lumière ; sitôt qu'il faisait nuit, ce qui arrivait ordinairement vers sept heures, j'étais forcé de me mettre au lit. Je me ressouvins de la masse de cire vierge dont j'avais fait des chandelles pendant mon aventure d'Afrique; mais je n'en avais point alors. Mon unique ressource fut donc quand j'eus tué une chèvre d'en conserver la graisse, et avec une petite écuelle de terre glaise, que j'avais fait cuire au soleil et dans laquelle je mis une mèche d'étoupe, de me faire une lampe dont la flamme me donna une lueur, mais une lueur moins constante et plus sombre que la clarté d'un flambeau.

Au milieu de touts mes travaux il m'arriva de trouver, en visitant mes bagages, un petit sac qui, ainsi que je l'ai déjà fait savoir, avait été empli de grains pour la nourriture de la volaille à bord du vaisseau, — non pas lors de notre voyage, mais, je le suppose, lors de son précédent retour de Lisbonne. — Le peu de grains qui était resté dans le sac avait été tout dévoré par les rats, et je n'y voyais plus que de la bale et de la poussière ; or, ayant besoin de ce sac pour quelque autre usage, — c'était, je crois, pour y mettre de la poudre lorsque je la partageai de crainte du tonnerre, — j'allai en secouer la bale au pied du rocher, sur un des côtés de mes fortifications.

C'était un peu avant les grandes pluies mentionnées précédemment que je jetai cette poussière sans y prendre garde, pas même assez pour me souvenir que j'avais vidé là quelque chose. Quand au bout d'un mois, ou environ, j'aperçus quelques tiges vertes qui sortaient de terre, j'imaginai d'abord que c'étaient quelques plantes que je ne connaissais point; mais quels furent ma surprise et mon étonnement lorsque peu de temps après je vis environ dix ou douze

épis d'une orge verte et parfaite de la même qualité que celle d'Europe, voire même que notre orge d'Angleterre.

Il serait impossible d'exprimer mon ébahissement et le trouble de mon esprit à cette occasion. Jusque là ma conduite ne s'était appuyée sur aucun principe religieux ; au fait, j'avais très-peu de notions religieuses dans la tête, et dans tout ce qui m'était advenu je n'avais vu que l'effet du hasard, ou, comme on dit légèrement, du bon plaisir de Dieu; sans même chercher, en ce cas, à pénétrer les fins de la Providence et son ordre qui régit les événements de ce monde. Mais après que j'eus vu croître de l'orge dans un climat que je savais n'être pas propre à ce grain, surtout ne sachant pas comment il était venu là, je fus étrangement émerveillé, et je commençai à me mettre dans l'esprit que Dieu avait miraculeusement fait pousser cette orge sans le concours d'aucune semence, uniquement pour me faire subsister dans ce misérable désert.

Cela me toucha un peu le cœur et me fit couler des larmes des yeux, et je commençai à me féliciter de ce qu'un tel prodige eût été opéré en ma faveur; mais le comble de l'étrange pour moi, ce fut de voir près des premières, tout le long du rocher, quelques tiges éparpillées qui semblaient être des tiges de riz, et que je reconnus pour telles parce que j'en avais vu croître quand j'étais sur les côtes d'Afrique.

Non-seulement je pensai que la Providence m'envoyait ces présents ; mais, étant persuadé que sa libéralité devait s'étendre encore plus loin, je parcourus de nouveau toute cette portion de l'île que j'avais déjà visitée, cherchant dans touts les coins et au pied de touts les rochers, dans l'espoir de découvrir une plus grande quantité de ces plantes ; mais je n'en trouvai pas d'autres. Enfin, il me revint

à l'esprit que j'avais secoué en cet endroit le sac qui avait contenu la nourriture de la volaille, et le miracle commença à disparaître. Je dois l'avouer, ma religieuse reconnaissance envers la providence de Dieu s'évanouit aussitôt que j'eus découvert qu'il n'y avait rien que de naturel dans cet événement. Cependant il était si étrange et si inopiné, qu'il ne méritait pas moins ma gratitude que s'il eût été miraculeux. En effet, n'était-ce pas tout aussi bien l'œuvre de la Providence que s'ils étaient tombés du Ciel, que ces dix ou douze grains fussent restés intacts quand tout le reste avait été ravagé par les rats ; et, qu'en outre, je les eusse jetés précisément dans ce lieu abrité par une roche élevée, où ils avaient pu germer aussitôt; tandis qu'en cette saison, partout ailleurs, ils auraient été brûlés par le soleil et détruits?





L'Ouragan.

Comme on peut le croire, je recueillis soigneusement les épis de ces blés dans leur saison, ce qui fut environ à la fin de juin ; et, mettant en réserve jusqu'au moindre grain, je résolus de semer tout ce que j'en avais, dans l'espérance qu'avec le temps j'en récolterais assez pour faire du pain.

Quatre années s'écoulèrent avant que je pusse me permettre d'en manger; encore n'en usai-je qu'avec ménagement, comme je le dirai plus tard en son lieu : car tout ce que je confiai à la terre, la première fois, fut perdu pour avoir mal pris mon temps en le semant justement avant la saison sèche ; de sorte qu'il ne poussa pas, ou poussa tout au moins fort mal. Nous reviendrons là-dessus.

Outre cette orge, il y avait vingt ou trente tiges de riz, que je conservai avec le même soin et dans le même but, c'est-à-dire pour me faire du pain ou plutôt diverses sortes de mets; j'avais trouvé le moyen de cuire sans four, bien que plus tard j'en aie fait un. Mais retournons à mon journal.

Je travaillai très-assidûment pendant ces trois mois et demi à la construction de ma muraille. Le 14 avril je la fermai, me réservant de pénétrer dans mon enceinte au moyen d'une échelle, et non point d'une porte, afin qu'aucun signe extérieur ne pût trahir mon habitation.

AVRIL.

Le 16. — Je terminai mon échelle, dont je me servais ainsi : d'abord je montais sur le haut de la palissade, puis je l'amenais à moi et la replaçais en dedans. Ma demeure me parut alors complète ; car j'y avais assez de place dans l'intérieur, et rien ne pouvait venir à moi du dehors, à moins de passer d'abord par-dessus ma muraille.

Juste le lendemain que cet ouvrage fut achevé, je faillis à voir touts mes travaux renversés d'un seul coup, et à perdre moi-même la vie. Voici comment : j'étais occupé derrière ma tente, à l'entrée de ma grotte, lorsque je fus horriblement effrayé par une chose vraiment affreuse ; tout-à-coup la terre s'éboula de la voûte de ma grotte et

du flanc de la montagne qui me dominait, et deux des poteaux que j'avais placés dans ma grotte craquèrent effroyablement. Je fus remué jusque dans les entrailles ; mais, ne soupçonnant pas la cause réelle de ce fracas, je pensai seulement que c'était la voûte de ma grotte qui croulait, comme elle avait déjà croulé en partie. De peur d'être englouti je courus vers mon échelle, et, ne m'y croyant pas encore en sûreté, je passai par-dessus ma muraille, pour échapper à des quartiers de rocher que je m'attendais à voir fondre sur moi. Sitôt que j'eus posé le pied hors de ma palissade, je reconnus qu'il y avait un épouvantable tremblement de terre. Le sol sur lequel j'étais s'ébranla trois fois à environ huit minutes de distance, et ces trois secousses furent si violentes, qu'elles auraient pu renverser l'édifice le plus solide qui ait jamais été. Un fragment énorme se détacha de la cime d'un rocher situé proche de la mer, à environ un demi-mille de moi, et tomba avec un tel bruit que, de ma vie, je n'en avais entendu de pareil. L'Océan même me parut violemment agité. Je pense que les secousses avaient été plus fortes encore sous les flots que dans l'île.

N'ayant jamais rien senti de semblable, ne sachant pas même que cela existât, je fus tellement attérré que je restai là comme mort ou stupéfié, et le mouvement de la terre me donna des nausées comme à quelqu'un ballotté sur la mer. Mais le bruit de la chute du rocher me réveilla, m'arracha à ma stupeur, et me remplit d'effroi. Mon esprit n'entrevit plus alors que l'écroulement de la montagne sur ma tente et l'anéantissement de touts mes biens ; et cette idée replongea une seconde fois mon âme dans la torpeur.

Après que la troisième secousse fut passée et qu'il se

fut écoulé quelque temps sans que j'eusse rien senti de nouveau, je commençai à reprendre courage ; pourtant je n'osais pas encore repasser par-dessus ma muraille, de peur d'être enterré tout vif : je demeurais immobile, assis à terre, profondément abattu et désolé, ne sachant que résoudre et que faire. Durant tout ce temps je n'eus pas une seule pensée sérieuse de religion, si ce n'est cette banale invocation : SEIGNEUR AYEZ PITIÉ DE MOI, qui cessa en même temps que le péril.

Tandis que j'étais dans cette situation, je m'apperçus que le ciel s'obscurcissait et se couvrait de nuages comme s'il allait pleuvoir ; bientôt après le vent se leva par degrés, et en moins d'une demi-heure un terrible ouragan se déclara. La mer se couvrit tout-à-coup d'écume, les flots inondèrent le rivage, les arbres se déracinèrent : bref ce fut une affreuse tempête. Elle dura près de trois heures, ensuite elle alla en diminuant ; et au bout de deux autres heures tout était rentré dans le calme, et il commença à pleuvoir abondamment.

Cependant j'étais toujours étendu sur la terre, dans la terreur et l'affliction, lorsque soudain je fis réflexion que ces vents et cette pluie étant la conséquence du tremblement de terre, il devait être passé, et que je pouvais me hasarder à retourner dans ma grotte. Cette pensée ranima mes esprits ; et, la pluie aidant aussi à me persuader, j'allai m'asseoir dans ma tente ; mais la violence de l'orage menaçant de la renverser, je fus contraint de me retirer dans ma grotte, quoique j'y fusse fort mal à l'aise, tremblant qu'elle ne s'écroulât sur ma tête.

Cette pluie excessive m'obligea à un nouveau travail, c'est-à-dire à pratiquer une rigole au travers de mes fortifications, pour donner un écoulement aux eaux, qui, sans

cela, auraient inondé mon habitation. Après être resté quelque temps dans ma grotte sans éprouver de nouvelles secousses, je commençai à être un peu plus rassuré ; et, pour ranimer mes sens, qui avaient grand besoin de l'être, j'allai à ma petite provision, et je pris une petite goutte de *rum* ; alors, comme toujours, j'en usai très-sobrement, sachant bien qu'une fois bu il ne me serait pas possible d'en avoir d'autre.

Il continua de pleuvoir durant toute la nuit et une grande partie du lendemain, ce qui m'empêcha de sortir. L'esprit plus calme, je me mis à réfléchir sur ce que j'avais de mieux à faire. Je conclus que l'île étant sujette aux tremblements de terre, je ne devais pas vivre dans une caverne, et qu'il me fallait songer à construire une petite hutte dans un lieu découvert, que, pour ma sûreté, j'entourerais également d'un mur ; persuadé qu'en restant où j'étais, je serais un jour ou l'autre enterré tout vif.

Ces pensées me déterminèrent à éloigner ma tente de l'endroit qu'elle occupait justement au-dessous d'une montagne menaçante qui, sans nul doute, l'ensevelirait à la première secousse. Je passai les deux jours suivants, les 19 et 20 avril, à chercher où et comment je transporterais mon habitation.

La crainte d'être englouti vivant m'empêchait de dormir tranquille, et la crainte de coucher dehors, sans aucune défense, était presque aussi grande ; mais quand, regardant autour de moi, je voyais le bel ordre où j'avais mis toute chose, et combien j'étais agréablement caché et à l'abri de tout danger, j'éprouvais la plus grande répugnance à déménager.

Dans ces entrefaites je réfléchis que l'exécution de ce projet me demanderait beaucoup de temps, et qu'il me fal-

lait, malgré les risques, rester où j'étais, jusqu'à ce que je me fusse fait un campement, et que je l'eusse rendu assez sûr pour aller m'y fixer. Cette décision me tranquillisa pour un temps, et je résolus de me mettre à l'ouvrage avec toute la diligence possible, pour me bâtir dans un cercle, comme la première fois, un mur de pieux, de câbles, etc., et d'y établir ma tente quand il serait fini, mais de rester où j'étais jusqu'à ce que cet enclos fût terminé et prêt à me recevoir. C'était le 21.

Le 22. — Dès le matin j'avisai au moyen de réaliser mon dessein, mais j'étais dépourvu d'outils. J'avais trois grandes haches et une grande quantité de hachettes, — car nous avions emporté des hachettes pour trafiquer avec les Indiens ; — mais à force d'avoir coupé et taillé des bois durs et noueux, elles étaient toutes émoussées et ébréchées. Je possédais bien une pierre à aiguiser, mais je ne pouvais la faire tourner en même temps que je repassais. Cette difficulté me coûta autant de réflexions qu'un homme d'état pourrait en dépenser sur un grand point de politique, ou un juge sur une question de vie ou de mort. Enfin j'imaginai une roue à laquelle j'attachai un cordon, pour la mettre en mouvement au moyen de mon pied tout en conservant mes deux mains libres.

Nota. Je n'avais jamais vu ce procédé mécanique en Angleterre, ou du moins je ne l'avais point remarqué, quoique j'aie observé depuis qu'il y est très-commun; en outre, cette pierre était très-grande et très-lourde, et je passai une semaine entière à amener cette machine à perfection.

Les 28 et 29. — J'employai ces deux jours à aiguiser mes outils, le procédé pour faire tourner ma pierre allant très-bien.

Le 30. — M'étant apperçu depuis long-temps que ma provision de biscuits diminuait, j'en fis la revue et je me réduisis à un biscuit par jour, ce qui me rendit le cœur très-chagrin.

MAI.

Le 1er. — Le matin, en regardant du côté de la mer, à la marée basse, j'apperçus par extraordinaire sur le rivage quelque chose de gros qui ressemblait assez à un tonneau; quand je m'en fus approché, je vis que c'était un baril et quelques débris du vaisseau qui avaient été jetés sur le rivage par le dernier ouragan. Portant alors mes regards vers la carcasse du vaisseau, il me sembla qu'elle sortait au-dessus de l'eau plus que de coutume. J'examinai le baril qui était sur la grève, je reconnus qu'il contenait de la poudre à canon, mais qu'il avait pris l'eau et que cette poudre ne formait plus qu'une masse aussi dure qu'une pierre. Néanmoins, provisoirement, je le roulai plus loin sur le rivage, et je m'avançai sur les sables le plus près possible de la coque du navire, afin de mieux la voir.

Quand je fus descendu tout proche, je trouvai sa position étonnamment changée. Le château de proue, qui d'abord était enfoncé dans le sable, était alors élevé de six pieds au moins, et la poupe, que la violence de la mer avait brisée et séparée du reste peu de temps après que j'y eus fait mes dernières recherches, avait été lancée, pour ainsi dire, et jetée sur le côté. Le sable s'était tellement amoncelé près de l'arrière, que là où auparavant une grande étendue d'eau m'empêchait d'approcher à plus d'un quart de mille sans me mettre à la nage, je pouvais marcher jusqu'au vaisseau quand la marée était basse. Je fus d'abord

surpris de cela, mais bientôt je conclus que le tremblement de terre devait en être la cause; et, comme il avait augmenté le bris du vaisseau, chaque jour il venait au rivage quantité de choses que la mer avait détachées, et que les vents et les flots roulaient par degrés jusqu'à terre.

Ceci vint me distraire totalement de mon dessein de changer d'habitation, et ma principale affaire, ce jour-là, fut de chercher à pénétrer dans le vaisseau : mais je vis que c'était une chose que je ne devais point espérer, car son intérieur était encombré de sable. Néanmoins, comme j'avais appris à ne désespérer de rien, je résolus d'en arracher par morceaux ce que je pourrais, persuadé que tout ce que j'en tirerais me serait de quelque utilité.





Le Songe.

Le 3. — Je commençai par scier un bau qui maintenait la partie supérieure proche le gaillard d'arrière, et, quand je l'eus coupé, j'ôtai tout ce que je pus du sable qui embarrassait la portion la plus élevée ; mais, la marée venant à monter, je fus obligé de m'en tenir là pour cette fois.

Le 4. — J'allai à la pêche, mais je ne pris aucun poisson que j'osasse manger ; ennuyé de ce passe-temps, j'étais sur le point de me retirer, quand j'attrapai un petit dauphin. Je m'étais fait une grande ligne avec du fil de caret, mais je n'avais point d'hameçons ; néanmoins je prenais assez de poisson et tout autant que je m'en souciais. Je l'exposais au soleil et je le mangeais sec.

Le 5. — Je travaillai sur la carcasse ; je coupai un second bau, et je tirai des ponts trois grandes planches de sapin ; je les liai ensemble, et les fis flotter vers le rivage quand vint le flot de la marée.

Le 6. — Je travaillai sur la carcasse ; j'en arrachai quantité de chevilles et autres ferrures ; ce fut une rude besogne. Je rentrai chez moi très-fatigué, et j'eus envie de renoncer à ce sauvetage.

Le 7. — Je retournai à la carcasse, mais non dans l'intention d'y travailler ; je trouvai que par son propre poids elle s'était affaissée depuis que les baux étaient sciés, et que plusieurs pièces du bâtiment semblaient se détacher. Le fond de la cale était tellement entr'ouvert, que je pouvais voir dedans : elle était presque emplie de sable et d'eau.

Le 8. — J'allai à la carcasse, et je portai avec moi une pince pour démanteler le pont, qui pour lors était entièrement débarrassé d'eau et de sable ; j'enfonçai deux planches que j'amenai aussi à terre avec la marée. Je laissai là ma pince pour le lendemain.

Le 9. — J'allai à la carcasse, et avec mon levier je pratiquai une ouverture dans la coque du bâtiment ; je sentis plusieurs tonneaux, que j'ébranlai avec la pince sans pouvoir les défoncer. Je sentis également le rouleau de plomb

d'Angleterre ; je le remuai, mais il était trop lourd pour que je pusse le transporter.

Les 10, 11, 12, 13 et 14. — J'allai chaque jour à la carcasse, et j'en tirai beaucoup de pièces de charpente, des bordages, des planches et deux ou trois cents livres de fer.

Le 15. — Je portai deux haches, pour essayer si je ne pourrais point couper un morceau du rouleau de plomb en y appliquant le taillant de l'une, que j'enfoncerais avec l'autre ; mais, comme il était recouvert d'un pied et demi d'eau environ, je ne pus frapper aucun coup qui portât.

Le 16. — Il avait fait un grand vent durant la nuit, la carcasse paraissait avoir beaucoup souffert de la violence des eaux ; mais je restai si long-temps dans les bois à attraper des pigeons pour ma nourriture, que la marée m'empêcha d'aller au bâtiment ce jour-là.

Le 17. — J'apperçus quelques morceaux des débris jetés sur le rivage, à deux milles de moi environ; je m'assurai de ce que ce pouvait être, et je trouvai que c'était une pièce de l'éperon, trop pesante pour que je l'emportasse.

Le 24. — Chaque jour jusqu'à celui-ci je travaillai sur la carcasse, et j'en ébranlai si fortement plusieurs parties à l'aide de ma pince, qu'à la première grande marée flottèrent plusieurs futailles et deux coffres de matelot ; mais, comme le vent soufflait de la côte, rien ne vint à terre ce jour-là, si ce n'est quelques membrures et une barrique pleine de porc du Brésil que l'eau et le sable avaient gâté.

Je continuai ce travail jusqu'au 15 juin, en en exceptant le temps nécessaire pour me procurer des aliments, que je fixai toujours, durant cette occupation, à la marée

haute, afin que je pusse être prêt pour le jusant. Alors j'avais assez amassé de charpentes, de planches et de ferrures pour construire un bon bateau si j'eusse su comment. Je parvins aussi à recueillir, en différentes fois et en différents morceaux, près de cent livres de plomb laminé.

JUIN.

Le 16. — En descendant sur le rivage je trouvai un grand chélone ou tortue de mer, le premier que je vis. C'était assurément pure mauvaise chance, car ils n'étaient pas rares sur cette terre; et s'il m'était arrivé d'être sur le côté opposé de l'île, j'aurais pu en avoir par centaines touts les jours, comme je le fis plus tard; mais peut-être les aurais-je payés assez cher.

Le 17. — J'employai ce jour à faire cuire ma tortue: je trouvai dedans soixante œufs, et sa chair me parut la plus agréable et la plus savoureuse que j'eusse goûtée de ma vie, n'ayant eu d'autre viande que celle de chèvre ou d'oiseau depuis que j'avais abordé à cet horrible séjour.

Le 18. — Il plut toute la journée, et je ne sortis pas. La pluie me semblait froide, j'étais transi, chose extraordinaire dans cette latitude.

Le 19. — J'étais fort mal, et je grelottais comme si le temps eût été froid.

Le 20. — Je n'eus pas de repos de toute la nuit, mais la fièvre et de violentes douleurs dans la tête.

Le 21. — Je fus très-mal, et effrayé presque à la mort par l'appréhension d'être en ma triste situation, malade et sans secours. Je priai Dieu pour la première fois depuis la tourmente essuyée au large de Hull; mais je savais

à peine ce que je disais ou pourquoi je le disais : toutes mes pensées étaient confuses.

Le 22. — J'étais un peu mieux, mais dans l'affreuse transe de faire une maladie.

Le 23. — Je fus derechef fort mal ; j'étais glacé et frissonnant et j'avais une violente migraine.

Le 24. — Beaucoup de mieux.

Le 25. — Fièvre violente ; l'accès, qui me dura sept heures, était alternativement froid et chaud et accompagné de sueurs affaiblissantes.

Le 26. — Il y eut du mieux; et, comme je n'avais point de vivres, je pris mon fusil, mais je me sentis très-faible. Cependant je tuai une chèvre, que je traînai jusque chez moi avec beaucoup de difficulté ; j'en grillai quelques morceaux, que je mangeai. J'aurais désiré les faire bouillir pour avoir du consommé, mais je n'avais point de pot.

Le 27. — La fièvre redevint si aiguë, que je restai au lit tout le jour, sans boire ni manger. Je mourais de soif, mais j'étais si affaibli que je n'eus pas la force de me lever pour aller chercher de l'eau. J'invoquai Dieu de nouveau, mais j'étais dans le délire ; et quand il fut passé, j'étais si ignorant que je ne savais que dire ; seulement j'étais étendu et je criais : — Seigneur, jette un regard sur moi ! Seigneur, aie pitié de moi ! Seigneur, fais-moi miséricorde ! Je suppose que je ne fis rien autre chose pendant deux ou trois heures, jusqu'à ce que, l'accès ayant cessé, je m'endormis pour ne me réveiller que fort avant dans la nuit. A mon réveil, je me sentis soulagé, mais faible et excessivement altéré. Néanmoins, comme je n'avais point d'eau dans toute mon habitation, je fus forcé de rester couché jusqu'au matin, et je me ren-

dormis. Dans ce second sommeil j'eus ce terrible songe :

Il me semblait que j'étais étendu sur la terre, en dehors de ma muraille, à la place où je me trouvais quand après le tremblement de terre éclata l'ouragan, et que je voyais un homme qui, d'une nuée épaisse et noire, descendait à terre au milieu d'un tourbillon éclatant de lumière et de feu. Il était de pied en cap resplendissant comme une flamme, tellement que je ne pouvais le fixer du regard. Sa contenance était vraiment effroyable : la dépeindre par des mots serait impossible. Quand il posa le pied sur le sol la terre me parut s'ébranler, juste comme elle avait fait lors du tremblement, et tout l'air sembla, en mon imagination, sillonné de traits de feu.

A peine était-il descendu sur la terre qu'il s'avança pour me tuer avec une longue pique qu'il tenait à la main ; et, quand il fut parvenu vers une éminence peu éloignée, il me parla, et j'ouïs une voix si terrible qu'il me serait impossible d'exprimer la terreur qui s'empara de moi ; tout ce que je puis dire, c'est que j'entendis ceci : — « PUISQUE TOUTES CES CHOSES NE T'ONT POINT PORTÉ AU REPENTIR, TU MOURRAS ! » — A ces mots il me sembla qu'il levait sa lance pour me tuer.

Que nul de ceux qui liront jamais cette relation ne s'attende à ce que je puisse dépeindre les angoisses de mon âme lors de cette terrible vision, qui me fit souffrir même durant mon rêve ; et il ne me serait pas plus possible de rendre l'impression qui resta gravée dans mon esprit après mon réveil, après que j'eus reconnu que ce n'était qu'un songe.

J'avais, hélas ! perdu toute connaissance de Dieu ; ce que je devais aux bonnes instructions de mon père avait été effacé par huit années successives de cette vie licen-

cieuse que mènent les gens de mer, et par la constante et seule fréquentation de tout ce qui était, comme moi, pervers et libertin au plus haut degré. Je ne me souviens pas d'avoir eu pendant tout ce temps une seule pensée qui tendît à m'élever à Dieu ou à me faire descendre en moi-même pour réfléchir sur ma conduite.

Sans désir du bien, sans conscience du mal, j'étais plongé dans une sorte de stupidité d'âme. Je valais tout au juste ce qu'on pourrait supposer valoir le plus endurci, le plus insouciant, le plus impie d'entre touts nos marins, n'ayant pas le moindre sentiment, ni de crainte de Dieu dans les dangers, ni de gratitude après la délivrance.

En se remémorant la portion déjà passée de mon histoire, on répugnera moins à me croire lorsque j'ajouterai qu'à travers la foule de misères qui jusqu'à ce jour m'étaient advenues je n'avais pas eu une seule fois la pensée que c'était la main de Dieu qui me frappait, que c'était un juste châtiment pour ma faute, pour ma conduite rebelle à mon père, pour l'énormité de mes péchés présents, ou pour le cours général de ma coupable vie. Lors de mon expédition désespérée sur la côte d'Afrique, je n'avais jamais songé à ce qu'il adviendrait de moi, ni souhaité que Dieu me dirigeât dans ma course, ni qu'il me gardât des dangers qui vraisemblablement m'environnaient, soit de la voracité des bêtes, soit de la cruauté des Sauvages. Je ne prenais aucun souci de Dieu ou de la Providence j'obéissais purement, comme la brute, aux mouvements de ma nature, et c'était tout au plus si je suivais les principes du sens commun.

Quand je fus délivré et recueilli en mer par le capitaine portugais, qui en usa si bien avec moi et me traita avec tant d'équité et de bienveillance, je n'eus pas le moin-

dre sentiment de gratitude. Après mon second naufrage, après que j'eus été ruiné et en danger de périr à l'abord de cette île, bien loin d'avoir quelques remords et de regarder ceci comme un châtiment du Ciel, seulement je me disais souvent que j'étais un malheureux chien, né pour être toujours misérable.





La Sainte Bible.

Il est vrai qu'aussitôt que j'eus pris terre et que j'eus vu que tout l'équipage était noyé et moi seul épargné, je tombai dans une sorte d'extase et de ravissement d'âme qui, fécondés de la grâce de Dieu, auraient pu aboutir à une sincère reconnaissance ; mais cet élancement passa comme un éclair,

et se termina en un commun mouvement de joie de se retrouver en vie [1], sans la moindre réflexion sur la bonté signalée de la main qui m'avait préservé, qui m'avait mis à part pour être préservé, tandis que tout le reste avait péri ; je ne me demandai pas même pourquoi la Providence avait eu ainsi pitié de moi. Ce fut une joie toute semblable à celle qu'éprouvent communément les marins qui abordent à terre après un naufrage, dont ils noient le souvenir dans un *bowl* de *punch*, et qu'ils oublient presque aussitôt qu'il est passé. — Et tout le cours de ma vie avait été comme cela !

Même, lorsque dans la suite des considérations obligées m'eurent fait connaître ma situation, et en quel horrible lieu j'avais été jeté hors de toute société humaine, sans aucune espérance de secours, et sans aucun espoir de délivrance, aussitôt que j'entrevis la possibilité de vivre et que je ne devais point périr de faim tout le sentiment de mon affliction s'évanouit ; je commençai à être fort aise : je me mis à travailler à ma conservation et à ma subsistance, bien éloigné de m'affliger de ma position comme d'un jugement du Ciel, et de penser que le bras de Dieu s'était appesanti sur moi. De semblables pensées n'avaient pas accoutumé de me venir à l'esprit.

La croissance du blé, dont j'ai fait mention dans mon JOURNAL, eut premièrement une petite influence sur moi ; elle me toucha assez fortement aussi long-temps que j'y crus voir quelque chose de miraculeux ; mais dès que cette idée tomba, l'impression que j'en avais reçue tomba avec elle, ainsi que je l'ai déjà dit.

Il en fut de même du tremblement de terre, quoique

[1] *A mere common flight of joy* ; UN LUMIGNON AUSSITÔT ÉTEINT QU'ALLUMÉ. Traduction de Saint-Hyacinthe.

rien en soi ne saurait être plus terrible, ni conduire plus immédiatement à l'idée de la puissance invisible qui seule gouverne de si grandes choses ; néanmoins, à peine la première frayeur passée, l'impression qu'il avait faite sur moi s'en alla aussi : je n'avais pas plus le sentiment de Dieu ou de ses jugements et que ma présente affliction était l'œuvre de ses mains, que si j'avais été dans l'état le plus prospère de la vie.

Mais quand je tombai malade et que l'image des misères de la mort vint peu à peu se placer devant moi, quand mes esprits commencèrent à s'affaisser sous le poids d'un mal violent et que mon corps fut épuisé par l'ardeur de la fièvre, ma conscience, si long-temps endormie, se réveilla ; je me reprochai ma vie passée, dont l'insigne perversité avait provoqué la justice de Dieu à m'infliger des châtiments inouïs et à me traiter d'une façon si cruelle.

Ces réflexions m'oppressèrent dès le deuxième ou le troisième jour de mon indisposition, et dans la violence de la fièvre et des âpres reproches de ma conscience, elles m'arrachèrent quelques paroles qui ressemblaient à une prière adressée à Dieu. Je ne puis dire cependant que ce fut une prière faite avec ferveur et confiance, ce fut plutôt un cri de frayeur et de détresse. Le désordre de mes esprits, mes remords cuisants, l'horreur de mourir dans un si déplorable état et de poignantes appréhensions, me faisaient monter des vapeurs au cerveau, et, dans ce trouble de mon âme, je ne savais ce que ma langue articulait ; ce dut être toutefois quelque exclamation comme celle-ci : — « SEIGNEUR ! QUELLE MISÉRABLE CRÉATURE JE SUIS ! SI JE VIENS A ÊTRE MALADE, ASSURÉMENT JE MOURRAI FAUTE DE SECOURS ! SEIGNEUR, QUE DEVIENDRAI-JE ? » — Alors des larmes coulèrent en abondance de mes yeux, et il se

passa un long temps avant que je pusse en proférer davantage.

Dans cet intervalle me revinrent à l'esprit les bons avis de mon père, et sa prédiction, dont j'ai parlé au commencement de cette histoire, que si je faisais ce coup de tête Dieu ne me bénirait point, et que j'aurais dans la suite tout le loisir de réfléchir sur le mépris que j'aurais fait de ses conseils lorsqu'il n'y aurait personne qui pût me prêter assistance. — « Maintenant, dis-je à haute voix, les paroles de mon cher père sont accomplies, la justice de Dieu m'a atteint, et je n'ai personne pour me secourir ou m'entendre. J'ai méconnu la voix de la Providence, qui m'avait généreusement placé dans un état et dans un rang où j'aurais pu vivre dans l'aisance et dans le bonheur; mais je n'ai point voulu concevoir cela, ni apprendre de mes parents à connaître les biens attachés à cette condition. Je les ai délaissés pleurant sur ma folie; et maintenant, abandonné, je pleure sur les conséquences de cette folie. J'ai refusé leur aide et leur appui, qui auraient pu me produire dans le monde et m'y rendre toute chose facile; maintenant j'ai des difficultés à combattre contre lesquelles la nature même ne prévaudrait pas, et je n'ai ni assistance, ni aide, ni conseil, ni réconfort. » — Et je m'écriai alors : — « SEIGNEUR, VIENS A MON AIDE, CAR JE SUIS DANS UNE GRANDE DÉTRESSE ! »

Ce fut la première prière, si je puis l'appeler ainsi, que j'eusse faite depuis plusieurs années. Mais je retourne à mon JOURNAL.

Le 28. — Un tant soit peu soulagé par le repos que j'avais pris, et mon accès étant tout-à-fait passé, je me levai. Quoique je fusse encore plein de l'effroi et de la terreur de mon rêve; je fis réflexion cependant que l'accès de

fièvre reviendrait le jour suivant, et qu'il fallait en ce moment me procurer de quoi me rafraîchir et me soutenir quand je serais malade. La première chose que je fis, ce fut de mettre de l'eau dans une grande bouteille carrée et de la placer sur ma table, à portée de mon lit ; puis, pour enlever la crudité et la qualité fiévreuse de l'eau, j'y versai et mêlai environ un quart de pinte de *rum*. J'aveins alors un morceau de viande de bouc, je le fis griller sur des charbons, mais je n'en pus manger que fort peu. Je sortis pour me promener ; mais j'étais très-faible et très-mélancolique, j'avais le cœur navré de ma misérable condition et j'appréhendais le retour de mon mal pour le lendemain. A la nuit je fis mon souper de trois œufs de tortue, que je fis cuire sous la cendre, et que je mangeai à la coque, comme on dit. Ce fut là, autant que je puis m'en souvenir, le premier morceau pour lequel je demandai la bénédiction de Dieu depuis qu'il m'avait donné la vie.

Après avoir mangé, j'essayai de me promener ; mais je me trouvai si affaibli que je pouvais à peine porter mon mousquet, — car je ne sortais jamais sans lui. — Aussi je n'allai pas loin, et je m'assis à terre, contemplant la mer qui s'étendait devant moi calme et douce. Tandis que j'étais assis là il me vint à l'esprit ces pensées :

« Qu'est-ce que la terre et la mer dont j'ai vu tant de régions ? d'où cela a-t-il été produit ? que suis-je moi-même ? que sont toutes les créatures, sauvages ou policées, humaines ou brutes ? d'où sortons-nous ?

» Sûrement nous avons touts été faits par quelque secrète puissance, qui a formé la terre et l'océan, l'air et les cieux, mais quelle est-elle ? »

J'inférai donc naturellement de ces propositions que c'est Dieu qui a créé tout cela. — « Bien ! Mais si Dieu a fait

toutes ces choses, il les guide et les gouverne toutes, ainsi que tout ce qui les concerne ; car l'Être qui a pu engendrer toutes ces choses doit certainement avoir la puissance de les conduire et de les diriger.

» S'il en est ainsi, rien ne peut arriver dans le grand département de ces œuvres sans sa connaissance ou sans son ordre.

» Et si rien ne peut arriver sans qu'il le sache, il sait que je suis ici dans une affreuse condition, et si rien n'arrive sans son ordre, il a ordonné que tout ceci m'advînt. »

Il ne se présenta rien à mon esprit qui pût combattre une seule de ces conclusions ; c'est pourquoi je demeurai convaincu que Dieu avait ordonné tout ce qui m'était survenu, et que c'était par sa volonté que j'avais été amené à cette affreuse situation, Dieu seul étant le maître non-seulement de mon sort, mais de toutes choses qui se passent dans le monde ; et il s'ensuivit immédiatement cette réflexion :

« Pourquoi Dieu a-t-il agi ainsi envers moi ? Qu'ai-je fait pour être ainsi traité ? »

Alors ma conscience me retint court devant cet examen, comme si j'avais blasphémé, et il me sembla qu'une voix me criait : — « Malheureux ! tu demandes ce que tu as fait ? Jette un regard en arrière sur ta vie coupable et dissipée, et demande-toi ce que tu n'as pas fait ! Demande pourquoi tu n'as pas été anéanti il y a long-temps ? pourquoi tu n'as pas été noyé dans la rade d'Yarmouth ? pourquoi tu n'as pas été tué dans le combat lorsque le corsaire de Sallé captura le vaisseau ? pourquoi tu n'as pas été dévoré par les bêtes féroces de la côte d'Afrique, ou englouti LA,

quand tout l'équipage périt excepté toi? Et après cela te rediras-tu : Qu'ai-je donc fait?

Ces réflexions me stupéfièrent; je ne trouvai pas un mot à dire, pas un mot à me répondre. Triste et pensif, je me relevai, je rebroussai vers ma retraite, et je passai par-dessus ma muraille, comme pour aller me coucher; mais mon esprit était péniblement agité, je n'avais nulle envie de dormir. Je m'assis sur une chaise, et j'allumai ma lampe, car il commençait à faire nuit. Comme j'étais alors fortement préoccupé du retour de mon indisposition, il me revint en la pensée que les Brésiliens, dans toutes leurs maladies, ne prennent d'autres remèdes que leur tabac, et que dans un de mes coffres j'en avais un bout de rouleau tout-à-fait préparé, et quelque peu de vert non complètement trié.

J'allai à ce coffre, conduit par le Ciel sans doute, car j'y trouvai tout à la fois la guérison de mon corps et de mon âme. Je l'ouvris et j'y trouvai ce que je cherchais, le tabac; et, comme le peu de livres que j'avais sauvés y étaient aussi renfermés, j'en tirai une des Bibles dont j'ai parlé plus haut, et que jusque alors je n'avais pas ouvertes, soit faute de loisir, soit par indifférence. J'aveins donc une Bible, et je l'apportai avec le tabac sur ma table.

Je ne savais quel usage faire de ce tabac, ni s'il était convenable ou contraire à ma maladie; pourtant j'en fis plusieurs essais, comme si j'avais décidé qu'il devait être bon d'une façon ou d'une autre. J'en mis d'abord un morceau de feuille dans ma bouche et je le chiquai : cela m'engourdit de suite le cerveau, parce que ce tabac était vert et fort, et que je n'y étais pas très-accoutumé. J'en fis ensuite infuser pendant une heure ou deux dans un peu de *rum* pour prendre cette potion en me couchant; enfin j'en fis brûler

sur un brasier, et je me tins le nez au-dessus aussi près et aussi long-temps que la chaleur et la virulence purent me le permettre ; j'y restai presque jusqu'à suffocation.

Durant ces opérations je pris la Bible et je commençai à lire ; mais j'avais alors la tête trop troublée par le tabac pour supporter une lecture. Seulement, ayant ouvert le livre au hasard, les premières paroles que je rencontrai furent celles-ci : — « INVOQUE-MOI AU JOUR DE TON AFFLICTION, ET JE TE DÉLIVRERAI, ET TU ME GLORIFIERAS. »





La Savane.

Ces paroles étaient tout-à-fait applicables à ma situation ; elles firent quelque impression sur mon esprit au moment où je les lus, moins pourtant qu'elles n'en firent par la suite ; car le mot délivrance n'avait pas de son pour moi, si je puis m'exprimer ainsi. C'était chose si éloignée et à mon sen-

timent si impossible, que je commençai à parler comme firent les enfants d'Israël quand il leur fut promis de la chair à manger — « DIEU PEUT-IL DRESSER UNE TABLE DANS LE DÉSERT? » — moi je disais : — « DIEU LUI-MÊME PEUT-IL ME TIRER DE CE LIEU? » — Et, comme ce ne fut qu'après de longues années que quelque lueur d'espérance brilla, ce doute prévalait très-souvent dans mon esprit; mais, quoi qu'il en soit, ces paroles firent une très-grande impression sur moi, et je méditai sur elles fréquemment. Cependant il se faisait tard, et le tabac m'avait, comme je l'ai dit, tellement appesanti la tête qu'il me prit envie de dormir, de sorte que, laissant ma lampe allumée dans ma grotte, de crainte que je n'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit, j'allai me mettre au lit; mais avant de me coucher, je fis ce que je n'avais fait de ma vie, je m'agenouillai et je priai Dieu d'accomplir pour moi la promesse de me délivrer si je l'invoquais au jour de ma détresse. Après cette prière brusque et incomplète je bus le *rum* dans lequel j'avais fait tremper le tabac; mais il en était si chargé et si fort que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je l'avalai. Là-dessus je me mis au lit et je sentis aussitôt cette potion me porter violemment à la tête; mais je tombai dans un si profond sommeil que je ne m'éveillai que le lendemain vers trois heures de l'après-midi, autant que j'en pus juger par le soleil; je dirai plus, je suis à peu près d'opinion que je dormis tout le jour, toute la nuit suivante et une partie du surlendemain; car autrement je ne sais comment j'aurais pu oublier une journée dans mon calcul des jours de la semaine, ainsi que je le reconnus quelques années après. Si j'avais commis cette erreur en traçant et retraçant la même ligne, j'aurais dû oublier plus d'un jour. Un fait certain, c'est que j'eus ce

mécompte, et que je ne sus jamais d'où il était provenu.

Quoi qu'il en soit, quand je me réveillai je me trouvai parfaitement rafraîchi, et l'esprit dispos et joyeux. Lorsque je fus levé je me sentis plus fort que la veille ; mon estomac était mieux, j'avais faim ; bref, je n'eus pas d'accès le lendemain, et je continuai d'aller de mieux en mieux. Ceci se passa le 29.

Le 30. — C'était mon bon jour, mon jour d'intermittence. Je sortis avec mon mousquet, mais j'eus le soin de ne point trop m'éloigner. Je tuai un ou deux oiseaux de mer, assez semblables à des oies sauvages ; je les apportai au logis ; mais je ne fus point tenté d'en manger, et je me contentai de quelques œufs de tortue, qui étaient fort bons. Le soir je réitérai la médecine, que je supposais m'avoir fait du bien, — je veux dire le tabac infusé dans du *rum*, — seulement j'en bus moins que la première fois ; je n'en mâchai point et je ne pris pas de fumigation. Néanmoins, le jour suivant, qui était le 1er juillet, je ne fus pas aussi bien que je l'avais espéré, j'eus un léger ressentiment de frisson, mais ce ne fut que peu de chose.

JUILLET.

Le 2. — Je réitérai ma médecine des trois manières ; je me l'administrai comme la première fois, et je doublai la quantité de ma potion.

Le 3. — La fièvre me quitta pour tout de bon ; cependant je ne recouvrai entièrement mes forces que quelques semaines après. Pendant cette convalescence, je réfléchis beaucoup sur cette parole : — « Je te délivrerai ; » — et l'impossibilité de ma délivrance se grava si avant en mon

esprit, qu'elle lui défendit tout espoir. Mais, tandis que je me décourageais avec de telles pensées, tout à coup j'avisai que j'étais si préoccupé de la délivrance de ma grande affliction, que je méconnaissais la faveur que je venais de recevoir, et je m'adressai alors moi-même ces questions : — « N'ai-je pas été miraculeusement délivré d'une maladie, de la plus déplorable situation qui puisse être et qui était si épouvantable pour moi? Quelle attention ai-je fait à cela? Comment ai-je rempli mes devoirs? Dieu m'a délivré et je ne l'ai point glorifié ; c'est-à-dire je n'ai point été reconnaissant, je n'ai point confessé cette délivrance ; comment en attendrais-je une plus grande encore? »

Ces réflexions pénétrèrent mon cœur ; je me jetai à genoux, et je remerciai Dieu à haute voix de m'avoir sauvé de cette maladie.

Le 4. — Dans la matinée je pris la Bible, et, commençant par le Nouveau-Testament, je m'appliquai sérieusement à sa lecture, et je m'imposai la loi d'y vaquer chaque matin et chaque soir, sans m'astreindre à certain nombre de chapitres, mais en poursuivant aussi long-temps que je le pourrais. Au bout de quelque temps que j'observais religieusement cette pratique, je sentis mon cœur sincèrement et profondément contrit de la perversité de ma vie passée. L'impression de mon songe se raviva, et ces paroles : — « TOUTES CES CHOSES NE T'ONT POINT AMENÉ A REPENTANCE » — m'affectèrent réellement l'esprit. C'est cette repentance que je demandais instamment à Dieu, lorsqu'un jour, lisant la Sainte Écriture, je tombai providentiellement sur ce passage : — « IL EST EXALTÉ PRINCE ET SAUVEUR POUR DONNER REPENTANCE ET POUR DONNER RÉMISSION. — Je laissai choir le livre, et, élevant mon cœur et mes mains vers le Ciel dans une sorte d'extase de

joie, je m'écriai : — « JÉSUS, FILS DE DAVID, JÉSUS, TOI SUBLIME PRINCE ET SAUVEUR, DONNE MOI REPENTANCE ! »

Ce fut là réellement la première fois de ma vie que je fis une prière ; car je priai alors avec le sentiment de ma misère et avec une espérance toute biblique fondée sur la parole consolante de Dieu, et dès lors je conçus l'espoir qu'il m'exaucerait.

Le passage — « INVOQUE-MOI, ET JE TE DÉLIVRERAI », — me parut enfin contenir un sens que je n'avais point saisi ; jusque-là je n'avais eu notion d'aucune chose qui pût être appelée délivrance, si ce n'est l'affranchissement de la captivité où je gémissais ; car, bien que je fusse dans un lieu étendu, cependant cette île était vraiment une prison pour moi, et cela dans le pire sens de ce mot. Mais alors j'appris à voir les choses sous un autre jour : je jetai un regard en arrière sur ma vie passée avec une telle horreur, et mes péchés me parurent si énormes, que mon âme n'implora plus de Dieu que la délivrance du fardeau de ses fautes, qui l'oppressait. Quant à ma vie solitaire, ce n'était plus rien ; je ne priais seulement pas Dieu de m'en affranchir, je n'y pensais pas : touts mes autres maux n'étaient rien au prix de celui-ci. J'ajoute enfin ceci pour bien faire entendre à quiconque lira cet écrit qu'à prendre le vrai sens des choses, c'est une plus grande bénédiction d'être délivré du poids d'un crime que d'une affliction.

Mais laissons cela, et retournons à mon JOURNAL.

Quoique ma vie fût matériellement toujours aussi misérable, ma situation morale commençait cependant à s'amé-

liorer. Mes pensées étant dirigées par une constante lecture de l'Écriture Sainte, et par la prière vers des choses d'une nature plus élevée, j'y puisais mille consolations qui m'avaient été jusqu'alors inconnues; et comme ma santé et ma vigueur revenaient, je m'appliquais à me pourvoir de tout ce dont j'avais besoin et à me faire une habitude de vie aussi régulière qu'il m'était possible.

Du 4 au 14. — Ma principale occupation fut de me promener avec mon fusil à la main; mais je faisais mes promenades fort courtes, comme un homme qui rétablit ses forces au sortir d'une maladie; car il serait difficile d'imaginer combien alors j'étais bas, et à quel degré de faiblesse j'étais réduit. Le remède dont j'avais fait usage était tout-à-fait nouveau, et n'avait peut-être jamais guéri de fièvres auparavant; aussi ne puis-je recommander à qui que ce soit d'en faire l'expérience : il chassa, il est vrai, mes accès de fièvre, mais il contribua beaucoup à m'affaiblir, et me laissa pour quelque temps des tremblements nerveux et des convulsions dans touts les membres.

J'appris aussi en particulier de cette épreuve que c'était la chose la plus pernicieuse à la santé que de sortir dans la saison pluvieuse, surtout si la pluie était accompagnée de tempêtes et d'ouragans. Or, comme les pluies qui tombaient dans la saison sèche étaient toujours accompagnées de violents orages, je reconnus qu'elles étaient beaucoup plus dangereuses que celles de septembre et d'octobre.

Il y avait près de dix mois que j'étais dans cette île infortunée; toute possibilité d'en sortir semblait m'être ôtée à toujours, et je croyais fermement que jamais créature humaine n'avait mis le pied en ce lieu. Mon ha-

bitation étant alors à mon gré parfaitement mise à couvert, j'avais un grand désir d'entreprendre une exploration plus complète de l'île, et de voir si je ne découvrirais point quelques productions que je ne connaissais point encore.

Ce fut le 15 que je commençai à faire cette visite exacte de mon île. J'allai d'abord à la crique dont j'ai déjà parlé, et où j'avais abordé avec mes radeaux. Quand j'eus fait environ deux mille en la côtoyant, je trouvai que le flot de la marée ne remontait pas plus haut, et que ce n'était plus qu'un petit ruisseau d'eau courante très-douce et très-bonne. Comme c'était dans la saison sèche, il n'y avait presque point d'eau dans certains endroits, ou au moins point assez pour que le courant fût sensible.

Sur les bords de ce ruisseau je trouvai plusieurs belles savanes ou prairies unies, douces et couvertes de verdures. Dans leurs parties élevées proche des hautes terres, qui, selon toute apparence, ne devaient jamais être inondées, je découvris une grande quantité de tabacs verts, qui jetaient de grandes et fortes tiges. Il y avait là diverses autres plantes que je ne connaissais point, et qui peut-être avaient des vertus que je ne pouvais imaginer.

Je me mis à chercher le manioc, dont la racine ou cassave sert à faire du pain aux Indiens de tout ce climat; il me fut impossible d'en découvrir. Je vis d'énormes plantes d'agave ou d'aloès, mais je n'en connaissais pas encore les propriétés. Je vis aussi quelques cannes à sucre sauvages, et, faute de culture, imparfaites. Je me contentai de ces découvertes pour cette fois, et je m'en revins en réfléchissant au moyen par lequel je pourrais m'instruire de la vertu et de la bonté des plantes et des fruits que je découvrirais; mais je n'en vins à aucune conclusion; car j'avais si peu

observé pendant mon séjour au Brésil, que je connaissais peu les plantes des champs, ou du moins le peu de connaissance que j'en avais acquis ne pouvait alors me servir de rien dans ma détresse.





Vendanges.

Le lendemain, le 16, je repris le même chemin, et, après m'être avancé un peu plus que je n'avais fait la veille, je vis que le ruisseau et les savanes ne s'étendaient pas au-delà, et que la campagne commençait à être plus boisée. Là je trouvai différents fruits, particulièrement des

melons en abondance sur le sol, et des raisins sur les arbres, où les vignes s'étaient entrelacées ; les grappes étaient juste dans leur primeur, bien fournies et bien mûres. C'était là une surprenante découverte, j'en fus excessivement content ; mais je savais par expérience qu'il ne fallait user que modérément de ces fruits ; je me ressouvenais d'avoir vu mourir, tandis que j'étais en Barbarie, plusieurs de nos Anglais qui s'y trouvaient esclaves, pour avoir gagné la fièvre et des ténesmes en mangeant des raisins avec excès. Je trouvai cependant moyen d'en faire un excellent usage en les faisant sécher et passer au soleil comme des raisins de garde ; je pensai que de cette manière ce serait un manger aussi sain qu'agréable pour la saison où je n'en pourrais avoir de frais : mon espérance ne fut point trompée.

Je passai là tout l'après-midi, et je ne retournai point à mon habitation ; ce fut la première fois que je puis dire avoir couché hors de chez moi. A la nuit j'eus recours à ma première ressource : je montai sur un arbre, où je dormis parfaitement. Le lendemain au matin, poursuivant mon exploration, je fis près de quatre milles, autant que j'en pus juger par l'étendue de la vallée, et je me dirigeai toujours droit au Nord, ayant des chaînes de collines au Nord et au Sud de moi.

Au bout de cette marche je trouvai un pays découvert qui semblait porter sa pente vers l'Ouest ; une petite source d'eau fraîche, sortant du flanc d'un monticule voisin, courait à l'opposite, c'est-à-dire droit à l'Est. Toute cette contrée paraissait si tempérée, si verte, si fleurie, et tout y était si bien dans la primeur du printemps, qu'on l'aurait prise pour un jardin artificiel.

Je descendis un peu sur le coteau de cette délicieuse vallée, la contemplant et songeant, avec une sorte de plaisir

secret, — quoique mêlé de pensées affligeantes, — que tout cela était mon bien, et que j'étais Roi et Seigneur absolu de cette terre, que j'y avais droit de possession, et que je pouvais la transmettre comme si je l'avais eue en héritance, aussi incontestablement qu'un lord d'Angleterre son manoir. J'y vis une grande quantité de cacaoyers, d'orangers, de limoniers et de citronniers, touts sauvages, portant peu de fruits, du moins dans cette saison. Cependant les cédrats verts que je cueillis étaient non-seulement fort agréables à manger, mais très-sains; et, dans la suite, j'en mêlai le jus avec de l'eau, ce qui la rendait salubre, très-froide et très-rafraîchissante.

Je trouvai alors que j'avais une assez belle besogne pour cueillir ces fruits et les transporter chez moi; car j'avais résolu de faire une provision de raisins, de cédrats et de limons pour la saison pluvieuse, que je savais approcher.

A cet effet je fis d'abord un grand monceau de raisins, puis un moindre, puis un gros tas de citrons et de limons, et, prenant avec moi un peu de l'un et de l'autre, je me mis en route pour ma demeure, bien résolu de revenir avec un sac, ou n'importe ce que je pourrais fabriquer, pour transporter le reste à la maison.

Après avoir employé trois jours à ce voyage, je rentrai donc chez moi; — désormais c'est ainsi que j'appellerai ma tente et ma grotte; — mais avant que j'y fusse arrivé, mes raisins étaient perdus : leur poids et leur jus abondant les avaient affaissés et broyés, de sorte qu'ils ne valaient rien ou peu de chose. Quant aux cédrats, ils étaient en bon état, mais je n'en avais pris qu'un très-petit nombre.

Le jour suivant, qui était le 19, ayant fait deux sacs, je retournai chercher ma récolte; mais en arrivant à mon amas

de raisins, qui étaient si beaux et si alléchants quand je les avais cueillis, je fus surpris de les voir tout éparpillés, foulés, traînés çà et là, et dévorés en grande partie. J'en conclus qu'il y avait dans le voisinage quelques créatures sauvages qui avaient fait ce dégât; mais quelles créatures étaient-ce? Je l'ignorais.

Quoi qu'il en soit, voyant que je ne pouvais ni les laisser là en monceaux, ni les emporter dans un sac, parce que d'une façon ils seraient dévorés, et que de l'autre ils seraient écrasés par leur propre poids, j'eus recours à un autre moyen : je cueillis donc une grande quantité de grappes, et je les suspendis à l'extrémité des branches des arbres pour les faire sécher au soleil; mais quant aux cédrats et aux limons, j'en emportai ma charge.

A mon retour de ce voyage je contemplai avec un grand plaisir la fécondité de cette vallée, les charmes de sa situation à l'abri des vents de mer, et les bois qui l'ombrageaient : j'en conclus que j'avais fixé mon habitation dans la partie la plus ingrate de l'île. En somme, je commençai de songer à changer ma demeure, et à me choisir, s'il était possible, dans ce beau vallon un lieu aussi sûr que celui que j'habitais alors.

Ce projet me roula long-temps dans la tête, et j'en raffolai long-temps, épris de la beauté du lieu; mais quand je vins à considérer les choses de plus près et à réfléchir que je demeurais proche de la mer, où il était au moins possible que quelque chose à mon avantage y pût advenir; que la même fatalité qui m'y avait poussé pourrait y jeter d'autres malheureux, et que, bien qu'il fût à peine plausible que rien de pareil y dût arriver, néanmoins m'enfermer au milieu des collines et des bois, dans le centre de l'île, c'était vouloir prolonger ma captivité et rendre un tel événe-

ment non-seulement improbable, mais impossible. Je compris donc qu'il était de mon devoir de ne point changer d'habitation.

Cependant j'étais si enamouré de ce lieu que j'y passai presque tout le reste du mois de juillet, et, malgré qu'après mes réflexions j'eusse résolu de ne point déménager, je m'y construisis pourtant une sorte de tonnelle, que j'entourai à distance d'une forte enceinte formée d'une double haie, aussi haute que je pouvais atteindre, bien palissadée et bien fourrée de broussailles. Là, tranquille, je couchais quelquefois deux ou trois nuits de suite, passant et repassant par-dessus la haie, au moyen d'une échelle, comme je le pratiquais déjà. Dès lors je me figurai avoir ma maison de campagne et ma maison maritime. Cet ouvrage m'occupa jusqu'au commencement d'août.

AOUT.

Comme j'achevais mes fortifications et commençais à jouir de mon labeur, les pluies survinrent et m'obligèrent à demeurer à la maison; car, bien que dans ma nouvelle habitation j'eusse fait avec un morceau de voile très-bien tendu une tente semblable à l'autre, cependant je n'avais point la protection d'une montagne pour me garder des orages, et derrière moi une grotte pour me retirer quand les pluies étaient excessives.

Vers le 1er de ce mois, comme je l'ai déjà dit, j'avais achevé ma tonnelle et commencé à en jouir.

Le 3 — Je trouvai les raisins que j'avais suspendus parfaitement secs; et, au fait, c'étaient d'excellentes passerilles; aussi me mis-je à les ôter de dessus les arbres, et ce fut très-heureux que j'eusse fait ainsi; car les pluies

qui survinrent les auraient gâtés, et m'auraient fait perdre mes meilleures provisions d'hiver : j'en avais au moins deux cents belles grappes. Je ne les eus pas plus tôt dépendues et transportées en grande partie à ma grotte, qu'il tomba de l'eau. Depuis le 14 il plut chaque jour plus ou moins jusqu'à la mi-octobre, et quelquefois si violemment que je ne pouvais sortir de ma grotte durant plusieurs jours.

Dans cette saison l'accroissement de ma famille me causa une grande surprise. J'étais inquiet de la perte d'une de mes chattes qui s'en était allée, ou qui, à ce que je croyais, était morte ; et je n'y comptais plus, quand, à mon grand étonnement, vers la fin du moi d'août, elle revint avec trois petits. Cela fut d'autant plus étrange pour moi, que l'animal que j'avais tué avec mon fusil et que j'avais appelé chat sauvage, m'avait paru entièrement différent de nos chats d'Europe ; pourtant les petits minets étaient de la race domestique comme ma vieille chatte, et pourtant je n'avais que deux femelles : cela était bien étrange ! Quoi qu'il en soit, de ces trois chats il sortit une si grande postérité de chats, que je fus forcé de les tuer comme des vers ou des bêtes farouches, et de les chasser de ma maison autant que possible.

Depuis le 14 jusqu'au 26 pluie incessante, de sorte que je ne pus sortir ; j'étais devenu très-soigneux de me garantir de l'humidité. Durant cet emprisonnement, comme je commençais à me trouver à court de vivres, je me hasardai dehors deux fois : la première fois je tuai un bouc, et la seconde fois, qui était le 26, je trouvai une grosse tortue, qui fut pour moi un grand régal. Mes repas étaient réglés ainsi : à mon déjeûner je mangeais une grappe de raisin, à mon dîner un morceau de chèvre ou de tortue

grillé ; — car, à mon grand chagrin, je n'avais pas de vase pour faire bouillir ou étuver quoi que ce fût. — Enfin deux ou trois œufs de tortue faisaient mon souper.

Pendant que la pluie me tint ainsi claquemuré, je travaillai chaque jour deux ou trois heures à agrandir ma grotte, et, peu à peu, dirigeant ma fouille obliquement, je parvins jusqu'au flanc du rocher, où je pratiquai une porte ou une issue qui débouchait un peu au-delà de mon enceinte. Par ce chemin je pouvais entrer et sortir ; toutefois je n'étais pas très-aise de me voir ainsi à découvert. Dans l'état de chose précédent, je m'estimais parfaitement en sûreté, tandis qu'alors je me croyais fort exposé, et pourtant je n'avais apperçu aucun être vivant qui pût me donner des craintes, car la plus grosse créature que j'eusse encore vue dans l'île était un bouc.

SEPTEMBRE.

Le 30. — J'étais arrivé au triste anniversaire de mon débarquement ; j'additionnai les hoches de mon poteau, et je trouvai que j'étais sur ce rivage depuis trois cent soixante-cinq jours. Je gardai durant cette journée un jeûne solemnel, la consacrant tout entière à des exercices religieux, me prosternant à terre dans la plus profonde humiliation, me confessant à Dieu, reconnaissant la justice de ses jugements sur moi, et l'implorant de me faire miséricorde au nom de Jésus-Christ. Je m'abstins de toute nourriture pendant douze heures jusqu'au coucher du soleil, après quoi je mangeai un biscuit et une grappe de raisin; puis, ayant terminé cette journée comme je l'avais commencée, j'allai me mettre au lit.

Jusque-là je n'avais observé aucun dimanche ; parce

que, n'ayant eu d'abord aucun sentiment de religion dans le cœur, j'avais omis au bout de quelque temps de distinguer la semaine en marquant une hoche plus longue pour le dimanche ; ainsi je ne pouvais plus réellement le discerner des autres jours. Mais, quand j'eus additionné mes jours, comme j'ai dit plus haut, et que j'eus reconnu que j'étais là depuis un an, je divisai cette année en semaines, et je pris le septième jour de chacune pour mon dimanche. A la fin de mon calcul je trouvai pourtant un jour ou deux de mécompte.





Souvenir d'Enfance.

Peu de temps après je m'apperçus que mon encre allait bientôt me manquer ; je me contentai donc d'en user avec un extrême ménagement, et de noter seulement les événements les plus remarquables de ma vie, sans continuer un mémorial journalier de toutes choses.

La saison sèche et la saison pluvieuse commençaient déjà à me paraître régulières ; je savais les diviser et me prémunir contre elles en conséquence. Mais j'achetai chèrement cette expérience, et ce que je vais rapporter est l'école la plus décourageante que j'aie faite de ma vie. J'ai raconté plus haut que j'avais mis en réserve le peu d'orge et de riz que j'avais cru poussés spontanément et merveilleusement ; il pouvait bien y avoir trente tiges de riz et vingt d'orge. Les pluies étant passées et le soleil entrant en s'éloignant de moi dans sa position méridionale, je crus alors le temps propice pour faire mes semailles.

Je bêchai donc une pièce de terre du mieux que je pus avec ma pelle de bois, et, l'ayant divisée en deux portions, je me mis à semer mon grain. Mais, pendant cette opération, il me vint par hasard à la pensée que je ferais bien de ne pas tout semer en une seule fois, ne sachant point si alors le temps était favorable ; je ne risquai donc que les deux tiers de mes grains, réservant à peu près une poignée de chaque sorte. Ce fut plus tard une grande satisfaction pour moi que j'eusse fait ainsi. De touts les grains que j'avais semés pas un seul ne leva; parce que, les mois suivants étant secs, et la terre ne recevant point de pluie, ils manquèrent d'humidité pour leur germination. Rien ne parut donc jusqu'au retour de la saison pluvieuse, où ils jetèrent des tiges comme s'ils venaient d'être nouvellement semés.

Voyant que mes premières semences ne croissaient point, et devinant facilement que la sécheresse en était cause, je cherchai un terrain plus humide pour faire un nouvel essai. Je bêchai donc une pièce de terre proche de ma nouvelle tonnelle, et je semai le reste de mon grain

en février, un peu avant l'équinoxe du printemps. Ce grain, ayant pour l'humecter les mois pluvieux de mars et d'avril, poussa très-agréablement et donna une fort bonne récolte. Mais, comme ce n'était seulement qu'une portion du blé que j'avais mis en réserve, n'ayant pas osé aventurer tout ce qui m'en restait encore, je n'eus en résultat qu'une très-petite moisson, qui ne montait pas en tout à demi-picotin de chaque sorte.

Toutefois cette expérience m'avait fait passer maître : je savais alors positivement quelle était la saison propre à ensemencer, et que je pouvais faire en une année deux semailles et deux moissons.

Tandis que mon blé croissait, je fis une petite découverte qui me fut très-utile par la suite. Aussitôt que les pluies furent passées et que le temps commença à se rassurer, ce qui advint vers le mois de novembre, j'allai faire un tour à ma tonnelle, où, malgré une absence de quelques mois, je trouvai tout absolument comme je l'avais laissé. Le cercle ou la double haie que j'avais faite était non-seulement ferme et entière, mais les pieux que j'avais coupés sur quelques arbres qui s'élevaient dans les environs, avaient touts bourgeonné et jeté de grandes branches, comme font ordinairement les saules, qui repoussent la première année après leur étêtement. Je ne saurais comment appeler les arbres qui m'avaient fourni ces pieux. Surpris et cependant enchanté de voir pousser ces jeunes plants, je les élaguai, et je les amenai à croître aussi également que possible. On ne saurait croire la belle figure qu'ils firent au bout de trois ans. Ma haie formait un cercle d'environ trente-cinq verges de diamètre ; cependant, ces arbres, car alors je pouvais les appeler ainsi, la couvrirent bientôt entièrement, et formèrent

une salle d'ombrage assez touffue et assez épaisse pour loger dessous durant toute la saison sèche.

Ceci me détermina à couper encore d'autres pieux pour me faire, semblable à celle-ci, une haie en demi-cercle autour de ma muraille, j'entends celle de ma première demeure; j'exécutai donc ce projet, et je plantai un double rang de ces arbres ou de ces pieux à la distance de huit verges de mon ancienne palissade. Ils poussèrent aussitôt, et formèrent un beau couvert pour mon habitation; plus tard ils me servirent aussi de défense, comme je le dirai en son lieu.

J'avais reconnu alors que les saisons de l'année pouvaient en général se diviser, non en été et en hiver, comme en Europe, mais en temps de pluie et de sécheresse, qui généralement se succèdent ainsi :

Moitié de Février, Mars, Moitié d'Avril :	Pluie, le soleil étant dans ou proche l'équinoxe.
Moitié d'Avril, Mai, Juin, Juillet, Moitié d'Août :	Sécheresse, le soleil étant alors au Nord de la ligne.
Moitié d'Août, Septembre, Moitié d'Octobre :	Pluie, le soleil étant revenu.
Moitié d'Octobre, Novembre, Décembre, Janvier, Moitié de Février :	Sécheresse, le soleil étant au Sud de la ligne.

La saison pluvieuse durait plus ou moins long-temps, selon les vents qui venaient à souffler ; mais c'était une observation générale que j'avais faite. Comme j'avais appris à mes dépens combien il était dangereux de se trouver dehors par les pluies, j'avais le soin de faire mes provisions à l'avance, pour n'être point obligé de sortir ; et je restais à la maison autant que possible durant les mois pluvieux.

Pendant ce temps je ne manquais pas de travaux, — même très-convenables à cette situation, — car j'avais grand besoin de bien des choses, dont je ne pouvais me fournir que par un rude labeur et une constante application. Par exemple, j'essayai de plusieurs manières à me tresser un panier ; mais les baguettes que je me procurais pour cela étaient si cassantes, que je n'en pouvais rien faire. Ce fut alors d'un très-grand avantage pour moi que, tout enfant, je me fusse plu à m'arrêter chez un vannier de la ville où mon père résidait, et à le regarder faire ses ouvrages d'osier. Officieux, comme le sont ordinairement les petits garçons, et grand observateur de sa manière d'exécuter ses ouvrages, quelquefois je lui prêtais la main ; j'avais donc acquis par ce moyen une connaissance parfaite des procédés du métier : il ne me manquait que des matériaux. Je réfléchis enfin que les rameaux de l'arbre sur lequel j'avais coupé mes pieux, qui avaient drageonné, pourraient bien être aussi flexibles que le saule, le marsault et l'osier d'Angleterre, et je résolus de m'en assurer.

Conséquemment le lendemain j'allai à ma maison de campagne, comme je l'appelais, et, ayant coupé quelques petites branches, je les trouvai aussi convenables que je pouvais le désirer. Muni d'une hache, je revins dans les jours suivants, pour en abattre une bonne quantité que

je trouvai sans peine, car il y en avait là en grande abondance. Je les mis en dedans de mon enceinte ou de mes haies pour les faire sécher, et dès qu'elles furent propres à être employées, je les portai dans ma grotte, où, durant la saison suivante, je m'occupai à fabriquer, — aussi bien qu'il m'était possible, — un grand nombre de corbeilles pour porter de la terre, ou pour transporter ou conserver divers objets dont j'avais besoin. Quoique je ne les eusse pas faites très-élégamment, elles me furent pourtant suffisamment utiles ; aussi, depuis lors, j'eus l'attention de ne jamais m'en laisser manquer; et, à mesure que ma vannerie dépérissait, j'en refaisais de nouvelle. Je fabriquai surtout des mannes fortes et profondes, pour y serrer mon grain, au lieu de l'ensacher, quand je viendrais à faire une bonne moisson.

Cette difficulté étant surmontée, ce qui me prit un temps infini, je me tourmentai l'esprit pour voir s'il ne serait pas possible que je suppléasse à deux autres besoins. Pour touts vaisseaux qui pussent contenir des liquides, je n'avais que deux barils encore presque pleins de *rum*, quelques bouteilles de verre de médiocre grandeur, et quelques flacons carrés contenant des eaux et des spiritueux. Je n'avais pas seulement un pot pour faire bouillir dedans quoi que ce fût, excepté une chaudière que j'avais sauvée du navire, mais qui était trop grande pour faire du bouillon ou faire étuver un morceau de viande pour moi seul. La seconde chose que j'aurais bien désiré avoir, c'était une pipe à tabac; mais il m'était impossible d'en fabriquer une. Cependant, à la fin, je trouvai aussi une assez bonne invention pour cela.

Je m'étais occupé tout l'été ou toute la saison sèche à planter mes seconds rangs de palis ou de pieux, quand

une autre affaire vint me prendre plus de temps que je n'en avais réservé pour mes loisirs.

J'ai dit plus haut que j'avais une grande envie d'explorer toute l'île, que j'avais poussé ma course jusqu'au ruisseau, puis jusqu'au lieu où j'avais construit ma tonnelle, et d'où j'avais une belle percée jusqu'à la mer, sur l'autre côté de l'île. Je résolus donc d'aller par la traverse jusqu'à ce rivage ; et, prenant mon mousquet, ma hache, mon chien, une plus grande provision de poudre que de coutume, et garnissant mon havresac de deux biscuits et d'une grosse grappe de raisin, je commençai mon voyage. Quand j'eus traversé la vallée où se trouvait située ma tonnelle dont j'ai parlé plus haut, je découvris la mer à l'Ouest, et, comme il faisait un temps fort clair, je distinguai parfaitement une terre : était-ce une île ou le continent, je ne pouvais le dire ; elle était très-haute et s'étendait fort loin de l'Ouest à l'Ouest-Sud-Ouest, et me paraissait ne pas être éloignée de moins de quinze ou vingt lieues.

Mais quelle contrée du monde était-ce ? Tout ce qu'il m'était permis de savoir, c'est qu'elle devait nécessairement faire partie de l'Amérique. D'après toutes mes observations, je conclus qu'elle confinait aux possessions espagnoles, qu'elle était sans doute toute habitée par des Sauvages, et que si j'y eusse abordé, j'aurais eu à subir un sort pire que n'était le mien. J'acquiesçai donc aux dispositions de la Providence, qui, je commençais à le reconnaître et à le croire, ordonne chaque chose pour le mieux. C'est ainsi que je tranquillisai mon esprit, bien loin de me tourmenter du vain désir d'aller en ce pays.

En outre, après que j'eus bien réfléchi sur cette découverte, je pensai que si cette terre faisait partie du littoral espagnol, je verrais infailliblement, une fois ou une

autre, passer et repasser quelques vaisseaux; et que, si le cas contraire échéait, ce serait une preuve que cette côte faisait partie de celle qui s'étend entre le pays espagnol et le Brésil; côte habitée par la pire espèce des Sauvages, car ils sont cannibales ou mangeurs d'hommes, et ne manquent jamais de massacrer et de dévorer touts ceux qui tombent entre leurs mains.





La Cage de Poll.

En faisant ces réflexions je marchais en avant tout à loisir. Ce côté de l'île me parut beaucoup plus agréable que le mien; les savanes étaient douces, verdoyantes, émaillées de fleurs et semées de bosquets charmants. Je vis une multitude de perroquets, et il me prit envie d'en at-

traper un s'il était possible, pour le garder, l'apprivoiser et lui apprendre à causer avec moi. Après m'être donné assez de peine, j'en surpris un jeune, je l'abattis d'un coup de bâton, et, l'ayant relevé, je l'emportai à la maison. Plusieurs années s'écoulèrent avant que je pusse le faire parler; mais enfin je lui appris à m'appeler familièrement par mon nom. L'aventure qui en résulta, quoique ce ne soit qu'une bagatelle, pourra fort bien être, en son lieu, très-divertissante.

Ce voyage me fut excessivement agréable : je trouvai dans les basses terres des animaux que je crus être des lièvres et des renards; mais ils étaient très-différents de toutes les autres espèces que j'avais vues jusque alors. Bien que j'en eusse tué plusieurs, je ne satisfis point mon envie d'en manger. A quoi bon m'aventurer; je ne manquais pas d'aliments, et de très-bons, surtout de trois sortes : des chèvres, des pigeons et des chélones ou tortues. Ajoutez à cela mes raisins, et le marché de Leadenhall n'aurait pu fournir une table mieux que moi, à proportion des convives. Malgré ma situation, en somme assez déplorable, j'avais pourtant grand sujet d'être reconnaissant; car, bien loin d'être entraîné à aucune extrémité pour ma subsistance, je jouissais d'une abondance poussée même jusqu'à la délicatesse.

Dans ce voyage je ne marchais jamais plus de deux milles ou environ par jour; mais je prenais tant de tours et de détours pour voir si je ne ferais point quelque découverte, que j'arrivais assez fatigué au lieu où je décidais de m'établir pour la nuit. Alors j'allais me loger dans un arbre, ou bien je m'entourais de pieux plantés en terre depuis un arbre jusqu'à un autre, pour que les bêtes farouches ne pussent venir à moi sans m'éveiller. En atteignant à la rive de la

mer, je fus surpris de voir que le plus mauvais côté de l'île m'était échu : celle-ci était couverte de tortues, tandis que sur mon côté je n'en avais trouvé que trois en un an et demi. Il y avait aussi une foule d'oiseaux de différentes espèces dont quelques-unes m'étaient déjà connues, et pour la plupart fort bons à manger ; mais parmi ceux-là je n'en connaissais aucun de nom , excepté ceux qu'on appelle PINGOUINS.

J'en aurais pu tuer tout autant qu'il m'aurait plu, mais j'étais très-ménager de ma poudre et de mon plomb ; j'eusse bien préféré tuer une chèvre s'il eût été possible, parce qu'il y aurait eu davantage à manger. Cependant, quoique les boucs fussent en plus grande abondance dans cette portion de l'île que dans l'autre, il était néanmoins beaucoup plus difficile de les approcher, parce que la campagne, étant plate et rase , ils m'appercevaient de bien plus loin que lorsque j'étais sur les collines.

J'avoue que ce canton était infiniment plus agréable que le mien, et pourtant il ne me vint pas le moindre désir de déménager. J'étais fixé à mon habitation , je commençais à m'y faire, et tout le temps que je demeurai par-là il me semblait que j'étais en voyage et loin de ma patrie. Toutefois, je marchai le long de la côte vers l'Est pendant environ douze milles ; puis alors je plantai une grande perche sur le rivage pour me servir de point de repère , et je me déterminai à retourner au logis. A mon voyage suivant je pris à l'Est de ma demeure, afin de gagner le côté opposé de l'île, et je tournai jusqu'à ce que je parvinsse à mon jalon. Je dirai cela en temps et place.

Je pris pour m'en retourner un autre chemin que celui par où j'étais venu , pensant que je pourrais aisément me reconnaître dans toute l'île, et que je ne pourrais manquer

de retrouver ma première demeure en explorant le pays ; mais je m'abusais; car, lorsque j'eus fait deux ou trois milles, je me trouvai descendu dans une immense vallée environnée de collines si boisées, que rien ne pouvait me diriger dans ma route, le soleil excepté, encore eût-il fallu au moins que je connusse très-bien la position de cet astre à cette heure du jour.

Il arriva que pour surcroît d'infortune, tandis que j'étais dans cette vallée, le temps se couvrit de brumes pour trois ou quatre jours. Comme il ne m'était pas possible de voir le soleil, je rôdai très-malencontreusement, et je fus enfin obligé de regagner le bord de la mer, de chercher mon jalon et de reprendre la route par laquelle j'étais venu. Alors je retournai chez moi, mais à petites journées, le soleil étant excessivement chaud, et mon fusil, mes munitions, ma hache et tout mon équipement extrêmement lourds.

Mon chien, dans ce trajet, surprit un jeune chevreau et le saisit. J'accourus aussitôt, je m'en emparai et le sauvai vivant de sa gueule. J'avais un très-grand désir de l'amener à la maison s'il était possible ; souvent j'avais songé aux moyens de prendre un cabri ou deux pour former une race de boucs domestiques, qui pourraient fournir à ma nourriture quand ma poudre et mon plomb seraient consommés.

Je fis un collier pour cette petite créature, et, avec un cordon que je tressai avec du fil de caret, que je portais toujours avec moi, je le menai en laisse, non sans difficulté, jusqu'à ce que je fusse arrivé à ma tonnelle, où je l'enfermai et le laissai; j'étais si impatient de rentrer chez moi après un mois d'absence.

Je ne saurais comment exprimer quelle satisfaction ce

fut pour moi de me retrouver dans ma vieille huche[1], et de me coucher dans mon hamac. Ce petit voyage à l'aventure, sans retraite assurée, m'avait été si désagréable, que ma propre maison me semblait un établissement parfait en comparaison ; et cela me fit si bien sentir le confortable de tout ce qui m'environnait, que je résolus de ne plus m'en éloigner pour un temps aussi long, tant que mon sort me retiendrait sur cette île.

Je me reposai une semaine pour me restaurer et me régaler après mon long pélerinage. La majeure partie de ce temps fut absorbée par une affaire importante, la fabrication d'une cage pour mon Poll, qui commençait alors à être quelqu'un de la maison et à se familiariser parfaitement avec moi. Je me ressouvins enfin de mon pauvre biquet que j'avais parqué dans mon petit enclos, et je résolus d'aller le chercher et de lui porter quelque nourriture. Je m'y rendis donc, et je le trouvai où je l'avais laissé : — au fait il ne pouvait sortir, — mais il était presque mourant de faim. J'allai couper quelques rameaux aux arbres et quelques branches aux arbrisseaux que je pus trouver, et je les lui jetai. Quand il les eut brouté, je le liai comme j'avais fait auparavant et je l'emmenai ; mais il était si maté par l'inanition, que je n'aurais pas même eu besoin de le tenir en laisse : il me suivit comme un chien. Comme je continuai de le nourrir, il devint si aimant, si gentil, si doux, qu'il fut dès lors un de mes serviteurs, et que depuis il ne voulut jamais m'abandonner.

La saison pluvieuse de l'équinoxe automnal était revenue. J'observai l'anniversaire du 30 SEPTEMBRE, jour de mon débarquement dans l'île, avec la même solemnité

[1] *Into my old hutch.* HUTCH, huche ou lapinière.

que la première fois. Il y avait alors deux ans que j'étais là, et je n'entrevoyais pas plus ma délivrance que le premier jour de mon arrivée. Je passai cette journée entière à remercier humblement le Ciel de toutes les faveurs merveilleuses dont il avait comblé ma vie solitaire, et sans lesquelles j'aurais été infiniment plus misérable. J'adressai à Dieu d'humbles et sincères actions de grâces de ce qu'il lui avait plu de me découvrir que même, dans cette solitude, je pouvais être plus heureux que je ne l'eusse été au sein de la société et de touts les plaisirs du monde ; je le bénis encore de ce qu'il remplissait les vides de mon isolement et la privation de toute compagnie humaine par sa présence et par la communication de sa grâce, assistant, réconfortant et encourageant mon âme à se reposer ici-bas sur sa providence, et à espérer jouir de sa présence éternelle dans l'autre vie.

Ce fut alors que je commençai à sentir profondément combien la vie que je menais, même avec toutes ses circonstances pénibles, était plus heureuse que la maudite et détestable vie que j'avais faite durant toute la portion écoulée de mes jours. Mes chagrins et mes joies étaient changés, mes désirs étaient autres, mes affections n'avaient plus le même penchant, et mes jouissances étaient totalement différentes de ce qu'elles étaient dans les premiers temps de mon séjour, ou au fait pendant les deux années passées.

Autrefois, lorsque je sortais, soit pour chasser, soit pour visiter la campagne, l'angoisse que mon âme ressentait de ma condition se réveillait tout-à-coup, et mon cœur défaillait en ma poitrine, à la seule pensée que j'étais en ces bois, ces montagnes, ces solitudes, et que j'étais un prisonnier sans rançon, enfermé dans un morne désert par l'éternelle barrière de l'Océan. Au milieu de mes plus

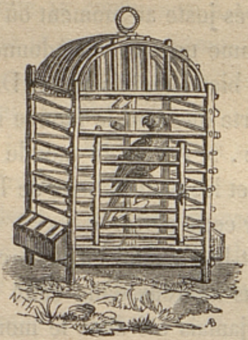
grands calmes d'esprit, cette pensée fondait sur moi comme un orage et me faisait tordre mes mains et pleurer comme un enfant. Quelquefois elle me surprenait au fort de mon travail, je m'asseyais aussitôt, je soupirais, et durant une heure ou deux, les yeux fichés en terre, je restais là. Mon mal n'en devenait que plus cuisant. Si j'avais pu débonder en larmes, éclater en paroles, il se serait dissipé, et la douleur, après m'avoir épuisé, se serait elle-même abattue.

Mais alors je commençais à me repaître de nouvelles pensées. Je lisais chaque jour la parole de Dieu, et j'en appliquais toutes les consolations à mon état présent. Un matin que j'étais fort triste, j'ouvris la Bible à ce passage : — « JAMAIS, JAMAIS, JE NE TE DÉLAISSERAI ; JE NE T'ABANDONNERAI JAMAIS ! » — Immédiatement il me sembla que ces mots s'adressaient à moi ; pourquoi autrement m'auraient-ils été envoyés juste au moment où je me désolais sur ma situation, comme un être abandonné de Dieu et des hommes ? — « Eh bien ! me dis-je, si Dieu ne me délaisse point, que m'importe que tout le monde me délaisse ! puisque, au contraire, si j'avais le monde entier, et que je perdisse la faveur et les bénédictions de Dieu, rien ne pourrait contrebalancer cette perte. »

Dès ce moment-là j'arrêtai en mon esprit qu'il m'était possible d'être plus heureux dans cette condition solitaire que je ne l'eusse jamais été dans le monde en toute autre position. Entraîné par cette pensée, j'allais remercier le Seigneur de m'avoir relégué en ce lieu.

Mais à cette pensée quelque chose, je ne sais ce que ce fut, me frappa l'esprit et m'arrêta. — « Comment peux-tu être assez hypocrite, m'écriai-je, pour te prétendre reconnaissant d'une condition dont tu t'efforces de te sa-

tisfaire, bien qu'au fond du cœur tu prierais plutôt pour en être délivré ? » — Ainsi j'en restai là. Mais quoique je n'eusse pu remercier Dieu de mon exil, toutefois je lui rendis grâce sincèrement de m'avoir ouvert les yeux par des afflictions providentielles afin que je pusse reconnaître ma vie passée, pleurer sur mes fautes et me repentir. — Je n'ouvrais jamais la Bible ni ne la fermais sans qu'intérieurement mon âme ne bénît Dieu d'avoir inspiré la pensée à mon ami d'Angleterre d'emballer, sans aucun avis de moi, ce saint livre parmi mes marchandises, et d'avoir permis que plus tard je le sauvasse des débris du navire.





Le Gibet.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que je commençai ma troisième année ; et, quoique je ne veuille point fatiguer le lecteur d'une relation aussi circonstanciée de mes travaux de cette année que de ceux de la première, cependant il est bon qu'il soit en général remarqué que je demeu-

rais très-rarement oisif. Je répartissais régulièrement mon temps entre toutes les occupations quotidiennes que je m'étais imposées. Tels étaient premièrement mes devoirs envers Dieu et la lecture des Saintes-Écritures, auxquels je vaquais sans faute, quelquefois même jusqu'à trois fois par jour; secondement ma promenade avec mon mousquet à la recherche de ma nourriture, ce qui me prenait généralement trois heures de la matinée quand il ne pleuvait pas; troisièmement l'arrangement, l'apprêt, la conservation et la cuisson de ce que j'avais tué pour ma subsistance. Tout ceci employait en grande partie ma journée. En outre, il doit être considéré que dans le milieu du jour, lorsque le soleil était à son zénith, la chaleur était trop accablante pour agir; en sorte qu'on doit supposer que dans l'après-midi tout mon temps de travail n'était que de quatre heures environ, avec cette variante que parfois je changeais mes heures de travail et de chasse, c'est-à-dire que je travaillais dans la matinée et sortais avec mon mousquet sur le soir.

A cette brièveté du temps fixé pour le travail, veuillez ajouter l'excessive difficulté de ma besogne, et toutes les heures que, par manque d'outils, par manque d'aide et par manque d'habileté, chaque chose que j'entreprenais me faisait perdre. Par exemple je fus quarante-deux jours entiers à me façonner une planche de tablette dont j'avais besoin dans ma grotte, tandis que deux scieurs avec leurs outils et leurs tréteaux, en une demi-journée en auraient tiré six d'un seul arbre.

Voici comment je m'y pris : j'abattis un gros arbre de la largeur que ma planche devait avoir. Il me fallut trois jours pour le couper et deux pour l'ébrancher et en faire une pièce de charpente. A force de hacher et de tailler je

réduisis les deux côtés en copeaux, jusqu'à ce qu'elle fût assez légère pour être remuée. Alors je la tournai et je corroyai une de ses faces, comme une planche, d'un bout à l'autre ; puis je tournai ce côté dessous et je la bûchai sur l'autre face jusqu'à ce qu'elle fût réduite à un madrier de trois pouces d'épaisseur environ. Il n'y a personne qui ne puisse juger quelle rude besogne c'était pour mes mains ; mais le travail et la patience m'en faisaient venir à bout comme de bien d'autres choses ; j'ai seulement cité cette particularité pour montrer comment une si grande portion de mon temps s'écoulait à faire si peu d'ouvrage ; c'est-à-dire que telle besogne, qui pourrait n'être rien quand on a de l'aide et des outils, devient un énorme travail, et demande un temps prodigieux pour l'exécuter seulement avec ses mains.

Mais, nonobstant, avec de la persévérance et de la peine, j'achevai bien des choses, et, au fait, toutes les choses que ma position exigeait que je fisse, comme il apparaîtra par ce qui suit.

J'étais alors dans les mois de novembre et de décembre, attendant ma récolte d'orge et de riz. Le terrain que j'avais labouré ou bêché n'était pas grand ; car, ainsi que je l'ai fait observer, mes semailles de chaque espèce n'équivalaient pas à un demi-picotin, parce que j'avais perdu toute une moisson pour avoir ensemencé dans la saison sèche. Toutefois, la moisson promettait d'être belle, quand je m'apperçus tout à coup que j'étais en danger de la voir détruite entièrement par divers ennemis dont il était à peine possible de se garder : d'abord par les boucs, et ces animaux sauvages que j'ai nommés lièvres, qui, ayant tâté du goût exquis du blé, s'y tapissaient nuit et jour, et le broutaient à mesure qu'il poussait, et si

près du pied qu'il n'aurait pas eu le temps de monter en épis.

Je ne vis d'autre remède à ce mal que d'entourer mon blé d'une haie, qui me coûta beaucoup de peines, et d'autant plus que cela requérait célérité, car les animaux ne cessaient point de faire du ravage. Néanmoins, comme ma terre en labour était petite en raison de ma semaille, en trois semaines environ je parvins à la clorre totalement. Pendant le jour je faisais feu sur ces maraudeurs, et la nuit je leur opposais mon chien, que j'attachais dehors à un poteau, et qui ne cessait d'aboyer. En peu de temps les ennemis abandonnèrent donc la place, et ma moisson crût belle et bien, et commença bientôt à mûrir.

Mais si les bêtes avaient ravagé mon blé en herbe, les oiseaux me menacèrent d'une nouvelle ruine quand il fut monté en épis. Un jour que je longeais mon champ pour voir comment cela allait, j'apperçus une multitude d'oiseaux, je ne sais pas de combien de sortes, qui entouraient ma petite moisson, et qui semblaient épier l'instant où je partirais. Je fis aussitôt une décharge sur eux, — car je sortais toujours avec mon mousquet. — A peine eus-je tiré, qu'une nuée d'oiseaux que je n'avais point vus s'éleva du milieu même des blés.

Je fus profondément navré : je prévis qu'en peu de jours ils détruiraient toutes mes espérances, que je tomberais dans la disette, et que je ne pourrais jamais amener à bien une moisson. Et je ne savais que faire à cela ! Je résolus pourtant de sauver mon grain s'il était possible, quand bien même je devrais faire sentinelle jour et nuit. Avant tout j'entrai dans la pièce pour reconnaître le dommage déjà existant, et je vis qu'ils en avaient gâté une bonne partie, mais que cependant, comme il était encore

trop vert pour eux, la perte n'était pas extrême, et que le reste donnerait une bonne moisson, si je pouvais le préserver.

Je m'arrêtai un instant pour recharger mon mousquet, puis, m'avançant un peu, je pus voir aisément mes larrons branchés sur touts les arbres d'alentour, semblant attendre mon départ, ce que l'évènement confirma; car, m'écartant de quelques pas comme si je m'en allais, je ne fus pas plus tôt hors de leur vue qu'ils s'abattirent de nouveau un à un dans les blés. J'étais si vexé, que je n'eus pas la patience d'attendre qu'ils fussent touts descendus; je sentais que chaque grain était pour ainsi dire une miche qu'ils me dévoraient. Je me rapprochai de la haie, je fis feu de nouveau et j'en tuai trois. C'était justement ce que je souhaitais; je les ramassai, et je fis d'eux comme on fait des insignes voleurs en Angleterre, je les pendis à un gibet pour la terreur des autres. On n'imaginerait pas quel bon effet cela produisit : non-seulement les oiseaux ne revinrent plus dans les blés, mais ils émigrèrent de toute cette partie de l'île, et je n'en vis jamais un seul aux environs tout le temps que pendirent mes épouvantails.

Je fus extrêmement content de cela, comme on peut en avoir l'assurance; et sur la fin de décembre, qui est le temps de la seconde moisson de l'année, je fis la récolte de mon blé.

J'étais pitoyablement outillé pour cela; je n'avais ni faux ni faucille pour le couper; tout ce que je pus faire ce fut d'en fabriquer une de mon mieux avec un des braquemarts ou coutelas que j'avais sauvés du bâtiment parmi d'autres armes. Mais, comme ma moisson était petite, je n'eus pas grande difficulté à la recueillir. Bref, je la fis à ma manière : car je sciai les épis, je les emportai dans une

grande corbeille que j'avais tressée, et je les égrainai entre mes mains. A la fin de toute ma récolte, je trouvai que le demi-picotin que j'avais semé m'avait produit près de deux boisseaux de riz et environ deux boisseaux et demi d'orge, autant que je pus en juger, puisque je n'avais alors aucune mesure.

Ceci fut pour moi un grand sujet d'encouragement; je pressentis qu'à l'avenir il plairait à Dieu que je ne manquasse pas de pain. Toutefois je n'étais pas encore hors d'embarras : je ne savais comment moudre ou comment faire de la farine de mon grain, comment le vanner et le bluter; ni même, si je parvenais à le mettre en farine, comment je pourrais en faire du pain; et enfin, si je parvenais à en faire du pain, comment je pourrais le faire cuire. Toutes ces difficultés, jointes au désir que j'avais d'avoir une grande quantité de provisions, et de m'assurer constamment ma subsistance, me firent prendre la résolution de ne point toucher à cette récolte, de la conserver tout entière pour les semailles de la saison prochaine, et, à cette époque, de consacrer toute mon application et toutes mes heures de travail à accomplir le grand œuvre de me pourvoir de blé et de pain.

C'est alors que je pouvais dire avec vérité que je travaillais pour mon pain. N'est-ce pas chose étonnante, et à laquelle peu de personnes réfléchissent, l'énorme multitude d'objets nécessaires pour entreprendre, produire, soigner, préparer, faire et achever UNE PARCELLE DE PAIN.

Moi, qui étais réduit à l'état de pure nature, je sentais que c'était là mon découragement de chaque jour, et d'heure en heure cela m'était devenu plus évident, dès lors même que j'eus recueilli la poignée de blé qui, comme je l'ai dit, avait crû d'une façon si inattendue et si émerveillante.

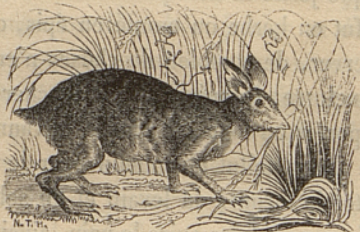
Premièrement je n'avais point de charrue pour labourer la terre, ni de bêche ou de pelle pour la fouir. Il est vrai que je suppléai à cela en fabriquant une pelle de bois dont j'ai parlé plus haut, mais elle faisait ma besogne grossièrement ; et, quoiqu'elle m'eût coûté un grand nombre de jours, comme la pellâtre n'était point garnie de fer, non-seulement elle s'usa plus tôt, mais elle rendait mon travail plus pénible et très-imparfait.

Mais, résigné à tout, je travaillais avec patience, et l'insuccès ne me rebutait point. Quand mon blé fut semé, je n'avais point de herse, je fus obligé de passer dessus moi-même et de traîner une grande et lourde branche derrière moi, avec laquelle, pour ainsi dire, j'égratignais la terre plutôt que je ne la hersais ou ratissais.

Quand il fut en herbe ou monté en épis, comme je l'ai déjà fait observer, de combien de choses n'eus-je pas besoin pour l'enclorre, le préserver, le faucher, le moissonner, le transporter au logis, le battre, le vanner et le serrer. Ensuite il me fallut un moulin pour le moudre, des sas pour bluter la farine, du levain et du sel pour pétrir ; et enfin un four pour faire cuire le pain, ainsi qu'on pourra le voir dans la suite. Je fus réduit à faire toutes ces choses sans aucun de ces instruments, et cependant mon blé fut pour moi une source de bien-être et de consolation. Ce manque d'instruments, je le répète, me rendait toute opération lente et pénible, mais il n'y avait à cela point de remède. D'ailleurs, mon temps étant divisé, je ne pouvais le perdre entièrement. Une portion de chaque jour était donc affectée à ces ouvrages ; et, comme j'avais résolu de ne point faire du pain de mon blé jusqu'à ce que j'en eusse une grande provision, j'avais les six mois prochains pour appliquer tout mon travail et toute mon industrie à

me fournir d'ustensiles nécessaires à la manutention des grains que je recueillerais pour mon usage.

Il me fallut d'abord préparer un terrain plus grand ; j'avais déjà assez de grains pour ensemencer un acre de terre ; mais avant que d'entreprendre ceci je passai au moins une semaine à me fabriquer une bêche, une triste bêche en vérité, et si pesante que mon ouvrage en était une fois plus pénible.





La Poterie.

Néanmoins je passai outre, et j'emblavai deux pièces de terre plates et unies aussi proche de ma maison que je le jugeai convenable, et je les entourai d'une bonne clôture dont les pieux étaient faits du même bois que j'avais déjà planté, et qui drageonnait. Je savais qu'au bout d'une année

j'aurais une haie vive qui n'exigerait que peu d'entretien. Cet ouvrage ne m'occupa guère moins de trois mois, parce qu'une grande partie de ce temps se trouva dans la saison pluvieuse, qui ne me permettait pas de sortir.

C'est au logis, tandis qu'il pleuvait et que je ne pouvais mettre le pied dehors, que je m'occupai de la matière qui va suivre, observant toutefois que pendant que j'étais à l'ouvrage je m'amusais à causer avec mon perroquet, et à lui enseigner à parler. Je lui appris promptement à connaître son nom, et à dire assez distinctement POLL, qui fut le premier mot que j'entendis prononcer dans l'île par une autre bouche que la mienne. Ce n'était point là mon travail, mais cela m'aidait beaucoup à le supporter[1]. Alors, comme je l'ai dit, j'avais une grande affaire sur les bras. J'avais songé depuis long-temps à n'importe quel moyen de me façonner quelques vases de terre dont j'avais un besoin extrême ; mais je ne savais pas comment y parvenir. Néanmoins, considérant la chaleur du climat, je ne doutais pas que si je pouvais découvrir de l'argile, je n'arrivasse à fabriquer un pot qui, séché au soleil, serait assez dur et assez fort pour être manié et contenir des choses sèches qui demandent à être gardées ainsi ; et, comme il me fallait des vaisseaux pour la préparation du blé et de la farine que j'allais avoir, je résolus d'en faire quelques-uns aussi grands que je pourrais, et propres à contenir, comme des jarres, tout ce qu'on voudrait y renfermer.

[1] « This therefore was not my work, but an assistant to my work. » — (*Ceci donc n'était point mon travail, mais une aide à mon travail.*) — Voici comment cette phrase, brève et concise, a été travestie, — d'après Saint-Hyacinthe, — dans une traduction contemporaine : — « CE PETIT ANIMAL me tenait compagnie dans mon travail ; les entretiens que j'avais avec lui me distrayaient souvent au milieu de mes occupations graves et importantes, comme vous allez en juger. » — A chaque page on pourrait citer de pareilles infidélités. P. B.

Je ferais pitié au lecteur, ou plutôt je le ferais rire, si je disais de combien de façons maladroites je m'y pris pour modeler cette glaise; combien je fis de vases difformes, bizarres et ridicules; combien il s'en affaissa, combien il s'en renversa, l'argile n'étant pas assez ferme pour supporter son propre poids; combien, pour les avoir exposés trop tôt, se fêlèrent à l'ardeur du soleil; combien tombèrent en pièces seulement en les bougeant, soit avant comme soit après qu'il furent secs; en un mot, comment, après que j'eus travaillé si rudement pour trouver de la glaise, pour l'extraire, l'accommoder, la transporter chez moi, et la modeler, je ne pus fabriquer, en deux mois environ, que deux grandes machines de terre grotesques, que je n'ose appeler jarres.

Toutefois, le soleil les ayant bien cuites et bien durcies, je les soulevai très-doucement et je les plaçai dans deux grands paniers d'osier que j'avais faits exprès pour qu'elles ne pussent être brisées; et, comme entre le pot et le panier il y avait du vide, je le remplis avec de la paille de riz et d'orge. Je comptais, si ces jarres restaient toujours sèches, y serrer mes grains et peut-être même ma farine, quand ils seraient égrugés.

Bien que pour mes grands vases je me fusse mécompté grossièrement, je fis néanmoins beaucoup de plus petites choses avec assez de succès, telles que des pots ronds, des assiettes plates, des cruches et des jattes, que ma main modelait et que la chaleur du soleil cuisait et durcissait étonnamment.

Mais tout cela ne répondait point encore à mes fins, qui étaient d'avoir un pot pour contenir un liquide et aller au feu, ce qu'aucun de ceux que j'avais n'aurait pu faire. Au bout de quelque temps il arriva que, ayant fait un assez

grand feu pour rôtir de la viande, au moment où je la retirais étant cuite, je trouvai dans le foyer un tesson d'un de mes pots de terre cuit dur comme une pierre et rouge comme une tuile. Je fus agréablement surpris de voir cela, et je me dis qu'assurément ma poterie pourrait se faire cuire en son entier, puisqu'elle cuisait bien en morceaux.

Cette découverte fit que je m'appliquai à rechercher comment je pourrais disposer mon feu pour y cuire quelques pots. Je n'avais aucune idée du four dont les potiers se servent, ni de leurs vernis, et j'avais pourtant du plomb pour en faire. Je plaçai donc trois grandes cruches et deux ou trois autres pots, en pile les uns sur les autres, sur un gros tas de cendres chaudes, et j'allumai un feu de bois tout à l'entour. J'entretins le feu sur touts les côtés et sur le sommet, jusqu'à ce que j'eusse vu mes pots rouges de part en part et remarqué qu'ils n'étaient point fendus. Je les maintins à ce degré pendant cinq ou six heures environ, au bout desquelles j'en apperçus un qui, sans être fêlé, commençait à fondre et à couler. Le sable, mêlé à la glaise, se liquéfiait par la violence de la chaleur, et se serait vitrifié si j'eusse poursuivi. Je diminuai donc mon brasier graduellement, jusqu'à ce que mes pots perdissent leur couleur rouge. Ayant veillé toute la nuit pour que le feu ne s'abattît point trop promptement, au point du jour je me vis possesseur de trois excellentes.... je n'ose pas dire cruches, et deux autres pots aussi bien cuits que je pouvais le désirer. Un d'entre eux avait été parfaitement verni par la fonte du gravier.

Après cette épreuve, il n'est pas nécessaire de dire que je ne manquai plus d'aucun vase pour mon usage ; mais je dois avouer que leur forme était fort insignifiante, comme

on peut le supposer. Je les modelais absolument comme les enfants qui font des boulettes de terre grasse, ou comme une femme qui voudrait faire des pâtés sans avoir jamais appris à pâtisser.

Jamais joie pour une chose si minime n'égala celle que je ressentis en voyant que j'avais fait un pot qui pourrait supporter le feu ; et à peine eus-je la patience d'attendre qu'il soit tout-à-fait refroidi pour le remettre sur le feu avec un peu d'eau dedans pour bouillir de la viande, ce qui me réussit admirablement bien. Je fis un excellent bouillon avec un morceau de chevreau ; cependant je manquais de gruau et de plusieurs autres ingrédients nécessaires pour le rendre aussi bon que j'aurais pu l'avoir.

J'eus un nouvel embarras pour me procurer un mortier de pierre où je pusse piler ou écraser mon grain ; quant à un moulin, il n'y avait pas lieu de penser qu'avec le seul secours de mes mains je parvinsse jamais à ce degré d'industrie. Pour suppléer à ce besoin, j'étais vraiment très-embarrassé, car de touts les métiers du monde, le métier de tailleur de pierre était celui pour lequel j'avais le moins de dispositions ; d'ailleurs je n'avais point d'outils pour l'entreprendre. Je passai plusieurs jours à chercher une grande pierre assez épaisse pour la creuser et faire un mortier ; mais je n'en trouvai pas, si ce n'est dans de solides rochers, et que je ne pouvais ni tailler ni extraire. Au fait, il n'y avait point de roches dans l'île d'une suffisante dureté, elles étaient toutes d'une nature sablonneuse et friable, qui n'aurait pu résiter aux coups d'un pilon pesant, et le blé n'aurait pu s'y broyer sans qu'il s'y mêlât du sable. Après avoir perdu ainsi beaucoup de temps à la recherche d'une pierre, je renonçai, et je me déterminai à chercher un grand billot de bois dur, que je trouvai beaucoup plus ai-

sément. J'en choisis un si gros qu'à peine pouvais-je le remuer, je l'arrondis et je le façonnai à l'extérieur avec ma hache et mon herminette ; ensuite, avec une peine infinie, j'y pratiquai un trou, au moyen du feu, comme font les Sauvages du Brésil pour creuser leurs pirogues. Je fis enfin une hie ou grand pilon avec de ce bois appelé BOIS DE FER, et je mis de côté ces instruments en attendant ma prochaine récolte, après laquelle je me proposai de moudre mon grain, ou plutôt de l'égruger, pour faire du pain.

Ma difficulté suivante fut celle de faire un sas ou blutoir pour passer ma farine et la séparer du son et de la bale, sans quoi je ne voyais pas possibilité que je pusse avoir du pain; cette difficulté était si grande que je ne voulais pas même y songer, assuré que j'étais de n'avoir rien de ce qu'il faut pour faire un tamis ; j'entends ni canevas fin et clair, ni étoffe à bluter la farine à travers. J'en restai là pendant plusieurs mois; je ne savais vraiment que faire. Le linge qui me restait était en haillons ; j'avais bien du poil de chèvre, mais je ne savais ni filer ni tisser ; et, quand même je l'eusse su, il me manquait les instruments nécessaires. Je ne trouvai aucun remède à cela. Seulement je me ressouvins qu'il y avait parmi les hardes de matelots que j'avais emportées du navire quelques cravates de calicot ou de mousseline. J'en pris plusieurs morceaux, et je fis trois petits sas, assez propre à leur usage. Je fus ainsi pourvu pour quelques années. On verra en son lieu ce que j'y substituai plus tard.

J'avais ensuite à songer à la boulangerie, et comment je pourrais faire le pain quand je viendrais à avoir du blé ; car d'abord je n'avais point de levain. Comme rien ne pouvait suppléer à cette absence, je ne m'en embarrassai

pas beaucoup. Quant au four, j'étais vraiment en grande peine.

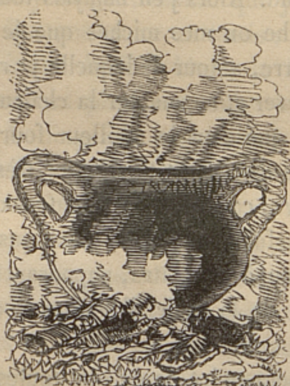
A la fin je trouvai l'expédient que voici : je fis quelques vases de terre très-larges et peu profonds, c'est-à-dire qui avaient environ deux pieds de diamètre et neuf pouces seulement de profondeur ; je les cuisis dans le feu, comme j'avais fait des autres, et je les mis ensuite à part. Quand j'avais besoin de cuire, j'allumais d'abord un grand feu sur mon âtre, qui était pavé de briques carrées de ma propre fabrique ; je n'affirmerais pas toutefois qu'elles fussent parfaitement carrées.

Quand le feu de bois était à peu près tombé en cendres et en charbons ardents, je les éparpillais sur l'âtre, de façon à le couvrir entièrement, et je les y laissais jusqu'à ce qu'il fût très-chaud. Alors j'en balayais toutes les cendres, je posais ma miche ou mes miches que je couvrais d'une d'une jatte de terre, autour de laquelle je relevais les cendres pour conserver et augmenter la chaleur. De cette manière, aussi bien que dans le meilleur four du monde, je cuisais mes pains d'orge, et devins en très-peu de temps un vrai pâtissier ; car je fis des gâteaux de riz et des POUDINGS. Toutefois je n'allai point jusqu'aux pâtés : je n'aurais rien eu à y mettre, supposant que j'en eusse fait, si ce n'est de la chair d'oiseaux et de la viande de chèvre.

On ne s'étonnera point de ce que toutes ces choses me prirent une grande partie de la troisième année de mon séjour dans l'île, si l'on considère que dans l'intervalle de toutes ces choses j'eus à faire mon labourage et une nouvelle moisson. En effet, je récoltai mon blé dans sa saison, je le transportai au logis du mieux que je pouvais, et je le conservai en épis dans une grande manne jusqu'à ce que

j'eusse le temps de l'égrainer, puisque je n'avais ni aire ni fléau pour le battre.

L'accroissement de mes récoltes me nécessita réellement alors à agrandir ma grange. Je manquais d'emplacement pour les serrer ; car mes semailles m'avaient rapporté au moins vingt boisseaux d'orge et tout au moins autant de riz ; si bien que dès lors je résolus de commencer à en user à discrétion : mon biscuit depuis long-temps était achevé. Je résolus aussi de m'assurer de la quantité qu'il me fallait pour toute mon année, et si je ne pourrais pas ne faire qu'une seule semaille.





La Pirogue.

Somme toute, je reconnus que quarante boisseaux d'orge et de riz étaient plus que je n'en pouvais consommer dans un an. Je me déterminai donc à semer chaque année juste la même quantité que la dernière fois, dans l'espérance qu'elle pourrait largement me pourvoir de pain.

Tandis que toutes ces choses se faisaient, mes pensées, comme on peut le croire, se reportèrent plusieurs fois sur la découverte de la terre que j'avais apperçue de l'autre côté de l'île. Je n'étais pas sans quelques désirs secrets d'aller sur ce rivage, imaginant que je voyais la terre ferme, et une contrée habitée d'où je pourrais d'une façon ou d'une autre me transporter plus loin, et peut-être trouver enfin quelques moyens de salut.

Mais dans tout ce raisonnement je ne tenais aucun compte des dangers d'une telle entreprise dans le cas où je viendrais à tomber entre les mains des Sauvages, qui pouvaient être, comme j'aurais eu raison de le penser, plus féroces que les lions et les tigres de l'Afrique. Une fois en leur pouvoir, il y avait mille chances à courir contre une qu'ils me tueraient et sans doute me mangeraient. J'avais ouï dire que les peuples de la côte des Caraïbes étaient cannibales ou mangeurs d'hommes, et je jugeais par la latitude que je ne devais pas être fort éloigné de cette côte. Supposant que ces nations ne fussent point cannibales, elles auraient pu néanmoins me tuer, comme cela était advenu à d'autres Européens qui avaient été pris, quoiqu'ils fussent au nombre de dix et même de vingt, et elles l'auraient pu d'autant plus facilement que j'étais seul, et ne pouvais opposer que peu ou point de résistance. Toutes ces choses, dis-je, que j'aurais dû mûrement considérer et qui plus tard se présentèrent à mon esprit, ne me donnèrent premièrement aucune appréhension, ma tête ne roulait que la pensée d'aborder à ce rivage.

C'est ici que je regrettai mon garçon Xury, et mon long bateau avec sa voile *d'épaule-de-mouton*, sur lequel j'avais navigué plus de neuf cents milles le long de la côte d'Afrique ; mais c'était un regret superflu. Je m'avisai

alors d'aller visiter la chaloupe de notre navire, qui, comme je l'ai dit, avait été lancée au loin sur la rive durant la tempête, lors de notre naufrage. Elle se trouvait encore à peu de chose près dans la même situation : renversée par la force des vagues et des vents, elle était presque sens dessus dessous sur l'éminence d'une longue dune de gros sable, mais elle n'était point entourée d'eau comme auparavant.

Si j'avais eu quelque aide pour le radouber et le lancer à la mer, ce bateau m'aurait suffi, et j'aurais pu retourner au Brésil assez aisément; mais j'eusse dû prévoir qu'il ne me serait pas plus possible de le retourner et de le remettre sur son fond que de remuer l'île. J'allai néanmoins dans les bois, et je coupai des leviers et des rouleaux, que j'apportai près de la chaloupe, déterminé à essayer ce que je pourrais faire, et persuadé que si je parvenais à la redresser il me serait facile de réparer le dommage qu'elle avait reçu, et d'en faire une excellente embarcation, dans laquelle je pourrais sans crainte aller à la mer.

Au fait je n'épargnai point les peines dans cette infructueuse besogne, et j'y employai, je pense, trois ou quatre semaines environ. Enfin, reconnaissant qu'il était impossible à mes faibles forces de la soulever, je me mis à creuser le sable en dessous pour la dégager et la faire tomber; et je plaçai des pièces de bois pour la retenir et la guider convenablement dans sa chute.

Mais quand j'eus fait cette fouille, je fus encore hors d'état de l'ébranler et de pénétrer en dessous, bien loin de pouvoir la pousser jusqu'à l'eau. Je fus donc forcé de l'abandonner ; et cependant, bien que je désespérasse de cette chaloupe, mon désir de m'aventurer sur mer pour gagner le continent augmentait plutôt qu'il ne décrois-

sait, au fur et à mesure que la chose m'apparaissait plus impraticable.

Cela m'amena enfin à penser s'il ne serait pas possible de me construire, seul et sans outils, avec le tronc d'un grand arbre, une pirogue toute semblable à celles que font les naturels de ces climats. Je reconnus que c'était non-seulement faisable, mais aisé. Ce projet me souriait infiniment, avec l'idée surtout que j'avais en main plus de ressources pour l'exécuter qu'aucun Nègre ou Indien; mais je ne considérais nullement les inconvénients particuliers qui me plaçaient au-dessous d'eux; par exemple le manque d'aide pour mettre ma pirogue à la mer quand elle serait achevée, obstacle beaucoup plus difficile à surmonter pour moi que toutes les conséquences du manque d'outils ne pouvaient l'être pour les Indiens. Effectivement, que devait me servir d'avoir choisi un gros arbre dans les bois, d'avoir pu à grande peine le jeter bas, si après l'avoir façonné avec mes outils, si après lui avoir donné la forme extérieure d'un canot, l'avoir brûlé ou taillé en dedans pour le creuser, pour en faire une embarcation; si après tout cela, dis-je, il me fallait l'abandonner dans l'endroit même où je l'aurais trouvé, incapable de le mettre à la mer.

Il est croyable que si j'eusse fait la moindre réflexion sur ma situation tandis que je construisais ma pirogue, j'aurais immédiatement songé au moyen de la lancer à l'eau; mais j'étais si préoccupé de mon voyage, que je ne considérai pas une seule fois comment je la transporterais; et vraiment elle était de nature à ce qu'il fût pour moi plus facile de lui faire franchir en mer quarante-cinq milles, que du lieu où elle était quarante-cinq brasses pour la mettre à flot.

J'entrepris ce bateau plus follement que ne fit jamais homme ayant ses sens éveillés. Je me complaisais dans ce dessein, sans déterminer si j'étais capable de le conduire à bonne fin, non pas que la difficulté de le lancer ne me vînt souvent en tête; mais je tranchais court à tout examen par cette réponse insensée que je m'adressais : — « Allons, faisons-le d'abord; à coup sûr je trouverai moyen d'une façon ou d'une autre de le mettre à flot quand il sera fait. »

C'était bien la plus absurde méthode; mais mon idée opiniâtre prévalait : je me mis à l'œuvre et j'abattis un cèdre. Je doute beaucoup que Salomon en ait eu jamais un pareil pour la construction du temple de Jérusalem. Il avait cinq pieds dix pouces de diamètre près de la souche et quatre pieds onze pouces à la distance de vingt-deux pieds, après quoi il diminuait un peu et se partageait en branches. Ce ne fut pas sans un travail infini que je jetai par terre cet arbre; car je fus vingt jours à le hacher et le tailler au pied, et, avec une peine indicible, quatorze jours à séparer à coups de hache sa tête vaste et touffue. Je passai un mois à le façonner, à le mettre en proportion et à lui faire une espèce de carène semblable à celle d'un bateau, afin qu'il pût flotter droit sur sa quille et convenablement. Il me fallut ensuite près de trois mois pour évider l'intérieur et le travailler de façon à en faire une parfaite embarcation. En vérité je vins à bout de cette opération sans employer le feu, seulement avec un maillet et un ciseau et l'ardeur d'un rude travail qui ne me quitta pas, jusqu'à ce que j'en eusse fait une belle pirogue assez grande pour recevoir vingt-six hommes, et par conséquent bien assez grande pour me transporter moi et toute ma cargaison.

Quand j'eus achevé cet ouvrage j'en ressentis une joie

extrême : au fait, c'était la plus grande pirogue d'une seule pièce que j'eusse vue de ma vie. Mais, vous le savez, que de rudes coups ne m'avait-elle pas coûté ! Il ne me restait plus qu'à la lancer à la mer; et, si j'y fusse parvenu, je ne fais pas de doute que je n'eusse commencé le voyage le plus insensé et le plus aventureux qui fût jamais entrepris.

Mais touts mes expédients pour l'amener jusqu'à l'eau avortèrent, bien qu'ils m'eussent aussi coûté un travail infini, et qu'elle ne fût éloignée de la mer que de cent verges tout au plus. Comme premier inconvénient, elle était sur une éminence à pic du côté de la baie. Nonobstant, pour aplanir cet obstacle, je résolus de creuser la surface du terrain en pente douce. Je me mis donc à l'œuvre. Que de sueurs cela me coûta ! Mais compte-t-on ses peines quand on a sa liberté en vue ? Cette besogne achevée et cette difficulté vaincue, une plus grande existait encore, car il ne m'était pas plus possible de remuer cette pirogue qu'il ne me l'avait été de remuer la chaloupe.

Alors je mesurai la longueur du terrain, et je me déterminai à ouvrir une darce ou canal pour amener la mer jusqu'à la pirogue, puisque je ne pouvais pas amener ma pirogue jusqu'à la mer. Soit ! Je me mis donc à la besogne ; et quand j'eus commencé et calculé la profondeur et la longueur qu'il fallait que je lui donnasse, et de quelle manière j'enlèverais les déblais, je reconnus que, n'ayant de ressources qu'en mes bras et en moi-même, il me faudrait dix ou douze années pour en venir à bout ; car le rivage était si élevé, que l'extrémité supérieure de mon bassin aurait dû être profonde de vingt-deux pieds tout au moins. Enfin, quoique à regret, j'abandonnai donc aussi ce dessein.

J'en fus vraiment navré, et je compris alors, mais trop tard, quelle folie c'était d'entreprendre un ouvrage avant d'en avoir calculé les frais et d'avoir bien jugé si nos propres forces pourraient le mener à bonne fin.

Au milieu de cette besogne je finis ma quatrième année dans l'île, et j'en célébrai l'anniversaire avec la même dévotion et tout autant de satisfaction que les années précédentes ; car, par une étude constante et une sérieuse application de la parole de Dieu et par le secours de sa grâce, j'acquérais une science bien différente de celle que je possédais autrefois, et j'appréciais tout autrement les choses : je considérais alors le monde comme une terre lointaine où je n'avais rien à souhaiter, rien à désirer; d'où je n'avais rien à attendre, en un mot avec laquelle je n'avais rien et vraisemblablement ne devais plus rien avoir à faire. Je pense que je le regardais comme peut-être le regarderons-nous après cette vie, je veux dire ainsi qu'un lieu où j'avais vécu, mais d'où j'étais sorti ; et je pouvais bien dire comme notre père Abraham au Mauvais Riche : — « ENTRE TOI ET MOI IL Y A UN ABYME PROFOND. »

Là j'étais éloigné de la perversité du monde : je n'avais ni concupiscence de la chair, ni concupiscence des yeux, ni faste de la vie. Je ne convoitais rien, car j'avais alors tout ce dont j'étais capable de jouir ; j'étais seigneur de tout le manoir : je pouvais, s'il me plaisait, m'appeler Roi ou Empereur de toute cette contrée rangée sous ma puissance ; je n'avais point de rivaux, je n'avais point de compétiteur, personne qui disputât avec moi le commandement et la souveraineté. J'aurais pu récolter du blé de quoi charger des navires ; mais, n'en ayant que faire, je n'en semais que suivant mon besoin. J'avais à foison des

chélones ou tortues de mer, mais une de temps en temps c'était tout ce que je pouvais consommer ; j'avais assez de bois de charpente pour construire une flotte de vaisseaux, et quand elle aurait été construite j'aurais pu faire d'assez abondantes vendanges pour la charger de passerilles et de vin.





Rédaction du Journal.

Mais ce dont je pouvais faire usage était seul précieux pour moi. J'avais de quoi manger et de quoi subvenir à mes besoins, que m'importait tout le reste ! Si j'avais tué du gibier au-delà de ma consommation, il m'aurait fallu l'abandonner au chien ou aux vers. Si j'avais semé plus de blé

qu'il ne convenait pour mon usage, il se serait gâté. Les arbres que j'avais abattus restaient à pourrir sur la terre ; je ne pouvais les employer qu'au chauffage, et je n'avais besoin de feu que pour préparer mes aliments.

En un mot la nature et l'expérience m'apprirent, après mûre réflexion, que toutes les bonnes choses de l'univers ne sont bonnes pour nous que suivant l'usage que nous en faisons, et qu'on n'en jouit qu'autant qu'on s'en sert ou qu'on les amasse pour les donner aux autres, et pas plus. Le ladre le plus rapace de ce monde aurait été guéri de son vice de convoitise, s'il se fût trouvé à ma place ; car je possédais infiniment plus qu'il ne m'était loisible de dépenser. Je n'avais rien à désirer si ce n'est quelques babioles qui me manquaient et qui pourtant m'auraient été d'une grande utilité. J'avais, comme je l'ai déjà consigné, une petite somme de monnaie, tant en or qu'en argent, environ trente-six livres sterling : hélas ! cette triste vilenie restait là inutile ; je n'en avais que faire, et je pensais souvent en moi-même que j'en donnerais volontiers une poignée pour quelques pipes à tabac ou un moulin à bras pour moudre mon blé ; voire même que je donnerais le tout pour six PENNY de semence de navet et de carotte d'Angleterre, ou pour une poignée de pois et de fèves et une bouteille d'encre. En ma situation je n'en pouvais tirer ni avantage ni bénéfice : cela restait là dans un tiroir, cela pendant la saison pluvieuse se moisissait à l'humidité de ma grotte. J'aurais eu ce tiroir plein de diamants, que c'eût été la même chose, et ils n'auraient pas eu plus de valeur pour moi, à cause de leur inutilité.

J'avais alors amené mon état de vie à être en soi beaucoup plus heureux qu'il ne l'avait été premièrement, et beaucoup plus heureux pour mon esprit et pour mon corps.

Souvent je m'asseyais pour mon repas avec reconnaissance, et j'admirais la main de la divine Providence qui m'avait ainsi dressé une table dans le désert. Je m'étudiais à regarder plutôt le côté brillant de ma condition que le côté sombre, et à considérer ce dont je jouissais plutôt que ce dont je manquais. Cela me donnait quelquefois de secrètes consolations ineffables. J'appuie ici sur ce fait pour le bien inculquer dans l'esprit de ces gens mécontents qui ne peuvent jouir confortablement des biens que Dieu leur a donnés, parce qu'ils tournent leurs regards et leur convoitise vers des choses qu'il ne leur a point départies. Touts nos tourments sur ce qui nous manque me semblent procéder du défaut de gratitude pour ce que nous avons.

Une autre réflexion m'était d'un grand usage et sans doute serait de même pour quiconque tomberait dans une détresse semblable à la mienne : je comparais ma condition présente à celle à laquelle je m'étais premièrement attendu, voire même avec ce qu'elle aurait nécessairement été, si la bonne providence de Dieu n'avait merveilleusement ordonné que le navire échouât près du rivage, d'où non-seulement j'avais pu l'atteindre, mais où j'avais pu transporter tout ce que j'en avais tiré pour mon soulagement et mon bien-être ; et sans quoi j'aurais manqué d'outils pour travailler, d'armes pour ma défense et de poudre et de plomb pour me procurer ma nourriture.

Je passais des heures entières, je pourrais dire des jours entiers à me représenter sous la plus vive couleur ce qu'il aurait fallu que je fisse, si je n'avais rien sauvé du navire ; à me représenter que j'aurais pu ne rien attraper pour ma subsistance, si ce n'est quelques poissons et quelques tortues ; et toutefois, comme il s'était écoulé un temps assez long avant que j'en eusse rencontré, que nécessairement j'au-

rais dû périr tout d'abord; ou que si je n'avais pas péri j'aurais dû vivre comme un vrai Sauvage; enfin à me représenter que, si j'avais tué une chèvre ou un oiseau par quelque stratagême, je n'aurais pu le dépecer ou l'ouvrir, l'écorcher, le vider ou le découper; mais qu'il m'aurait fallu le ronger avec mes dents et le déchirer avec mes griffes, comme une bête.

Ces réflexions me rendaient très-sensible à la bonté de la Providence envers moi et très-reconnaissant de ma condition présente, malgré toutes ses misères et toutes ses disgrâces. Je dois aussi recommander ce passage aux réflexions de ceux qui sont sujets à dire dans leur infortune : — « Est-il une affliction semblable a la mienne ? » — Qu'ils considèrent combien est pire le sort de tant de gens, et combien le leur aurait pu être pire si la Providence l'avait jugé convenable.

Je faisais encore une autre réflexion qui m'aidait aussi à repaître mon âme d'espérances ; je comparais ma condition présente avec celle que j'avais méritée et que j'avais droit d'attendre de la justice divine. J'avais mené une vie mauvaise, entièrement dépouillée de toute connaissance et de toute crainte de Dieu. J'avais été bien éduqué par mon père et ma mère; ni l'un ni l'autre n'avaient manqué de m'inspirer de bonne heure un religieux respect de Dieu, le sentiment de mes devoirs et de ce que la nature et ma fin demandaient de moi ; mais, hélas ! tombé bientôt dans la vie de marin, de toutes les vies la plus dénuée de la crainte de Dieu, quoiqu'elle soit souvent face à face avec ses terreurs ; tombé, dis-je, de bonne heure dans la vie et dans la société de marins, tout le peu de religion que j'avais conservé avait été étouffé par les dérisions de mes camarades, par un endurcissement et un mépris des dan-

gers, par la vue de la mort devenue habituelle pour moi, par mon absence de toute occasion de m'entretenir si ce n'était avec mes pareils, ou d'entendre quelque chose qui fût profitable ou qui tendît au bien.

J'étais alors si dépourvu de tout ce qui est bien, du moindre sentiment de ce que j'étais ou devais être, que dans les plus grandes faveurs dont j'avais joui, — telles que ma fuite de Sallé, l'accueil du capitaine portugais, le succès de ma plantation au Brésil, la réception de ma cargaison d'Angleterre, — je n'avais pas eu une seule fois ces mots : — « MERCI, Ô MON DIEU ! » — ni dans le cœur ni à la bouche. Dans mes plus grandes détresses je n'avais seulement jamais songé à l'implorer ou à lui dire : — « SEIGNEUR, AYEZ PITIÉ DE MOI ! » — Je ne prononçais le nom de Dieu que pour jurer et blasphémer.

J'eus en mon esprit de terribles réflexions durant quelques mois, comme je l'ai déjà remarqué, sur l'endurcissement et l'impiété de ma vie passée ; et, quand je songeais à moi, et considérais quelle providence particulière avait pris soin de moi depuis mon arrivée dans l'île, et combien Dieu m'avait traité généreusement, non-seulement en me punissant moins que ne le méritait mon iniquité, mais encore en pourvoyant si abondamment à ma subsistance, je concevais alors l'espoir que mon repentir était accepté et que je n'avais pas encore lassé la miséricorde de Dieu.

J'accoutumais mon esprit non-seulement à la résignation aux volontés de Dieu dans la disposition des circonstances présentes, mais encore à une sincère gratitude de mon sort, par ces sérieuses réflexions que, moi, qui étais encore vivant, je ne devais pas me plaindre, puisque je n'avais pas reçu le juste châtiment de mes péchés ; que je jouissais de bien des faveurs que je n'aurais pu raisonna-

blement espérer en ce lieu ; que, bien loin de murmurer contre ma condition, je devais en être fort aise, et rendre grâce chaque jour du pain quotidien qui n'avait pu m'être envoyé que par une suite de prodiges ; que je devais considérer que j'avais été nourri par un miracle aussi grand que celui d'Élie nourri par les corbeaux ; voire même par une longue série de miracles ! enfin, que je pourrais à peine dans les parties inhabitées du monde nommer un lieu où j'eusse pu être jeté plus à mon avantage ; une place où, comme dans celle-ci, j'eusse été privé de toute société, ce qui d'un côté faisait mon affliction, mais où aussi je n'eusse trouvé ni bêtes féroces, ni loups, ni tigres furieux pour menacer ma vie ; ni venimeuses, ni vénéneuses créatures dont j'eusse pu manger pour ma perte, ni Sauvages pour me massacrer et me dévorer.

En un mot, si d'un côté ma vie était une vie d'affliction, de l'autre c'était une vie de miséricorde ; et il ne me manquait pour en faire une vie de bien-être que le sentiment de la bonté de Dieu et du soin qu'il prenait en cette solitude d'être ma consolation de chaque jour. Puis ensuite je faisais une juste récapitulation de toutes ces choses, je secouais mon âme, et je n'étais plus mélancolique.

Il y avait déjà si long-temps que j'étais dans l'île, que bien des choses que j'y avais apportées pour mon soulagement étaient ou entièrement finies ou très-usées et proche d'être consommées.

Mon encre, comme je l'ai dit plus haut, tirait à sa fin depuis quelque temps, il ne m'en restait que très-peu, que de temps à autre j'augmentais avec de l'eau, jusqu'à ce qu'elle devint si pâle qu'à peine laissait-elle quelque apparence de noir sur le papier. Tant qu'elle dura j'en fis usage pour noter les jours du mois où quelque chose de

remarquable m'arrivait. Ce mémorial du temps passé me fait ressouvenir qu'il y avait un étrange rapport de dates entre les divers événements qui m'étaient advenus, et que si j'avais eu quelque penchant superstitieux à observer des jours heureux et malheureux j'aurais eu lieu de le considérer avec un grand sentiment de curiosité.

D'abord, — je l'avais remarqué, — le même jour où je rompis avec mon père et mes parents et m'enfuis à Hull pour m'embarquer, ce même jour, dans la suite, je fus pris par le corsaire de Sallé et fait esclave.

Le même jour de l'année où j'échappai du naufrage dans la rade d'Yarmouth, ce même jour, dans la suite, je m'échappai de Sallé dans un bateau.

Le même jour que je naquis, c'est-à-dire le 20 septembre, le même jour ma vie fut sauvée vingt-six ans après, lorsque je fus jeté sur mon île. Ainsi ma vie coupable et ma vie solitaire ont commencé toutes deux le même jour.

La première chose consommée après mon encre fut le pain, je veux dire le biscuit que j'avais tiré du navire. Je l'avais ménagé avec une extrême réserve, ne m'allouant qu'une seule galette par jour durant à peu près une année. Néanmoins je fus un an entier sans pain avant que d'avoir du blé de mon crû. Et grande raison j'avais d'être reconnaissant d'en avoir, sa venue étant, comme on l'a vu, presque miraculeuse.

Mes habits aussi commençaient à s'user ; quant au linge je n'en avais plus depuis long-temps, excepté quelques chemises rayées que j'avais trouvées dans les coffres des matelots, et que je conservais soigneusement, parce que souvent je ne pouvais endurer d'autres vêtements qu'une chemise. Ce fut une excellente chose pour moi que j'en

eusse environ trois douzaines parmi les hardes des marins du navire, où se trouvait aussi quelques grosses houpelandes de matelots, que je laissais en réserve parce qu'elles étaient trop chaudes pour les porter. Bien qu'il est vrai les chaleurs fussent si violentes que je n'avais pas besoin d'habits, cependant je ne pouvais aller entièrement nu et quand bien même je l'eusse voulu, ce qui n'était pas. Quoique je fusse tout seul, je n'en pouvais seulement supporter la pensée.





Séjour sur la Colline.

La raison pour laquelle je ne pouvais aller tout-à-fait nu, c'est que l'ardeur du soleil m'était plus insupportable quand j'étais ainsi que lorsque j'avais quelques vêtements. La grande chaleur me faisait même souvent venir des ampoules sur la peau ; mais quand je

portais une chemise, le vent l'agitait et soufflait par-dessous, et je me trouvais doublement au frais. Je ne pus pas davantage m'accoutumer à aller au soleil sans un bonnet ou un chapeau : ses rayons dardent si violemment dans ces climats, qu'en tombant d'aplomb sur ma tête, ils me donnaient immédiatement des migraines, qui se dissipaient aussitôt que je m'étais couvert.

A ces fins je commençai de songer à mettre un peu d'ordre dans les quelques haillons que j'appelais des vêtements. J'avais usé toutes mes vestes : il me fallait alors essayer à me fabriquer des jaquettes avec de grandes houppelandes et les autres effets semblables que je pouvais avoir. Je me mis donc à faire le métier de tailleur, ou plutôt de ravaudeur, car je faisais de la piteuse besogne. Néanmoins je vins à bout de bâtir deux ou trois casaques, dont j'espérais me servir long-temps. Quant aux caleçons ou hauts-de-chausses, je les fis d'une façon vraiment pitoyable.

J'ai noté que je conservais les peaux de touts les animaux que je tuais, des bêtes à quatre pieds, veux-je dire. Comme je les étendais au soleil sur des bâtons, quelques-unes étaient devenues si sèches et si dures qu'elles n'étaient bonnes à rien ; mais d'autres me furent réellement très-profitables. La première chose que je fis de ces peaux fut un grand bonnet, avec le poil tourné en dehors pour rejeter la pluie ; et je m'en acquittai si bien qu'aussitôt après j'entrepris un habillement tout entier, c'est-à-dire une casaque et des hauts-de-chausses ouverts aux genoux, le tout fort lâche, car ces vêtements devaient me servir plutôt contre la chaleur que contre le froid. Je dois avouer qu'ils étaient très-méchamment faits ; si j'étais mauvais charpentier, j'étais encore plus mauvais tailleur. Néanmoins ils

me furent d'un fort bon usage; et quand j'étais en course, s'il venait à pleuvoir, le poil de ma casaque et de mon bonnet étant extérieur, j'étais parfaitement garanti.

J'employai ensuite beaucoup de temps et de peines à me fabriquer un parasol, dont véritablement j'avais grand besoin et grande envie. J'en avais vu faire au Brésil, où ils sont d'une très-grande utilité dans les chaleurs excessives qui s'y font sentir, et celles que je ressentais en mon île étaient pour le moins tout aussi fortes, puisqu'elle est plus proche de l'équateur. En somme, fort souvent obligé d'aller au loin, c'était pour moi une excellente chose par les pluies comme par les chaleurs. Je pris une peine infinie, et je fus extrêmement long-temps sans rien pouvoir faire qui y ressemblât. Après même que j'eus pensé avoir atteint mon but, j'en gâtai deux ou trois avant d'en trouver à ma fantaisie. Enfin j'en façonnai un qui y répondait assez bien. La principale difficulté fut de le rendre fermant; car si j'eusse pu l'étendre et n'eusse pu le ployer, il m'aurait toujours fallu le porter au-dessus de ma tête, ce qui eût été impraticable. Enfin, ainsi que je le disais, j'en fis un qui m'agréait assez; je le couvris de peau, le poil en dehors, de sorte qu'il rejetait la pluie comme un auvent, et repoussait si bien le soleil, que je pouvais marcher dans le temps le plus chaud avec plus d'agrément que je ne le faisais auparavant dans le temps le plus frais. Quand je n'en avais pas besoin je le fermais et le portais sous mon bras.

Je vivais ainsi très-confortablement; mon esprit s'était calmé en se résignant à la volonté de Dieu, et je m'abandonnais entièrement aux dispositions de sa providence. Cela rendait même ma vie meilleure que la vie sociale; car lorsque je venais à regretter le manque de conversation, je me disais : — « Converser ainsi mutuellement avec mes

propres pensées et avec mon Créateur lui-même par mes élancements et mes prières, n'est-ce pas bien préférable à la plus grande jouissance de la société des hommes? »

Je ne saurais dire qu'après ceci, durant cinq années, rien d'extraordinaire me soit advenu. Ma vie suivit le même cours dans la même situation et dans les mêmes lieux qu'auparavant. Outre la culture annuelle de mon orge et de mon riz et la récolte de mes raisins, — je gardais de l'un et de l'autre toujours assez pour avoir devant moi une provision d'un an; — outre ce travail annuel, dis-je, et mes sorties journalières avec mon fusil, j'eus une occupation principale, la construction d'une pirogue qu'enfin je terminai, et que, par un canal que je creusai large de six pieds et profond de quatre, j'amenai dans la crique, éloignée d'un demi-mille environ. Pour la première, si démesurément grande, que j'avais entreprise sans considérer d'abord, comme je l'eusse dû faire, si je pourrais la mettre à flot, me trouvant toujours dans l'impossibilité de l'amener jusqu'à l'eau ou d'amener l'eau jusqu'à elle, je fus obligé de la laisser où elle était, comme un commémoratif pour m'enseigner à être plus sage la prochaine fois. Au fait, cette prochaine fois, bien que je n'eusse pu trouver un arbre convenable, bien qu'il fût dans un lieu où je ne pouvais conduire l'eau, et, comme je l'ai dit, à une distance d'environ un demi-mille, ne voyant point la chose impraticable, je ne voulus point l'abandonner. Je fus à peu près deux ans à ce travail, dont je ne me plaignis jamais, soutenu par l'espérance d'avoir une barque et de pouvoir enfin gagner la haute mer.

Cependant quand ma petite pirogue fut terminée, sa dimension ne répondit point du tout au dessein que j'avais eu en vue en entreprenant la première, c'est-à-dire de ga-

gner la terre ferme, éloignée d'environ quarante milles. La petitesse de mon embarcation mit donc fin à ce projet, et je n'y pensai plus ; mais je résolus de faire le tour de l'île. J'étais allé sur un seul point de l'autre côté, en prenant la traverse dans les terres, ainsi que je l'ai déjà narré, et les découvertes que j'avais faites en ce voyage m'avaient rendu très-curieux de voir les autres parties des côtes. Comme alors rien ne s'y opposait, je ne songeai plus qu'à faire cette reconnaissance.

Dans ce dessein, et pour que je pusse opérer plus sûrement et plus régulièrement, j'adaptai un petit mât à ma pirogue, et je fis une voile de quelques pièces de celles du navire mises en magasin et que j'avais en grande quantité par-devers moi.

Ayant ajusté mon mât et ma voile, je fis l'essai de ma barque, et je trouvai qu'elle cinglait très-bien. A ses deux extrémités je construisis alors de petits équipets et de petits coffres pour enfermer mes provisions, mes munitions, et les garantir de la pluie et des éclaboussures de la mer ; puis je creusai une longue cachette où pouvait tenir mon mousquet, et je la recouvris d'un abattant pour le garantir de toute humidité.

A la poupe je plaçais mon parasol, fiché dans une carlingue comme un mât, pour me défendre de l'ardeur du soleil et me servir de tendelet ; équipé de la sorte, je faisais de temps en temps une promenade sur mer, mais je n'allais pas loin et ne m'éloignais pas de la crique. Enfin, impatient de connaître la circonférence de mon petit Royaume, je me décidai à faire ce voyage, et j'avitaillai ma pirogue en conséquence. J'y embarquai deux douzaines de mes pains d'orge, — que je devrais plutôt appeler des gâteaux, — un pot de terre empli de riz sec, dont je faisais

une grande consommation, une petite bouteille de *rum*, une moitié de chèvre, de la poudre et du plomb pour m'en procurer davantage, et deux grandes houppelandes, de celles dont j'ai déjà fait mention et que j'avais trouvées dans les coffres des matelots. Je les pris, l'une pour me coucher dessus et l'autre pour me couvrir pendant la nuit.

Ce fut le 6 novembre, l'an sixième de mon Règne ou de ma Captivité, comme il vous plaira, que je me mis en route pour ce voyage, qui fut beaucoup plus long que je ne m'y étais attendu ; car, bien que l'île elle-même ne fût pas très-large, quand je parvins à sa côte orientale, je trouvai un grand récif de rochers s'étendant à deux lieues en mer, les uns au-dessus, les autres en dessous l'eau, et par-delà un banc de sable à sec qui se prolongeait à plus d'une demi-lieue ; de sorte que je fus obligé de faire un grand détour pour doubler cette pointe.

Quand je découvris ce récif, je fus sur le point de renoncer à mon entreprise et de rebrousser chemin, ne sachant pas de combien il faudrait m'avancer au large, et par-dessus tout comment je pourrais revenir. Je jetai donc l'ancre, car je m'en étais fait une avec un morceau de grappin brisé que j'avais tiré du navire.

Ayant mis en sûreté ma pirogue, je pris mon mousquet, j'allai à terre, et je gravis sur une colline qui semblait commander ce cap. Là j'en découvris toute l'étendue, et je résolus de m'aventurer.

En examinant la mer du haut de cette éminence, j'aperçus un rapide, je dirai même un furieux courant qui portait à l'Est et qui serrait la pointe. J'en pris une ample connaissance, parce qu'il me semblait y avoir quelque péril, et qu'y étant une fois tombé, entraîné par sa violence, je ne pourrais plus regagner mon île. Vraiment, si je

n'eusse pas eu la précaution de monter sur cette colline, je crois que les choses se seraient ainsi passées; car le même courant régnait de l'autre côté de l'île, seulement il s'en tenait à une plus grande distance. Je reconnus aussi qu'il y avait un violent remous sous la terre. Je n'avais donc rien autre à faire qu'à éviter le premier courant, pour me trouver aussitôt dans un remous.

Je séjournai cependant deux jours sur cette colline, parce que le vent, qui soufflait assez fort Est-Sud-Est, contrariait le courant et formait de violents brisants contre le cap. Il n'était donc sûr pour moi ni de côtoyer le rivage à cause du ressac, ni de gagner le large à cause du courant.

Le troisième jour au matin, le vent s'étant abattu durant la nuit, la mer étant calme, je m'aventurai. Que ceci soit une leçon pour les pilotes ignorants et téméraires! A peine eus-je atteint le cap, — je n'étais pas éloigné de la terre de la longueur de mon embarcation, — que je me trouvai dans des eaux profondes et dans un courant rapide comme l'écluse d'un moulin. Il drossa ma pirogue avec une telle violence, que tout ce que je pus faire ne put la retenir près du rivage, et de plus en plus il m'emporta loin du remous, que je laissai à ma gauche. Comme il n'y avait point de vent pour me seconder, tout ce que je faisais avec mes pagaies ne signifiait rien. Alors je commençais à me croire perdu; car, les courants régnant des deux côtés de l'île, je n'ignorais pas qu'à la distance de quelques lieues ils devaient se rejoindre, et que là ce serait irrévocablement fait de moi. N'entrevoyant aucune possibilité d'en réchapper, je n'avais devant moi que l'image de la mort, et l'espoir, non d'être submergé, car la mer était assez calme, mais de périr de faim. J'avais trouvé, il est vrai,

sur le rivage, une grosse tortue dont j'avais presque ma charge, et que j'avais embarquée ; j'avais une grande jarre d'eau douce, une jarre, c'est-à-dire un de mes pots de terre ; mais qu'était tout cela si je venais à être drossé au milieu du vaste Océan, où j'avais l'assurance de ne point rencontrer de terres, ni continent ni île, avant mille lieues tout au moins ?

Je compris alors combien il est facile à la providence de Dieu de rendre pire la plus misérable condition de l'humanité. Je me représentais alors mon île solitaire et désolée comme le lieu le plus séduisant du monde, et l'unique bonheur que souhaitât mon cœur était d'y rentrer. Plein de ce brûlant désir, je tendais mes bras vers elle. — « Heureux désert, m'écriais-je, je ne te verrai donc plus ! O misérable créature ! Ou vas-tu ? »





Poor Robin Crusoe, Where are You?

Alors je me reprochai mon esprit ingrat. Combien de fois avais-je murmuré contre ma condition solitaire ! Que n'aurais-je pas donné à cette heure pour remettre le pied sur la plage ? Ainsi nous ne voyons jamais le véritable état de notre position avant qu'il n'ait été rendu évident par des

fortunes contraires, et nous n'apprécions nos jouissances qu'après que nous les avons perdues. Il serait à peine possible d'imaginer quelle était ma consternation en me voyant loin de mon île bien-aimée, — telle elle m'apparaissait alors, — emporté au milieu du vaste Océan. J'en étais éloigné de plus de deux lieues, et je désespérais à tout jamais de la revoir. Cependant je travaillai toujours rudement, jusqu'à ce que mes forces fussent à peu près épuisées, dirigeant du mieux que je pouvais ma pirogue vers le Nord, c'est-à-dire au côté Nord du courant où se trouvait le remous. Dans le milieu de la journée, lorsque le soleil passa au méridien, je crus sentir sur mon visage une brise légère venant du Sud-Sud-Est. Cela me remit un peu de courage au cœur, surtout quand au bout d'une demi-heure environ il s'éleva un joli frais. En ce moment j'étais à une distance effroyable de mon île, et si le moindre nuage ou la moindre brume fût survenue, je me serais égaré dans ma route; car, n'ayant point à bord de compas de mer, je n'aurais su comment gouverner pour mon île si je l'avais une fois perdue de vue. Mais le temps continuant à être beau, je redressai mon mât, j'aplestai ma voile et portai le cap au Nord autant que possible pour sortir du courant.

A peine avais-je dressé mon mât et ma voile, à peine la pirogue commençait-elle à forcer au plus près, que je m'apperçus par la limpidité de l'eau que quelque changement allait survenir dans le courant, car l'eau était trouble dans les endroits les plus violents. En remarquant la clarté de l'eau, je sentis le courant qui s'affaiblissait, et au même instant je vis à l'Est, à un demi-mille environ, la mer qui déferlait contre des roches. Ces roches partageaient le courant en deux parties. La plus grande courait encore au

Sud, laissant les roches au Nord-Est; tandis que l'autre, repoussée par l'écueil, formait un remous rapide qui portait avec force vers le Nord-Ouest.

Ceux qui savent ce que c'est que de recevoir sa grâce sur l'échelle, d'être sauvé de la main des brigands juste au moment d'être égorgé, ou qui se sont trouvés en d'équivalentes extrémités, ceux-là seulement peuvent concevoir ce que fut alors ma surprise de joie, avec quel empressement je plaçai ma pirogue dans la direction de ce remous, avec quelle hâte, la brise fraîchissant, je lui tendis ma voile, et courus joyeusement vent-arrière, drossé par un reflux impétueux.

Ce remous me ramena d'une lieue dans mon chemin, directement vers mon île, mais à deux lieues plus au Nord que le courant qui m'avait d'abord drossé. De sorte qu'en approchant de l'île je me trouvai vers sa côte septentrionale, c'est-à-dire à son extrémité opposée à celle d'où j'étais parti.

Quand j'eus fait un peu plus d'une lieue à l'aide de ce courant ou de ce remous, je sentis qu'il était passé et qu'il ne me portait plus. Je trouvai toutefois qu'étant entre deux courants, celui au Sud qui m'avait entraîné, et celui au Nord qui s'éloignait du premier de deux lieues environ sur l'autre côté, je trouvai, dis-je, à l'Ouest de l'île, l'eau tout-à-fait calme et dormante. La brise m'étant toujours favorable, je continuai donc de gouverner directement pour l'île, mais je ne faisais plus un grand sillage, comme auparavant.

Vers quatre heures du soir, étant à une lieue environ de mon île, je trouvai que la pointe de rochers cause de tout ce malencontre, s'avançant vers le Sud, comme il est décrit plus haut, et rejetant le courant plus au Midi, avait

formé d'elle-même un autre remous vers le Nord. Ce remous me parut très-fort et porter directement dans le chemin de ma course, qui était Ouest mais presque plein Nord. A la faveur d'un bon frais, je cinglai à travers ce remous, obliquement au Nord-Ouest, et en une heure j'arrivai à un mille de la côte. L'eau était calme : j'eus bientôt gagné le rivage.

Dès que je fus à terre je tombai à genoux, je remerciai Dieu de ma délivrance, résolu d'abandonner toutes pensées de fuite sur ma pirogue ; et, après m'être rafraîchi avec ce que j'avais de provisions, je la hâlai tout contre le bord, dans une petite anse que j'avais découverte sous quelques arbres, et me mis à sommeiller, épuisé par le travail et la fatigue du voyage.

J'étais fort embarrassé de savoir comment revenir à la maison avec ma pirogue. J'avais couru trop de dangers, je connaissais trop bien le cas, pour penser tenter mon retour par le chemin que j'avais pris en venant; et ce que pouvait être l'autre côté, — l'Ouest, veux-je dire, — je l'ignorais et ne voulais plus courir de nouveaux hasards. Je me déterminai donc, mais seulement dans la matinée, à longer le rivage du côté du couchant, pour chercher une crique où je pourrais mettre ma frégate en sûreté, afin de la retrouver si je venais à en avoir besoin. Ayant côtoyé la terre pendant trois milles ou environ, je découvris une très-bonne baie, profonde d'un mille et allant en se rétrécissant jusqu'à l'embouchure d'un petit ruisseau. Là je trouvai pour mon embarcation un excellent port, où elle était comme dans une darse qui eût été faite tout exprès pour elle. Je l'y plaçai, et l'ayant parfaitement abritée, je mis pied à terre pour regarder autour de moi et voir où j'étais.

Je reconnus bientôt que j'avais quelque peu dépassé le

lieu où j'étais allé lors de mon voyage à pied sur ce rivage ; et, ne retirant de ma pirogue que mon mousquet et mon parasol, car il faisait excessivement chaud, je me mis en marche. La route était assez agréable, après le trajet que je venais de faire, et j'atteignis sur le soir mon ancienne tonnelle, où je trouvai chaque chose comme je l'avais laissée ; je la maintenais toujours en bon ordre : car c'était, ainsi que je l'ai déjà dit, ma maison de campagne.

Je passai par-dessus la palissade, et je me couchai à l'ombre pour reposer mes membres. J'étais harassé, je m'endormis bientôt. Mais jugez si vous le pouvez, vous qui lisez mon histoire, quelle dut être ma surprise quand je fus arraché à mon sommeil par une voix qui m'appela plusieurs fois par mon nom : — « ROBIN, ROBIN, ROBIN CRUSOÉ, PAUVRE ROBIN CRUSOÉ ! OU ÊTES-VOUS, ROBIN CRUSOÉ ? OU ÊTES-VOUS ? OU ÊTES-VOUS ALLÉ ? »

J'étais si profondément endormi, fatigué d'avoir ramé, ou pagayé, comme cela s'appelle, toute la première partie du jour et marché durant toute l'autre, que je ne me réveillai pas entièrement. Je flottais entre le sommeil et le réveil, je croyais songer que quelqu'un me parlait. Comme la voix continuait de répéter : « ROBIN CRUSOÉ, ROBIN CRUSOÉ », — je m'éveillai enfin tout-à-fait, horriblement épouvanté et dans la plus grande consternation. Mais à peine eus-je ouvert les yeux que je vis mon POLL perché sur la cime de la haie, et reconnus aussitôt que c'était lui qui me parlait. Car c'était justement le langage lamentable que j'avais coutume de lui tenir et de lui apprendre ; et lui l'avait si bien retenu, qu'il venait se poser sur mon doigt, approcher son bec de mon visage, et crier : — « PAUVRE ROBIN CRUOSÉ, OU ÊTES-VOUS ? OU ÊTES-

vous allé ? Comment êtes-vous venu ici ? » — et autres choses semblables que je lui avais enseignées.

Cependant, bien que j'eusse reconnu que c'était le perroquet, et qu'au fait ce ne pouvait être personne autre, je fus assez long-temps à me remettre. J'étais étonné que cet animal fût venu là, et je cherchais quand et comment il y était venu, plutôt qu'ailleurs. Lorsque je fus bien assuré que ce n'était personne autre que mon fidèle Poll, je lui tendis la main, je l'appelai par son nom, Poll; et l'aimable oiseau vint à moi, se posa sur mon pouce, comme il avait habitude de faire, et continua de me dire : — « Pauvre Robin Crusoé, comment êtes-vous venu là, ou êtes-vous allé ? — » juste comme s'il eût été enchanté de me revoir ; et je l'emportai ainsi avec moi au logis.

J'avais alors pour quelque temps tout mon content de courses sur mer ; j'en avais bien assez pour demeurer tranquille quelques jours et réfléchir sur les dangers que j'avais courus. J'aurais été fort aise d'avoir ma pirogue sur mon côté de l'île, mais je ne voyais pas qu'il fût possible de l'y amener. Quant à la côte orientale que j'avais parcourue, j'étais payé pour ne plus m'y aventurer ; rien que d'y penser mon cœur se serrait et mon sang se glaçait dans mes veines ; et pour l'autre côté de l'île, j'ignorais ce qu'il pouvait être ; mais, en supposant que le courant portât contre le rivage avec la même force qu'à l'Est, je pouvais courir le même risque d'être drossé, et emporté loin de l'île ainsi que je l'avais été déjà. Toutes ces raisons firent que je me résignai à me passer de ma pirogue, quoiqu'elle fût le produit de tant de mois de travail pour la faire et de tant de mois pour la lancer.

Dans cette sagesse d'esprit je vécus près d'un an, d'une vie retirée et sédentaire, comme on peut bien se l'imagi-

ner. Mes pensées étant parfaitement accommodées à ma condition, et m'étant tout-à-fait consolé en m'abandonnant aux dispensations de la Providence, sauf l'absence de société, je pensais mener une vie réellement heureuse en touts points.

Durant cet intervalle je me perfectionnai dans touts les travaux mécaniques auxquels mes besoins me forçaient de m'appliquer, et je serais porté à croire, considérant surtout combien j'avais peu d'outils, que j'aurais pu faire un très-bon charpentier.

J'arrivai en outre à une perfection inespérée en poterie de terre, et j'imaginai assez bien de la fabriquer avec une roue, ce que je trouvai infiniment mieux et plus commode, parce que je donnais une forme ronde et bien proportionnée aux mêmes choses que je faisais auparavant hideuses à voir. Mais jamais je ne fus plus glorieux, je pense, de mon propre ouvrage, plus joyeux de quelque découverte, que lorsque je parvins à me façonner une pipe. Quoique fort laide, fort grossière et en terre cuite rouge comme mes autres poteries, elle était cependant ferme et dure, et aspirait très-bien, ce dont j'éprouvai une excessive satisfaction, car j'avais toujours eu l'habitude de fumer. A bord de notre navire il se trouvait bien des pipes, mais j'avais premièrement négligé de les prendre, ne sachant pas qu'il y eût du tabac dans l'île ; et plus tard, quand je refouillai le bâtiment, je ne pus mettre la main sur aucune.

Je fis aussi de grands progrès en vannerie ; je tressai, aussi bien que mon invention me le permettait, une multitude de corbeilles nécessaires, qui, bien qu'elles ne fussent pas fort élégantes, ne laissaient pas de m'être fort commodes pour entreposer bien des choses et en transporter d'autres à la maison. Par exemple, si je tuais au loin une

chèvre, je la suspendais à un arbre, je l'écorchais, je l'habillais, et je la coupais en morceaux, que j'apportais au logis, dans une corbeille ; de même pour une tortue : je l'ouvrais, je prenais ses œufs et une pièce ou deux de sa chair, ce qui était bien suffisant pour moi, je les emportais dans un panier, et j'abandonnais tout le reste. De grandes et profondes corbeilles me servaient de granges pour mon blé que j'égrainais et vannais toujours aussitôt qu'il était sec, et de grandes mannes me servaient de grainiers.





Robinson et sa Cour.

Je commençai alors à m'appercevoir que ma poudre diminuait considérablement : c'était une perte à laquelle il m'était impossible de suppléer ; je me mis à songer sérieusement à ce qu'il faudrait que je fisse quand je n'en aurais plus, c'est-à-dire à ce qu'il faudrait que je fisse pour

tuer des chèvres. J'avais bien, comme je l'ai rapporté, dans la troisième année de mon séjour, pris une petite bique, que j'avais apprivoisée, dans l'espoir d'attraper un biquet, mais je n'y pus parvenir par aucun moyen avant que ma bique ne fût devenue une vieille chèvre. Mon cœur répugna toujours à la tuer : elle mourut de vieillesse.

J'étais alors dans la onzième année de ma résidence, et, comme je l'ai dit, mes munitions commençaient à baisser : je m'appliquai à inventer quelque stratagème pour traquer et empiéger des chèvres, et pour voir si je ne pourrais pas en attraper quelques-unes vivantes. J'avais besoin par-dessus tout d'une grande bique avec son cabri.

A cet effet je fis des traquenards pour les happer : elles s'y prirent plus d'une fois sans doute ; mais, comme les garnitures n'en étaient pas bonnes, — je n'avais point de fil d'archal, — je les trouvai toujours rompues et mes amorces mangées.

Je résolus d'essayer à les prendre au moyen d'une trappe. Je creusai donc dans la terre plusieurs grandes fosses dans les endroits où elles avaient coutume de paître, et sur ces fosses je plaçai des claies de ma façon, chargées d'un poids énorme. Plusieurs fois j'y semai des épis d'orge et du riz sec sans y pratiquer de bascule, et je reconnus aisément par l'empreinte de leurs pieds que les chèvres y étaient venues. Finalement, une nuit, je dressai trois trappes, et le lendemain matin je les retrouvai toutes tendues, bien que les amorces fussent mangées. C'était vraiment décourageant. Néanmoins je changeai mon système de trappe ; et, pour ne point vous fatiguer par trop de détails, un matin, allant visiter mes piéges, je trouvai dans l'un d'eux un vieux bouc énorme, et dans un autre trois chevreaux, un mâle et deux femelles.

Quant au vieux bouc, je n'en savais que faire : il était si farouche que je n'osais descendre dans sa fosse pour tâcher de l'emmener en vie, ce que pourtant je désirais beaucoup. J'aurais pu le tuer, mais cela n'était point mon affaire et ne répondait point à mes vues. Je le tirai donc à moitié dehors, et il s'enfuit comme s'il eût été fou d'épouvante. Je ne savais pas alors, ce que j'appris plus tard, que la faim peut apprivoiser même un lion. Si je l'avais laissé là trois ou quatre jours sans nourriture, et qu'ensuite je lui eusse apporté un peu d'eau à boire et quelque peu de blé, il se serait privé comme un des biquets, car ces animaux sont pleins d'intelligence et de docilité quand on en use bien avec eux.

Quoi qu'il en soit, je le laissai partir, n'en sachant pas alors davantage. Puis j'allai aux trois chevreaux, et, les prenant un à un, je les attachai ensemble avec des cordons et les amenai au logis, non sans beaucoup de peine.

Il se passa un temps assez long avant qu'ils voulussent manger ; mais le bon grain que je leur jetais les tenta, et ils commencèrent à se familiariser. Je reconnus alors que, pour me nourrir de la viande de chèvre, quand je n'aurais plus ni poudre ni plomb, il me fallait faire multiplier des chèvres apprivoisées, et que par ce moyen je pourrais en avoir un troupeau autour de ma maison.

Mais il me vint incontinent à la pensée que si je ne tenais point mes chevreaux hors de l'atteinte des boucs étrangers, ils redeviendraient sauvages en grandissant, et que, pour les préserver de ce contact, il me fallait avoir un terrain bien défendu par une haie ou palissade, que ceux du dedans ne pourraient franchir et que ceux du dehors ne pourraient forcer.

L'entreprise était grande pour un seul homme, mais une

nécessité absolue m'enjoignait de l'exécuter. Mon premier soin fut de chercher une pièce de terre convenable, c'est-à-dire où il y eût de l'herbage pour leur pâture, de l'eau pour les abreuver et de l'ombre pour les garder du soleil.

Ceux qui s'entendent à faire ces sortes d'enclos trouveront que ce fut une maladresse de choisir pour place convenable, dans une prairie ou SAVANE, — comme on dit dans nos colonies occidentales, — un lieu plat et ouvert, ombragé à l'une de ses extrémités, et où serpentaient deux ou trois filets d'eau; ils ne pourront, dis-je, s'empêcher de sourire de ma prévoyance quand je leur dirai que je commençai la clôture de ce terrain de telle manière, que ma haie ou ma palissade aurait eu au moins deux milles de circonférence. Ce n'était pas en la dimension de cette palissade que gisait l'extravagance de mon projet, car elle aurait eu dix milles que j'avais assez de temps pour la faire, mais en ce que je n'avais pas considéré que mes chèvres seraient tout aussi sauvages dans un si vaste enclos, que si elles eussent été en liberté dans l'île, et que dans un si grand espace je ne pourrais les attraper.

Ma haie était commencée, et il y en avait bien cinquante verges d'achevées lorsque cette pensée me vint. Je m'arrêtai aussitôt, et je résolus de n'enclorre que cent cinquante verges en longueur et cent verges en largeur, espace suffisant pour contenir tout autant de chèvres que je pourrais en avoir pendant un temps raisonnable, étant toujours à même d'agrandir mon parc suivant que mon troupeau s'accroîtrait.

C'était agir avec prudence, et je me mis à l'œuvre avec courage. Je fus trois mois environ à entourer cette première pièce. Jusqu'à ce que ce fût achevé je fis paître les trois chevreaux, avec des entraves aux pieds, dans le meil-

leur pacage et aussi près de moi que possible, pour les rendre familiers. Très-souvent je leur portais quelques épis d'orge et une poignée de riz, qu'ils mangeaient dans ma main. Si bien qu'après l'achèvement de mon enclos, lorsque je les eus débarrassés de leurs liens, ils me suivaient partout, bêlant après moi pour avoir une poignée de grains.

Ceci répondit à mon dessein, et au bout d'un an et demi environ j'eus un troupeau de douze têtes : boucs, chèvres et chevreaux; et deux ans après j'en eus quarante-trois, quoique j'en eusse pris et tué plusieurs pour ma nourriture. J'entourai ensuite cinq autres pièces de terre à leur usage, y pratiquant de petits parcs où je les faisais entrer pour les prendre quand j'en avais besoin, et des portes pour communiquer d'un enclos à l'autre.

Ce ne fut pas tout; car alors j'eus à manger quand bon me semblait, non-seulement la viande de mes chèvres, mais leur lait, chose à laquelle je n'avais pas songé dans le commencement, et qui lorsqu'elle me vint à l'esprit me causa une joie vraiment inopinée. J'établis aussitôt ma laiterie, et quelquefois en une journée j'obtins jusqu'à deux gallons de lait. La nature, qui donne aux créatures les aliments qui leur sont nécessaires, leur suggère en même temps les moyens d'en faire usage. Ainsi, moi, qui n'avais jamais trait une vache, encore moins une chèvre, qui n'avais jamais vu faire ni beurre ni fromage, je parvins, après il est vrai beaucoup d'essais infructueux, à faire très-promptement et très-adroitement et du beurre et du fromage, et depuis je n'en eus jamais faute.

Que notre sublime Créateur peut traiter miséricordieusement ses créatures, même dans ces conditions où elles semblent être plongées dans la désolation! Qu'il sait adou-

cir nos plus grandes amertumes, et nous donner occasion de le glorifier du fond même de nos cachots ! Quelle table il m'avait dressée dans le désert, où je n'avais d'abord entrevu que la faim et la mort !

Un stoïcien eût souri de me voir assis à dîner au milieu de ma petite famille. Là régnait ma Majesté le Prince et Seigneur de toute l'île : — j'avais droit de vie et de mort sur touts mes sujets ; je pouvais les pendre, les vider, leur donner et leur reprendre leur liberté. Point de rebelles parmi mes peuples !

Seul, ainsi qu'un Roi, je dînais entouré de mes courtisans ! Poll, comme s'il eût été mon favori, avait seul la permission de me parler ; mon chien, qui était alors devenu vieux et infirme, et qui n'avait point trouvé de compagne de son espèce pour multiplier sa race, était toujours assis à ma droite ; mes deux chats étaient sur la table, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, attendant le morceau que de temps en temps ma main leur donnait comme une marque de faveur spéciale.

Ces deux chats n'étaient pas ceux que j'avais apportés du navire : ils étaient morts et avaient été enterrés de mes propres mains proche de mon habitation ; mais l'un d'eux ayant eu des petits de je ne sais quelle espèce d'animal, j'avais apprivoisé et conservé ces deux-là, tandis que les autres couraient sauvages dans les bois et par la suite me devinrent fort incommodes. Ils s'introduisaient souvent chez moi et me pillaient tellement, que je fus obligé de tirer sur eux et d'en exterminer un grand nombre. Enfin ils m'abandonnèrent, moi et ma Cour, au milieu de laquelle je vivais de cette manière somptueuse, ne désirant rien qu'un peu plus de société : peu de temps après ceci je fus sur le point d'avoir beaucoup trop.

J'étais assez impatient, comme je l'ai déjà fait observer, d'avoir ma pirogue à mon service, mais je ne me souciais pas de courir de nouveau le hasard ; c'est pour cela que quelquefois je m'ingéniais pour trouver moyen de lui faire faire le tour de l'île, et que d'autres fois je me résignais assez bien à m'en passer. Mais j'avais une étrange envie d'aller à la pointe où, dans ma dernière course, j'avais gravi sur une colline, pour reconnaître la côte et la direction du courant, afin de voir ce que j'avais à faire. Ce désir augmentait de jour en jour ; je résolus enfin de m'y rendre par terre en suivant le long du rivage : ce que je fis. — Si quelqu'un venait à rencontrer en Angleterre un homme tel que j'étais, il serait épouvanté ou il se pâmerait de rire. Souvent je m'arrêtais pour me contempler moi-même, et je ne pouvais m'empêcher de sourire à la pensée de traverser le Yorkshire dans un pareil équipage. Par l'esquisse suivante on peut se former une idée de ma figure :

J'avais un bonnet grand, haut, informe, et fait de peau de chèvre, avec une basque tombant derrière pour me garantir du soleil et empêcher l'eau de la pluie de me ruisseler dans le cou. Rien n'est plus dangereux en ces climats que de laisser pénétrer la pluie entre sa chair et ses vêtements.

J'avais une jaquette courte, également de peau de chèvre, dont les pans descendaient à mi-cuisse, et une paire de hauts-de-chausses ouverts aux genoux. Ces hauts-de-chausses étaient faits de la peau d'un vieux bouc dont le poil pendait si bas de touts côtés, qu'il me venait, comme un pantalon, jusqu'à mi-jambe. De bas et de souliers je n'en avais point ; mais je m'étais fait une paire de quelque chose, je sais à peine quel nom lui donner, assez

semblable à des brodequins, collant à mes jambes et se laçant sur le côté comme des guêtres : c'était, de même que tout le reste de mes vêtements, d'une forme vraiment barbare.

J'avais un large ceinturon de peau de chèvre desséchée, qui s'attachait avec deux courroies au lieu de boucles ; en guise d'épée et de dague j'y appendais d'un côté une petite scie et de l'autre une hache. J'avais en outre un baudrier qui s'attachait de la même manière et passait par-dessus mon épaule. A son extrémité, sous mon bras gauche, pendaient deux poches faites aussi de peau de chèvre : dans l'une je mettais ma poudre et dans l'autre mon plomb. Sur mon dos je portais une corbeille, sur mon épaule un mousquet, et sur ma tête mon grand vilain parasol de peau de bouc, qui pourtant, après mon fusil, était la chose la plus nécessaire de mon équipage.





Le Vestige.

Quant à mon visage, son teint n'était vraiment pas aussi hâlé qu'on l'aurait pu croire d'un homme qui n'en prenait aucun soin et qui vivait à neuf ou dix degrés de l'équateur. J'avais d'abord laissé croître ma barbe jusqu'à la longueur d'un quart d'aune ; mais, comme j'avais des ciseaux et des

rasoirs, je la coupais alors assez courte, excepté celle qui poussait sur ma lèvre supérieure, et que j'avais arrangée en manière de grosses moustaches à la mahométane, telles qu'à Sallé j'en avais vu à quelques Turcs ; car, bien que les Turcs en aient, les Maures n'en portent point. Je ne dirai pas que ces moustaches ou ces crocs étaient assez longs pour y suspendre mon chapeau, mais ils étaient d'une longueur et d'une forme assez monstrueuses pour qu'en Angleterre ils eussent paru effroyables.

Mais que tout ceci soit dit en passant, car ma tenue devait être si peu remarquée, qu'elle n'était pas pour moi une chose importante : je n'y reviendrai plus. Dans cet accoutrement je partis donc pour mon nouveau voyage, qui me retint absent cinq ou six jours. Je marchai d'abord le long du rivage de la mer, droit vers le lieu où la première fois j'avais mis ma pirogue à l'ancre pour gravir sur les roches. N'ayant pas, comme alors, de barque à mettre en sûreté, je me rendis par le plus court chemin sur la même colline ; d'où, jetant mes regards vers la pointe de rochers que j'avais eu à doubler avec ma pirogue, comme je l'ai narré plus haut, je fus surpris de voir la mer tout-à-fait calme et douce : là comme en toute autre place point de clapotage, point de mouvement, point de courant.

J'étais étrangement embarrassé pour m'expliquer ce changement, et je résolus de demeurer quelque temps en observation pour voir s'il n'était point occasioné par la marée. Je ne tardai pas à être au fait, c'est-à-dire à reconnaître que le reflux, partant de l'Ouest et se joignant au cours des eaux de quelque grand fleuve, devait être la cause de ce courant ; et que, selon la force du vent qui soufflait de l'Ouest ou du Nord, il s'approchait ou s'éloignait du ri-

vage. Je restai aux aguets jusqu'au soir, et lorsque le reflux arriva, du haut des rochers je revis le courant comme la première fois, mais il se tenait à une demi-lieue de la pointe ; tandis qu'en ma mésaventure il s'était tellement approché du bord qu'il m'avait entraîné avec lui, ce qu'en ce moment il n'aurait pu faire.

Je conclus de cette observation qu'en remarquant le temps du flot et du jusant de la marée, il me serait très-aisé de ramener mon embarcation. Mais quand je voulus entamer ce dessein, mon esprit fut pris de terreur au souvenir du péril que j'avais essuyé, et je ne pus me décider à l'entreprendre. Bien au contraire, je pris la résolution, plus sûre mais plus laborieuse, de me construire ou plutôt de me creuser une autre pirogue, et d'en avoir ainsi une pour chaque côté de l'île.

Vous n'ignorez pas que j'avais alors, si je puis m'exprimer ainsi, deux plantations dans l'île : l'une était ma petite forteresse ou ma tente, entourée de sa muraille au pied du rocher, avec son arrière-grotte, que j'avais en ce temps-là agrandie de plusieurs chambres donnant l'une dans l'autre. Dans l'une d'elles, celle qui était la moins humide et la plus grande, et qui avait une porte en dehors de mon retranchement, c'est-à-dire un peu au-delà de l'endroit où il rejoignait le rocher, je tenais les grands pots de terre dont j'ai parlé avec détail, et quatorze ou quinze grandes corbeilles de la contenance de cinq ou six boisseaux, où je conservais mes provisions, surtout mon blé, soit égrainé, soit en épis séparés de la paille.

Pour ce qui est de mon enceinte, les longs pieux ou palis dont elle avait été faite autrefois avaient crû comme des arbres et étaient devenus si gros et si touffus qu'il eût

été impossible de s'appercevoir qu'ils masquaient une habitation.

Près de cette demeure, mais un peu plus avant dans le pays et dans un terrain moins élevé, j'avais deux pièces à blé, que je cultivais et ensemençais exactement, et qui me rendaient exactement leur moisson en saison opportune. Si j'avais eu besoin d'une plus grande quantité de grains, j'avais d'autres terres adjacentes propres à être emblavées.

Outre cela j'avais ma maison de campagne, qui pour lors était une assez belle plantation. Là se trouvait ma tonnelle, que j'entretenais avec soin, c'est-à-dire que je tenais la haie qui l'entourait constamment émondée à la même hauteur, et son échelle toujours postée en son lieu, sur le côté intérieur de l'enceinte. Pour les arbres, qui d'abord n'avaient été que des pieux, mais qui étaient devenus hauts et forts, je les entretenais et les élaguais de manière à ce qu'ils pussent s'étendre, croître épais et touffus, et former un agréable ombrage, ce qu'ils faisaient tout-à-fait à mon gré. Au milieu de cette tonnelle ma tente demeurait toujours dressée ; c'était une pièce de voile tendue sur des perches plantées tout exprès, et qui n'avaient jamais besoin d'être réparées ou renouvelées. Sous cette tente je m'étais fait un lit de repos avec les peaux de touts les animaux que j'avais tués, et avec d'autres choses molles sur lesquelles j'avais étendu une couverture provenant des strapontins que j'avais sauvés du vaisseau, et une grande houppelande qui servait à me couvrir. Voilà donc la maison de campagne où je me rendais toutes les fois que j'avais occasion de m'absenter de mon principal manoir.

Adjacent à ceci j'avais mon parc pour mon bétail, c'est-à-dire pour mes chèvres. Comme j'avais pris une peine inconcevable pour l'enceindre et le protéger, dé-

sireux de voir sa clôture parfaite, je ne m'étais arrêté qu'après avoir garni le côté extérieur de la haie de tant de petits pieux plantés si près l'un de l'autre, que c'était plus une palissade qu'une haie, et qu'à peine y pouvait-on fourrer la main. Ces pieux, ayant poussé dès la saison pluvieuse qui suivit, avaient rendu avec le temps cette clôture aussi forte, plus forte même que la meilleure muraille.

Ces travaux témoignent que je n'étais pas oisif et que je n'épargnais pas mes peines pour accomplir tout ce qui semblait nécessaire à mon bien-être ; car je considérais que l'entretien d'une race d'animaux domestiques à ma disposition m'assurerait un magasin vivant de viande, de lait, de beurre et de fromage pour tout le temps que je serais en ce lieu, dussé-je y vivre quarante ans ; et que la conservation de cette race dépendait entièrement de la perfection de mes clôtures, qui, somme toute, me réussirent si bien, que dès la première pousse des petits pieux je fus obligé, tant ils étaient plantés dru, d'en arracher quelques-uns.

Dans ce canton croissaient aussi les vignes d'où je tirais pour l'hiver ma principale provision de raisins, que je conservais toujours avec beaucoup de soin, comme le meilleur et le plus délicat de touts mes aliments. C'était un manger non-seulement agréable, mais sain, médicinal, nutritif et rafraîchissant au plus haut degré.

Comme d'ailleurs cet endroit se trouvait à mi-chemin de mon autre habitation et du lieu où j'avais laissé ma pirogue, je m'y arrêtais habituellement, et j'y couchais dans mes courses de l'un à l'autre ; car je visitais fréquemment mon embarcation, dont je prenais un grand soin, ainsi que de tout ce qui en dépendait. Quelquefois je la montais et

je voguais pour me divertir, mais je ne faisais plus de voyages aventureux ; à peine allais-je à plus d'un ou deux jets de pierre du rivage, tant je redoutais d'être entraîné de nouveau par des courants, le vent ou quelque autre malencontre. — Mais me voici arrivé à une nouvelle scène de ma vie.

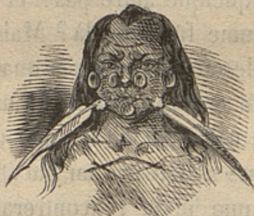
Il advint qu'un jour, vers midi, comme j'allais à ma pirogue, je fus excessivement surpris en découvrant le vestige humain d'un pied nu parfaitement empreint sur le sable. Je m'arrêtai court, comme frappé de la foudre, ou comme si j'eusse entrevu un fantôme. J'écoutai, je regardai autour de moi, mais je n'entendis rien ni ne vis rien. Je montai sur un tertre pour jeter au loin mes regards, puis je revins sur le rivage et descendis jusqu'à la rive. Elle était solitaire, et je ne pus rencontrer aucun autre vestige que celui-là. J'y retournai encore pour m'assurer s'il n'y en avait pas quelque autre, ou si ce n'était point une illusion ; mais non, le doute n'était point possible : car c'était bien l'empreinte d'un pied, l'orteil, le talon, enfin toutes les parties d'un pied. Comment cela était-il venu là ? je ne le savais ni ne pouvais l'imaginer. Après mille pensées désordonnées, comme un homme confondu, égaré, je m'enfuis à ma forteresse, ne sentant pas, comme on dit, la terre où je marchais. Horriblement épouvanté, je regardais derrière moi touts les deux ou trois pas, me méprenant à chaque arbre, à chaque buisson, et transformant en homme chaque tronc dans l'éloignement. — Il n'est pas possible de décrire les formes diverses dont une imagination frappée revêt touts les objets. Combien d'idées extravagantes me vinrent à la tête ! Que d'étranges et d'absurdes bizarreries assaillirent mon esprit durant le chemin !

Quand j'arrivai à mon château, car c'est ainsi que je le nommai toujours depuis lors, je m'y jetai comme un homme poursuivi. Y rentrai-je d'emblée par l'échelle ou par l'ouverture dans le roc que j'appelais une porte, je ne puis me le remémorer, car jamais lièvre effrayé ne se cacha, car jamais renard ne se terra avec plus d'effroi que moi dans cette retraite.

Je ne pus dormir de la nuit. A mesure que je m'éloignais de la cause de ma terreur, mes craintes augmentaient, contrairement à toute loi des choses et surtout à la marche ordinaire de la peur chez les animaux. J'étais toujours si troublé de mes propres imaginations que je n'entrevoyais rien que de sinistre. Quelquefois je me figurais qu'il fallait que ce fût le diable, et j'appuyais cette supposition sur ce raisonnement : Comment quelque autre chose ayant forme humaine aurait-elle pu parvenir en cet endroit? Où était le vaisseau qui l'aurait amenée? Quelle trace y avait-il de quelque autre pas? et comment était-il possible qu'un homme fût venu là? Mais d'un autre côté je retombais dans le même embarras quand je me demandais pourquoi Satan se serait incarné en un semblable lieu, sans autre but que celui de laisser une empreinte de son pied, ce qui même n'était pas un but, car il ne pouvait avoir l'assurance que je la rencontrerais. Je considérai d'ailleurs que le diable aurait eu pour m'épouvanter bien d'autres moyens que la simple marque de son pied; et que, lorsque je vivais tout-à-fait de l'autre côté de l'île, il n'aurait pas été assez simple pour laisser un vestige dans un lieu où il y avait dix mille à parier contre un que je ne le verrais pas, et qui plus est, sur du sable où la première vague de la mer et la première rafale pouvaient l'effacer totalement. En un mot, tout cela me semblait contradictoire

en soi, et avec toutes les idées communément admises sur la subtilité du démon.

Quantité de raisons semblables détournèrent mon esprit de toute appréhension du diable ; et je conclus que ce devaient être de plus dangereuses créatures, c'est-à-dire des Sauvages de la terre ferme située à l'opposite, qui, rôdant en mer dans leurs pirogues, avaient été entraînés par les courants ou les vents contraires, et jetés sur mon île ; d'où, après être descendus au rivage, ils étaient repartis, ne se souciant sans doute pas plus de rester sur cette île déserte que je ne me serais soucié moi-même de les y avoir.





Les Ossements.

Pendant que ces réflexions roulaient en mon esprit, je rendais grâce au Ciel de ce que j'avais été assez heureux pour ne pas me trouver alors dans ces environs, et pour qu'ils n'eussent pas apperçu mon embarcation; car ils en auraient certainement conclu qu'il y avait des habitants en cette place, ce qui

peut-être aurait pu les porter à pousser leurs recherches jusqu'à moi. — Puis de terribles pensées assaillaient mon esprit : j'imaginais qu'ayant découvert mon bateau et reconnu par là que l'île était habitée, ils reviendraient assurément en plus grand nombre, et me dévoreraient ; que, s'il advenait que je pusse me soustraire, toutefois ils trouveraient mon enclos, détruiraient tout mon blé, emmèneraient tout mon troupeau de chèvres : ce qui me condamnerait à mourir de faim.

La crainte bannissait ainsi de mon âme tout mon religieux espoir, toute ma première confiance en Dieu, fondée sur la merveilleuse expérience que j'avais faite de sa bonté; comme si Celui qui jusqu'à cette heure m'avait nourri miraculeusement n'avait pas la puissance de me conserver les biens que sa libéralité avait amassés pour moi. Dans cette inquiétude, je me reprochai de n'avoir semé du blé que pour un an, que juste ce dont j'avais besoin jusqu'à la saison prochaine, comme s'il ne pouvait point arriver un accident qui détruisît ma moisson en herbe ; et je trouvai ce reproche si mérité que je résolus d'avoir à l'avenir deux ou trois années de blé devant moi, pour n'être pas, quoi qu'il pût advenir, réduit à périr faute de pain.

Quelle œuvre étrange et bizarre de la Providence que la vie de l'homme ! Par combien de voies secrètes et contraires les circonstances diverses ne précipitent-elles pas nos affections ! Aujourd'hui nous aimons ce que demain nous haïrons ; aujourd'hui nous recherchons ce que nous fuirons demain ; aujourd'hui nous désirons ce qui demain nous fera peur, je dirai même trembler à la seule appréhension ! J'étais alors un vivant et manifeste exemple de cette vérité ; car moi, dont la seule affliction était de me voir banni de la société humaine, seul, entouré par le vaste

Océan, retranché de l'humanité et condamné à ce que j'appelais une vie silencieuse ; moi qui étais un homme que le Ciel jugeait indigne d'être compté parmi les vivants et de figurer parmi le reste de ses créatures ; moi pour qui la vue d'un être de mon espèce aurait semblé un retour de la mort à la vie, et la plus grande bénédiction qu'après ma félicité éternelle le Ciel lui-même pût m'accorder ; moi, dis-je, je tremblais à la seule idée de voir un homme, et j'étais près de m'enfoncer sous terre à cette ombre, à cette apparence muette qu'un homme avait mis le pied dans l'île !

Voilà les vicissitudes de la vie humaine, voilà ce qui me donna de nombreux et de curieux sujets de méditation quand je fus un peu revenu de ma première stupeur. — Je considérai alors que c'était l'infiniment sage et bonne providence de Dieu qui m'avait condamné à cet état de vie ; qu'incapable de pénétrer les desseins de la sagesse divine à mon égard, je ne pouvais pas décliner la souveraineté d'un Être qui, comme mon Créateur, avait le droit incontestable et absolu de disposer de moi à son bon plaisir, et qui pareillement avait le pouvoir judiciaire de me condamner, moi, sa créature, qui l'avais offensé, au châtiment qu'il jugeait convenable ; et que je devais me résigner à supporter sa colère, puisque j'avais péché contre lui.

Puis je fis réflexion que Dieu, non-seulement équitable, mais tout puissant, pouvait me délivrer de même qu'il m'avait puni et affligé quand il l'avait jugé convenable, et que, s'il ne jugeait pas convenable de le faire, mon devoir était de me résigner entièrement et absolument à sa volonté. D'ailleurs, il était aussi de mon devoir d'espérer en lui, de l'implorer, et de me laisser aller tranquillement aux

mouvements et aux inspirations de sa providence de chaque jour.

Ces pensées m'occupèrent des heures, des jours, je puis dire même des semaines et des mois, et je n'en saurais omettre cet effet particulier : un matin, de très-bonne heure, étant couché dans mon lit, l'âme préoccupée de la dangereuse apparition des Sauvages, je me trouvais dans un profond abattement, quand tout à coup me revinrent en l'esprit ces paroles de la Sainte-Écriture : — « INVOQUE-MOI AU JOUR DE TON AFFLICTION, ET JE TE DÉLIVRERAI, ET TU ME GLORIFIERAS. »

Là-dessus je me levai, non-seulement le cœur empli de joie et de courage, mais porté à prier Dieu avec ferveur pour ma délivrance. Lorsque j'eus achevé ma prière, je pris ma Bible, et, en l'ouvrant, le premier passage qui s'offrit à ma vue fut celui-ci : — « SERS LE SEIGNEUR, ET AIE BON COURAGE, ET IL FORTIFIERA TON CŒUR ; SERS, DIS-JE, LE SEIGNEUR. » — Il serait impossible d'exprimer combien ces paroles me réconfortèrent. Plein de reconnaissance, je posai le livre, et je ne fus plus triste au moins à ce sujet.

Au milieu de ces pensées, de ces appréhensions et de ces méditations, il me vint un jour en l'esprit que je m'étais créé des chimères, et que le vestige de ce pas pouvait bien être une empreinte faite sur le rivage par mon propre pied en me rendant à ma pirogue. Cette idée contribua aussi à me ranimer : je commençai à me persuader que ce n'était qu'une illusion, et que ce pas était réellement le mien. N'avais-je pas pu prendre ce chemin, soit en allant à ma pirogue soit en revenant? D'ailleurs je reconnus qu'il me serait impossible de me rappeler si cette route était ou n'était pas celle que j'avais prise ; et je compris que,

si cette marque était bien celle de mon pied, j'avais joué le rôle de ces fous qui s'évertuent à faire des histoires de spectres et d'apparitions dont ils finissent eux-mêmes par être plus effrayés que tout autre.

Je repris donc courage, et je regardai dehors en tapinois. N'étant pas sorti de mon château depuis trois jours et trois nuits, je commençais à languir de besoin : je n'avais plus chez moi que quelques biscuits d'orge et de l'eau. Je songeai alors que mes chèvres avaient grand besoin que je les trayasse, — ce qui était ordinairement ma récréation du soir, — et que les pauvres bêtes devaient avoir bien souffert de cet abandon. Au fait quelques-unes s'en trouvèrent fort incommodées : leur lait avait tari.

Raffermi par la croyance que ce n'était rien que le vestige de l'un de mes propres pieds, — je pouvais donc dire avec vérité que j'avais eu peur de mon ombre, — je me risquai à sortir et j'allai à ma maison des champs pour traire mon troupeau; mais, à voir avec quelle peur j'avançais, regardant souvent derrière moi, près à chaque instant de laisser là ma corbeille et de m'enfuir pour sauver ma vie, on m'aurait pris pour un homme troublé par une mauvaise conscience, ou sous le coup d'un horrible effroi : ce qui, au fait, était vrai.

Toutefois, ayant fait ainsi cette course pendant deux ou trois jours, je m'enhardis et me confirmai dans le sentiment que j'avais été dupe de mon imagination. Je ne pouvais cependant me le persuader complétement avant de retourner au rivage, avant de revoir l'empreinte de ce pas, de le mesurer avec le mien, de m'assurer s'il avait quelque similitude ou quelque conformité, afin que je pusse être convaincu que c'était bien là mon pied. Mais quand j'arrivai au lieu même, je reconnus qu'évidemment, lors-

que j'avais abrité ma pirogue, je n'avais pu passer par là ni aux environs. Bien plus, lorsque j'en vins à mesurer la marque, je trouvai qu'elle était de beaucoup plus large que mon pied. Ce double désappointement remplit ma tête de nouvelles imaginations et mon cœur de la plus profonde mélancolie. Un frisson me saisit comme si j'eusse eu la fièvre, et je m'en retournai chez moi, plein de l'idée qu'un homme ou des hommes étaient descendus sur ce rivage, ou que l'île était habitée, et que je pouvais être pris à l'improviste. Mais que faire pour ma sécurité? je ne savais.

Oh! quelles absurdes résolutions prend un homme quand il est possédé de la peur! Elle lui ôte l'usage des moyens de salut que lui offre la raison. La première chose que je me proposai fut de jeter à bas mes clôtures, de rendre à la vie sauvage des bois mon bétail apprivoisé, de peur que l'ennemi, venant à le découvrir, ne se prît à fréquenter l'île, dans l'espoir de trouver un semblable butin. Il va sans dire qu'après cela je devais bouleverser mes deux champs de blé, pour qu'il ne fût point attiré par cet appât, et démolir ma tonnelle et ma tente afin qu'il ne pût trouver nul vestige de mon habitation qui l'eût excité à pousser ses recherches, dans l'espoir de rencontrer les habitants de l'île.

Ce fut là le sujet de mes réflexions pendant la nuit qui suivit mon retour à la maison, quand les appréhensions qui s'étaient emparées de mon esprit étaient encore dans toute leur force, ainsi que les vapeurs de mon cerveau. La crainte du danger est dix mille fois plus effrayante que le danger lui-même, et nous trouvons le poids de l'anxiété plus lourd de beaucoup que le mal que nous redoutons. Mais le pire dans tout cela, c'est que dans mon trouble je ne tirais plus aucun secours de la résignation. J'étais sembla-

ble à Saül, qui se plaignait non-seulement de ce que les Philistins étaient sur lui, mais que Dieu l'avait abandonné; je n'employais plus les moyens propres à rasséréner mon âme en criant à Dieu dans ma détresse, et en me reposant pour ma défense et mon salut sur sa providence, comme j'avais fait auparavant. Si je l'avais fait, j'aurais au moins supporté plus courageusement cette nouvelle alarme, et peut-être l'aurais-je bravée avec plus de résolution.

Ce trouble de mes pensées me tint éveillé toute la nuit, mais je m'endormis dans la matinée. La fatigue de mon âme et l'épuisement de mes esprits me procurèrent un sommeil très-profond, et je me réveillai beaucoup plus calme. Je commençai alors à raisonner de sens rassis, et, après un long débat avec moi-même, je conclus que cette île, si agréable, si fertile et si proche de la terre ferme que j'avais vue, n'était pas aussi abandonnée que je l'avais cru; qu'à la vérité il n'y avait point d'habitants fixes qui vécussent sur ce rivage, mais qu'assurément des embarcations y venaient quelquefois du continent, soit avec dessein, soit poussées par les vents contraires.

Ayant vécu quinze années dans ce lieu, et n'ayant point encore rencontré l'ombre d'une créature humaine, il était donc probable que si quelquefois on relâchait à cette île, on se rembarquait aussi tôt que possible, puisqu'on ne l'avait point jugée propre à s'y établir jusque alors.

Le plus grand danger que j'avais à redouter c'était donc une semblable descente accidentelle des gens de la terre ferme, qui, selon toute apparence, abordant à cette île contre leur gré, s'en éloignaient avec toute la hâte possible, et n'y passaient que rarement la nuit pour attendre le retour du jour et de la marée. Ainsi je n'avais rien au-

tre à faire qu'à me ménager une retraite sûre pour le cas où je verrais prendre terre à des Sauvages.

Je commençai alors à me repentir d'avoir creusé ma grotte et de lui avoir donné une issue qui aboutissait, comme je l'ai dit, au-delà de l'endroit où ma fortification joignait le rocher. Après mûre délibération, je résolus de me faire un second retranchement en demi-cercle, à quelque distance de ma muraille, juste où douze ans auparavant j'avais planté un double rang d'arbres dont il a été fait mention. Ces arbres avaient été placés si près les uns des autres, qu'il n'était besoin que d'enfoncer entre eux quelques poteaux pour en faire aussitôt une muraille épaisse et forte.





Embuscade.

De cette manière j'eus un double rempart : celui du dehors était renforcé de pièces de charpente, de vieux câbles, et de tout ce que j'avais jugé propre à le consolider, et percé de sept meurtrières assez larges pour passer le bras. Du côté extérieur je l'épaissis de dix pieds,

en amoncelant contre toute la terre que j'extrayais de ma grotte, et en piétinant dessus. Dans les sept meurtrières j'imaginai de placer les mousquets que j'ai dit avoir sauvés du navire au nombre de sept, et de les monter en guise de canons sur des espèces d'affûts ; de sorte que je pouvais en deux minutes faire feu de toute mon artillerie. Je fus plusieurs grands mois à achever ce rempart, et cependant je ne me crus point en sûreté qu'il ne fût fini.

Cet ouvrage terminé, pour le masquer, je fichai dans tout le terrain environnant des bâtons ou des pieux de ce bois semblable à l'osier qui croissait si facilement. Je crois que j'en plantai bien près de vingt mille, tout en réservant entre eux et mon rempart une assez grande esplanade pour découvrir l'ennemi et pour qu'il ne pût, à la faveur de ces jeunes arbres, si toutefois il le tentait, se glisser jusqu'au pied de ma muraille extérieure.

Au bout de deux ans j'eus un fourré épais, et au bout de cinq ou six ans j'eus devant ma demeure un bocage qui avait crû si prodigieusement dru et fort, qu'il était vraiment impénétrable. Ame qui vive ne se serait jamais imaginé qu'il y eût quelque chose par derrière, et surtout une habitation. Comme je ne m'étais point réservé d'avenue, je me servais pour entrer et sortir de deux échelles : avec la première je montais à un endroit peu élevé du rocher, où il y avait place pour poser la seconde ; et quand je les avais retirées toutes les deux, il était de toute impossibilité à un homme de venir à moi sans se blesser ; et quand même il eût pu y parvenir, il se serait encore trouvé au-delà de ma muraille extérieure.

C'est ainsi que je pris pour ma propre conservation toutes les mesures que la prudence humaine pouvait me suggérer, et l'on verra par la suite qu'elles n'étaient pas

entièrement dénuées de justes raisons. Je ne prévoyais rien alors cependant qui ne me fût soufflé par la peur.

Durant ces travaux je n'étais pas tout-à-fait insouciant de mes autres affaires ; je m'intéressais surtout à mon petit troupeau de chèvres, qui non-seulement suppléait à mes besoins présents et commençait à me suffire, sans aucune dépense de poudre et de plomb, mais encore m'exemptait des fatigues de la chasse. Je ne me souciais nullement de perdre de pareils avantages et de rassembler un troupeau sur de nouveaux frais.

Après de longues considérations à ce sujet, je ne pus trouver que deux moyens de le préserver : le premier était de chercher quelque autre emplacement convenable pour creuser une caverne sous terre, où je l'enfermerais toutes les nuits ; et le second d'enclorre deux ou trois petits terrains éloignés les uns des autres et aussi cachés que possible, dans chacun desquels je pusse parquer une demi-douzaine de chèvres ; afin que, s'il advenait quelque désastre au troupeau principal, je pusse le rétablir en peu de temps et avec peu de peine. Quoique ce dernier dessein demandât beaucoup de temps et de travail, il me parut le plus raisonnable.

En conséquence j'employai quelques jours à parcourir les parties les plus retirées de l'île, et je fis choix d'un lieu aussi caché que je le désirais. C'était un petit terrain humide au milieu de ces bois épais et profonds où, comme je l'ai dit, j'avais failli à me perdre autrefois en essayant à les traverser pour revenir de la côte orientale de l'île. Il y avait là une clairière de près de trois acres, si bien entourée de bois que c'était presque un enclos naturel, qui, pour son achèvement, n'exigeait donc pas autant de travail que les premiers, que j'avais faits si péniblement.

Je me mis aussitôt à l'ouvrage, et en moins d'un mois j'eus si bien enfermé cette pièce de terre, que mon troupeau ou ma harde, appelez-le comme il vous plaira, qui dès lors n'était plus sauvage, pouvait s'y trouver assez bien en sûreté. J'y conduisis sans plus de délai dix chèvres et deux boucs ; après quoi je continuai à perfectionner cette clôture jusqu'à ce qu'elle fût aussi solide que l'autre. Toutefois, comme je la fis plus à loisir, elle m'emporta beaucoup plus de temps.

La seule rencontre d'un vestige de pied d'homme me coûta tout ce travail : je n'avais point encore apperçu de créature humaine ; et voici que depuis deux ans je vivais dans des transes qui rendaient ma vie beaucoup moins confortable qu'auparavant, et que peuvent seuls imaginer ceux qui savent ce que c'est que d'être perpétuellement dans les réseaux de la peur. Je remarquerai ici avec chagrin que les troubles de mon esprit influaient extrêmement sur mes soins religieux ; car la crainte et la frayeur de tomber entre les mains des Sauvages et des cannibales accablaient tellement mon cœur, que je me trouvais rarement en état de m'adresser à mon Créateur, au moins avec ce calme rassis et cette résignation d'âme qui m'avaient été habituels. Je ne priais Dieu que dans un grand abattement et dans une douloureuse oppression, j'étais plein de l'imminence du péril, je m'attendais chaque soir à être massacré et dévoré avant la fin de la nuit. Je puis affirmer par ma propre expérience qu'un cœur rempli de paix, de reconnaissance, d'amour et d'affection, est beaucoup plus propre à la prière qu'un cœur plein de terreur et de confusion ; et que, sous la crainte d'un malheur prochain, un homme n'est pas plus capable d'accomplir ses devoirs envers Dieu qu'il n'est capable de repentance sur le lit de

mort. Les troubles affectant l'esprit comme les souffrances affectent le corps, ils doivent être nécessairement un aussi grand empêchement que les maladies : prier Dieu est purement un acte de l'esprit.

Mais poursuivons. — Après avoir mis en sûreté une partie de ma petite provision vivante, je parcourus toute l'île pour chercher un autre lieu secret propre à recevoir un pareil dépôt. Un jour, m'avançant vers la pointe occidentale de l'île plus que je ne l'avais jamais fait et promenant mes regards sur la mer, je crus appercevoir une embarcation qui voguait à une grande distance. J'avais trouvé une ou deux lunettes d'approche dans un des coffres de matelot que j'avais sauvés de notre navire, mais je ne les avais point sur moi, et l'objet était si éloigné que je ne pus le distinguer, quoique j'y tinsse mes yeux attachés jusqu'à ce qu'ils fussent incapables de regarder plus long-temps. Était-ce ou n'était-ce pas un bateau? je ne sais ; mais en descendant de la colline où j'étais monté, je perdis l'objet de vue et n'y songeai plus ; seulement je pris la résolution de ne plus sortir sans une lunette dans ma poche.

Quand je fus arrivé au bas de la colline, à l'extrémité de l'île, où vraiment je n'étais jamais allé, je fus tout aussitôt convaincu qu'un vestige de pied d'homme n'était pas une chose aussi étrange en ce lieu que je l'imaginais. — Si par une providence spéciale je n'avais pas été jeté sur le côté de l'île où les Sauvages ne venaient jamais, il m'aurait été facile de savoir que rien n'était plus ordinaire aux canots du continent, quand il leur advenait de s'éloigner un peu trop en haute mer, de relâcher à cette portion de mon île ; en outre, que souvent ces Sauvages se rencontraient dans leurs pirogues, se livraient des combats,

et que les vainqueurs menaient leurs prisonniers sur ce rivage, où, suivant l'horrible coutume cannibale, ils les tuaient et s'en repaissaient, ainsi qu'on le verra plus tard.

Quand je fus descendu de la colline, à la pointe Sud-Ouest de l'île, comme je le disais tout-à-l'heure, je fus profondément atterré. Il me serait impossible d'exprimer l'horreur qui s'empara de mon âme à l'aspect du rivage, jonché de crânes, de mains, de pieds et autres ossements. Je remarquai surtout une place où l'on avait fait du feu, et un banc creusé en rond dans la terre, comme l'arène d'un combat de coqs, où sans doute ces misérables Sauvages s'étaient placés pour leur atroce festin de chair humaine.

Je fus si stupéfié à cette vue qu'elle suspendit pour quelque temps l'idée de mes propres dangers : toutes mes appréhensions étaient étouffées sous les impressions que me donnaient un tel abyme d'infernale brutalité et l'horreur d'une telle dégradation de la nature humaine. J'avais bien souvent entendu parler de cela, mais jusque-là je n'avais jamais été si près de cet horrible spectacle. J'en détournai la face, mon cœur se souleva, et je serais tombé en faiblesse si la nature ne m'avait soulagé aussitôt par un violent vomissement. Revenu à moi-même, je ne pus rester plus long-temps en ce lieu; je remontai en toute hâte sur la colline, et je me dirigeai vers ma demeure.

Quand je me fus un peu éloigné de cette partie de l'île, je m'arrêtai tout court comme anéanti. En recouvrant mes sens, dans toute l'affection de mon âme, je levai au Ciel mes yeux pleins de larmes, et je remerciai Dieu de ce qu'il m'avait fait naître dans une partie du monde étrangère à d'aussi abominables créatures, et de ce que dans ma condition, que j'avais estimée si misérable, il m'avait donné

tant de consolations ; que je devais plutôt l'en remercier que m'en plaindre ; et par-dessus tout de ce que dans mon infortune même j'avais été réconforté par sa connaissance et par l'espoir de ses bénédictions : félicité qui compensait et au-delà toutes les misères que j'avais souffertes et que je pouvais souffrir encore.

Plein de ces sentiments de gratitude, je revins à mon château, et je commençai à être beaucoup plus tranquille sur ma position que je ne l'avais jamais été ; car je remarquai que ces misérables ne venaient jamais dans l'île à la recherche de quelque butin, n'ayant ni besoin ni souci de ce qu'elle pouvait renfermer, et ne s'attendant pas à y trouver quelque chose, après avoir plusieurs fois, sans doute, exploré la partie couverte et boisée sans y rien découvrir à leur convenance. — J'avais été plus de dix-huit ans sans rencontrer le moindre vestige d'une créature humaine. Retiré comme je l'étais alors, je pouvais bien encore en passer dix-huit autres, si je ne me trahissais moi-même, ce que je pouvais facilement éviter. Ma seule affaire était donc de me tenir toujours parfaitement caché où j'étais, à moins que je ne vinsse à trouver des hommes meilleurs que l'espèce cannibale, des hommes auxquels je pourrais me faire connaître.

Toutefois je conçus une telle horreur de ces exécrables Sauvages et de leur atroce coutume de se manger les uns les autres, de s'entre-dévorer, que je restai sombre et pensif, et me séquestrai dans mon propre district durant au moins deux ans. Quand je dis mon propre district, j'entends par cela mes trois plantations : mon CHATEAU, ma MAISON DE CAMPAGNE, que j'appelais ma tonnelle, et mes PARCS dans les bois, où je n'allais absolument que pour mes chèvres ; car l'aversion que la nature me donnait pour

ces abominables Sauvages était telle que je redoutais leur vue autant que celle du diable. Je ne visitai pas une seule fois ma pirogue pendant tout ce temps, mais je commençai de songer à m'en faire une autre ; car je n'aurais pas voulu tenter de naviguer autour de l'île pour ramener cette embarcation dans mes parages, de peur d'être rencontré en mer par quelques Sauvages : je savais trop bien quel aurait été mon sort si j'eusse eu le malheur de tomber entre leurs mains.

Le temps néanmoins et l'assurance où j'étais de ne courir aucun risque d'être découvert dissipèrent mon anxiété, et je recommençai à vivre tranquillement, avec cette différence que j'usais de plus de précautions, que j'avais l'œil plus au guet, et que j'évitais de tirer mon mousquet, de peur d'être entendu des Sauvages s'il s'en trouvait dans l'île.





Digression Historique.

C'était donc une chose fort heureuse pour moi que je me fusse pourvu d'une race de chèvres domestiques, afin de ne pas être dans la nécessité de chasser au tir dans les bois. Si par la suite j'attrapai encore quelques chèvres, ce ne fut qu'au moyen de trappes et de traquenards; car je restai bien

deux ans sans tirer une seule fois mon mousquet, quoique je ne sortisse jamais sans cette arme. Des trois pistolets que j'avais sauvés du navire, j'en portais toujours au moins deux à ma ceinture de peau de chèvre. J'avais fourbi un de mes grands coutelas que j'avais aussi tirés du vaisseau, et je m'étais fait un ceinturon pour le mettre. J'étais vraiment formidable à voir dans mes sorties, si l'on ajoute à la première description que j'ai faite de moi-même les deux pistolets et le grand sabre qui sans fourreau pendait à mon côté.

Les choses se gouvernèrent ainsi quelque temps. Sauf ces précautions, j'avais repris mon premier genre de vie calme et paisible. Je fus de plus en plus amené à reconnaître combien ma condition était loin d'être misérable au prix de quelques autres, même de beaucoup d'autres qui, s'il eût plu à Dieu, auraient pu être aussi mon sort; et je fis cette réflexion, qu'il y aurait peu de murmures parmi les hommes, quelle que soit leur situation, s'ils se portaient à la reconnaissance en comparant leur existence avec celles qui sont pires, plutôt que de nourrir leurs plaintes en jetant sans cesse les regards sur de plus heureuses positions.

Comme peu de chose alors me faisait réellement faute, je pense que les frayeurs où m'avaient plongé ces méchants Sauvages et le soin que j'avais pris de ma propre conservation avaient émoussé mon esprit imaginatif dans la recherche de mon bien-être. J'avais même négligé un excellent projet qui m'avait autrefois occupé : celui d'essayer à faire de la drège d'une partie de mon orge et de brasser de la bière. C'était vraiment un dessein bizarre, dont je me reprochais souvent la naïveté ; car je voyais parfaitement qu'il me manquerait pour son exécution bien des choses

nécessaires auxquelles il me serait impossible de suppléer : d'abord je n'avais point de tonneaux pour conserver ma bière ; et, comme je l'ai déjà fait observer, j'avais employé plusieurs jours, plusieurs semaines, voire même plusieurs mois, à essayer d'en construire, mais tout-à-fait en vain. En second lieu, je n'avais ni houblon pour la rendre de bonne garde, ni levure pour la faire fermenter, ni chaudron ni chaudière pour la faire bouillir ; et cependant, sans l'appréhension des Sauvages, j'aurais entrepris ce travail, et peut-être en serais-je venu à bout ; car j'abandonnais rarement une chose avant de l'avoir accomplie, quand une fois elle m'était entrée dans la tête assez obstinément pour m'y faire mettre la main.

Mais alors mon imagination s'était tournée d'un tout autre côté : je ne faisais nuit et jour que songer aux moyens de tuer quelques-uns de ces monstres au milieu de leurs fêtes sanguinaires, et, s'il était possible, de sauver les victimes qu'ils venaient égorger sur le rivage. Je remplirais un volume plus gros que ne le sera celui-ci tout entier, si je consignais touts les stratagèmes que je combinai, ou plutôt que je couvai en mon esprit pour détruire ces créatures ou au moins les effrayer et les dégoûter à jamais de revenir dans l'île ; mais tout avortait, mais, livré à mes propres ressources, rien ne pouvait s'effectuer. Que pouvait faire un seul homme contre vingt ou trente Sauvages armés de zagaies ou d'arcs et de flèches, dont ils se servaient aussi à coup sûr que je pouvais faire de mon mousquet ?

Quelquefois je songeais à creuser un trou sous l'endroit qui leur servait d'âtre, pour y placer cinq ou six livres de poudre à canon, qui, venant à s'enflammer lorsqu'ils allumeraient leur feu, feraient sauter tout ce qui serait à l'en-

tour. Mais il me fâchait de prodiguer tant de poudre, ma provision n'étant plus alors que d'un baril, sans avoir la certitude que l'explosion se ferait en temps donné pour les surprendre : elle pouvait fort bien ne leur griller que les oreilles et les effrayer, ce qui n'eût pas été suffisant pour leur faire évacuer la place. Je renonçai donc à ce projet, et je me proposai alors de me poster en embuscade, en un lieu convenable, avec mes trois mousquets chargés à deux balles, et de faire feu au beau milieu de leur sanglante cérémonie quand je serais sûr d'en tuer ou d'en blesser deux ou trois peut-être à chaque coup. Fondant ensuite sur eux avec mes trois pistolets et mon sabre, je ne doutais pas, fussent-ils vingt, de les tuer touts. Cette idée me sourit pendant quelques semaines, et j'en étais si plein que j'en rêvais souvent, et que dans mon sommeil je me voyais quelquefois juste au moment de faire feu sur les Sauvages.

J'allai si loin dans mon indignation, que j'employai plusieurs jours à chercher un lieu propre à me mettre en embuscade pour les épier, et que même je me rendis fréquemment à l'endroit de leurs festins, avec lequel je commençais à me familiariser, surtout dans ces moments où j'étais rempli de sentiments de vengeance, et de l'idée d'en passer vingt ou trente au fil de l'épée ; mais mon animosité reculait devant l'horreur que je ressentais à cette place et à l'aspect des traces de ces misérables barbares s'entre-dévorant.

Enfin je trouvai un lieu favorable sur le versant de la colline, où je pouvais guetter en sûreté l'arrivée de leurs pirogues, puis, avant même qu'ils n'aient abordé au rivage, me glisser inapperçu dans un massif d'arbres dont un avait un creux assez grand pour me cacher tout entier. Là je pouvais me poster et observer toutes leurs abominables

actions, et les viser à la tête quand ils se trouveraient touts ensemble, et si serrés, qu'il me serait presque impossible de manquer mon coup et de ne pas en blesser trois ou quatre à la première décharge.

Résolu d'accomplir en ce lieu mon dessein, je préparai en conséquence deux mousquets et mon fusil de chasse ordinaire : je chargeai les deux mousquets avec chacun deux lingots et quatre ou cinq balles de calibre de pistolet, mon fusil de chasse d'une poignée de grosses chevrotines et mes pistolets de chacun quatre balles. Dans cet état, bien pourvu de munitions pour une seconde et une troisième charge, je me disposai à me mettre en campagne.

Une fois que j'eus ainsi arrêté le plan de mon expédition et qu'en imagination je l'eus mis en pratique, je me rendis régulièrement chaque matin sur le sommet de la colline éloignée de mon château d'environ trois milles au plus, pour voir si je ne découvrirais pas en mer quelques bateaux abordant à l'île ou faisant route de son côté. Mais après deux ou trois mois de faction assidue, je commençai à me lasser de cette fatigue, m'en retournant toujours sans avoir fait aucune découverte. Durant tout ce temps je n'entrevis pas la moindre chose, non-seulement sur ou près le rivage, mais sur la surface de l'Océan, aussi loin que ma vue ou mes lunettes d'approche pouvaient s'étendre de toutes parts.

Aussi long-temps que je fis ma tournée journalière à la colline mon dessein subsista dans toute sa vigueur, et mon esprit me parut toujours être en disposition convenable pour exécuter l'outrageux massacre d'une trentaine de Sauvages sans défense, et cela pour un crime dont la discussion ne m'était pas même entrée dans l'esprit, ma colère s'étant

tout d'abord enflammée par l'horreur que j'avais conçue de la monstrueuse coutume du peuple de cette contrée, à qui, ce semble, la Providence avait permis, en sa sage disposition du monde, de n'avoir d'autre guide que leurs propres passions perverses et abominables, et qui par conséquent étaient livrés peut-être depuis plusieurs siècles à cette horrible coutume, qu'ils recevaient par tradition, et où rien ne pouvait les porter, qu'une nature entièrement abandonnée du Ciel et entraînée par une infernale dépravation. — Mais lorsque je commençai à me lasser, comme je l'ai dit, de cette infructueuse excursion que je faisais chaque matin si loin et depuis si long-temps, mon opinion elle-même commença aussi à changer, et je considérai avec plus de calme et de sang-froid la mêlée où j'allais m'engager. Quelle autorité, quelle mission avais-je pour me prétendre juge et bourreau de ces hommes criminels lorsque Dieu avait décrété convenable de les laisser impunis durant plusieurs siècles, pour qu'ils fussent en quelque sorte les exécuteurs réciproques de ses jugements? Ces peuples étaient loin de m'avoir offensé, de quel droit m'immiscer à la querelle de sang qu'ils vidaient entre eux? — Fort souvent s'élevait en moi ce débat : Comment puis-je savoir ce que Dieu lui-même juge en ce cas tout particulier? Il est certain que ces peuples ne considèrent pas ceci comme un crime ; ce n'est point réprouvé par leur conscience, leurs lumières ne le leur reprochent point. Ils ignorent que c'est mal, et ne le commettent point pour braver la justice divine, comme nous faisons dans presque touts les péchés dont nous nous rendons coupables. Ils ne pensent pas plus que ce soit un crime de tuer un prisonnier de guerre que nous de tuer un bœuf, et de manger de la chair humaine que nous de manger du mouton.

De ces réflexions il s'ensuivit nécessairement que j'étais injuste, et que ces peuples n'étaient pas plus des meurtriers dans le sens que je les avais d'abord condamnés en mon esprit, que ces Chrétiens qui souvent mettent à mort les prisonniers faits dans le combat, ou qui plus souvent encore passent sans quartier des armées entières au fil de l'épée, quoiqu'elles aient mis bas les armes et se soient soumises.

Tout brutal et inhumain que pouvait être l'usage de s'entre-dévorer, il me vint ensuite à l'esprit que cela réellement ne me regardait en rien : ces peuples ne m'avaient point offensé ; s'ils attentaient à ma vie ou si je voyais que pour ma propre conservation il me fallût tomber sur eux, il n'y aurait rien à redire à cela ; mais étant hors de leur pouvoir, mais ces gens n'ayant aucune connaissance de moi, et par conséquent aucun projet sur moi, il n'était pas juste de les assaillir : c'eût été justifier la conduite des Espagnols et toutes les atrocités qu'ils pratiquèrent en Amérique, où ils ont détruit des millions de ces peuples, qui, bien qu'ils fussent idolâtres et barbares, et qu'ils observassent quelques rites sanglants, tels que de faire des sacrifices humains, n'étaient pas moins de fort innocentes gens par rapport aux Espagnols. Aussi, aujourd'hui, les Espagnols eux-mêmes et toutes les autres nations chrétiennes de l'Europe parlent-ils de cette extermination avec la plus profonde horreur et la plus profonde exécration, et comme d'une boucherie et d'une œuvre monstrueuse de cruauté et de sang, injustifiable devant Dieu et devant les hommes ! Par là le nom d'ESPAGNOL est devenu odieux et terrible pour toute âme pleine d'humanité ou de compassion chrétienne; comme si l'Espagne était seule vouée à la production d'une race d'hommes sans entrailles pour les malheu-

reux, et sans principes de cette tolérance marque avérée des cœurs magnanimes.

Ces considérations m'arrêtèrent. Je fis une sorte de halte, et je commençai petit à petit à me détourner de mon dessein et à conclure que c'était une chose injuste que ma résolution d'attaquer les Sauvages ; que mon affaire n'était point d'en venir aux mains avec eux, à moins qu'ils ne m'assaillissent les premiers, ce qu'il me fallait prévenir autant que possible. Je savais d'ailleurs quel était mon devoir s'ils venaient à me découvrir et à m'attaquer.





La Caverne.

D'un autre côté, je reconnus que ce projet serait le sûr moyen non d'arriver à ma délivrance, mais à ma ruine totale et à ma perte, à moins que je ne fusse assuré de tuer non-seulement touts ceux qui seraient alors à terre, mais encore touts ceux qui pourraient y venir plus tard ; car si un seul m'échappait

pour aller dire à ses compatriotes ce qui était advenu, ils reviendraient par milliers venger la mort de leurs compagnons, et je n'aurais donc fait qu'attirer sur moi une destruction certaine, dont je n'étais point menacé.

Somme toute, je conclus que ni en morale ni en politique, je ne devais en aucune façon m'entremettre dans ce démêlé ; que mon unique affaire était par touts les moyens possibles de me tenir caché, et de ne pas laisser la moindre trace qui pût faire conjecturer qu'il y avait dans l'île quelque créature vivante, j'entends de forme humaine.

La religion se joignant à la prudence, j'acquis alors la conviction que j'étais tout-à-fait sorti de mes devoirs en concertant des plans sanguinaires pour la destruction d'innocentes créatures, j'entends innocentes par rapport à moi. Quant à leurs crimes, ils s'en rendaient coupables les uns envers les autres, je n'avais rien à y faire. Pour les offenses nationales il est des punitions nationales, et c'est à Dieu qu'il appartient d'infliger des châtiments publics à ceux qui l'ont publiquement offensé.

Tout cela me parut si évident, que ce fut une grande satisfaction pour moi d'avoir été préservé de commettre une action qui eût été, je le voyais alors avec raison, tout aussi criminelle qu'un meurtre volontaire. A deux genoux je rendis grâce à Dieu de ce qu'il avait ainsi détourné de moi cette tache de sang, en le suppliant de m'accorder la protection de sa providence, afin que je ne tombasse pas entre les mains des barbares, ou que je ne portasse pas mes mains sur eux à moins d'avoir reçu du Ciel la mission manifeste de le faire pour la défense de ma vie.

Je restai près d'une année entière dans cette disposition. J'étais si éloigné de rechercher l'occasion de tomber sur les Sauvages, que durant tout ce temps je ne montai

pas une fois sur la colline pour voir si je n'en découvrirais pas, pour savoir s'ils étaient ou n'étaient pas venus sur le rivage, de peur de réveiller mes projets contre eux ou d'être tenté de les assaillir par quelque occasion avantageuse qui se présenterait. Je ramenai seulement mon canot, qui était sur l'autre côté de l'île, et le conduisis à l'extrémité orientale. Là je le halai dans une petite anse que je trouvai au pied de quelques roches élevées, où je savais qu'en raison des courants les Sauvages n'oseraient pas ou au moins ne voudraient pas venir avec leurs pirogues pour quelque raison que ce fût.

J'emportai avec mon canot tout ce qui en dépendait, et que j'avais laissé là, c'est-à-dire un mât, une voile, et cette chose en manière d'ancre, mais qu'au fait je ne saurais appeler ni ancre ni grappin : c'était pourtant ce que j'avais pu faire de mieux. Je transportai toutes ces choses, pour que rien ne pût provoquer une découverte et pour ne laisser aucun indice d'embarcation ou d'habitation dans l'île.

Hors cela je me tins, comme je l'ai dit, plus retiré que jamais, ne sortant guère de ma cellule que pour mes occupations habituelles, c'est-à-dire pour traire mes chèvres et soigner mon petit troupeau dans les bois, qui, parqué tout-à-fait de l'autre côté de l'île, était à couvert de tout danger ; car il est positif que les Sauvages qui hantaient l'île n'y venaient jamais dans le but d'y trouver quelque chose, et par conséquent ne s'écartaient jamais de la côte ; et je ne doute pas qu'après que mes appréhensions m'eurent rendu si précautionné, ils ne soient descendus à terre plusieurs fois tout aussi bien qu'auparavant. Je ne pouvais réfléchir sans horreur à ce qu'eût été mon sort si je les eusse rencontrés et si j'eusse été découvert autrefois, quand, nu

et désarmé, n'ayant pour ma défense qu'un fusil qui souvent n'était chargé que de petit plomb, je parcourais toute mon île, guignant et furetant pour voir si je n'attraperais rien. Quelle eût été alors ma terreur si, au lieu de découvrir l'empreinte d'un pied d'homme, j'eusse apperçu quinze ou vingt Sauvages qui m'eussent donné la chasse, et si je n'eusse pu échapper à la vitesse de leur course ?

Quelquefois ces pensées oppressaient mon âme, et affaissaient tellement mon esprit, que je ne pouvais de long-temps recouvrer assez de calme pour songer à ce que j'eusse fait. Non-seulement je n'aurais pu opposer quelque résistance, mais je n'aurais même pas eu assez de présence d'esprit pour m'aider des moyens qui auraient été en mon pouvoir, moyens bien inférieurs à ceux que je possédais à cette heure, après tant de considérations et de préparations. Quand ces idées m'avaient sérieusement occupé, je tombais dans une grande mélancolie qui parfois durait fort long-temps, mais qui se résolvait enfin en sentiments de gratitude envers la Providence, qui m'avait délivré de tant de périls invisibles, et préservé de tant de malheurs dont j'aurais été incapable de m'affranchir moi-même, car je n'avais pas le moindre soupçon de leur imminence ou de leur possibilité.

Tout ceci renouvela une réflexion qui m'était souvent venue en l'esprit lorsque je commençai à comprendre les bénignes dispositions du Ciel à l'égard des dangers que nous traversons dans cette vie : Que de fois nous sommes merveilleusement délivrés sans en rien savoir ! que de fois, quand nous sommes en suspens, — comme on dit, — dans le doute ou l'hésitation du chemin que nous avons à prendre, un vent secret nous pousse vers une autre route que celle où nous tendions, où nous appelaient nos sens,

notre inclination et peut-être même nos devoirs! Nous ressentons une étrange impression de l'ignorance où nous sommes des causes et du pouvoir qui nous entraînent; mais nous découvrons ensuite que, si nous avions suivi la route que nous voulions prendre et que notre imagination nous faisait une obligation de prendre, nous aurions couru à notre ruine et à notre perte. — Par ces réflexions et par quelques autres semblables je fus amené à me faire une règle d'obéir à cette inspiration secrète toutes les fois que mon esprit serait dans l'incertitude de faire ou de ne pas faire une chose, de suivre ou de ne pas suivre un chemin, sans en avoir d'autre raison que le sentiment ou l'impression même pesant sur mon âme. Je pourrais donner plusieurs exemples du succès de cette conduite dans tout le cours de ma vie, et surtout dans la dernière partie de mon séjour dans cette île infortunée, sans compter quelques autres occasions que j'aurais probablement observées si j'eusse vu alors du même œil que je vois aujourd'hui. Mais il n'est jamais trop tard pour être sage, et je ne puis que conseiller à tout homme judicieux dont la vie est exposée à des événements extraordinaires comme le fut la mienne, ou même à de moindres événements, de ne jamais mépriser de pareils avertissements intimes de la Providence, ou de n'importe quelle intelligence invisible il voudra. Je ne discuterai pas là-dessus, peut-être ne saurais-je en rendre compte, mais certainement c'est une preuve du commerce et de la mystérieuse communication entre les esprits unis à des corps et ceux immatériels, preuve incontestable que j'aurai occasion de confirmer dans le reste de ma résidence solitaire sur cette terre fatale.

Le lecteur, je pense, ne trouvera pas étrange si j'avoue que ces anxiétés, ces dangers dans lesquels je passais ma

vie, avaient mis fin à mon industrie et à toutes les améliorations que j'avais projetées pour mon bien-être. J'étais alors plus occupé du soin de ma sûreté que du soin de ma nourriture. De peur que le bruit que je pourrais faire ne s'entendît, je ne me souciais plus alors d'enfoncer un clou, de couper un morceau de bois, et, pour la même raison, encore moins de tirer mon mousquet. Ce n'était qu'avec la plus grande inquiétude que je faisais du feu, à cause de la fumée, qui, dans le jour, étant visible à une grande distance, aurait pu me trahir ; et c'était pour cela que j'avais transporté la fabrication de cette partie de mes objets qui demandaient l'emploi du feu, comme la cuisson de mes pots et de mes pipes, dans ma nouvelle habitation des bois, où, après être allé quelque temps, je découvris à mon grand ravissement une caverne naturelle, où j'ose dire que jamais Sauvage ni quelque homme que ce soit qui serait parvenu à son ouverture n'aurait été assez hardi pour pénétrer, à moins qu'il n'eût eu comme moi un besoin absolu d'une retraite assurée.

L'entrée de cette caverne était au fond d'un grand rocher, où, par un pur hasard, — dirais-je si je n'avais mille raisons d'attribuer toutes ces choses à la Providence, — je coupais de grosses branches d'arbre pour faire du charbon. Avant de poursuivre, je dois faire savoir pourquoi je faisais ce charbon, ce que voici :

Je craignais de faire de la fumée autour de mon habitation, comme je l'ai dit tantôt ; cependant, comme je ne pouvais vivre sans faire cuire mon pain et ma viande, j'avais donc imaginé de faire brûler du bois sous des mottes de gazon, comme je l'avais vu pratiquer en Angleterre. Quand il était en consomption, j'éteignais le brasier et je conservais le charbon, pour l'emporter chez moi et l'em-

ployer sans risque de fumée à tout ce qui réclamait l'usage du feu.

Mais que cela soit dit en passant. Tandis que là j'abattais du bois, j'avais donc apperçu derrière l'épais branchage d'un hallier une espèce de cavité, dont je fus curieux de voir l'intérieur. Parvenu, non sans difficulté, à son embouchure, je trouvai qu'il était assez spacieux, c'est-à-dire assez pour que je pusse m'y tenir debout, moi et peut-être une seconde personne ; mais je dois avouer que je me retirai avec plus de hâte que je n'étais entré, lorsque, portant mes regards vers le fond de cet antre, qui était entièrement obscur, j'y vis deux grands yeux brillants. Étaient-ils de diable ou d'homme, je ne savais ; mais la sombre lueur de l'embouchure de la caverne s'y réfléchissant, ils étincelaient comme deux étoiles.

Toutefois, après une courte pause, je revins à moi, me traitant mille fois de fou, et me disant que ce n'était pas à celui qui avait vécu vingt ans tout seul dans cette île à s'effrayer du diable, et que je devais croire qu'il n'y avait rien dans cet antre de plus effroyable que moi-même. Là-dessus, reprenant courage, je saisis un tison enflammé et me précipitai dans la caverne avec ce brandon à la main. Je n'y eus pas fait trois pas que je fus presque aussi effrayé qu'auparavant ; car j'entendis un profond soupir pareil à celui d'une âme en peine, puis un bruit entrecoupé comme des paroles à demi articulées, puis encore un profond soupir. Je reculai tellement stupéfié, qu'une sueur froide me saisit, et que si j'eusse eu mon chapeau sur ma tête, assurément mes cheveux l'auraient jeté à terre. Mais, rassemblant encore mes esprits du mieux qu'il me fut possible, et ranimant un peu mon courage en songeant que le pouvoir et la présence de Dieu règnent partout et partout

pouvaient me protéger, je m'avançai de nouveau, et à la lueur de ma torche, que je tenais au-dessus de ma tête, je vis gisant sur la terre un vieux, un monstrueux et épouvantable bouc, semblant, comme on dit, lutter avec la mort : il se mourait de vieillesse.

Je le poussai un peu pour voir s'il serait possible de le faire sortir; il essaya de se lever, mais en vain. Alors je pensai qu'il pouvait fort bien rester là, car de même qu'il m'avait effrayé, il pourrait, tant qu'il aurait un souffle de vie, effrayer les Sauvages s'il s'en trouvait d'assez hardis pour pénétrer en ce repaire.





Festin.

Revenu alors de mon trouble, je commençai à regarder autour de moi et je trouvai cette caverne fort petite : elle pouvait avoir environ douze pieds ; mais elle était sans figure régulière, ni ronde ni carrée, car la main de la nature y avait seule travaillé. Je remarquai aussi

sur le côté le plus profond une ouverture qui s'enfonçait plus avant, mais si basse, que je fus obligé de me traîner sur les mains et sur les genoux pour y passer. Où aboutissait-elle, je l'ignorais. N'ayant point de flambeau, je remis la partie à une autre fois, et je résolus de revenir le lendemain pourvu de chandelles, et d'un briquet que j'avais fait avec une batterie de mousquet dans le bassinet de laquelle je mettais une pièce d'artifice.

En conséquence, le jour suivant je revins muni de six grosses chandelles de ma façon, — car alors je m'en fabriquais de très-bonnes avec du suif de chèvre; — j'allai à l'ouverture étroite, et je fus obligé de ramper à quatre pieds, comme je l'ai dit, à peu près l'espace de dix verges : ce qui, je pense, était une tentative assez téméraire, puisque je ne savais pas jusqu'où ce souterrain pouvait aller, ni ce qu'il y avait au bout. Quand j'eus passé ce défilé je me trouvai sous une voûte d'environ vingt pieds de hauteur. Je puis affirmer que dans toute l'île il n'y avait pas un spectable plus magnifique à voir que les parois et le berceau de cette voûte ou de cette caverne. Ils refléchissaient mes deux chandelles de cent mille manières. Qu'y avait-il dans le roc? Étaient-ce des diamants ou d'autres pierreries, ou de l'or, — ce que je suppose plus volontiers? — je l'ignorais.

Bien que tout-à-fait sombre, c'était la plus délicieuse grotte qu'on puisse se figurer. L'aire en était unie et sèche et couverte d'une sorte de gravier fin et mouvant. On n'y voyait point d'animaux immondes, et il n'y avait ni eau ni humidité sur les parois de la voûte. La seule difficulté, c'était l'entrée; difficulté que toutefois je considérais comme un avantage, puisqu'elle en faisait une place forte, un abri sûr dont j'avais besoin. Je fus vraiment ravi de ma dé-

couverte, et je résolus de transporter sans délai dans cette retraite tout ce dont la conservation m'importait le plus, surtout ma poudre et toutes mes armes de réserve, c'est-à-dire deux de mes trois fusils de chasse et trois de mes mousquets : j'en avais huit. A mon château je n'en laissai donc que cinq, qui sur ma redoute extérieure demeuraient toujours braqués comme des pièces de canon, et que je pouvais également prendre en cas d'expédition.

Pour ce transport de mes munitions je fus obligé d'ouvrir le baril de poudre que j'avais retiré de la mer et qui avait été mouillé. Je trouvai que l'eau avait pénétré de touts côtés à la profondeur de trois ou quatre pouces, et que la poudre détrempée avait en se séchant formé une croûte qui avait conservé l'intérieur comme un fruit dans sa coque; de sorte qu'il y avait bien au centre du tonneau soixante livres de bonne poudre : ce fut une agréable découverte pour moi en ce moment. Je l'emportai toute à ma caverne, sauf deux ou trois livres que je gardai dans mon château, de peur de n'importe quelle surprise. J'y portai aussi tout le plomb que j'avais réservé pour me faire des balles.

Je me croyais alors semblable à ces anciens géants qui vivaient, dit-on, dans des cavernes et des trous de rocher inaccessibles; car j'étais persuadé que, réfugié en ce lieu, je ne pourrais être dépisté par les Sauvages, fussent-ils cinq cents à me pourchasser; ou que, s'ils le faisaient, ils ne voudraient point se hasarder à m'y donner l'attaque.

Le vieux bouc que j'avais trouvé expirant mourut à l'entrée de la caverne le lendemain du jour où j'en fis la découverte. Il me parut plus commode, au lieu de le tirer dehors, de creuser un grand trou, de l'y jeter et de le re-

couvrir de terre. Je l'enterrai ainsi pour me préserver de toute odeur infecte.

J'étais alors dans la vingt-troisième année de ma résidence dans cette île, et si accoutumé à ce séjour et à mon genre de vie, que si j'eusse eu l'assurance que les Sauvages ne viendraient point me troubler, j'aurais volontiers signé la capitulation de passer là le reste de mes jours jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que je fusse gisant, et que je mourusse comme le vieux bouc dans la caverne. Je m'étais ménagé quelques distractions et quelques amusements qui faisaient passer le temps plus vite et plus agréablement qu'autrefois. J'avais, comme je l'ai déjà dit, appris à parler à mon Poll ; et il le faisait si familièrement, et il articulait si distinctement, si pleinement, que c'était pour moi un grand plaisir de l'entendre. Il vécut avec moi non moins de vingt-six ans : combien vécut-il ensuite ? je l'ignore. On prétend au Brésil que ces animaux peuvent vivre cent ans. Peut-être quelques-uns de mes perroquets existent-ils encore et appellent-ils encore en ce moment le pauvre Robin Crusoé. Je ne souhaite pas qu'un Anglais ait le malheur d'aborder mon île et de les y entendre jaser; mais si cela advenait, assurément il croirait que c'est le diable. Mon chien me fut un très-agréable et très-fidèle compagnon pendant seize ans : il mourut de pure vieillesse. Quant à mes chats, ils multiplièrent, comme je l'ai dit, et à un tel point que je fus d'abord obligé d'en tuer plusieurs pour les empêcher de me dévorer moi et tout ce que j'avais. Mais enfin, après la mort des deux vieux que j'avais apportés du navire, les ayant pendant quelque temps continuellement chassés et laissés sans nourriture, ils s'enfuirent touts dans les bois et devinrent sauvages, excepté deux ou trois favoris que je gardai auprès de moi.

Ils faisaient partie de ma famille ; mais j'eus toujours grand soin quand ils mettaient bas de noyer touts leurs petits. En outre je gardai toujours autour de moi deux ou trois chevreaux domestiques que j'avais accoutumés à manger dans ma main, et deux autres perroquets qui jasaient assez bien pour dire Robin Crusoé, pas aussi bien toutefois que le premier : à la vérité, pour eux je ne m'étais pas donné autant de peine. J'avais aussi quelques oiseaux de mer apprivoisés dont je ne sais pas les noms ; je les avais attrapés sur le rivage et leur avais coupé les ailes. Les petits pieux que j'avais plantés en avant de la muraille de mon château étant devenus un bocage épais et touffu, ces oiseaux y nichaient et y pondaient parmi les arbrisseaux, ce qui était fort agréable pour moi. En résumé, comme je le disais tantôt, j'aurais été fort content de la vie que je menais si elle n'avait point été troublée par la crainte des Sauvages.

Mais il en était ordonné autrement. Pour touts ceux qui liront mon histoire il ne saurait être hors de propos de faire cette juste observation : Que de fois n'arrive-t-il pas, dans le cours de notre vie, que le mal que nous cherchons le plus à éviter, et qui nous paraît le plus terrible quand nous y sommes tombés, soit la porte de notre délivrance, l'unique moyen de sortir de notre affliction ! Je pourrais en trouver beaucoup d'exemples dans le cours de mon étrange vie ; mais jamais cela n'a été plus remarquable que dans les dernières années de ma résidence solitaire dans cette île.

Ce fut au mois de décembre de la vingt-troisième année de mon séjour, comme je l'ai dit, à l'époque du solstice méridional, — car je ne puis l'appeler solstice d'hiver, — temps particulier de ma moisson, qui m'appelait presque

toujours aux champs, qu'un matin, sortant de très-bonne heure, avant même le point du jour, je fus surpris de voir la lueur d'un feu sur le rivage, à la distance d'environ deux milles, vers l'extrémité de l'île où j'avais déjà observé que les Sauvages étaient venus ; mais ce n'était point cette fois sur l'autre côté, mais bien, à ma grande affliction, sur le côté que j'habitais.

A cette vue, horriblement effrayé, je m'arrêtai court, et n'osai pas sortir de mon bocage, de peur d'être surpris ; encore n'y étais-je pas tranquille : car j'étais plein de l'appréhension que, si les Sauvages en rôdant venaient à trouver ma moisson pendante ou coupée, ou n'importe quels travaux et quelles cultures, ils en concluraient immédiatement que l'île était habitée et ne s'arrêteraient point qu'ils ne m'eussent découvert. Dans cette angoisse je retournai droit à mon château ; et, ayant donné à toutes les choses extérieures un aspect aussi sauvage, aussi naturel que possible, je retirai mon échelle après moi.

Alors je m'armai et me mis en état de défense. Je chargeai toute mon artillerie, comme je l'appelais, c'est-à-dire mes mousquets montés sur mon nouveau retranchement, et touts mes pistolets, bien résolu à combattre jusqu'au dernier soupir. Je n'oubliai pas de me recommander avec ferveur à la protection divine et de supplier Dieu de me délivrer des mains des barbares. Dans cette situation, ayant attendu deux heures, je commençai à être fort impatient de savoir ce qui se passait au dehors : je n'avais point d'espion à envoyer à la découverte.

Après être demeuré là encore quelque temps, et après avoir songé à ce que j'avais à faire en cette occasion, il me fut impossible de supporter davantage l'ignorance où j'étais. Appliquant donc mon échelle sur le flanc du rocher où se

trouvait une plate-forme, puis la retirant après moi et la replaçant de nouveau, je parvins au sommet de la colline. Là, couché à plat-ventre sur la terre, je pris ma longue-vue, que j'avais apportée à dessein, et je la braquai. Je vis aussitôt qu'il n'y avait pas moins de neuf Sauvages assis en rond autour d'un petit feu, non pas pour se chauffer, car la chaleur était extrême, mais, comme je le supposai, pour apprêter quelque atroce mets de chair humaine qu'ils avaient apportée avec eux, ou morte ou vive, c'est ce que je ne pus savoir.

Ils avaient avec eux deux pirogues halées sur le rivage; et, comme c'était alors le temps du jusant, ils me semblèrent attendre le retour du flot pour s'en retourner. Il n'est pas facile de se figurer le trouble où me jeta ce spectacle, et surtout leur venue si proche de moi et sur mon côté de l'île. Mais quand je considérai que leur débarquement devait toujours avoir lieu au jusant, je commençai à retrouver un peu de calme, certain de pouvoir sortir en toute sûreté pendant le temps du flot, si personne n'avait abordé au rivage auparavant. Cette observation faite, je me remis à travailler à ma moisson avec plus de tranquillité.

La chose arriva comme je l'avais prévue; car aussitôt que la marée porta à l'Ouest je les vis touts monter dans leurs pirogues et touts ramer ou pagayer, comme cela s'appelle. J'aurais dû faire remarquer qu'une heure environ avant de partir ils s'étaient mis à danser, et qu'à l'aide de ma longue-vue j'avais pu appercevoir leurs postures et leurs gesticulations. Je reconnus, par la plus minutieuse observation, qu'ils étaient entièrement nus, sans le moindre vêtement sur le corps; mais étaient-ce des hommes ou des femmes? il me fut impossible de le distinguer.

Sitôt qu'ils furent embarqués et partis, je sortis avec

deux mousquets sur mes épaules, deux pistolets à ma ceinture, mon grand sabre sans fourreau à mon côté, et avec toute la diligence dont j'étais capable je me rendis à la colline où j'avais découvert la première de toutes les traces. Dès que j'y fus arrivé, ce qui ne fut qu'au bout de deux heures, — car je ne pouvais aller vite chargé d'armes comme je l'étais, — je vis qu'il y avait eu en ce lieu trois autres pirogues de Sauvages; et, regardant au loin, je les apperçus toutes ensemble faisant route pour le continent.

Ce fut surtout pour moi un terrible spectacle quand en descendant au rivage je vis les traces de leur affreux festin, du sang, des os, des tronçons de chair humaine qu'ils avaient mangée et dévorée avec joie. Je fus si rempli d'indignation à cette vue, que je recommençai à méditer le massacre des premiers que je rencontrerais, quels qu'ils pussent être et quelque nombreux qu'ils fussent.





Le Fanal.

Il me paraît évident que leurs visites dans l'île devaient être assez rares, car il se passa plus de quinze mois avant qu'ils ne revinssent, c'est-à-dire que durant tout ce temps je n'en revis ni trace ni vestige. Dans la saison des pluies il était sûr qu'ils ne pouvaient sortir de chez eux, du

moins pour aller si loin. Cependant durant cet intervalle je vivais misérablement : l'appréhension d'être pris à l'improviste m'assiégait sans relâche ; d'où je déduis que l'expectative du mal est plus amère que le mal lui-même, quand surtout on ne peut se défaire de cette attente ou de ces appréhensions.

Pendant tout ce temps-là mon humeur meurtrière ne m'abandonna pas, et j'employai la plupart des heures du jour, qui auraient pu être beaucoup mieux dépensées, à imaginer comment je les circonviendrais et les assaillirais à la première rencontre, surtout s'ils étaient divisés en deux parties comme la dernière fois. Je ne considérais nullement que si j'en tuais une bande, je suppose de dix ou douze, et que le lendemain, la semaine ou le mois suivant j'en tuasse encore d'autres, et ainsi de suite à l'infini, je deviendrais aussi meurtrier qu'ils étaient mangeurs d'hommes, et peut-être plus encore.

J'usais ma vie dans une grande perplexité et une grande anxiété d'esprit ; je m'attendais à tomber un jour ou l'autre entre les mains de ces impitoyables créatures. Si je me hasardais quelquefois dehors, ce n'était qu'en promenant mes regards inquiets autour de moi, et avec tout le soin, toute la précaution imaginable. Je sentis alors, à ma grande consolation, combien c'était chose heureuse pour moi que je me fusse pourvu d'un troupeau ou d'une harde de chèvres ; car je n'osais en aucune occasion tirer mon fusil, surtout du côté de l'île fréquenté par les Sauvages, de peur de leur donner une alerte. Peut-être se seraient-ils enfuis d'abord ; mais bien certainement ils seraient revenus au bout de quelques jours avec deux ou trois cents pirogues : je savais ce à quoi je devais m'attendre alors.

Néanmoins je fus un an et trois mois avant d'en revoir

aucun ; mais comment en revis-je, c'est ce dont il sera parlé bientôt. Il est possible que durant cet intervalle ils soient revenus deux ou trois fois, mais ils ne séjournèrent pas, ou au moins n'en eus-je point connaissance. Ce fut donc, d'après mon plus exact calcul, au mois de mai et dans la vingt-quatrième année de mon isolement que j'eus avec eux l'étrange rencontre dont il sera discouru en son lieu.

La perturbation de mon âme fut très-grande pendant ces quinze ou seize mois. J'avais le sommeil inquiet, je faisais des songes effrayants, et souvent je me réveillais en sursaut. Le jour des troubles violents accablaient mon esprit ; la nuit je rêvais fréquemment que je tuais des sauvages, et je pesais les raisons qui pouvaient me justifier de cet acte. — Mais laissons tout cela pour quelque temps. C'était vers le milieu de mai, le seizième jour, je pense, autant que je pus m'en rapporter à mon pauvre calendrier de bois, où je faisais toujours mes marques ; c'était, dis-je, le seize mai : un violent ouragan souffla tout le jour, accompagné de quantité d'éclairs et de coups de tonnerre. La nuit suivante fut épouvantable. Je ne sais plus quel en était le motif particulier, mais je lisais la Bible, et faisais de sérieuses réflexions sur ma situation, quand je fus surpris par un bruit semblable à un coup de canon tiré en mer.

Ce fut pour moi une surprise d'une nature entièrement différente de toutes celles que j'avais eues jusque alors, car elle éveilla en mon esprit de tout autres idées. Je me levai avec toute la hâte imaginable, et en un tour de main j'appliquai mon échelle contre le rocher ; je montai à mi-hauteur, puis je la retirai après moi, je la replaçai et j'escaladai jusqu'au sommet. Au même instant une flamme me prépara à entendre un second coup de canon, qui en effet

au bout d'une demi-minute frappa mon oreille. Je reconnus par le son qu'il devait être dans cette partie de la mer où ma pirogue avait été drossée par les courants.

Je songeai aussitôt que ce devait être un vaisseau en péril, qui, allant de conserve avec quelque autre navire, tirait son canon en signal de détresse pour en obtenir du secours, et j'eus sur-le-champ la présence d'esprit de penser que bien que je ne pusse l'assister, peut-être lui m'assisterait-il. Je rassemblai donc tout le bois sec qui se trouvait aux environs, et j'en fis un assez beau monceau que j'allumai sur la colline. Le bois étant sec, il s'enflamma facilement, et malgré la violence du vent il flamba à merveille : j'eus alors la certitude que, si toutefois c'était un navire, ce feu serait immanquablement apperçu ; et il le fut sans aucun doute : car à peine mon bois se fut-il embrasé que j'entendis un troisième coup de canon, qui fut suivi de plusieurs autres, venant touts du même point. J'entretins mon feu toute la nuit jusqu'à l'aube. et quand il fit grand jour et que l'air se fut éclairci, je vis quelque chose en mer, tout-à-fait à l'Est de l'île. Etait-ce un navire ou des débris de navire? je ne pus le distinguer, voire même avec mes lunettes d'approche, la distance étant trop grande et le temps encore trop brumeux, du moins en mer.

Durant tout le jour je regardai fréquemment cet objet : je m'apperçus bientôt qu'il ne se mouvait pas, et j'en conclus que ce devait être un navire à l'ancre. Brûlant de m'en assurer, comme on peut bien le croire, je pris mon fusil à la main, et je courus vers la partie méridionale de l'île, vers les rochers où j'avais été autrefois entraîné par les courants; je gravis sur leur sommet, et, le temps étant alors parfaitement clair, je vis distinctement, mais à mon grand chagrin, la carcasse d'un vaisseau échoué pendant la nuit

sur les roches à fleur d'eau que j'avais trouvées en me mettant en mer avec ma chaloupe, et qui, résistant à la violence du courant, faisaient cette espèce de contre-courant ou remous par lequel j'avais été délivré de la position la plus désespérée et la plus désespérante où je me sois trouvé de ma vie.

C'est ainsi que ce qui est le salut de l'un fait la perte de l'autre; car il est probable que ce navire, quel qu'il fût, n'ayant aucune connaissance de ces roches entièrement cachées sous l'eau, y avait été poussé durant la nuit par un vent violent soufflant de l'Est et de l'Est-Nord-Est. Si l'équipage avait découvert l'île, ce que je ne puis supposer, il aurait nécessairement tenté de se sauver à terre dans la chaloupe. — Les coups de canon qu'il avait tirés, surtout en voyant mon feu, comme je l'imaginais, me remplirent la tête d'une foule de conjectures : tantôt je pensais qu'appercevant mon fanal il s'était jeté dans la chaloupe pour tâcher de gagner le rivage; mais que la lame étant très-forte, il avait été emporté; tantôt je m'imaginais qu'il avait commencé par perdre sa chaloupe, ce qui arrive souvent lorsque les flots, se brisant sur un navire, forcent les matelots à défoncer et à mettre en pièces leur embarcation ou à la jeter par-dessus le bord. D'autres fois je me figurais que le vaisseau ou les vaisseaux qui allaient de conserve avec celui-ci, avertis par les signaux de détresse, avaient recueilli et emmené cet équipage. Enfin dans d'autres moments je pensais que touts les hommes du bord étaient descendus dans leur chaloupe, et que, drossés par le courant qui m'avait autrefois entraîné, ils avaient été emportés dans le grand Océan, où ils ne trouveraient rien que la misère et la mort, où peut-être ils seraient réduits par la faim à se manger les uns les autres.

Mais, comme cela n'était que des conjectures, je ne pouvais, en ma position, que considérer l'infortune de ces pauvres gens et m'apitoyer. Ce qui eut sur moi la bonne influence de me rendre de plus en plus reconnaissant envers Dieu, dont la providence avait pris dans mon malheur un soin si généreux de moi, que, de deux équipages perdus sur ces côtes, moi seul avais été préservé. J'appris de là encore qu'il est rare que Dieu nous plonge dans une condition si basse, dans une misère si grande, que nous ne puissions trouver quelque sujet de gratitude, et trouver de nos semblables jetés dans des circonstances pires que les nôtres.

Tel était le sort de cet équipage, dont il n'était pas probable qu'aucun homme eût échappé, — rien ne pouvant faire croire qu'il n'avait pas péri tout entier, — à moins de supposer qu'il eût été sauvé par quelque autre bâtiment allant avec lui de conserve ; mais ce n'était qu'une pure possibilité ; car je n'avais vu aucun signe, aucune apparence de rien de semblable.

Je ne puis trouver d'assez énergiques paroles pour exprimer l'ardent désir, l'étrange envie que ce naufrage éveilla en mon âme et qui souvent s'en exhalait ainsi : — « Oh ! si une ou deux, une seule âme avait pu être sauvée du navire, avait pu en réchapper, afin que je pusse avoir un compagnon, un semblable, pour parler et pour vivre avec moi ! » — Dans tout le cours de ma vie solitaire je ne désirai jamais si ardemment la société des hommes, et je n'éprouvai jamais un plus profond regret d'en être séparé.

Il y a dans nos passions certaines sources secrètes qui, lorsqu'elles sont vivifiées par des objets présents ou absents, mais rendus présents à notre esprit par la puissance

de notre imagination, entraînent notre âme avec tant d'impétuosité vers les objets de ses désirs, que la non possession en devient vraiment insupportable.

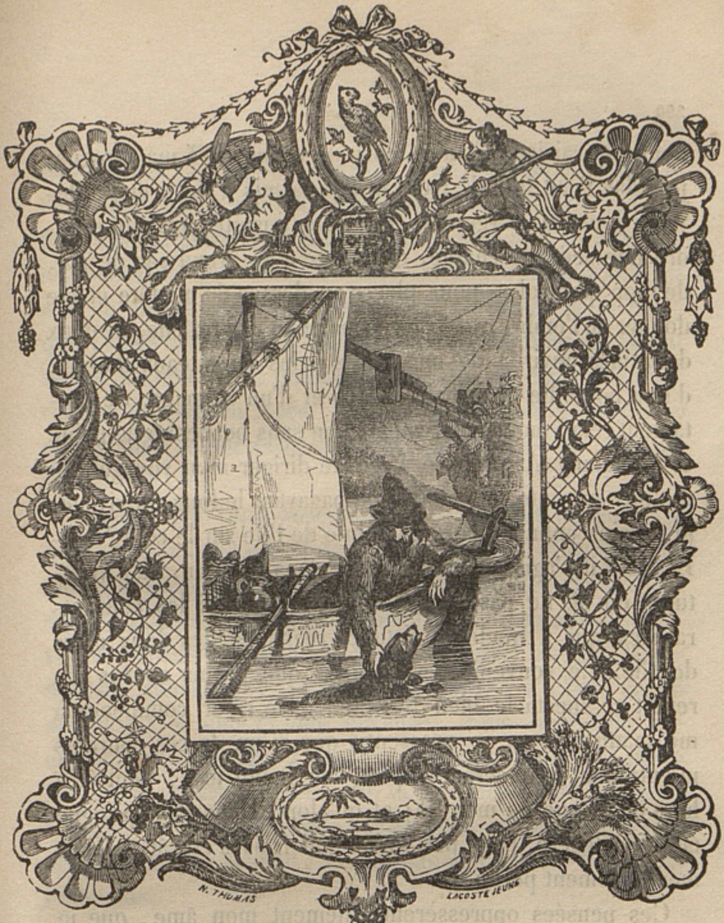
Telle était l'ardeur de mes souhaits pour la conservation d'un seul homme, que je répétai, je crois, mille fois ces mots : — « Oh ! qu'un homme ait été sauvé, oh ! qu'un seul homme ait été sauvé ! » — J'étais si violemment irrité par ce désir en prononçant ces paroles, que mes mains se saisissaient, que mes doigts pressaient la paume de mes mains et avec tant de rage que si j'eusse tenu quelque chose de fragile je l'eussé brisé involontairement; mes dents claquaient dans ma bouche et se serraient si fortement que je fus quelque temps avant de pouvoir les séparer.

Que les naturalistes expliquent ces choses, leur raison et leur nature ; quant à moi, je ne puis que consigner ce fait, qui me parut toujours surprenant et dont je ne pus jamais me rendre compte. C'était sans doute l'effet de la fougue de mon désir et de l'énergie de mes idées me représentant toute la consolation que j'aurais puisée dans la société d'un Chrétien comme moi.

Mais cela ne devait pas être : leur destinée ou la mienne ou toutes deux peut-être l'interdisaient; car jusqu'à la dernière année de mon séjour dans l'île j'ai ignoré si quelqu'un s'était ou ne s'était pas sauvé du naufrage ; j'eus seulement quelques jours après l'affliction de voir le corps d'un jeune garçon noyé jeté sur le rivage, à l'extrémité de l'île, proche le vaisseau naufragé. Il n'avait pour tout vêtement qu'une veste de matelot, un caleçon de toile ouvert aux genoux et une chemise bleue. Rien ne put me faire deviner quelle était sa nation : il n'avait dans ses poches que deux pièces de huit et une pipe à tabac qui avait dix fois plus de valeur pour moi.

La mer était calme alors, et j'avais grande envie de m'aventurer dans ma pirogue jusqu'au navire. Je ne doutais nullement que je pusse trouver à bord quelque chose pour mon utilité; mais ce n'était pas là le motif qui m'y portait le plus : j'y étais entraîné par la pensée que je trouverais peut-être quelque créature dont je pourrais sauver la vie, et par là réconforter la mienne au plus haut degré. Cette pensée me tenait tellement au cœur, que je n'avais de repos ni jour ni nuit, et qu'il fallut que je me risquasse à aller à bord de ce vaisseau. Je m'abandonnai donc à la providence de Dieu, persuadé que j'étais qu'une impulsion si forte, à laquelle je ne pouvais résister, devait venir d'une invisible direction, et que je serais coupable envers moi si je ne le faisais point.





Voyage au Vaisseau Naufragé.

Sous le coup de cette impression, je regagnai à grands pas mon château, afin de préparer tout pour mon voyage. Je pris une bonne quantité de pain, un grand pot d'eau fraîche, une boussole pour me gouverner, une bouteille de *rum*, — j'en avais encore beaucoup en réserve, — et une pleine cor-

beille de raisins. Chargé ainsi, je retournai à ma pirogue, je vidai l'eau qui s'y trouvait, je la mis à flot, et j'y déposai toute ma cargaison. Je revins ensuite chez moi prendre une seconde charge, composée d'un grand sac de riz, de mon parasol — pour placer au-dessus de ma tête et me donner de l'ombre, — d'un second pot d'eau fraîche, de deux douzaines environ de mes petits pains ou gâteaux d'orge, d'une bouteille de lait de chèvre et d'un fromage. Je portai tout cela à mon embarcation, non sans beaucoup de peine et de sueur. Ayant prié Dieu de diriger mon voyage, je me mis en route, et, ramant ou pagayant le long du rivage, je parvins enfin à l'extrême pointe de l'île sur le côté Nord-Est. Là il s'agissait de se lancer dans l'Océan, de s'aventurer ou de ne pas s'aventurer. Je regardai les courants rapides qui à quelque distance régnaient des deux côtés de l'île. Le souvenir des dangers que j'avais courus me rendit ce spectacle bien terrible, et le cœur commença à me manquer; car je pressentis que si un de ces courants m'entraînait, je serais emporté en haute mer, peut-être hors de la vue de mon île; et qu'alors, comme ma pirogue était fort légère, pour peu qu'un joli frais s'élevât, j'étais inévitablement perdu.

Ces pensées oppressèrent tellement mon âme, que je commençai à abandonner mon entreprise : je halai ma barque dans une crique du rivage, je gagnai un petit tertre et je m'y assis inquiet et pensif, flottant entre la crainte et le désir de faire mon voyage. Tandis que j'étais à réfléchir, je m'apperçus que la marée avait changé et que le flot montait, ce qui rendait pour quelque temps mon départ impraticable. Il me vint alors à l'esprit de gravir sur la butte la plus haute que je pourrais trouver, et d'observer les mouvements de la marée pendant le flux, afin de juger si,

entraîné par l'un de ces courants, je ne pourrais pas être ramené par l'autre avec la même rapidité. Cela ne me fut pas plus tôt entré dans la tête, que je jetai mes regards sur un monticule qui dominait suffisamment les deux côtes, et d'où je vis clairement la direction de la marée et la route que j'avais à suivre pour mon retour : le courant du jusant sortait du côté de la pointe Sud de l'île, le courant du flot rentrait du côté du Nord. Tout ce que j'avais à faire pour opérer mon retour était donc de serrer la pointe septentrionale de l'île.

Enhardi par cette observation, je résolus de partir le lendemain matin avec le commencement de la marée, ce que je fis en effet après avoir reposé la nuit dans mon canot sous la grande houppelande dont j'ai fait mention. Je gouvernai premièrement plein Nord, jusqu'à ce que je me sentisse soulevé par le courant qui portait à l'Est, et qui m'entraîna à une grande distance, sans cependant me désorienter, ainsi que l'avait fait autrefois le courant sur le côté Sud, et sans m'ôter toute la direction de ma pirogue. Comme je faisais un bon sillage avec ma pagaie, j'allai droit au navire échoué, et en moins de deux heures je l'atteignis.

C'était un triste spectacle à voir ! Le bâtiment, qui me parut espagnol par sa construction, était fiché et enclavé entre deux roches ; la poupe et la hanche avaient été mises en pièces par la mer ; et, comme le gaillard d'avant avait donné contre les rochers avec une violence extrême, le grand mât et le mât de misaine s'étaient brisés rez-pied ; mais le beaupré était resté en bon état, et l'avant et l'éperon paraissaient fermes. — Lorsque je me fus approché, un chien parut sur le tillac : me voyant venir, il se mit à japper et à aboyer. Aussitôt que je l'appelai il sauta à la

mer pour venir à moi, et je le pris dans ma barque. Le trouvant à moitié mort de faim et de soif, je lui donnai un de mes pains qu'il engloutit comme un loup vorace ayant jeûné quinze jours dans la neige ; ensuite je donnai de l'eau fraîche à cette pauvre bête, qui, si je l'avais laissée faire, aurait bu jusqu'à en crever.

Après cela j'allai à bord. La première chose que j'y rencontrai ce fut, dans la cuisine, sur le gaillard d'avant, deux hommes noyés et qui se tenaient embrassés. J'en conclus, cela est au fait probable, qu'au moment où, durant la tempête, le navire avait touché, les lames brisaient si haut et avec tant de rapidité, que ces pauvres gens n'avaient pu s'en défendre, et avaient été étouffés par la continuelle chute des vagues, comme s'ils eussent été sous l'eau. — Outre le chien, il n'y avait rien à bord qui fût en vie, et toutes les marchandises que je pus voir étaient avariées. Je trouvai cependant arrimés dans la cale quelques tonneaux de liqueurs. Était-ce du vin ou de l'eau-de-vie, je ne sais. L'eau en se retirant les avait laissés à découvert, mais ils étaient trop gros pour que je pusse m'en saisir. Je trouvai aussi plusieurs coffres qui me parurent avoir appartenu à des matelots, et j'en portai deux dans ma barque sans examiner ce qu'ils contenaient.

Si la poupe avait été garantie et que la proue eût été brisée, je suis persuadé que j'aurais fait un bon voyage ; car, à en juger par ce que je trouvai dans les coffres, il devait y avoir à bord beaucoup de richesses. Je présume par la route qu'il tenait qu'il devait venir de Buenos-Ayres ou de Rio de la Plata, dans l'Amérique méridionale, en delà du Brésil, et devait aller à la Havane, dans le golfe du Mexique, et de là peut-être en Espagne. Assurément ce navire recelait un grand trésor, mais perdu à jamais

pour tout le monde. Et qu'était devenu le reste de son équipage, je ne le sus pas alors.

Outre ces coffres, j'y trouvai un petit tonneau plein d'environ vingt gallons de liqueur, que je transportai dans ma pirogue, non sans beaucoup de difficulté. Dans une cabine je découvris plusieurs mousquets et une grande poire à poudre en contenant environ quatre livres. Quant aux mousquets je n'en avais pas besoin : je les laissai donc, mais je pris le cornet à poudre. Je pris aussi une pelle et des pincettes, qui me faisaient extrêmement faute, deux chaudrons de cuivre, un gril et une chocolatière. Avec cette cargaison et le chien, je me mis en route quand la marée commença à porter vers mon île, que le même soir, à une heure de la nuit environ, j'atteignis, harassé, épuisé de fatigues.

Je reposai cette nuit dans ma pirogue, et le matin je résolus de ne point porter mes acquisitions dans mon château, mais dans ma nouvelle caverne. Après m'être restauré, je débarquai ma cargaison et je me mis à en faire l'inventaire. Le tonneau de liqueur contenait une sorte de *rum*, mais non pas de la qualité de celui qu'on boit au Brésil : en un mot, détestable. Quand j'en vins à ouvrir les coffres je découvris plusieurs choses dont j'avais besoin : par exemple, dans l'un je trouvai un beau coffret renfermant des flacons de forme extraordinaire et remplis d'eaux cordiales fines et très-bonnes. Les flacons, de la contenance de trois pintes, étaient tout garnis d'argent. Je trouvai deux pots d'excellentes confitures si bien bouchés que l'eau n'avait pu y pénétrer, et deux autres qu'elle avait tout-à-fait gâtés. Je trouvai en outre de fort bonnes chemises qui furent les bien venues, et environ une douzaine et demie de mouchoirs de toile blanche et de cravates de couleur. Les mouchoirs furent aussi les bien reçus, rien n'étant plus

rafraîchissant pour m'essuyer le visage dans les jours de chaleur. Enfin, lorsque j'arrivai au fond du coffre, je trouvai trois grands sacs de pièces de huit, qui contenaient environ onze cents pièces en tout, et dans l'un de ces sacs six doublons d'or enveloppés dans un papier, et quelques petites barres ou lingots d'or qui, je le suppose, pesaient à peu près une livre.

Dans l'autre coffre il y avait quelques vêtements, mais de peu de valeur. Je fus porté à croire que celui-ci avait appartenu au maître canonnier, par cette raison qu'il ne s'y trouvait point de poudre, mais environ deux livres de pulverin dans trois flasques, mises en réserve, je suppose, pour charger des armes de chasse dans l'occasion. Somme toute, par ce voyage, j'acquis peu de chose qui me fût d'un très-grand usage; car pour l'argent, je n'en avais que faire : il était pour moi comme la boue sous mes pieds ; je l'aurais donné pour trois ou quatre paires de bas et de souliers anglais, dont j'avais grand besoin. Depuis bien des années j'étais réduit à m'en passer. J'avais alors, il est vrai, deux paires de souliers que j'avais pris aux pieds des deux hommes noyés que j'avais découverts à bord, et deux autres paires que je trouvai dans l'un des coffres, ce qui me fut fort agréable; mais ils ne valaient pas nos souliers anglais, ni pour la commodité ni pour le service, étant plutôt ce que nous appelons des escarpins que des souliers. Enfin je tirai du second coffre environ cinquante pièces de huit en réaux, mais point d'or. Il est à croire qu'il avait appartenu à un marin plus pauvre que le premier, qui doit avoir eu quelque officier pour maître.

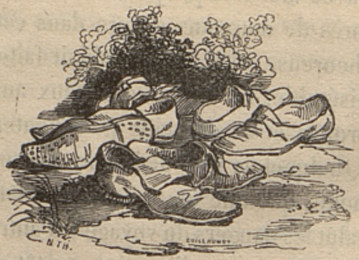
Je portai néanmoins cet argent dans ma caverne, et je l'y serrai comme le premier que j'avais sauvé de notre bâtiment. Ce fut vraiment grand dommage, comme je le di-

sais tantôt, que l'autre partie du navire n'eût pas été accessible, je suis certain que j'aurais pu en tirer de l'argent de quoi charger plusieurs fois ma pirogue ; argent qui, si je fusse jamais parvenu à m'échapper et à m'enfuir en Angleterre, aurait pu rester en sûreté dans ma caverne jusqu'à ce que je revinsse le chercher.

Après avoir tout débarqué et tout mis en lieu sûr, je retournai à mon embarcation. En ramant ou pagayant le long du rivage je la ramenai dans sa rade ordinaire, et je revins en hâte à ma demeure, où je retrouvai tout dans la paix et dans l'ordre. Je me remis donc à vivre selon mon ancienne manière, et à prendre soin de mes affaires domestiques. Pendant un certain temps mon existence fut assez agréable, seulement j'étais encore plus vigilant que de coutume ; je faisais le guet plus souvent et ne mettais plus aussi fréquemment le pied dehors. Si parfois je sortais avec quelque liberté, c'était toujours dans la partie orientale de l'île, où j'avais la presque certitude que les Sauvages ne venaient pas, et où je pouvais aller sans tant de précautions, sans ce fardeau d'armes et de munitions que je portais toujours avec moi lorsque j'allais de l'autre côté.

Je vécus près de deux ans encore dans cette situation ; mais ma malheureuse tête, qui semblait faite pour rendre mon corps misérable, fut durant ces deux années toujours emplie de projets et de desseins pour tenter de m'enfuir de mon île. Quelquefois je voulais faire une nouvelle visite au navire échoué, quoique ma raison me criât qu'il n'y restait rien qui valût les dangers du voyage ; d'autres fois je songeais à aller çà et là, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; et je crois vraiment que si j'avais eu la chaloupe sur laquelle je m'étais échappé de Sallé, je me serais aventuré en mer pour aller n'importe en quel lieu, pour aller je ne sais où.

J'ai été dans toutes les circonstances de ma vie un exemple vivant de ceux qui sont atteints de cette plaie générale de l'humanité, d'où découle gratuitement la moitié de leurs misères : j'entends la plaie de n'être point satisfaits de la position où Dieu et la nature les ont placés. Car sans parler de mon état primitif et de mon opposition aux excellents conseils de mon père, opposition qui fut, si je puis l'appeler ainsi, mon péché originel, n'était-ce pas un égarement de même nature qui avait été l'occasion de ma chute dans cette misérable condition ? Si cette Providence qui m'avait si heureusement établi au Brésil comme planteur eût limité mes désirs, si je m'étais contenté d'avancer pas à pas, j'aurais pu être alors, j'entends au bout du temps que je passai dans mon île, un des plus grands colons du Brésil ; car je suis persuadé, par les progrès que j'avais faits dans le peu d'années que j'y vécus et ceux que j'aurais probablement faits si j'y fusse demeuré, que je serais devenu riche à cent mille MOIDORES.





Le Rêve.

J'avais bien affaire en vérité de laisser là une fortune assise, une plantation bien pourvue, s'améliorant et prospérant, pour m'en aller comme subrécargue chercher des Nègres en Guinée, tandis qu'avec de la patience et du temps, mon capital s'étant accru, j'en aurais pu ache-

ter au seuil de ma porte, à ces gens dont le trafic des Noirs était le seul négoce. Il est vrai qu'ils m'auraient coûté quelque chose de plus, mais cette différence de prix pouvait-elle compenser de si grands hasards?

La folie est ordinairement le lot des jeunes têtes, et la réflexion sur les folies passées est ordinairement l'exercice d'un âge plus mûr ou d'une expérience payée cher. J'en étais là alors, et cependant l'extravagance avait jeté de si profondes racines dans mon cœur, que je ne pouvais me satisfaire de ma situation, et que j'avais l'esprit appliqué sans cesse à rechercher les moyens et la possibilité de m'échapper de ce lieu. — Pour que je puisse, avec le plus grand agrément du lecteur, entamer le reste de mon histoire, il est bon que je donne quelque détail sur la conception de mes absurdes projets de fuite, et que je fasse voir comment et sur quelle fondation j'édifiais.

Qu'on suppose maintenant que je suis retiré dans mon château, après mon dernier voyage au bâtiment naufragé, que ma frégate est désarmée et amarrée sous l'eau comme de coutume, et ma condition est rendue à ce qu'elle était auparavant. J'ai, il est vrai, plus d'opulence; mais je n'en suis pas plus riche, car je ne fais ni plus de cas ni plus d'usage de mon or que les Indiens du Pérou avant l'arrivée des Espagnols.

Par une nuit de la saison pluvieuse de mars, dans la vingt-quatrième année de ma vie solitaire, j'étais couché dans mon lit ou hamac sans pouvoir dormir, mais en parfaite santé; je n'avais de plus qu'à l'ordinaire, ni peine ni indisposition, ni trouble de corps, ni trouble d'esprit; cependant il m'était impossible de fermer l'œil, du moins pour sommeiller. De toute la nuit je ne m'assoupis pas autrement que comme il suit.

Il serait aussi impossible que superflu de narrer la multitude innombrable de pensées qui durant cette nuit me passèrent par la mémoire, ce grand chemin du cerveau. Je me représentai toute l'histoire de ma vie en miniature ou en raccourci, pour ainsi dire, avant et après ma venue dans l'île. Dans mes réflexions sur ce qu'était ma condition depuis que j'avais abordé cette terre, je vins à comparer l'état heureux de mes affaires pendant les premières années de mon exil, à cet état d'anxiété, de crainte et de précautions dans lequel je vivais depuis que j'avais vu l'empreinte d'un pied d'homme sur le sable. Il n'est pas croyable que les Sauvages n'eussent pas fréquenté l'île avant cette époque : peut-être y étaient-ils descendus au rivage par centaines ; mais, comme je n'en avais jamais rien su et n'avais pu en concevoir aucune appréhension, ma sécurité était parfaite, bien que le péril fût le même. J'étais aussi heureux en ne connaissant point les dangers qui m'entouraient que si je n'y eusse réellement point été exposé. — Cette vérité fit naître en mon esprit beaucoup de réflexions profitables, et particulièrement celle-ci : Combien est infiniment bonne cette Providence qui dans sa sagesse a posé des bornes étroites à la vue et à la science de l'homme ! Quoiqu'il marche au milieu de mille dangers dont le spectacle, s'ils se découvraient à lui, troublerait son âme et terrasserait son courage, il garde son calme et sa sérénité, parce que l'issue des choses est cachée à ses regards, parce qu'il ne sait rien des dangers qui l'environnent.

Après que ces pensées m'eurent distrait quelque temps, je vins à réfléchir sérieusement sur les dangers réels que j'avais courus durant tant d'années dans cette île même où je me promenais dans la plus grande sécurité, avec toute la

tranquillité possible, quand peut-être il n'y avait que la pointe d'une colline, un arbre, ou les premières ombres de la nuit, entre moi et le plus affreux de touts les sorts, celui de tomber entre les mains des Sauvages, des cannibales, qui se seraient saisis de moi dans le même but que je le faisais d'une chèvre ou d'une tortue, et n'auraient pas plus pensé faire un crime en me tuant et en me dévorant, que moi en mangeant un pigeon ou un courlis. Je serais injustement mon propre détracteur, si je disais que je ne rendis pas sincèrement grâce à mon divin Conservateur pour toutes les délivrances inconnues qu'avec la plus grande humilité je confessais devoir à sa toute particulière protection, sans laquelle je serais inévitablement tombé entre ces mains impitoyables.

Ces considérations m'amenèrent à faire des réflexions sur la nature de ces Sauvages, et à examiner comment il se faisait qu'en ce monde le sage Dispensateur de toutes choses eût abandonné quelques-unes de ses créatures à une telle inhumanité, au-dessous de la brutalité même, qu'elles vont jusqu'à se dévorer dans leur propre espèce. Mais comme cela n'aboutissait qu'à de vaines spéculations, je me pris à rechercher dans quel endroit du monde ces malheureux vivaient ; à quelle distance était la côte d'où ils venaient ; pourquoi ils s'aventuraient si loin de chez eux ; quelle sorte de bateaux ils avaient, et pourquoi je ne pourrais pas en ordonner de moi et de mes affaires de façon à être à même d'aller à eux aussi bien qu'ils venaient à moi.

Je ne me mis nullement en peine de ce que je ferais de moi quand je serais parvenu là, de ce que je deviendrais si je tombais entre les mains des Sauvages ; comment je leur échapperais s'ils m'entreprenaient, comment il me se-

rait possible d'aborder à la côte sans être attaqué par quelqu'un d'eux de manière à ne pouvoir me délivrer moi-même. Enfin, s'il advenait que je ne tombasse point en leur pouvoir, comment je me procurerais des provisions et vers quel lieu je dirigerais ma course. Aucune de ces pensées, dis-je, ne se présenta à mon esprit : mon idée de gagner la terre ferme dans ma pirogue l'absorbait. Je regardais ma position d'alors comme la plus misérable qui pût être, et je ne voyais pas que je pusse rencontrer rien de pire, sauf la mort. Ne pouvais-je pas trouver du secours en atteignant le continent, ou ne pouvais-je le côtoyer, comme le rivage d'Afrique, jusqu'à ce que je parvinsse à quelque pays habité où l'on me prêterait assistance. Après tout, n'était-il pas possible que je rencontrasse un bâtiment chrétien qui me prendrait à son bord ; et enfin, le pire du pire advenant, je ne pouvais que mourir, ce qui tout d'un coup mettait fin à toutes mes misères. — Notez, je vous prie, que tout ceci était le fruit du désordre de mon âme et de mon esprit véhément, exaspéré, en quelque sorte, par la continuité de mes souffrances et par le désappointement que j'avais eu à bord du vaisseau naufragé, où j'avais été si près d'obtenir ce dont j'étais ardemment désireux, c'est-à-dire quelqu'un à qui parler, quelqu'un qui pût me donner quelque connaissance du lieu où j'étais et m'enseigner des moyens probables de délivrance. J'étais donc, dis-je, totalement bouleversé par ces pensées. Le calme de mon esprit, puisé dans ma résignation à la Providence et ma soumission aux volontés du Ciel, semblait être suspendu ; et je n'avais pas en quelque sorte la force de détourner ma pensée de ce projet de voyage, qui m'assiégeait de désirs si impétueux qu'il était impossible d'y résister.

Après que cette passion m'eut agité pendant deux heures et plus, avec une telle violence que mon sang bouillonnait et que mon pouls battait comme si la ferveur extraordinaire de mes désirs m'eût donné la fièvre, la nature fatiguée, épuisée, me jeta dans un profond sommeil. — On pourrait croire que mes songes roulèrent sur le même projet, mais non pas, mais sur rien qui s'y rapportât. Je rêvai que, sortant un matin de mon château comme de coutume, je voyais sur le rivage deux canots et onze Sauvages débarquant et apportant avec eux un autre Sauvage pour le tuer et le manger. Tout-à-coup, comme ils s'apprêtaient à égorger ce Sauvage, il bondit au loin et se prit à fuir pour sauver sa vie. Alors je crus voir dans mon rêve que, pour se cacher, il accourait vers le bocage épais masquant mes fortifications; puis, que, m'appercevant qu'il était seul et que les autres ne le cherchaient point par ce chemin, je me découvrais à lui en lui souriant et l'encourageant; et qu'il s'agenouillait devant moi et semblait implorer mon assistance. Sur ce je lui montrais mon échelle, je l'y faisais monter et je l'introduisais dans ma grotte, et il devenait mon serviteur. Sitôt que je me fus acquis cet homme je me dis : Maintenant je puis certainement me risquer à gagner le continent, car ce compagnon me servira de pilote, me dira ce qu'il faut faire, me dira où aller pour avoir des provisions ou ne pas aller de peur d'être dévoré; bref, les lieux à aborder et ceux à fuir. Je me réveillai avec cette idée; j'étais encore sous l'inexprimable impression de joie qu'en rêve j'avais resssentie à l'aspect de ma délivrance; mais en revenant à moi et en trouvant que ce n'était qu'un songe, je ressentis un désappointement non moins étrange et qui me jeta dans un grand abattement d'esprit.

J'en tirai toutefois cette conclusion, que le seul moyen

d'effectuer quelque tentative de fuite, c'était de m'acquérir un Sauvage, surtout, si c'était possible, quelque prisonnier condamné à être mangé et amené à terre pour être égorgé. Mais une difficulté s'élevait encore. Il était impossible d'exécuter ce dessein sans assaillir et massacrer toute une caravane : vrai coup de désespoir qui pouvait si facilement manquer! D'un autre côté j'avais de grands scrupules sur la légitimité de cet acte, et mon cœur bondissait à la seule pensée de verser tant de sang, bien que ce fût pour ma délivrance. Il n'est pas besoin de répéter ici les arguments qui venaient plaider contre ce bon sentiment : ce sont les mêmes que ceux dont il a été déjà fait mention ; mais, quoique j'eusse encore d'autres raisons à exposer alors, c'est-à-dire que ces hommes étaient mes ennemis et me dévoreraient s'il leur était possible ; que c'était réellement pour ma propre conservation que je devais me délivrer de cette mort dans la vie, et que j'agissais pour ma propre défense tout aussi bien que s'ils m'attaquaient ; quoique, dis-je, toutes ces raisons militassent pour moi, cependant la pensée de verser du sang humain pour ma délivrance m'était si terrible, que j'eus beau faire, je ne pus de long-temps me concilier avec elle.

Néanmoins, enfin, après beaucoup de délibérations intimes, après de grandes perplexités, — car touts ces arguments pour et contre s'agitèrent long-temps dans ma tête, — mon véhément désir prévalut et étouffa tout le reste, et je me déterminai, coûte que coûte, à m'emparer de quelqu'un de ces Sauvages. La question était alors de savoir comment m'y prendre, et c'était chose difficile à résoudre ; mais, comme aucun moyen probable ne se présentait à mon choix, je résolus donc de faire seulement sentinelle pour guetter quand ils débarqueraient, de n'arrêter

mes mesures que dans l'occasion, de m'abandonner à l'événement, de le laisser être ce qu'il voudrait.

Plein de cette résolution, je me mis en vedette aussi souvent que possible, si souvent même que je m'en fatiguai profondément; car pendant un an et demi je fis le guet et allai une grande partie de ce temps au moins une fois par jour à l'extrémité Ouest et Sud-Ouest de l'île pour découvrir des canots, mais sans que j'apperçusse rien. C'était vraiment décourageant, et je commençai à m'inquiéter beaucoup, bien que je ne puisse dire qu'en ce cas mes désirs se soient émoussés comme autrefois. Ma passion croissait avec l'attente. En un mot je n'avais pas été d'abord plus soigneux de fuir la vue des Sauvages et d'éviter d'être apperçu par eux, que j'étais alors désireux de les entreprendre.



à entendre qu'il en pourrait survenir d'autres en plus grand nombre.

Sur ce il me fit signe qu'il voulait enterrer les deux cadavres, pour que les autres, s'ils accouraient, ne pussent les voir. Je le lui permis, et il se jeta à l'ouvrage. En un instant il eut creusé avec ses mains un trou dans le sable assez grand pour y ensevelir le premier, qu'il y traîna et qu'il recouvrit; il en fit de même pour l'autre. Je pense qu'il ne mit pas plus d'un quart d'heure à les enterrer touts les deux. Je le rappelai alors, et l'emmenai, non dans mon château, mais dans la caverne que j'avais plus avant dans l'île. Je fis ainsi mentir cette partie de mon rêve qui lui donnait mon bocage pour abri.

Là je lui offris du pain, une grappe de raisin et de l'eau, dont je vis qu'il avait vraiment grand besoin à cause de sa course. Lorsqu'il se fut restauré, je lui fis signe d'aller se coucher et de dormir, en lui montrant un tas de paille de riz avec une couverture dessus, qui me servait de lit quelquefois à moi-même. La pauvre créature se coucha donc et s'endormit.

C'était un grand beau garçon, svelte et bien tourné, et à mon estime d'environ vingt-six ans. Il avait un bon maintien, l'aspect ni arrogant ni farouche et quelque chose de très-mâle dans la face; cependant il avait aussi toute l'expression douce et molle d'un Européen, surtout quand il souriait. Sa chevelure était longue et noire, et non pas crépue comme de la laine. Son front était haut et large, ses yeux vifs et pleins de feu. Son teint n'était pas noir, mais très-basané, sans rien avoir cependant de ce ton jaunâtre, cuivré et nauséabonde des Brésiliens, des Virginiens et autres naturels de l'Amérique; il approchait plutôt d'une légère couleur d'olive foncé, plus agréable en soi

que facile à décrire. Il avait le visage rond et potelé, le nez petit et non pas applati comme ceux des Nègres, la bouche belle, les lèvres minces, les dents fines, bien rangées et blanches comme ivoire. — Après avoir sommeillé plutôt que dormi environ une demi-heure, il s'éveilla et sortit de la caverne pour me rejoindre ; car j'étais allé traire mes chèvres, parquées dans l'enclos près de là. — Quand il m'apperçut il vint à moi en courant, et se jeta à terre avec toutes les marques possibles d'une humble reconnaissance, qu'il manifestait par une foule de grotesques gesticulations. Puis il posa sa tête à plat sur la terre, prit l'un de mes pieds et le posa sur sa tête, comme il avait déjà fait ; puis il m'adressa touts les signes imaginables d'assujettissement, de servitude et de soumission, pour me donner à connaître combien était grand son désir de s'attacher à moi pour la vie. Je le comprenais en beaucoup de choses, et je lui témoignais que j'étais fort content de lui.





Vendredi.

En peu de temps je commençai à lui parler et à lui apprendre à me parler. D'abord je lui fis savoir que son nom serait Vendredi ; c'était le jour où je lui avais sauvé la vie, et je l'appelai ainsi en mémoire de ce jour. Je lui enseignai également à m'appeler maitre, à dire oui

et NON, et je lui appris ce que ces mots signifiaient. — Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre ; j'en bus le premier, j'y trempai mon pain et lui donnai un gâteau pour qu'il fît de même : il s'en accommoda aussitôt et me fit signe qu'il trouvait cela fort bon.

Je demeurai là toute la nuit avec lui ; mais dès que le jour parut je lui fis comprendre qu'il fallait me suivre et que je lui donnerais des vêtements ; il parut charmé de cela, car il était absolument nu. Comme nous passions par le lieu où il avait enterré les deux hommes, il me le désigna exactement et me montra les marques qu'il avait faites pour le reconnaître, en me faisant signe que nous devrions les déterrer et les manger. Là-dessus je parus fort en colère ; je lui exprimai mon horreur en faisant comme si j'allais vomir à cette pensée, et je lui enjoignis de la main de passer outre, ce qu'il fit sur-le-champ avec une grande soumission. Je l'emmenai alors sur le sommet de la montagne, pour voir si les ennemis étaient partis ; et, braquant ma longue-vue, je découvris parfaitement la place où ils avaient été, mais aucune apparence d'eux ni de leurs canots. Il était donc positif qu'ils étaient partis et qu'ils avaient laissé derrière eux leurs deux camarades sans faire aucune recherche.

Mais cette découverte ne me satisfaisait pas : ayant alors plus de courage et conséquemment plus de curiosité, je pris mon VENDREDI avec moi, je lui mis une épée à la main, sur le dos l'arc et les flèches, dont je le trouvai très-adroit à se servir ; je lui donnai aussi à porter un fusil pour moi ; j'en pris deux moi-même, et nous marchâmes vers le lieu où avaient été les Sauvages, car je désirais en avoir de plus amples nouvelles. Quand j'y arrivai mon sang se glaça dans mes veines, et mon cœur défaillit à un horrible spec-

tacle. C'était vraiment chose terrible à voir, du moins pour moi, car cela ne fit rien à VENDREDI. La place était couverte d'ossements humains, la terre teinte de sang; çà et là étaient des morceaux de chair à moitié mangés, déchirés et rôtis, en un mot toutes les traces d'un festin de triomphe qu'ils avaient fait là après une victoire sur leurs ennemis. Je vis trois crânes, cinq mains, les os de trois ou quatre jambes, des os de pieds et une foule d'autres parties du corps. VENDREDI me fit entendre par ses signes que les Sauvages avaient amené quatre prisonniers pour les manger, que trois l'avaient été, et que lui, en se désignant lui-même, était le quatrième; qu'il y avait eu une grande bataille entre eux et un roi leur voisin, — dont, ce semble, il était le sujet; — qu'un grand nombre de prisonniers avaient été faits, et conduits en différents lieux par ceux qui les avaient pris dans la déroute, pour être mangés, ainsi que l'avaient été ceux débarqués par ces misérables.

Je commandai à VENDREDI de ramasser ces crânes, ces os, ces tronçons et tout ce qui restait, de les mettre en un monceau et de faire un grand feu dessus pour les réduire en cendres. Je m'apperçus que Vendredi avait encore un violent appétit pour cette chair, et que son naturel était encore cannibale; mais je lui montrai tant d'horreur à cette idée, à la moindre apparence de cet appétit, qu'il n'osa pas le découvrir: car je lui avais fait parfaitement comprendre que s'il le manifestait je le tuerais.

Lorsqu'il eut fait cela, nous nous en retournâmes à notre château, et là je me mis à travailler avec mon serviteur VENDREDI. Avant tout je lui donnai une paire de caleçons de toile que j'avais tirée du coffre du pauvre canonnier dont il a été fait mention, et que j'avais trouvée dans le bâtiment naufragé: avec un léger changement, elle lui alla très-

bien. Je lui fabriquai ensuite une casaque de peau de chèvre aussi bien que me le permit mon savoir : j'étais devenu alors un assez bon tailleur; puis je lui donnai un bonnet très-commode et assez *fashionable* que j'avais fait avec une peau de lièvre. Il fut ainsi passablement habillé pour le moment, et on ne peut plus ravi de se voir presque aussi bien vêtu que son maître. A la vérité, il eut d'abord l'air fort empêché dans toutes ces choses : ses caleçons étaient portés gauchement, ses manches de casaque le gênaient aux épaules et sous les bras ; mais, ayant élargi les endroits où il se plaignait qu'elles lui faisaient mal, et lui-même s'y accoutumant, il finit par s'en accommoder fort bien.

Le lendemain du jour où je vins avec lui à ma *huche* je commençai à examiner où je pourrais le loger. Afin qu'il fût commodément pour lui et cependant très-convenablement pour moi, je lui élevai une petite cabane dans l'espace vide entre mes deux fortifications, en dedans de la dernière et en dehors de la première. Comme il y avait là une ouverture donnant dans ma grotte, je façonnai une bonne huisserie et une porte de planches que je posai dans le passage, un peu en dedans de l'entrée. Cette porte était ajustée pour ouvrir à l'intérieur. La nuit je la barrais et retirais aussi mes deux échelles ; de sorte que Vendredi n'aurait pu venir jusqu'à moi dans mon dernier retranchement sans faire, en grimpant, quelque bruit qui m'aurait immanquablement réveillé ; car ce retranchement avait alors une toiture faite de longues perches couvrant toute ma tente, s'appuyant contre le rocher et entrelacées de branchages, en guise de lattes, chargées d'une couche très-épaisse de paille de riz aussi forte que des roseaux. A la place ou au trou que j'avais laissé pour entrer ou sortir avec mon

échelle, j'avais posé une sorte de trappe, qui, si elle eût été forcée à l'extérieur, ne se serait point ouverte, mais serait tombée avec un grand fracas. Quant aux armes, je les prenais toutes avec moi pendant la nuit.

Mais je n'avais pas besoin de tant de précautions, car jamais homme n'eut un serviteur plus sincère, plus aimant, plus fidèle que VENDREDI. Sans passions, sans obstination, sans volonté, complaisant et affectueux, son attachement pour moi était celui d'un enfant pour son père. J'ose dire qu'il aurait sacrifié sa vie pour sauver la mienne en toute occasion. La quantité de preuves qu'il m'en donna mit cela hors de doute, et je fus bientôt convaincu que pour ma sûreté n'était pas nécessaire d'user de précautions à son égard.

Ceci me donna souvent occasion d'observer, et avec étonnement, que si toutefois il avait plu à Dieu, dans sa sagesse et dans le gouvernement des œuvres de ses mains, de détacher un grand nombre de ses créatures du bon usage auquel sont applicables leurs facultés et les puissances de leur âme, il leur avait pourtant accordé les mêmes forces, la même raison, les mêmes affections, les mêmes sentiments d'amitié et d'obligeance, les mêmes passions, le même ressentiment pour les outrages, le même sens de gratitude, de sincérité, de fidélité, enfin toutes les capacités, pour faire et recevoir le bien, qui nous ont été données à nous-mêmes ; et que, lorsqu'il plaît à Dieu de leur envoyer l'occasion d'exercer leurs facultés, ces créatures sont aussi disposées, même mieux disposées que nous, à les appliquer au bon usage pour lequel elles leur ont été départies. Je devenais parfois très-mélancolique lorsque je réfléchissais au médiocre emploi que généralement nous faisons de toutes ces facultés, quoique notre intelligence

soit éclairée par le flambeau de l'instruction et l'Esprit de Dieu, et que notre entendement soit agrandi par la connaissance de sa parole. Pourquoi, me demandais-je, plaît-il à Dieu de cacher cette connaissance salutaire à tant de millions d'âmes qui, à en juger par ce pauvre Sauvage, en auraient fait un meilleur usage que nous?

De là j'étais quelquefois entraîné si loin que je m'attaquais à la souveraineté de la Providence, et que j'accusais en quelque sorte sa justice d'une disposition assez arbitraire pour cacher la lumière aux uns, la révéler aux autres, et cependant attendre de touts les mêmes devoirs. Mais aussitôt je coupais court à ces pensées et les réprimais par cette conclusion : que nous ignorons selon quelle lumière et quelle loi seront condamnées ces créatures ; que Dieu étant par son essence infiniment saint et équitable, si elles étaient sentenciées, ce ne pourrait être pour ne l'avoir point connu, mais pour avoir péché contre cette lumière qui, comme dit l'Écriture, était une loi pour elles, et par des préceptes que leur propre conscience aurait reconnus être justes, bien que le principe n'en fût point manifeste pour nous ; qu'enfin nous sommes touts COMME L'ARGILE ENTRE LES MAINS DU POTIER, A QUI NUL VASE N'A DROIT DE DIRE : POURQUOI M'AS-TU FAIT AINSI?

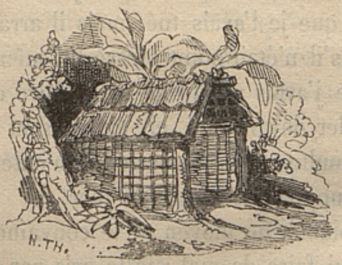
Mais retournons à mon nouveau compagnon. J'étais enchanté de lui, et je m'appliquais à lui enseigner à faire tout ce qui était propre à le rendre utile, adroit, entendu, mais surtout à me parler et à me comprendre, et je le trouvai le meilleur écolier qui fût jamais. Il était si gai, si constamment assidu et si content quand il pouvait m'entendre ou se faire entendre de moi, qu'il m'était vraiment agréable de causer avec lui. Alors ma vie commen-

çait à être si douce que je me disais : si je n'avais pas à redouter les Sauvages, volontiers je demeurerais en ce lieu aussi long-temps que je vivrais.

Trois ou quatre jours après mon retour au château je pensai que, pour détourner Vendredi de son horrible nourriture accoutumée et de son appétit cannibale, je devais lui faire goûter d'autre viande : je l'emmenai donc un matin dans les bois. J'y allais, au fait, dans l'intention de tuer un cabri de mon troupeau pour l'apporter et l'apprêter au logis ; mais, chemin faisant, je vis une chèvre couchée à l'ombre, avec deux jeunes chevreaux à ses côtés. Là dessus j'arrêtai Vendredi. Holà ! ne bouge pas, lui dis-je en lui faisant signe de ne pas remuer. Au même instant je mis mon fusil en joue, je tirai et je tuai un des chevreaux. Le pauvre diable, qui m'avait vu, il est vrai, tuer à une grande distance le Sauvage son ennemi, mais qui n'avait pu imaginer comment cela s'était fait, fut jeté dans une étrange surprise. Il tremblait, il chancelait, et avait l'air si consterné que je pensai le voir tomber en défaillance. Il ne regarda pas le chevreau sur lequel j'avais fait feu ou ne s'apperçut pas que je l'avais tué, mais il arracha sa veste pour s'assurer s'il n'était point blessé lui-même. Il croyait sans doute que j'avais résolu de me défaire de lui ; car il vint s'agenouiller devant moi, et, embrassant mes genoux, il me dit une multitude de choses où je n'entendis rien, sinon qu'il me suppliait de ne pas le tuer.

Je trouvai bientôt un moyen de le convaincre que je ne voulais point lui faire de mal : je le pris par la main et le relevai en souriant, et lui montrant du doigt le chevreau que j'avais atteint, je lui fis signe de l'aller querir. Il obéit. Tandis qu'il s'émerveillait et cherchait à voir comment cet animal avait été tué, je rechargeai mon fusil, et

au même instant j'apperçus, perché sur un arbre à portée de mousquet, un grand oiseau semblable à un faucon. Afin que Vendredi comprît un peu ce que j'allais faire, je le rappelai vers moi en lui montrant l'oiseau; c'était, au fait, un perroquet, bien que je l'eusse pris pour un faucon. Je lui désignai donc le perroquet, puis mon fusil, puis la terre au-dessous du perroquet, pour lui indiquer que je voulais l'abattre et lui donner à entendre que je voulais tirer sur cet oiseau et le tuer. En conséquence je fis feu; je lui ordonnai de regarder, et sur-le-champ il vit tomber le perroquet. Nonobstant tout ce que je lui avais dit, il demeura encore là comme un effaré. Je conjecturai qu'il était épouvanté ainsi parce qu'il ne m'avait rien vu mettre dans mon fusil, et qu'il pensait que c'était une source merveilleuse de mort et de destruction propre à tuer hommes, bêtes, oiseaux, ou quoi que ce fût, de près ou de loin.





Education de Vendredi.

Son étonnement fut tel, que de long-temps il n'en put revenir ; et je crois que si je l'eusse laissé faire il m'aurait adoré moi et mon fusil. Quant au fusil lui-même, il n'osa pas y toucher de plusieurs jours ; mais lorsqu'il en était près il lui parlait et l'implorait comme s'il eût

pu lui répondre. C'était, je l'appris dans la suite, pour le prier de ne pas le tuer.

Lorsque sa frayeur se fut un peu dissipée, je lui fis signe de courir chercher l'oiseau que j'avais frappé, ce qu'il fit; mais il fut assez long-temps absent, car le perroquet, n'étant pas tout-à-fait mort, s'était traîné à une grande distance de l'endroit où je l'avais abattu. Toutefois il le trouva, le ramassa et vint me l'apporter. Comme je m'étais apperçu de son ignorance à l'égard de mon fusil, je profitai de son éloignement pour le recharger sans qu'il pût me voir, afin d'être tout prêt s'il se présentait une autre occasion : mais plus rien ne s'offrit alors. — J'apportai donc le chevreau à la maison, et le même soir je l'écorchai et je le dépeçai de mon mieux. Comme j'avais un vase convenable, j'en mis bouillir ou consommer quelques morceaux, et je fis un excellent bouillon. Après que j'eus tâté de cette viande, j'en donnai à mon serviteur, qui en parut très-content et trouva cela fort de son goût. Mais ce qui le surprit beaucoup, ce fut de me voir manger du sel avec la viande. Il me fit signe que le sel n'était pas bon à manger, et, en ayant mis un peu dans sa bouche, son cœur sembla se soulever, il le cracha et le recracha, puis se rinça la bouche avec de l'eau fraîche. A mon tour je pris une bouchée de viande sans sel, et je me mis à cracher et à crachoter aussi vite qu'il avait fait; mais cela ne le décida point, et il ne se soucia jamais de saler sa viande ou son bouillon, si ce n'est que fort long-temps après, et encore ce ne fut que très-peu.

Après lui avoir fait ainsi goûter du bouilli et du bouillon, je résolus de le régaler le lendemain d'une pièce de chevreau rôti. Pour la faire cuire je la suspendis à une ficelle devant le feu, — comme je l'avais vu pratiquer à beau-

coup de gens en Angleterre, — en plantant deux pieux, un sur chaque côté du brasier, avec un troisième pieu posé en travers sur leur sommet, en attachant la ficelle à cette traverse, et en faisant tourner la viande continuellement. VENDREDI s'émerveilla de cette invention; et quand il vint à manger de ce rôti, il s'y prit de tant de manières pour me faire savoir combien il le trouvait à son goût, que je n'eusse pu ne pas le comprendre. Enfin il me déclara que désormais il ne mangerait plus d'aucune chair humaine, ce dont je fus fort aise.

Le jour suivant je l'occupai à piler du blé et à bluter, suivant la manière que je mentionnai autrefois. Il apprit promptement à faire cela aussi bien que moi, après surtout qu'il eut compris quel en était le but, et que c'était pour faire du pain, car ensuite je lui montrai à pétrir et à cuire au four. En peu de temps VENDREDI devint capable d'exécuter toute ma besogne aussi bien que moi-même.

Je commençai alors à réfléchir qu'ayant deux bouches à nourrir au lieu d'une, je devais me pourvoir de plus de terrain pour ma moisson et semer une plus grande quantité de grain que de coutume. Je choisis donc une plus grande pièce de terre, et me mis à l'enclore de la même façon que mes autres champs, ce à quoi VENDREDI travailla non-seulement volontiers et de tout cœur, mais très-joyeusement. Je lui dis que c'était pour avoir du blé de quoi faire plus de pain, parce qu'il était maintenant avec moi et afin que je pusse en avoir assez pour lui et pour moi même. Il parut très-sensible à cette attention, et me fit connaître qu'il pensait que je prenais beaucoup plus de peine pour lui que pour moi, et qu'il travaillerait plus rudement si je voulais lui dire ce qu'il fallait faire.

Cette année fut la plus agréable de toutes celles que je

passai dans l'île. Vendredi commençait à parler assez bien et à entendre le nom de presque toutes les choses que j'avais occasion de nommer et de tous les lieux où j'avais à l'envoyer. Il jasait beaucoup, de sorte qu'en peu de temps je recouvrai l'usage de ma langue, qui auparavant m'était fort peu utile, du moins quant à la parole. Outre le plaisir que je puisais dans sa conversation, j'avais à me louer de lui-même tout particulièrement ; sa simple et naïve candeur m'apparaissait de plus en plus chaque jour. Je commençais réellement à aimer cette créature, qui, de son côté, je crois, m'aimait plus que tout ce qu'il lui avait été possible d'aimer jusque là.

Un jour j'eus envie de savoir s'il n'avait pas quelque penchant à retourner dans sa patrie ; et, comme je lui avais si bien appris l'anglais qu'il pouvait répondre à la plupart de mes questions, je lui demandai si la nation à laquelle il appartenait ne vainquait jamais dans les batailles. A cela il se mit à sourire et me dit : — « Oui, oui, nous toujours se battre le meilleur; » — il voulait dire : nous avons toujours l'avantage dans le combat. Et ainsi nous commençâmes l'entretien suivant : — Vous toujours se battre le meilleur ; d'où vient alors, Vendredi, que tu as été fait prisonnier?

Vendredi. — Ma nation battre beaucoup pour tout cela.

Le maître. — Comment battre! si ta nation les a battus, comment se fait-il que tu aies été pris?

Vendredi. — Eux plus que ma nation dans la place où moi étais ; eux prendre un, deux, trois et moi. Ma nation battre eux tout-à-fait dans la place là-bas où moi n'être pas ; là ma nation prendre un, deux, grand mille.

Le maître. — Mais pourquoi alors ne te reprit-elle pas des mains de l'ennemi?

VENDREDI. — Eux emporter un, deux, trois et moi, et faire aller dans le canot ; ma nation n'avoir pas canot cette fois.

LE MAÎTRE. — Eh bien, VENDREDI, que fait ta nation des hommes qu'elle prend ? les emmène-t-elle et les mange-t-elle aussi ?

VENDREDI. — Oui, ma nation manger hommes aussi, manger touts.

LE MAÎTRE. — Où les mène-t-elle ?

VENDREDI. — Aller à toute place où elle pense.

LE MAÎTRE. — Vient-elle ici ?

VENDREDI. — Oui, oui ; elle venir ici, venir autre place.

LE MAÎTRE. — Es-tu venu ici avec vos gens ?

VENDREDI. — Oui, moi venir là. — Il montrait du doigt le côté Nord-Ouest de l'île qui, à ce qu'il paraît, était le côté qu'ils affectionnaient.

Par là je compris que mon serviteur VENDREDI avait été jadis du nombre des Sauvages qui avaient coutume de venir au rivage dans la partie la plus éloignée de l'île, pour manger de la chair humaine qu'ils y apportaient ; et quelque temps après, lorsque je pris le courage d'aller avec lui de ce côté, qui était le même dont je fis mention autrefois, il reconnut l'endroit de prime-abord, et me dit que là il était venu une fois, qu'on y avait mangé vingt hommes, deux femmes et un enfant. Il ne savait pas compter jusqu'à vingt en anglais ; mais il mit autant de pierres sur un même rang et me pria de les compter.

J'ai narré ce fait parce qu'il est l'introduction de ce qui suit. — Après que j'eus eu cet entretien avec lui, je lui demandai combien il y avait de notre île au continent, et si les canots rarement périssaient. Il me répondit qu'il n'y

avait point de danger, que jamais il ne se perdait un canot ; qu'un peu plus avant en mer on trouvait dans la matinée toujours le même courant et le même vent, et dans l'après-midi un vent et un courant opposés.

Je m'imaginai d'abord que ce n'était autre chose que les mouvements de la marée, le jusant et le flot ; mais je compris dans la suite que la cause de cela était le grand flux et reflux de la puissante rivière de l'Orénoque, — dans l'embouchure de laquelle, comme je le reconnus plus tard, notre île était située, — et que la terre que je découvrais à l'Ouest et au Nord-Ouest était la grande île de la Trinité, sise à la pointe septentrionale des bouches de ce fleuve. J'adressai à Vendredi mille questions touchant la contrée, les habitants, la mer, les côtes et les peuples qui en étaient voisins, et il me dit tout ce qu'il savait avec la plus grande ouverture de cœur imaginable. Je lui demandai aussi les noms de ces différentes nations ; mais je ne pus obtenir pour toute réponse que Caribs, d'où je déduisis aisément que c'étaient les Caribes, que nos cartes placent dans cette partie de l'Amérique qui s'étend de l'embouchure du fleuve de l'Orénoque vers la Guyane et jusqu'à Sainte-Marthe. Il me raconta que bien loin par delà la lune, il voulait dire par delà le couchant de la lune, ce qui doit être à l'Ouest de leur contrée, il y avait, me montrant du doigt mes grandes moustaches, dont autrefois je fis mention, des hommes blancs et barbus comme moi, et qu'ils avaient tué beaucoup hommes, ce fut son expression. Je compris qu'il désignait par là les Espagnols, dont les cruautés en Amérique se sont étendues sur touts ces pays, cruautés dont chaque nation garde un souvenir qui se transmet de père en fils.

Je lui demandai encore s'il savait comment je pourrais

aller de mon île jusqu'à ces hommes blancs. Il me répondit : — « Oui, oui, pouvoir y aller dans deux canots. » — Je n'imaginais pas ce qu'il voulait dire par DEUX CANOTS. A la fin cependant je compris, non sans grande difficulté, qu'il fallait être dans un grand et large bateau aussi gros que deux pirogues.

Cette partie du discours de VENDREDI me fit grand plaisir ; et depuis lors je conçus quelque espérance de pouvoir trouver une fois ou autre l'occasion de m'échapper de ce lieu avec l'assistance que ce pauvre Sauvage me prêterait.

Durant tout le temps que VENDREDI avait passé avec moi, depuis qu'il avait commencé à me parler et à me comprendre, je n'avais pas négligé de jeter dans son âme le fondement des connaissances religieuses. Un jour, entre autres, je lui demandai Qui l'avait fait. Le pauvre garçon ne me comprit pas du tout, et pensa que je lui demandais qui était son père. Je donnai donc un autre tour à ma question, et je lui demandai qui avait fait la mer, la terre où il marchait, et les montagnes et les bois. Il me répondit que c'était le vieillard BENAMUCKÉE, qui vivait au-delà de tout. Il ne put rien ajouter sur ce grand personnage, sinon qu'il était très-vieux ; beaucoup plus vieux, disait-il, que la mer ou la terre, que la lune ou les étoiles. Je lui demandai alors si ce vieux personnage avait fait toutes choses, pourquoi toutes choses ne l'adoraient pas. Il devint très-sérieux, et avec un air parfait d'innocence il me repartit : — « Toute chose lui dit : O ! » — Mais, repris-je, les gens qui meurent dans ce pays s'en vont-ils quelque part ? — « Oui, répliqua-t-il, eux touts aller vers BENAMUCKÉE. » — Enfin je lui demandai si ceux qu'on mange y vont de même, — et il répondit : Oui.

Je pris de là occasion de l'instruire dans la connais-

sance du vrai Dieu. Je lui dis que le grand Créateur de toutes choses vit là-haut, en lui désignant du doigt le ciel; qu'il gouverne le monde avec le même pouvoir et la même providence par lesquels il l'a créé ; qu'il est tout-puissant et peut faire tout pour nous, nous donner tout, et nous ôter tout. Ainsi, par degrés, je lui ouvris les yeux. Il m'écoutait avec une grande attention, et recevait avec plaisir la notion de Jésus-Christ — envoyé pour nous racheter — et de notre manière de prier Dieu, qui peut nous entendre, même dans le ciel. Il me dit un jour que si notre Dieu pouvait nous entendre de par-delà le soleil, il devait être un plus grand Dieu que leur Benamuckée, qui ne vivait pas si loin, et cependant ne pouvait les entendre, à moins qu'ils ne vinssent lui parler sur les grandes montagnes, où il faisait sa demeure.





Dieu.

Je lui demandai s'il était jamais allé lui parler. Il me répondit que non ; que les jeunes gens n'y allaient jamais, que personne n'y allait que les vieillards, qu'il nommait leur Oowookakée, c'est-à-dire, je me le fis expliquer par lui, leurs religieux ou leur clergé, et que ces vieillards allaient lui dire : O! —

c'est ainsi qu'il appelait faire des prières ; — puis que lorsqu'ils revenaient ils leur rapportaient ce que Benamuckée avait dit. Je remarquai par là qu'il y a des fraudes pieuses même parmi les plus aveugles et les plus ignorants idolâtres du monde, et que la politique de faire une religion secrète, afin de conserver au clergé la vénération du peuple, ne se trouve pas seulement dans le catholicisme, mais peut-être dans toutes les religions de la terre, voire même celles des Sauvages les plus brutes et les plus barbares.

Je fis mes efforts pour rendre sensible à mon serviteur Vendredi la supercherie de ces vieillards, en lui disant que leur prétention d'aller sur les montagnes pour dire O ! à leur dieu Benamuckée était une imposture, que les paroles qu'ils lui attribuaient l'étaient bien plus encore, et que s'ils recevaient là quelques réponses et parlaient réellement avec quelqu'un, ce devait être avec un mauvais esprit. Alors j'entrai en un long discours touchant le diable, son origine, sa rébellion contre Dieu, sa haine pour les hommes, la raison de cette haine, son penchant à se faire adorer dans les parties obscures du monde au lieu de Dieu et comme Dieu, et la foule de stratagèmes dont il use pour entraîner le genre humain à sa ruine, enfin l'accès secret qu'il se ménage auprès de nos passions et de nos affections pour adapter ses piéges si bien à nos inclinations, qu'il nous rend nos propres tentateurs, et nous fait courir à notre perte par notre propre choix.

Je trouvai qu'il n'était pas aussi facile d'imprimer dans son esprit de justes notions sur le diable qu'il l'avait été de lui en donner sur l'existence d'un Dieu. La nature appuyait touts mes arguments pour lui démontrer même la nécessité d'une grande cause première, d'un suprême pouvoir dominateur, d'une secrète Providence directrice, et

l'équité et la justice du tribut d'hommages que nous devons lui payer. Mais rien de tout cela ne se présentait dans la notion sur le malin esprit, sur son origine, son existence, sa nature, et principalement son inclination à faire le mal et à nous entraîner à le faire aussi. — Le pauvre garçon m'embarrassa un jour tellement par une question purement naturelle et innocente, que je sus à peine que lui dire. Je lui avais parlé longuement du pouvoir de Dieu, de sa toute-puissance, de sa terrible détestation du péché, du feu dévorant qu'il a préparé pour les OUVRIERS D'INIQUITÉ ; enfin, nous ayant touts créés, de son pouvoir de nous détruire, de détruire l'univers en un moment ; et tout ce temps il m'avait écouté avec un grand sérieux.

Venant ensuite à lui conter que le démon était l'ennemi de Dieu dans le cœur de l'homme, et qu'il usait toute sa malice et son habileté à renverser les bons desseins de la Providence et à ruiner le royaume de CHRIST sur la terre : — « Eh bien! interrompit VENDREDI, vous dire Dieu est si fort, si grand ; est-il pas beaucoup plus fort, beaucoup plus puissance que le diable? » — « Oui, oui, dis-je, VENDREDI ; Dieu est plus fort que le diable. Dieu est au-dessus du diable, et c'est pourquoi nous prions Dieu de le mettre sous nos pieds, de nous rendre capables de résister à ses tentations et d'éteindre ses aiguillons de feu. » — « Mais, reprit-il, si Dieu beaucoup plus fort, beaucoup plus puissance que le diable, pourquoi Dieu pas tuer le diable pour faire lui non plus méchant? »

Je fus étrangement surpris à cette question. Au fait, bien que je fusse alors un vieil homme, je n'étais pourtant qu'un jeune docteur, n'ayant guère les qualités requises d'un casuiste ou d'un *résolveur* de difficultés. D'abord, ne sachant que dire, je fis semblant de ne pas l'entendre, et

lui demandai ce qu'il disait. Mais il tenait trop à une réponse pour oublier sa question, et il la répéta de même, dans son langage décousu. J'avais eu le temps de me remettre un peu ; je lui dis : — « Dieu veut le punir sévèrement à la fin : il le réserve pour le jour du jugement, où il sera jeté dans l'abyme sans fond, pour demeurer dans le feu éternel. » — Ceci ne satisfit pas Vendredi ; il revint à la charge en répétant mes paroles : — « Réservé à la fin ! moi pas comprendre ; mais pourquoi non tuer le diable maintenant, pourquoi pas tuer grand auparavant ? » — « Tu pourrais aussi bien me demander, repartis-je, pourquoi Dieu ne nous tue pas, toi et moi, quand nous faisons des choses méchantes qui l'offensent ; il nous conserve pour que nous puissions nous repentir et puissions être pardonnés. Après avoir réfléchi un moment à cela : — « Bien, bien, dit-il très - affectueusement, cela est bien ; ainsi vous, moi, diable, touts méchants, touts préserver, touts repentir, Dieu pardonner touts. » — Je retombai donc encore dans une surprise extrême, et ceci fut une preuve pour moi que bien que les simples notions de la nature conduisent les créatures raisonnables à la connaissance de Dieu et de l'adoration ou hommage dû à son essence suprême comme la conséquence de notre nature, cependant la divine révélation seule peut amener à la connaissance de Jésus-Christ, et d'une rédemption opérée pour nous, d'un Médiateur, d'une nouvelle alliance, et d'un Intercesseur devant le trône de Dieu. Une révélation venant du ciel peut seule, dis-je, imprimer ces notions dans l'âme ; par conséquent l'Evangile de Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, — j'entends la parole divine, — et l'Esprit de Dieu promis à son peuple pour guide et sanctificateur, sont les instructeurs essentiels de l'âme des

hommes dans la connaissance salutaire de Dieu et les voies du salut.

J'interrompis donc le présent entretien entre moi et mon serviteur en me levant à la hâte, comme si quelque affaire subite m'eût appelé dehors ; et, l'envoyant alors bien loin, sous quelque prétexte, je me mis à prier Dieu ardemment de me rendre capable d'instruire salutairement cet infortuné Sauvage en préparant par son Esprit le cœur de cette pauvre ignorante créature à recevoir la lumière de l'Évangile, en la réconciliant à lui, et de me rendre capable de l'entretenir si efficacement de la parole divine, que ses yeux pussent être ouverts, sa conscience convaincue et son âme sauvée. — Quand il fut de retour, j'entrai avec lui dans une longue dissertation sur la rédemption des hommes par le Sauveur du monde, et sur la doctrine de l'Evangile annoncée de la part du Ciel, c'est-à-dire la repentance envers Dieu et la foi en notre Sauveur Jésus. Je lui expliquai de mon mieux pourquoi notre divin Rédempteur n'avait pas revêtu la nature des Anges, mais bien la race d'Abraham, et comment pour cette raison les Anges tombés étaient exclus de la Rédemption, venue seulement pour LES BREBIS ÉGARÉES DE LA MAISON D'ISRAEL.

Il y avait, Dieu le sait, plus de sincérité que de science dans toutes les méthodes que je pris pour l'instruction de cette malheureuse créature, et je dois reconnaître ce que tout autre, je pense, éprouvera en pareil cas, qu'en lui exposant les choses d'une façon évidente, je m'instruisis moi-même en plusieurs choses que j'ignorais ou que je n'avais pas approfondies auparavant, mais qui se présentèrent naturellement à mon esprit quand je me pris à les fouiller pour l'enseignement de ce pauvre Sauvage. En cette occasion je mis même à la recherche de ces choses plus de ferveur que

je ne m'en étais senti de ma vie. Si bien que j'aie réussi ou non avec cet infortuné, je n'en avais pas moins de fortes raisons pour remercier le Ciel de me l'avoir envoyé. Le chagrin glissait plus légèrement sur moi; mon habitation devenait excessivement confortable ; et quand je réfléchissais que, dans cette vie solitaire à laquelle j'avais été condamné, je n'avais pas été seulement conduit à tourner mes regards vers le Ciel et à chercher le bras qui m'avait exilé, mais que j'étais devenu un instrument de la Providence pour sauver la vie et sans doute l'âme d'un pauvre Sauvage, et pour l'amener à la vraie science de la religion et de la doctrine chrétiennes, afin qu'il pût connaître le CHRIST JÉSUS, afin qu'il pût connaître celui qui est la vie éternelle ; quand, dis-je, je réfléchissais sur toutes ces choses, une joie secrète s'épanouissait dans mon âme, et souvent même je me félicitais d'avoir été amené en ce lieu, ce que j'avais tant de fois regardé comme la plus terrible de toutes les afflictions qui eussent pu m'advenir.

Dans cet esprit de reconnaissance j'achevai le reste de mon exil. Mes conversations avec VENDREDI employaient si bien mes heures, que je passai les trois années que nous vécûmes là ensemble parfaitement et complétement heureux, si toutefois il est une condition sublunaire qui puisse être appelée bonheur parfait. Le Sauvage était alors un bon Chrétien, un bien meilleur Chrétien que moi ; quoique, Dieu en soit béni ! j'aie quelque raison d'espérer que nous étions également pénitents, et des pénitents consolés et régénérés. — Nous avions la parole de Dieu à lire et son Esprit pour nous diriger, tout comme si nous eussions été en Angleterre.

Je m'appliquais constamment à lire l'Écriture et à lui expliquer de mon mieux le sens de ce que je lisais ; et lui,

à son tour, par ses examens et ses questions sérieuses, me rendait, comme je le disais tout-à-l'heure, un docteur bien plus habile dans la connaissance des deux Testaments que je ne l'aurais jamais été si j'eusse fait une lecture privée. Il est encore une chose, fruit de l'expérience de cette portion de ma vie solitaire, que je ne puis passer sous silence : oui, c'est un bonheur infini et inexprimable que la science de Dieu et la doctrine du salut par Jésus-Christ soient si clairement exposées dans les Testaments, et qu'elles soient si faciles à être reçues et entendues, que leur simple lecture put me donner assez le sentiment de mon devoir pour me porter directement au grand œuvre de la repentance sincère de mes péchés, et pour me porter, en m'attachant à un Sauveur, source de vie et de salut, à pratiquer une réforme et à me soumettre à touts les commandements de Dieu, et cela sans aucun maître ou précepteur, j'entends humain. Cette simple instruction se trouva de même suffisante pour éclairer mon pauvre Sauvage et pour en faire un Chrétien tel, que de ma vie j'en ai peu connu qui le valussent.

Quant aux disputes, aux controverses, aux pointilleries, aux contestations qui furent soulevées dans le monde touchant la religion, soit subtilités de doctrine, soit projets de gouvernement ecclésiastique, elles étaient pour nous tout-à-fait chose vaine, comme, autant que j'en puis juger, elles l'ont été pour le reste du genre humain. Nous étions sûrement guidés vers le Ciel par les Écritures ; et nous étions éclairés par l'Esprit consolateur de Dieu, nous enseignant et nous instruisant par sa parole, nous conduisant à toute vérité et nous rendant l'un et l'autre soumis et obéissants aux enseignements de sa loi. Je ne vois pas que nous aurions pu faire le moindre usage de la connais-

sance la plus approfondie des points disputés en religion qui répandirent tant de troubles sur la terre, quand bien même nous eussions pu y parvenir. — Mais il me faut reprendre le fil de mon histoire, et suivre chaque chose dans son ordre.

Après que VENDREDI et moi eûmes fait une plus intime connaissance, lorsqu'il put comprendre presque tout ce que je lui disais et parler couramment, quoiqu'en mauvais anglais, je lui fis le récit de mes aventures ou de celles qui se rattachaient à ma venue dans l'île ; comment j'y avais vécu et depuis combien de temps. Je l'initiai au mystère, — car c'en était un pour lui, — de la poudre et des balles, et je lui appris à tirer. Je lui donnai un couteau, ce qui lui fit un plaisir extrême ; et je lui ajustai un ceinturon avec un fourreau suspendu, semblable à ceux où l'on porte en Angleterre les couteaux de chasse ; mais dans la gaîne, au lieu de coutelas, je mis une hachette, qui non-seulement était une bonne arme en quelques occasions, mais une arme beaucoup plus utile dans une foule d'autres.





Hommes Barbus au Pays de Vendredi.

Je lui fis une description des contrées de l'Europe, et particulièrement de l'Angleterre, ma patrie. Je lui contai comment nous vivions, comment nous adorions Dieu, comment nous nous conduisions les uns envers les autres, et comment, dans des vaisseaux, nous tra-

fiquions avec toutes les parties du monde. Je lui donnai une idée du bâtiment naufragé à bord duquel j'étais allé, et lui montrai d'aussi près que je pus la place où il avait échoué ; mais depuis long-temps il avait été mis en pièces et avait entièrement disparu.

Je lui montrai aussi les débris de notre chaloupe, que nous perdîmes quand nous nous sauvâmes de notre bord, et qu'avec touts mes efforts, je n'avais jamais pu remuer ; mais elle était alors presque entièrement délabrée. En appercevant cette embarcation, Vendredi demeura fort long-temps pensif et sans proférer un seul mot. Je lui demandai ce à quoi il songeait ; enfin il me dit : — « Moi voir pareil bateau ainsi venir au lieu à ma nation. »

Je fus long-temps sans deviner ce que cela signifiait ; mais à la fin, en y réfléchissant bien, je compris qu'une chaloupe pareille avait dérivé sur le rivage qu'il habitait, c'est-à-dire, comme il me l'expliqua, y avait été entraînée par une tempête. Aussitôt j'imaginai que quelque vaisseau européen devait avoir fait naufrage sur cette côte, et que sa chaloupe, s'étant sans doute détachée, avait été jetée à terre ; mais je fus si stupide que je ne songeai pas une seule fois à des hommes s'échappant d'un naufrage, et ne m'informai pas d'où ces embarcations pouvaient venir. Tout ce que je demandai, ce fut la description de ce bâteau.

Vendredi me le décrivit assez bien, mais il me mit beaucoup mieux à même de le comprendre lorsqu'il ajouta avec chaleur : — « Nous sauver hommes blancs de noyer. » — « Il y avait donc, lui dis-je, des hommes blancs dans le bateau ? » — « Oui, répondit-il, le bateau plein d'hommes blancs. » — Je le questionnai sur leur nombre ; il compta sur ses doigts jusqu'à dix-sept. — « Mais, repris-je alors,

que sont-ils devenus? » — « Ils vivent, ils demeurent chez ma nation. »

Ce récit me mit en tête de nouvelles pensées : j'imaginai aussitôt que ce pouvaient être les hommes appartenant au vaisseau échoué en vue de mon île, comme je l'appelais alors; que ces gens, après que le bâtiment eut donné contre le rocher, le croyant inévitablement perdu, s'étaient jetés dans leur chaloupe et avaient abordé à cette terre barbare parmi les Sauvages.

Sur ce, je m'enquis plus curieusement de ce que ces hommes étaient devenus. Il m'assura qu'ils vivaient encore, qu'il y avait quatre ans qu'ils étaient là, que les Sauvages les laissaient tranquilles et leur donnaient de quoi manger. Je lui demandai comment il se faisait qu'ils n'eussent point été tués et mangés : — « Non, me dit-il, eux faire frère avec eux. » — C'est-à-dire, comme je le compris, qu'ils avaient fraternisé. Puis il ajouta : — « Eux manger non hommes que quand la guerre fait battre, » — c'est-à-dire qu'ils ne mangent aucun homme qui ne se soit battu contre eux et n'ait été fait prisonnier de guerre.

Il arriva, assez long-temps après ceci, que, se trouvant sur le sommet de la colline, à l'Est de l'île, d'où, comme je l'ai narré, j'avais dans un jour serein découvert le continent de l'Amérique, il arriva, dis-je, que VENDREDI, le temps étant fort clair, regarda fixement du côté de la terre-ferme, puis, dans une sorte d'ébahissement, qu'il se prit à sauter, et à danser, et à m'appeler, car j'étais à quelque distance. Je lui en demandai le sujet : — « O joie! ô joyeux! s'écriait-il, là voir mon pays, là ma nation! »

Je remarquai un sentiment de plaisir extraordinaire épanoui sur sa face; ses yeux étincelaient, sa contenance tra-

hissait une étrange passion, comme s'il eût eu un désir véhément de retourner dans sa patrie. Cet air, cette expression éveilla en moi une multitude de pensées qui me laissèrent moins tranquille que je l'étais auparavant sur le compte de mon nouveau serviteur VENDREDI ; et je ne mis pas en doute que, si jamais il pouvait retourner chez sa propre nation, non-seulement il oublierait toute sa religion, mais toutes les obligations qu'il m'avait, et qu'il ne fût assez perfide pour donner des renseignements sur moi à ses compatriotes, et revenir peut-être, avec quelques centaines des siens, pour faire de moi un festin auquel il assisterait aussi joyeux qu'il avait eu pour habitude de l'être aux festins de ses ennemis faits prisonniers de guerre.

Mais je faisais une violente injustice à cette pauvre et honnête créature, ce dont je fus très-chagrin par la suite. Cependant, comme ma défiance s'accrut et me posséda pendant quelques semaines, je devins plus circonspect, moins familier et moins affable avec lui ; en quoi aussi j'eus assurément tort : l'honnête et agréable garçon n'avait pas une seule pensée qui ne découlât des meilleurs principes, tout à la fois comme un Chrétien religieux et comme un ami reconnaissant, ainsi que plus tard je m'en convainquis, à ma grande satisfaction.

Tant que durèrent mes soupçons on peut bien être sûr que chaque jour je le sondai pour voir si je ne découvrirais pas quelques-unes des nouvelles idées que je lui supposais ; mais je trouvai dans tout ce qu'il disait tant de candeur et d'honnêteté que je ne pus nourrir long-temps ma défiance ; et que, mettant de côté toute inquiétude, je m'abandonnai de nouveau entièrement à lui. Il ne s'était seulement pas apperçu de mon trouble ; c'est pourquoi je ne saurais le soupçonner de fourberie.

Un jour que je me promenais sur la même colline et que le temps était brumeux en mer, de sorte qu'on ne pouvait appercevoir le continent, j'appelai VENDREDI et lui dis : — « Ne désirerais-tu pas retourner dans ton pays, chez ta propre nation ? » — « Oui, dit-il, moi être beaucoup O joyeux d'être dans ma propre nation. » — « Qu'y ferais-tu? repris-je : voudrais-tu redevenir barbare, manger de la chair humaine et retomber dans l'état sauvage où tu étais auparavant ? » — Il prit un air chagrin, et, secouant la tête, il répondit : — « Non, non, VENDREDI leur conter vivre bon, leur conter prier Dieu, leur conter manger pain de blé, chair de troupeau, lait; non plus manger hommes. » — « Alors ils te tueront. » — A ce mot il devint sérieux, et répliqua : — « Non, eux pas tuer moi, eux volontiers aimer apprendre. » — Il entendait par là qu'ils étaient très-portés à s'instruire. Puis il ajouta qu'ils avaient appris beaucoup de choses des hommes barbus qui étaient venus dans le bateau. Je lui demandai alors s'il voudrait s'en retourner; il sourit à cette question, et me dit qu'il ne pourrait pas nager si loin. Je lui promis de lui faire un canot. Il me dit alors qu'il irait si j'allais avec lui : — « Moi partir avec toi ! m'écriai-je ; mais ils me mangeront si j'y vais. » — « Non, non, moi faire eux non manger vous, moi faire eux beaucoup aimer vous. » — Il entendait par là qu'il leur raconterait comment j'avais tué ses ennemis et sauvé sa vie, et qu'il me gagnerait ainsi leur affection. Alors ils me narra de son mieux combien ils avaient été bons envers les dix-sept hommes blancs ou barbus, comme il les appelait, qui avaient abordé à leur rivage dans la détresse.

Dès ce moment, je l'avoue, je conçus l'envie de m'aventurer en mer, pour tenter s'il m'était possible de joindre ces hommes barbus, qui devaient être, selon moi, des

Espagnols ou des Portugais, ne doutant pas, si je réussissais, qu'étant sur le continent et en nombreuse compagnie, je ne pusse trouver quelque moyen de m'échapper de là plutôt que d'une île éloignée de quarante milles de la côte, et où j'étais seul et sans secours. Quelques jours après je sondai de nouveau Vendredi, par manière de conversation, et je lui dis que je voulais lui donner un bateau pour retourner chez sa nation. Je le menai par conséquent vers ma petite frégate, amarrée de l'autre côté de l'île; puis, l'ayant vidée, — car je la tenais toujours enfoncée sous l'eau, — je la mis à flot, je la lui fis voir, et nous y entrâmes touts les deux.

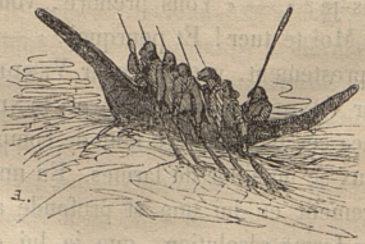
Je vis que c'était un compagnon fort adroit à la manœuvre : il la faisait courir aussi rapidement et plus habilement que je ne l'eusse pu faire. Tandis que nous voguions, je lui dis : — « Eh bien! maintenant, Vendredi, irons-nous chez ta nation? » — A ces mots il resta tout stupéfait, sans doute parce que cette embarcation lui paraissait trop petite pour aller si loin. Je lui dis alors que j'en avais une plus grande. Le lendemain donc je le conduisis au lieu où gisait la première pirogue que j'avais faite, mais que je n'avais pu mettre à la mer. Il la trouva suffisamment grande; mais, comme je n'en avais pris aucun soin, qu'elle était couchée là depuis vingt-deux ou vingt-trois ans, et que le soleil l'avait fendue et séchée, elle était pourrie en quelque sorte. Vendredi m'affirma qu'un bateau semblable ferait l'affaire, et transporterait — beaucoup assez viv'es, boire, pain : — c'était là sa manière de parler.

En somme, je fus alors si affermi dans ma résolution de gagner avec lui le continent, que je lui dis qu'il fallait nous mettre à en faire une de cette grandeur-là pour qu'il pût s'en retourner chez lui. Il ne répliqua pas un

mot, mais il devint sérieux et triste. Je lui demandai ce qu'il avait. Il me répondit ainsi : — « Pourquoi vous colère avec VENDREDI ? Quoi moi fait ? » — Je le priai de s'expliquer et lui protestai que je n'étais point du tout en colère. — « Pas colère ! pas colère ! reprit-il en répétant ces mots plusieurs fois ; pourquoi envoyer VENDREDI loin chez ma nation ? » — « Pourquoi !... Mais ne m'as-tu pas dit que tu souhaitais y retourner ? » — « Oui, oui, s'écria-t-il, souhaiter être touts deux là : VENDREDI là et pas maître là. » — En un mot il ne pouvait se faire à l'idée de partir sans moi. — « Moi aller avec toi, VENDREDI ! m'écriai-je ; mais que ferais-je là ? » — Il me répliqua très-vivement là-dessus : — « Vous faire grande quantité beaucoup bien, vous apprendre Sauvages hommes être hommes bons, hommes sages, hommes apprivoisés ; vous leur enseigner connaître Dieu, prier Dieu et vivre nouvelle vie. » — « Hélas ! VENDREDI, répondis-je, tu ne sais ce que tu dis, je ne suis moi-même qu'un ignorant. » — « Oui, oui, reprit-il, vous enseigna moi bien, vous enseigner eux bien. » — « Non, non, VENDREDI, te dis-je, tu partiras sans moi ; laisse-moi vivre ici tout seul comme autrefois. » — A ces paroles il retomba dans le trouble, et, courant à une des hachettes qu'il avait coutume de porter, il s'en saisit à la hâte et me la donna. — « Que faut-il que j'en fasse, lui dis-je ? » — « Vous prendre, vous tuer VENDREDI. » — « Moi te tuer ! Et pourquoi ? » — « Pourquoi, répliqua-t-il prestement, vous envoyer VENDREDI loin ?... Prendre, tuer VENDREDI, pas renvoyer VENDREDI loin. » — Il prononça ces paroles avec tant de componction, que je vis ses yeux se mouiller de larmes. En un mot, je découvris clairement en lui une si profonde affection pour moi et une si ferme résolution, que je lui dis alors, et

souvent depuis, que je ne l'éloignerais jamais tant qu'il voudrait rester avec moi.

Somme toute, de même que par touts ses discours je découvris en lui une affection si solide pour moi, que rien ne pourrait l'en séparer, de même je découvris que tout son désir de retourner dans sa patrie avait sa source dans sa vive affection pour ses compatriotes, et dans son espérance que je les rendrais bons, chose que, vu mon peu de science, je n'avais pas le moindre désir, la moindre intention ou envie d'entreprendre. Mais je me sentais toujours fortement entraîné à faire une tentative de délivrance, comme précédemment, fondée sur la supposition déduite du premier entretien, c'est-à-dire qu'il y avait là dix-sept hommes barbus ; et c'est pourquoi, sans plus de délai, je me mis en campagne avec VENDREDI pour chercher un gros arbre propre à être abattu et à faire une grande pirogue ou canot pour l'exécution de mon projet. Il y avait dans l'île assez d'arbres pour construire une flottille, non-seulement de pirogues ou de canots, mais même de bons gros vaisseaux. La principale condition à laquelle je tenais, c'était qu'il fût dans le voisinage de la mer, afin que nous pussions lancer notre embarcation quand elle serait faite, et éviter la bévue que j'avais commise la première fois.





Chantier de Construction.

A la fin VENDREDI en choisit un, car il connaissait mieux que moi quelle sorte de bois était la plus convenable pour notre dessein ; je ne saurais même aujourd'hui comment nommer l'arbre que nous abattîmes, je sais seulement qu'il ressemblait beaucoup à celui qu'on appelle FUSTOK, et

qu'il était d'un genre intermédiaire entre celui-là et le bois de Nicaragua, duquel il tenait beaucoup pour la couleur et l'odeur. Vendredi se proposait de brûler l'intérieur de cet arbre pour en faire un bateau ; mais je lui démontrai qu'il valait mieux le creuser avec des outils, ce qu'il fit très-adroitement, après que je lui en eus enseigné la manière. Au bout d'un mois de rude travail, nous achevâmes notre pirogue, qui se trouva fort élégante, surtout lorsque avec nos haches, que je lui avais appris à manier, nous eûmes façonné et avivé son extérieur en forme d'esquif. Après ceci toutefois, elle nous coûta encore près d'une quinzaine de jours pour l'amener jusqu'à l'eau, en quelque sorte pouce à pouce, au moyen de grands rouleaux de bois. — Elle aurait pu porter vingt hommes très-aisément.

Lorsqu'elle fut mise à flot, je fus émerveillé de voir, malgré sa grandeur, avec quelle dextérité et quelle rapidité mon serviteur Vendredi savait la manier, la faire virer et avancer à la pagaie. Je lui demandai alors si elle pouvait aller, et si nous pouvions nous y aventurer. — « Oui, répondit-il, elle aventurer dedans très-bien, quand même grand souffler vent. » — Cependant j'avais encore un projet qu'il ne connaissait point, c'était de faire un mât et une voile, et de garnir ma pirogue d'une ancre et d'un câble. Pour le mât, ce fut chose assez aisée. Je choisis un jeune cèdre fort droit que je trouvai près de là, car il y en avait une grande quantité dans l'île, je chargeai Vendredi de l'abattre et lui montrai comment s'y prendre pour le façonner et l'ajuster. Quant à la voile, ce fut mon affaire particulière. Je savais que je possédais pas mal de vieilles voiles ou plutôt de morceaux de vieilles voiles ; mais, comme il y avait vingt-six ans que je les avais mises de côté, et que j'avais pris peu de soin pour leur conservation, n'imaginant pas

que je pusse jamais avoir occasion de les employer à un semblable usage, je ne doutai pas qu'elles ne fussent toutes pourries, et au fait la plupart l'étaient. Pourtant j'en trouvai deux morceaux qui me parûrent assez bons ; je me mis à les travailler ; et, après beaucoup de peines, cousant gauchement et lentement, comme on peut le croire, car je n'avais point d'aiguilles, je parvins enfin à faire une vilaine chose triangulaire ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre une voile en *épaule de mouton*, qui se dressait avec un gui au bas et un petit pic au sommet. Les chaloupes de nos navires cinglent d'ordinaire avec une voile pareille, et c'était celle dont je connaissais le mieux la manœuvre, parce que la barque dans laquelle je m'étais échappé de Barbarie en avait une, comme je l'ai relaté dans la première partie de mon histoire.

Je fus près de deux mois à terminer ce dernier ouvrage, c'est-à-dire à gréer et ajuster mon mât et mes voiles. Pour compléter ce gréement, j'établis un petit étai sur lequel j'adaptai une trinquette pour m'aider à pincer le vent, et, qui plus est, je fixai à la poupe un gouvernail. Quoique je fusse un détestable constructeur, cependant comme je sentais l'utilité et même la nécessité d'une telle chose, bravant la peine, j'y travaillai avec tant d'application qu'enfin j'en vins à bout; mais, en considérant la quantité des tristes inventions auxquelles j'eus recours et qui échouèrent, je suis porté à croire que ce gouvernail me coûta autant de labeur que le bateau tout entier.

Après que tout ceci fut achevé, j'eus à enseigner à mon serviteur VENDREDI tout ce qui avait rapport à la navigation de mon esquif; car, bien qu'il sût parfaitement pagayer, il n'entendait rien à la manœuvre de la voile et du gouvernail, et il fut on ne peut plus émerveillé quand il me vit

diriger et faire virer ma pirogue au moyen de la barre, et quand il vit ma voile trélucher et s'éventer, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant que la direction de notre course changeait; alors, dis-je, il demeura là comme un étonné, comme un ébahi. Néanmoins en peu de temps je lui rendis toutes ces choses familières, et il devint un navigateur consommé, sauf l'usage de la boussole, que je ne pus lui faire comprendre que fort peu. Mais, comme dans ces climats il est rare d'avoir un temps couvert et que presque jamais il n'y a de brumes, la boussole n'y est pas de grande nécessité. Les étoiles sont toujours visibles pendant la nuit, et la terre pendant le jour, excepté dans les saisons pluvieuses; mais alors personne ne se soucie d'aller au loin ni sur terre, ni sur mer.

J'étais alors entré dans la vingt-septième année de ma Captivité dans cette île, quoique les trois dernières années où j'avais eu avec moi mon serviteur Vendredi ne puissent guère faire partie de ce compte, ma vie d'alors étant totalement différente de ce qu'elle avait été durant tout le reste de mon séjour. Je célébrai l'anniversaire de mon arrivée en ce lieu toujours avec la même reconnaissance envers Dieu pour ses miséricordes; si jadis j'avais eu sujet d'être reconnaissant, j'avais encore beaucoup plus sujet de l'être, la Providence m'ayant donné tant de nouveaux témoignages de sollicitude, et envoyé l'espoir d'une prompte et sûre délivrance, car j'avais dans l'âme l'inébranlable persuasion que ma délivrance était proche et que je ne saurais être un an de plus dans l'île. Cependant je ne négligeai pas mes cultures; comme à l'ordinaire je bêchai, je semai, je fis des enclos; je recueillis et séchai mes raisins, et m'occupai de toutes choses nécessaires, de même qu'auparavant.

La saison des pluies, qui m'obligeait à garder la maison plus que de coutume, étant alors revenue, j'avais donc mis notre vaisseau aussi en sûreté que possible, en l'amenant dans la crique où, comme je l'ai dit au commencement, j'abordai avec mes radeaux. L'ayant halé sur le rivage pendant la marée haute, je fis creuser à mon serviteur VENDREDI un petit bassin tout juste assez grand pour qu'il pût s'y tenir à flot; puis, à la marée basse, nous fîmes une forte écluse à l'extrémité pour empêcher l'eau d'y rentrer : ainsi notre vaisseau demeura à sec et à l'abri du retour de la marée. Pour le garantir de la pluie, nous le couvrîmes d'une couche de branches d'arbres si épaisse, qu'il était aussi bien qu'une maison sous son toit de chaume. Nous attendîmes ainsi les mois de novembre et de décembre, que j'avais désignés pour l'exécution de mon entreprise.

Quand la saison favorable s'approcha, comme la pensée de mon dessein renaissait avec le beau temps, je m'occupai journellement à préparer tout pour le voyage. La première chose que je fis, ce fut d'amasser une certaine quantité de provisions qui devaient nous être nécessaires. Je me proposais, dans une semaine ou deux, d'ouvrir le bassin et de lancer notre bateau, quand un matin que j'étais occupé à quelqu'un de ces apprêts, j'appelai VENDREDI et lui dis d'aller au bord de la mer pour voir s'il ne trouverait pas quelque chélone ou tortue, chose que nous faisions habituellement une fois par semaine; nous étions aussi friands des œufs que de la chair de cet animal. VENDREDI n'était parti que depuis peu de temps quand je le vis revenir en courant et franchir ma fortification extérieure comme si ses pieds ne touchaient pas la terre, et, avant que j'eusse eu le temps de lui parler, il me cria : — « O maître! ô maître! ô chagrin! ô mauvais! » — « Qu'y a-t-il,

VENDREDI? lui dis-je. » — « Oh ! là-bas un, deux, trois canots ! un, deux, trois! » — Je conclus, d'après sa manière de s'exprimer, qu'il y en avait six ; mais, après que je m'en fus enquis, je n'en trouvai que trois. — « Eh bien ! VENDREDI, lui dis-je, ne t'effraie pas. » — Je le rassurai ainsi autant que je pus ; néanmoins je m'apperçus que le pauvre garçon était tout-à-fait hors de lui-même : il s'était fourré en tête que les Sauvages étaient venus tout exprès pour le chercher, le mettre en pièces et le dévorer. Il tremblait si fort que je ne savais que faire. Je le réconfortai de mon mieux, et lui dis que j'étais dans un aussi grand danger, et qu'ils me mangeraient tout comme lui. — « Mais il faut, ajoutai-je, nous résoudre à les combattre ; peux-tu combattre, VENDREDI? » — « Moi tirer, dit-il, mais là venir beaucoup grand nombre. » — « Qu'importe! répondis-je, nos fusils épouvanteront ceux qu'ils ne tueront pas. » — Je lui demandai si, me déterminant à le défendre, il me défendrait aussi et voudrait se tenir auprès de moi et faire tout ce que je lui enjoindrais. Il répondit : — « Moi mourir quand vous commander mourir, maître. » — Là-dessus j'allai chercher une bonne goutte de *rum* et la lui donnai, car j'avais si bien ménagé mon *rum* que j'en avais encore pas mal en réserve. Quand il eut bu, je lui fis prendre les deux fusils de chasse que nous portions toujours, et je les chargeai de chevrotines aussi grosses que des petites balles de pistolet ; je pris ensuite quatre mousquets, je les chargeai chacun de deux lingots et de cinq balles, puis chacun de mes deux pistolets d'une paire de balles seulement. Je pendis, comme à l'ordinaire, mon grand sabre nu à mon côté, et je donnai à VENDREDI sa hachette.

Quand je me fus ainsi préparé, je pris ma lunette d'approche, et je gravis sur le versant de la montagne,

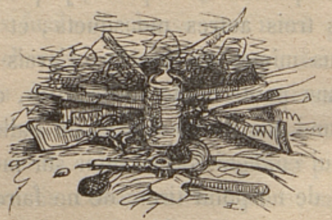
pour voir ce que je pourrais découvrir ; j'apperçus aussitôt par ma longue vue qu'il y avait là vingt-un Sauvages, trois prisonniers et trois pirogues, et que leur unique affaire semblait être de faire un banquet triomphal de ces trois corps humains, fête barbare, il est vrai, mais, comme je l'ai observé, qui n'avait rien parmi eux que d'ordinaire.

Je remarquai aussi qu'ils étaient débarqués non dans le même endroit d'où VENDREDI s'était échappé, mais plus près de ma crique, où le rivage était bas et où un bois épais s'étendait presque jusqu'à la mer. Cette observation et l'horreur que m'inspirait l'œuvre atroce que ces misérables venaient consommer me remplirent de tant d'indignation que je retournai vers VENDREDI, et lui dis que j'étais résolu à fondre sur eux et à les tuer touts. Puis je lui demandai s'il voulait combattre à mes côtés. Sa frayeur étant dissipée et ses esprits étant un peu animés par le *rum* que je lui avais donné, il me parut plein de courage, et répéta comme auparavant qu'il mourrait quand je lui ordonnerais de mourir.

Dans cet accès de fureur je pris et répartis entre nous les armes que je venais de charger. Je donnai à VENDREDI un pistolet pour mettre à sa ceinture et trois mousquets pour porter sur l'épaule, je pris moi-même un pistolet et les trois autres mousquets, et dans cet équipage nous nous mîmes en marche. J'avais en outre garni ma poche d'une petite bouteille de *rum*, et chargé VENDREDI d'un grand sac de poudre et de balles. Quant à la consigne, je lui enjoignis de se tenir sur mes pas, de ne point bouger, de ne point tirer, de ne faire aucune chose que je ne lui eusse commandée, et en même temps de ne pas souffler mot. Je fis alors à ma droite un circuit de près d'un mille, pour éviter la crique et gagner le bois, afin de

pouvoir arriver à portée de fusil des Sauvages avant qu'ils me découvrissent, ce que, par ma longue vue, j'avais reconnu chose facile à faire.

Pendant cette marche mes premières idées se réveillèrent et commencèrent à ébranler ma résolution. Je ne veux pas dire que j'eusse aucune peur de leur nombre ; comme ils n'étaient que des misérables nus et sans armes, il est certain que je leur étais supérieur, et quand bien même j'aurais été seul. Mais quel motif, me disais-je, quelle circonstance, quelle nécessité m'oblige à tremper mes mains dans le sang, à attaquer des hommes qui ne m'ont jamais fait aucun tort et qui n'ont nulle intention de m'en faire, des hommes innocents à mon égard? Leur coutume barbare est leur propre malheur ; c'est la preuve que Dieu les a abandonnés aussi bien que les autres nations de cette partie du monde à leur stupidité, à leur inhumanité, mais non pas qu'il m'appelle à être le juge de leurs actions, encore moins l'exécuteur de sa justice ! Quand il le trouvera bon il prendra leur cause dans ses mains, et par un châtiment national il les punira pour leur crime national ; mais cela n'est point mon affaire.





Christianus.

Vendredi, il est vrai, peut justifier de cette action : il est leur ennemi, il est en état de guerre avec ces mêmes hommes, c'est loyal à lui de les attaquer; mais je n'en puis dire autant quant à moi. — Ces pensées firent une impression si forte sur mon esprit, que je résolus de me placer seu-

lement près d'eux pour observer leur fête barbare, d'agir alors suivant que le Ciel m'inspirerait, mais de ne point m'entremettre, à moins que quelque chose ne se présentât qui fût pour moi une injonction formelle.

Plein de cette résolution, j'entrai dans le bois, et avec toute la précaution et le silence possibles, — ayant VENDREDI sur mes talons, — je marchai jusqu'à ce que j'eusse atteint la lisière du côté le plus proche des Sauvages. Une pointe de bois restait seulement entre eux et moi. J'appelai doucement VENDREDI, et, lui montrant un grand arbre qui était juste à l'angle du bois, je lui commandai d'y aller et de m'apporter réponse si de là il pouvait voir parfaitement ce qu'ils faisaient. Il obéit et revint immédiatement me dire que de ce lieu on les voyait très-bien; qu'ils étaient touts autour d'un feu, mangeant la chair d'un de leurs prisonniers, et qu'à peu de distance de là il y en avait un autre gisant, garrotté sur le sable, qu'ils allaient tuer bientôt, affirmait-il, ce qui embrasa mon âme de colère. Il ajouta que ce n'était pas un prisonnier de leur nation, mais un des hommes barbus dont il m'avait parlé et qui étaient venus dans leur pays sur un bateau. Au seul mot d'un homme blanc et barbu je fus rempli d'horreur; j'allai à l'arbre, et je distinguai parfaitement avec ma longue-vue un homme blanc couché sur la grève de la mer, pieds et mains liés avec des glayeuls ou quelque chose de semblable à des joncs; je distinguai aussi qu'il était Européen et qu'il avait des vêtements.

Il y avait un autre arbre et au-delà un petit hallier plus près d'eux que la place où j'étais d'environ cinquante verges. Je vis qu'en faisant un petit détour je pourrais y parvenir sans être découvert, et qu'alors je n'en serais plus qu'à demi-portée de fusil. Je retins donc ma colère, quoi-

que vraiment je fusse outré au plus haut degré, et, rebroussant d'environ trente pas, je marchai derrière quelques buissons qui couvraient tout le chemin, jusqu'à ce que je fusse arrivé vers l'autre arbre. Là je gravis sur un petit tertre d'où ma vue plongeait librement sur les Sauvages à la distance de quatre-vingts verges environ.

Il n'y avait pas alors un moment à perdre ; car dix-neuf de ces atroces misérables étaient assis à terre touts pêle-mêle, et venaient justement d'envoyer deux d'entre eux pour égorger le pauvre Chrétien et peut-être l'apporter membre à membre à leur feu : déjà même ils étaient baissés pour lui délier les pieds. Je me tournai vers Vendredi : — « Maintenant, lui dis-je, fais ce que je te commanderai. » Il me le promit. — « Alors, Vendredi, repris-je, fais exactement ce que tu me verras faire sans y manquer en rien. » — Je posai à terre un des mousquets et mon fusil de chasse, et Vendredi m'imita ; puis avec mon autre mousquet je couchai en joue les Sauvages, en lui ordonnant de faire de même. — « Es-tu prêt ? lui dis-je alors. » — « Oui, » répondit-il. — « Allons, feu sur touts ! » — Et au même instant je tirai aussi.

Vendredi avait tellement mieux visé que moi, qu'il en tua deux et en blessa trois, tandis que j'en tuai un et en blessai deux. Ce fut, soyez-en sûr, une terrible consternation : touts ceux qui n'étaient pas blessés se dressèrent subitement sur leurs pieds ; mais ils ne savaient de quel côté fuir, quel chemin prendre, car ils ignoraient d'où leur venait la mort. Vendredi avait toujours les yeux attachés sur moi, afin, comme je le lui avais enjoint, de pouvoir suivre touts mes mouvements. Aussitôt après la première décharge je jetai mon arme et pris le fusil de chasse, et Vendredi fit de même. J'armai et couchai en joue, il arma

et ajusta aussi. — « Es-tu prêt, VENDREDI, » lui dis-je. — « Oui, » répondit-il. — « Feu donc, au nom de Dieu! » Et au même instant nous tirâmes touts deux sur ces misérables épouvantés. Comme nos armes n'étaient chargées que de ce que j'ai appelé chevrotines ou petites balles de pistolet, il n'en tomba que deux; mais il y en eut tant de frappés, que nous les vîmes courir çà et là tout couverts de sang, criant et hurlant comme des insensés et cruellement blessés pour la plupart. Bientôt après trois autres encore tombèrent, mais non pas tout-à-fait morts.

— « Maintenant, VENDREDI, m'écriai-je en posant à terre les armes vides et en prenant le mousquet qui était encore chargé, suis moi! » — Ce qu'il fit avec beaucoup de courage. Là-dessus je me précipitai hors du bois avec VENDREDI sur mes talons, et je me découvris moi-même. Sitôt qu'ils m'eurent apperçu je poussai un cri effroyable, j'enjoignis à VENDREDI d'en faire autant; et, courant aussi vite que je pouvais, ce qui n'était guère, chargé d'armes comme je l'étais, j'allai droit à la pauvre victime qui gisait, comme je l'ai dit, sur la grève, entre la place du festin et la mer. Les deux bouchers qui allaient se mettre en besogne sur lui l'avaient abandonné de surprise à notre premier feu, et s'étaient enfuis, saisis d'épouvante, vers le rivage, où ils s'étaient jetés dans un canot, ainsi que trois de leurs compagnons. Je me tournai vers VENDREDI, et je lui ordonnai d'avancer et de tirer dessus. Il me comprit aussitôt, et, courant environ la longueur de quarante verges pour s'approcher d'eux, il fit feu. Je crus d'abord qu'il les avait touts tués, car ils tombèrent en tas dans le canot; mais bientôt j'en vis deux se relever. Toutefois il en avait expédié deux et blessé un troisième, qui resta comme mort au fond du bateau.

Tandis que mon serviteur VENDREDI tiraillait, je pris mon couteau et je coupai les glayeuls qui liaient le pauvre prisonnier. Ayant débarrassé ses pieds et ses mains, je le relevai et lui demandai en portugais qui il était. Il répondit en latin : CHRISTIANUS. Mais il était si faible et si languissant qu'il pouvait à peine se tenir ou parler. Je tirai ma bouteille de ma poche, et la lui présentai en lui faisant signe de boire, ce qu'il fit ; puis je lui donnai un morceau de pain qu'il mangea. Alors je lui demandai de quel pays il était : il me répondit : ESPAÑOL. Et, se remettant un peu, il me fit connaître par touts les gestes possibles combien il m'était redevable pour sa délivrance. — « SEÑOR, lui dis-je avec tout l'espagnol que je pus rassembler, nous parlerons plus tard ; maintenant il nous faut combattre. S'il vous reste quelque force, prenez ce pistolet et ce sabre et vengez-vous. » —Il les prit avec gratitude, et n'eut pas plus tôt ces armes dans les mains, que, comme si elles lui eussent communiqué une nouvelle énergie, il se rua sur ses meurtriers avec furie, et en tailla deux en pièces en un instant ; mais il est vrai que tout ceci était si étrange pour eux, que les pauvres misérables, effrayés du bruit de nos mousquets, tombaient de pur étonnement et de peur, et étaient aussi incapables de chercher à s'enfuir que leur chair de résister à nos balles. Et c'était là juste le cas des cinq sur lesquels VENDREDI avait tiré dans la pirogue ; car si trois tombèrent des blessures qu'ils avaient reçues, deux tombèrent seulement d'effroi.

Je tenais toujours mon fusil à la main sans tirer, voulant garder mon coup tout prêt, parce que j'avais donné à l'Espagnol mon pistolet et mon sabre. J'appelai VENDREDI et lui ordonnai de courir à l'arbre d'où nous avions fait feu d'abord, pour rapporter les armes déchargées que nous

avions laissées là ; ce qu'il fit avec une grande célérité. Alors je lui donnai mon mousquet, je m'assis pour recharger les autres armes, et recommandai à mes hommes de revenir vers moi quand ils en auraient besoin.

Tandis que j'étais à cette besogne un rude combat s'engagea entre l'Espagnol et un des Sauvages, qui lui portait des coups avec un de leurs grands sabres de bois, cette même arme qui devait servir à lui ôter la vie si je ne l'avais empêché. L'Espagnol était aussi hardi et aussi brave qu'on puisse l'imaginer : quoique faible, il combattait déjà cet Indien depuis long-temps et lui avait fait deux larges blessures à la tête ; mais le Sauvage, qui était un vaillant et un robuste compagnon, l'ayant étreint dans ses bras, l'avait renversé et s'efforçait de lui arracher mon sabre des mains. Alors l'Espagnol le lui abandonna sagement, et, prenant son pistolet à sa ceinture, lui tira au travers du corps et l'étendit mort sur la place avant que moi, qui accourais, au secours, j'eusse eu le temps de le joindre.

Vendredi, laissé à sa liberté, poursuivait les misérables fuyards sans autre arme au poing que sa hachette, avec laquelle il dépêcha premièrement ces trois qui, blessés d'abord, tombèrent ensuite, comme je l'ai dit plus haut, puis après touts ceux qu'il put attraper. L'Espagnol m'ayant demandé un mousquet, je lui donnai un des fusils de chasse, et il se mit à la poursuite de deux Sauvages, qu'il blessa touts deux ; mais, comme il ne pouvait courir, ils se réfugièrent dans le bois, où VENDREDI les pourchassa, et en tua un : l'autre, trop agile pour lui, malgré ses blessures, plongea dans la mer et nagea de toutes ses forces vers ses camarades qui s'étaient sauvés dans le canot. Ces trois rembarqués, avec un autre, qui avait été

blessé sans que nous pussions savoir s'il était mort ou vif, furent des vingt-un les seuls qui s'échappèrent de nos mains. —

3	Tués à notre première décharge partie de l'arbre.
2	Tués à la décharge suivante.
2	Tués par Vendredi dans le bateau.
2	Tués par le même, de ceux qui avaient été blessés d'abord.
1	Tué par le même dans les bois.
3	Tués par l'Espagnol.
4	Tués, qui tombèrent çà et là de leurs blessures ou à qui Vendredi donna la chasse.
4	Sauvés dans le canot, parmi lesquels un blessé, sinon mort.
21	en tout.

Ceux qui étaient dans le canot manœuvrèrent rudement pour se mettre hors de la portée du fusil; et, quoique Vendredi leur tirât deux ou trois coups encore, je ne vis pas qu'il en eût blessé aucun. Il désirait vivement que je prisse une de leurs pirogues et que je les poursuivisse; et, au fait, moi-même j'étais très-inquiet de leur fuite; je redoutais qu'ils ne portassent de mes nouvelles dans leur pays, et ne revinssent peut-être avec deux ou trois cents pirogues pour nous accabler par leur nombre. Je consentis donc à leur donner la chasse en mer, et courant à un de leurs canots, je m'y jetai et commandai à Vendredi de me suivre; mais en y entrant quelle fut ma surprise de trouver un pauvre Sauvage, étendu pieds et poings liés, destiné à la mort comme l'avait été l'Espagnol, et presque expirant de peur, ne sachant pas ce qui se passait, car il n'avait pu regarder par-dessus le bord du bateau. Il était lié si forte-

ment de la tête aux pieds et avait été garrotté si long-temps qu'il ne lui restait plus qu'un souffle de vie.

Je coupai aussitôt les glayeuls ou les joncs tortillés qui l'attachaient, et je voulus l'aider à se lever; mais il ne pouvait ni se soutenir ni parler; seulement il gémissait très-piteusement, croyant sans doute qu'on ne l'avait délié que pour le faire mourir.

Lorsque Vendredi se fut approché, je le priai de lui parler et de l'assurer de sa délivrance; puis, tirant ma bouteille, je fis donner une goutte de *rum* à ce pauvre malheureux; ce qui, avec la nouvelle de son salut, le ranima, et il s'assit dans le bateau. Mais quand VENDREDI vint à l'entendre parler et à le regarder en face, ce fut un spectacle à attendrir jusqu'aux larmes, de le voir baiser, embrasser et étreindre ce Sauvage; de le voir pleurer, rire, crier, sauter à l'entour, danser, chanter, puis pleurer encore, se tordre les mains, se frapper la tête et la face, puis chanter et sauter encore à l'entour comme un insensé. Il se passa un long temps avant que je pusse lui arracher une parole et lui faire dire ce dont il s'agissait; mais quand il fut un peu revenu à lui-même, il s'écria : — « C'est mon père! »





Vendredi et son Père.

Il m'est difficile d'exprimer combien je fus ému des transports de joie et d'amour filial qui agitèrent ce pauvre Sauvage à la vue de son père délivré de la mort. Je ne puis vraiment décrire la moitié de ses extravagances de tendresse. Il se jeta dans la pirogue et en ressortit je ne sais

combien de fois. Quand il y entrait il s'asseyait auprès de son père, il se découvrait la poitrine, et, pour le ranimer, il lui tenait la tête appuyée contre son sein des demi-heure entières ; puis il prenait ses bras, ses jambes, engourdis et roidis par les liens, les réchauffait et les frottait avec ses mains, et moi, ayant vu cela, je lui donnai du *rum* de ma bouteille pour faire des frictions, qui eurent un excellent effet.

Cet événement nous empêcha de poursuivre le canot des Sauvages, qui était déjà à peu près hors de vue ; mais ce fut heureux pour nous : car au bout de deux heures avant qu'ils eussent pu faire le quart de leur chemin, il se leva un vent impétueux, qui continua de souffler si violemment toute la nuit et de souffler Nord-Ouest, ce qui leur était contraire, que je ne pus supposer que leur embarcation eût résisté et qu'ils eussent regagné leur côte.

Mais, pour revenir à Vendredi, il était tellement occupé de son père, que de quelque temps je n'eus pas le cœur de l'arracher de là. Cependant lorsque je pensai qu'il pouvait le quitter un instant, je l'appelai vers moi, et il vint sautant et riant, et dans une joie extrême. Je lui demandai s'il avait donné du pain à son père. Il secoua la tête, et répondit : — « Non : moi, vilain chien, manger tout moi-même. » — Je lui donnai donc un gâteau de pain, que je tirai d'une petite poche que je portais à cet effet. Je lui donnai aussi une goutte de *rum* pour lui-même ; mais il ne voulut pas y goûter et l'offrit à son père. J'avais encore dans ma pochette deux ou trois grappes de mes raisins, je lui en donnai de même une poignée pour son père. A peine la lui eût-il portée que je le vis sortir de la pirogue et s'enfuir comme s'il eût été épouvanté. Il courait avec une telle vélocité, — car c'était le garçon le plus agile de ses

pieds que j'aie jamais vu ; — il courait avec une telle vélocité, dis-je, qu'en quelque sorte je le perdis de vue en un instant. J'eus beau l'appeler et crier après lui, ce fut inutile ; il fila son chemin, et, un quart d'heure après, je le vis revenir, mais avec moins de vitesse qu'il ne s'en était allé. Quand il s'approcha, je m'apperçus qu'il avait ralenti son pas, parce qu'il portait quelque chose à la main.

Arrivé près de moi, je reconnus qu'il était allé à la maison chercher un pot de terre pour apporter de l'eau fraîche, et qu'il était chargé en outre de deux gâteaux ou galettes de pain. Il me donna le pain, mais il porta l'eau à son père. Cependant, comme j'étais moi-même très-altéré, j'en humai quelque peu. Cette eau ranima le Sauvage beaucoup mieux que le *rum* ou la liqueur forte que je lui avais donné, car il se mourait de soif.

Quand il eut bu, j'appelai Vendredi pour savoir s'il restait encore un peu d'eau ; il me répondit que oui. Je le priai donc de la donner au pauvre Espagnol, qui en avait tout autant besoin que son père. Je lui envoyai aussi un des gâteaux que Vendredi avait été chercher. Cet homme, qui était vraiment très-affaibli, se reposait sur l'herbe à l'ombre d'un arbre ; ses membres étaient roides et très-enflés par les liens dont ils avaient été brutalement garrottés. Quand, à l'approche de Vendredi lui apportant de l'eau, je le vis se dresser sur son séant, boire, prendre le pain et se mettre à le manger, j'allai à lui et lui donnai une poignée de raisins. Il me regarda avec toutes les marques de gratitude et de reconnaissance qui peuvent se manifester sur un visage ; mais, quoiqu'il se fût si bien montré dans le combat, il était si défaillant qu'il ne pouvait se tenir debout ; il l'essaya deux ou trois fois,

mais réellement en vain, tant ses chevilles étaient enflées et douloureuses. Je l'engageai donc à ne pas bouger, et priai VENDREDI de les lui frotter et de les lui bassiner avec du *rum*, comme il avait fait à son père.

J'observai que, durant le temps que le pauvre et affectionné VENDREDI fut retenu là, toutes les deux minutes, plus souvent même, il retournait la tête pour voir si son père était à la même place et dans la même posture où il l'avait laissé. Enfin, ne l'appercevant plus, il se leva sans dire mot et courut vers lui avec tant de vitesse, qu'il semblait que ses pieds ne touchaient pas la terre ; mais en arrivant il trouva seulement qu'il s'était couché pour reposer ses membres. Il revint donc aussitôt, et je priai alors l'Espagnol de permettre que VENDREDI l'aidât à se lever et le conduisît jusqu'au bateau, pour le mener à notre demeure, où je prendrais soin de lui. Mais VENDREDI, qui était un jeune et robuste compagnon, le chargea sur ses épaules, le porta au canot et l'assit doucement sur un des côtés, les pieds tournés dans l'intérieur ; puis, le soulevant encore, le plaça tout auprès de son père. Alors il ressortit de la pirogue, la mit à la mer, et quoiqu'il fît un vent assez violent, il pagaya le long du rivage plus vite que je ne pouvais marcher. Ainsi il les amena touts deux en sûreté dans notre crique, et, les laissant dans la barque, il courut chercher l'autre canot. Au moment où il passait près de moi je lui parlai et lui demandai où il allait. Il me répondit : — « Vais chercher plus bateau. » — Puis il repartit comme le vent ; car assurément jamais homme ni cheval ne coururent comme lui, et il eut amené le second canot dans la crique presque aussitôt que j'y arrivai par terre. Alors il me fit passer sur l'autre rive et alla ensuite aider à nos nouveaux hôtes à sortir du bateau. Mais, une fois dehors, ils ne

purent marcher ni l'un ni l'autre : le pauvre VENDREDI ne savait que faire.

Pour remédier à cela je me pris à réfléchir, et je priai VENDREDI de les inviter à s'asseoir sur le bord tandis qu'il viendrait avec moi. J'eus bientôt fabriqué une sorte de civière où nous les plaçâmes, et sur laquelle, VENDREDI et moi, nous les portâmes touts deux. Mais quand nous les eûmes apportés au pied extérieur de notre muraille ou fortification, nous retombâmes dans un pire embarras qu'auparavant; car il était impossible de les faire passer par-dessus, et j'étais résolu à ne point l'abattre. Je me remis donc à l'ouvrage, et VENDREDI et moi nous eûmes fait en deux heures de temps environ une très-jolie tente avec de vieilles voiles, recouverte de branches d'arbre, et dressée dans l'esplanade, entre notre retranchement extérieur et le bocage que j'avais planté. Là nous leur fîmes deux lits de ce que je me trouvais avoir, c'est-à-dire de bonne paille de riz, avec des couvertures jetées dessus, l'une pour se coucher et l'autre pour se couvrir.

Mon île était alors peuplée, je me croyais très-riche en sujets; et il me vint et je fis souvent l'agréable réflexion, que je ressemblais à un Roi. Premièrement, tout le pays était ma propriété absolue, de sorte que j'avais un droit indubitable de domination; secondement, mon peuple était complétement soumis. J'étais souverain seigneur et législateur; touts me devaient la vie et touts étaient prêts à mourir pour moi si besoin était. Chose surtout remarquable! je n'avais que trois sujets et ils étaient de trois religions différentes : Mon homme VENDREDI était protestant, son père était idolâtre et cannibale, et l'Espagnol était papiste. Toutefois, soit dit en passant, j'accor-

dai la liberté de conscience dans toute l'étendue de mes États.

Sitôt que j'eus mis en lieu de sûreté mes deux pauvres prisonniers délivrés, que je leur eus donné un abri et une place pour se reposer, je songeai à faire quelques provisions pour eux. J'ordonnai d'abord à Vendredi de prendre dans mon troupeau particulier une bique ou un cabri d'un an pour le tuer. J'en coupai ensuite le quartier de derrière, que je mis en petits morceaux. Je chargeai Vendredi de le faire bouillir et étuver, et il leur prépara, je vous assure, un fort bon service de viande et de consommé. J'avais mis aussi un peu d'orge et de riz dans le bouillon. Comme j'avais fait cuire cela dehors, — car jamais je n'allumais de feu dans l'intérieur de mon retranchement, — je portai le tout dans la nouvelle tente ; et là, ayant dressé une table pour mes hôtes, j'y pris place moi-même auprès d'eux et je partageai leur dîner. Je les encourageai et les réconfortai de mon mieux, Vendredi me servant d'interprète auprès de son père et même auprès de l'Espagnol, qui parlait assez bien la langue des Sauvages.

Après que nous eûmes dîné ou plutôt soupé, j'ordonnai à Vendredi de prendre un des canots, et d'aller chercher nos mousquets et autres armes à feu, que, faute de temps, nous avions laissés sur le champ de bataille. Le lendemain je lui donnai ordre d'aller ensevelir les cadavres des Sauvages, qui, laissés au soleil, auraient bientôt répandu l'infection. Je lui enjoignis aussi d'enterrer les horribles restes de leur atroce festin, que je savais être en assez grande quantité. Je ne pouvais supporter la pensée de le faire moi-même ; je n'aurais pu même en supporter la vue si je fusse allé par là. Il exécuta touts mes ordres ponctuellement et fit disparaître jusqu'à la moindre trace des Sauva-

ges; si bien qu'en y retournant, j'eus peine à reconnaître le lieu autrement que par le coin du bois qui saillait sur la place.

Je commençai dès lors à converser un peu avec mes deux nouveaux sujets. Je chargeai premièrement VENDREDI de demander à son père ce qu'il pensait des Sauvages échappés dans le canot, et si nous devions nous attendre à les voir revenir avec des forces trop supérieures pour que nous pussions y résister; sa première opinion fut qu'ils n'avaient pu surmonter la tempête qui avait soufflé toute la nuit de leur fuite ; qu'ils avaient dû nécessairement être submergés ou entraînés au Sud vers certains rivages, où il était aussi sûr qu'ils avaient été dévorés qu'il était sûr qu'ils avaient péri s'ils avaient fait naufrage. Mais quant à ce qu'ils feraient s'ils regagnaient sains et saufs leur rivage, il dit qu'il ne le savait pas; mais son opinion était qu'ils avaient été si effroyablement épouvantés de la manière dont nous les avions attaqués, du bruit et du feu de nos armes, qu'ils raconteraient à leur nation que leurs compagnons avaient touts été tués par le tonnerre et les éclairs, et non par la main des hommes, et que les deux êtres qui leur étaient apparus, — c'est-à-dire VENDREDI et moi, — étaient deux esprits célestes ou deux furies descendues sur terre pour les détruire, mais non des hommes armés. Il était porté à croire cela, disait-il, parce qu'il les avait entendus se crier de l'un à l'autre, dans leur langage, qu'ils ne pouvaient pas concevoir qu'un homme pût DARDER FEU, PARLER TONNERRE et tuer à une grande distance sans lever seulement la main. Et ce vieux Sauvage avait raison; car depuis lors, comme je l'appris ensuite et d'autre part, les Sauvages de cette nation ne tentèrent plus de descendre dans l'île. Ils avaient été si épouvantés par les

récits de ces quatre hommes, qui, à ce qu'il paraît, étaient échappés à la mer, qu'ils s'étaient persuadé que quiconque aborderait à cette île ensorcelée serait détruit par le feu des dieux.

Toutefois, ignorant cela, je fus pendant assez long-temps dans de continuelles appréhensions, et me tins sans cesse sur mes gardes, moi et toute mon armée; comme alors nous étions quatre, je me serais, en rase campagne, bravement aventuré contre une centaine de ces barbares.

Cependant, un certain laps de temps s'étant écoulé sans qu'aucun canot reparût, ma crainte de leur venue se dissipa, et je commençai à me remettre en tête mes premières idées de voyage à la terre ferme, le père de VENDREDI m'assurant que je pouvais compter sur les bons traitements qu'à sa considération je recevrais de sa nation, si j'y allais.





Prévoyance.

Mais je différai un peu mon projet quand j'eus eu une conversation sérieuse avec l'Espagnol, et que j'eus acquis la certitude qu'il y avait encore seize de ses camarades, tant espagnols que portugais, qui, ayant fait naufrage et s'étant sauvés sur cette côte, y vivaient, à la vérité, en paix avec

les Sauvages, mais en fort mauvaise passe quant à leur nécessaire, et au fait quant à leur existence. Je lui demandai toutes les particularités de leur voyage, et j'appris qu'ils avaient appartenu à un vaisseau espagnol venant de Rio de la Plata et allant à la Havane, où il devait débarquer sa cargaison, qui consistait principalement en pelleterie et en argent, et d'où il devait rapporter toutes les marchandises européennes qu'il y pourrait trouver; qu'il y avait à bord cinq matelots portugais recueillis d'un naufrage; que tout d'abord que le navire s'était perdu cinq des leurs s'étaient noyés; que les autres, à travers des dangers et des hasards infinis, avaient abordé mourants de faim à cette côte cannibale, où à tout moment ils s'attendaient à être dévorés.

Il me dit qu'ils avaient quelques armes avec eux, mais qu'elles leur étaient tout-à-fait inutiles, faute de munitions, l'eau de la mer ayant gâté toute leur poudre, sauf une petite quantité qu'ils avaient usée dès leur débarquement pour se procurer quelque nourriture.

Je lui demandai ce qu'il pensait qu'ils deviendraient là, et s'ils n'avaient pas formé quelque dessein de fuite. Il me répondit qu'ils avaient eu plusieurs délibérations à ce sujet; mais que, n'ayant ni bâtiment, ni outils pour en construire un, ni provisions d'aucune sorte, leurs consultations s'étaient toujours terminées par les larmes et le désespoir.

Je lui demandai s'il pouvait présumer comment ils accueilleraient, venant de moi, une proposition qui tendrait à leur délivrance, et si, étant touts dans mon île, elle ne pourrait pas s'effectuer. Je lui avouai franchement que je redouterais beaucoup leur perfidie et leur trahison si je déposais ma vie entre leurs mains; car la reconnaissance

n'est pas une vertu inhérente à la nature humaine : les hommes souvent mesurent moins leurs procédés aux bons offices qu'ils ont reçus qu'aux avantages qu'ils se promettent. — « Ce serait une chose bien dure pour moi, continuai-je, si j'étais l'instrument de leur délivrance, et qu'ils me fissent ensuite leur prisonnier dans la Nouvelle-Espagne, où un Anglais peut avoir l'assurance d'être sacrifié, quelle que soit la nécessité ou quel que soit l'accident qui l'y ait amené. J'aimerais mieux être livré aux Sauvages et dévoré vivant que de tomber entre les griffes impitoyables des Familiers, et d'être traîné devant l'Inquisition. » J'ajoutai qu'à part cette appréhension, j'étais persuadé, s'ils étaient touts dans mon île, que nous pourrions à l'aide de tant de bras construire une embarcation assez grande pour nous transporter soit au Brésil du côté du Sud, soit aux îles ou à la côte espagnole vers le Nord ; mais que si, en récompense, lorsque je leur aurais mis les armes à la main, ils me traduisaient de force dans leur patrie, je serais mal payé de mes bontés pour eux, et j'aurais fait mon sort pire qu'il n'était auparavant.

Il répondit, avec beaucoup de candeur et de sincérité, que leur condition était si misérable et qu'ils en étaient si pénétrés, qu'assurément ils auraient en horreur la pensée d'en user mal avec un homme qui aurait contribué à leur délivrance ; qu'après tout, si je voulais, il irait vers eux avec le vieux Sauvage, s'entretiendrait de tout cela et reviendrait m'apporter leur réponse ; mais qu'il n'entrerait en traité avec eux que sous le serment solemnel qu'ils reconnaîtraient entièrement mon autorité comme chef et capitaine ; et qu'il leur ferait jurer sur les Saints-Sacrements et l'Evangile d'être loyaux avec moi, d'aller en tel pays chrétien qu'il me conviendrait, et nulle autre part, et d'être sou-

mis totalement et absolument à mes ordres jusqu'à ce qu'ils eussent débarqué sains et saufs dans n'importe quelle contrée je voudrais; enfin, qu'à cet effet, il m'apporterait un contrat dressé par eux et signé de leur main.

Puis il me dit qu'il voulait d'abord jurer lui-même de ne jamais se séparer de moi tant qu'il vivrait, à moins que je ne lui en donnasse l'ordre, et de verser à mon côté jusqu'à la dernière goutte de son sang s'il arrivait que ses compatriotes violassent en rien leur foi.

Il m'assura qu'ils étaient touts des hommes très-francs et très-honnêtes, qu'ils étaient dans la plus grande détresse imaginable, dénués d'armes et d'habits, et n'ayant d'autre nourriture que celle qu'ils tenaient de la pitié et de la discrétion des Sauvages; qu'ils avaient perdu tout espoir de retourner jamais dans leur patrie, et qu'il était sûr, si j'entreprenais de les secourir, qu'ils voudraient vivre et mourir pour moi.

Sur ces assurances, je résolus de tenter l'aventure et d'envoyer le vieux Sauvage et l'Espagnol pour traiter avec eux. Mais quand il eut tout préparé pour son départ, l'Espagnol lui-même fit une objection qui décelait tant de prudence d'un côté et tant de sincérité de l'autre, que je ne pus en être que très-satisfait; et, d'après son avis, je différai de six mois au moins la délivrance de ses camarades. Voici le fait :

Il y avait alors environ un mois qu'il était avec nous; et durant ce temps je lui avais montré de quelle manière j'avais pourvu à mes besoins, avec l'aide de la Providence. Il connaissait parfaitement ce que j'avais amassé de blé et de riz : c'était assez pour moi-même; mais ce n'était pas assez, du moins sans une grande économie, pour ma famille, composée alors de quatre personnes; et, si ses compatrio-

tes, qui étaient, disait-il, seize encore vivants, fussent survenus, cette provision aurait été plus qu'insuffisante, bien loin de pouvoir avitailler notre vaisseau si nous en construisions un afin de passer à l'une des colonies chrétiennes de l'Amérique. Il me dit donc qu'il croyait plus convenable que je permisse à lui et aux deux autres de défricher et de cultiver de nouvelles terres, d'y semer tout le grain que je pourrais épargner, et que nous attendissions cette moisson, afin d'avoir un surcroît de blé quand viendraient ses compatriotes; car la disette pourrait être pour eux une occasion de quereller, ou de ne point se croire délivrés, mais tombés d'une misère dans une autre. — « Vous le savez, dit-il, quoique les enfants d'Israël se réjouirent d'abord de leur sortie de l'Égypte, cependant ils se révoltèrent contre Dieu lui-même, qui les avait délivrés, quand ils vinrent à manquer de pain dans le désert. »

Sa prévoyance était si sage et son avis si bon, que je fus aussi charmé de sa proposition que satisfait de sa fidélité. Nous nous mîmes donc à labourer touts quatre du mieux que nous permettaient les outils de bois dont nous étions pourvus; et dans l'espace d'un mois environ, au bout duquel venait le temps des semailles, nous eûmes défriché et préparé assez de terre pour semer vingt-deux boisseaux d'orge et seize jarres de riz, ce qui était, en un mot, tout ce que nous pouvions distraire de notre grain; au fait, à peine nous réservâmes-nous assez d'orge pour notre nourriture durant les six mois que nous avions à attendre notre récolte, j'entends six mois à partir du moment où nous eûmes mis à part notre grain destiné aux semailles; car on ne doit pas supposer qu'il demeure six mois en terre dans ce pays.

Étant alors en assez nombreuse société pour ne point redouter les Sauvages, à moins qu'ils ne vinssent en foule,

nous allions librement dans toute l'île, partout où nous en avions l'occasion ; et, comme nous avions touts l'esprit préoccupé de notre fuite ou de notre délivrance, il était impossible, du moins à moi, de ne pas songer aux moyens de l'accomplir. Dans cette vue, je marquai plusieurs arbres qui me paraissaient propres à notre travail. Je chargeai Vendredi et son père de les abattre, et je préposai à la surveillance et à la direction de leur besogne l'Espagnol, à qui j'avais communiqué mes projets sur cette affaire. Je leur montrai avec quelles peines infatigables j'avais réduit un gros arbre en simples planches, et je les priai d'en faire de même jusqu'à ce qu'ils eussent fabriqué environ une douzaine de fortes planches de bon chêne, de près de deux pieds de large sur trente-cinq pieds de long et de deux à quatre pouces d'épaisseur. Je laisse à penser quel prodigieux travail cela exigeait.

En même temps je projetai d'accroître autant que possible mon petit troupeau de chèvres apprivoisées, et à cet effet un jour j'envoyais à la chasse Vendredi et l'Espagnol, et le jour suivant j'y allais moi-même avec Vendredi, et ainsi tour à tour. De cette manière nous attrapâmes une vingtaine de jeunes chevreaux pour les élever avec les autres ; car toutes les fois que nous tirions sur une mère, nous sauvions les cabris, et nous les joignions à notre troupeau. Mais la saison de sécher les raisins étant venue, j'en recueillis et suspendis au soleil une quantité tellement prodigieuse, que, si nous avions été à Alicante, où se préparent les passerilles, nous aurions pu, je crois, remplir soixante ou quatre-vingts barils. Ces raisins faisaient avec notre pain une grande partie de notre nourriture, et un fort bon aliment, je vous assure, excessivement succulent.

C'était alors la moisson, et notre récolte était en bon état. Ce ne fut pas la plus abondante que j'aie vue dans l'île, mais cependant elle l'était assez pour répondre à nos fins. J'avais semé vingt-deux boisseaux d'orge, nous engrangeâmes et battîmes environ deux cent vingt boisseaux, et le riz s'accrut dans la même proportion ; ce qui était bien assez pour notre subsistance jusqu'à la moisson prochaine, quand bien même touts les seize Espagnols eussent été à terre avec moi; et, si nous eussions été prêts pour notre voyage, cela aurait abondamment avitaillé notre navire, pour nous transporter dans toutes les parties du monde, c'est-à-dire de l'Amérique. Quand nous eûmes engrangé et mis en sûreté notre provision de grain, nous nous mîmes à faire de la vannerie, j'entends de grandes corbeilles, dans lesquelles nous la conservâmes. L'Espagnol était très-habile et très-adroit à cela, et souvent il me blâmait de ce que je n'employais pas cette sorte d'ouvrage comme clôture; mais je n'en voyais pas la nécessité. Ayant alors un grand surcroît de vivres pour touts les hôtes que j'attendais, je permis à l'Espagnol de passer en terre-ferme afin de voir ce qu'il pourrait négocier avec les compagnons qu'il y avait laissés derrière lui. Je lui donnai un ordre formel de ne ramener avec lui aucun homme qui n'eût d'abord juré en sa présence et en celle du vieux Sauvage que jamais il n'offenserait, combattrait ou attaquerait la personne qu'il trouverait dans l'île, personne assez bonne pour envoyer vers eux travailler à leur délivrance ; mais, bien loin de là ! qu'il la soutiendrait et la défendrait contre tout attentat semblable, et que partout où elle irait il se soumettrait sans réserve à son commandement. Ceci devait être écrit et signé de leur main. Comment, sur ce point, pourrions-nous être satisfaits, quand je n'ignorais pas qu'il

n'avait ni plume ni encre? Ce fut une question que nous ne nous adressâmes jamais.

Muni de ces instructions, l'Espagnol et le vieux Sauvage, — le père de VENDREDI, — partirent dans un des canots sur lesquels on pourrait dire qu'ils étaient venus, ou mieux, avaient été apportés quand ils arrivèrent comme prisonniers pour être dévorés par les Sauvages.

Je leur donnai à chacun un mousquet à rouet et environ huit charges de poudre et de balles, en leur recommandant d'en être très-ménagers et de n'en user que dans les occasions urgentes.

Tout ceci fut une agréable besogne, car c'étaient les premières mesures que je prenais en vue de ma délivrance depuis vingt-sept ans et quelques jours. — Je leur donnai une provision de pain et de raisins secs suffisante pour eux-mêmes pendant plusieurs jours et pour leurs compatriotes pendant une huitaine environ, puis je les laissai partir, leur souhaitant un bon voyage et convenant avec eux qu'à leur retour ils déploieraient certain signal par lequel, quand ils reviendraient, je les reconnaîtrais de loin, avant qu'ils n'atteignissent au rivage





Débarquement du Capitaine Anglais.

Ils s'éloignèrent avec une brise favorable le jour où la lune était dans son plein, et, selon mon calcul, dans le mois d'octobre. Quant au compte exact des jours, après que je l'eus perdu une fois je ne pus jamais le retrouver; je n'avais pas même gardé assez ponctuellement le chiffre des années

pour être sûr qu'il était juste ; cependant, quand plus tard je vérifiai mon calcul, je reconnus que j'avais tenu un compte fidèle des années.

Il n'y avait pas moins de huit jours que je les attendais, quand survint une aventure étrange et inopinée dont la pareille est peut-être inouïe dans l'histoire. — J'étais un matin profondément endormi dans ma *huche ;* tout-à-coup mon serviteur VENDREDI vint en courant vers moi et me cria : — « Maître, maître, ils sont venus ! ils sont venus ! »

Je sautai à bas du lit, et, ne prévoyant aucun danger, je m'élançai, aussitôt que j'eus enfilé mes vêtements, à travers mon petit bocage, qui, soit dit en passant, était alors devenu un bois très-épais. Je dis ne prévoyant aucun danger, car je sortis sans armes, contre ma coutume ; mais je fus bien surpris quand, tournant mes yeux vers la mer, j'apperçus à environ une lieue et demie de distance, une embarcation qui portait le cap sur mon île, avec une voile en *épaule de mouton*, comme on l'appelle, et à la faveur d'un assez bon vent. Je remarquai aussi tout d'abord qu'elle ne venait point de ce côté où la terre était située, mais de la pointe la plus méridionale de l'île. Là-dessus j'appelai VENDREDI et lui enjoignis de se tenir caché, car ces gens n'étaient pas ceux que nous attendions, et nous ne savions pas encore s'ils étaient amis ou ennemis.

Vite je courus chercher ma longue vue, pour voir ce que j'aurais à faire. Je dressai mon échelle et je grimpai sur le sommet du rocher, comme j'avais coutume de faire lorsque j'appréhendais quelque chose et que je voulais planer au loin sans me découvrir.

A peine avais-je mis le pied sur le rocher, que mon œil distingua parfaitement un navire à l'ancre, à environ

deux lieues et demie de moi, au Sud-Sud-Est, mais seulement à une lieue et demie du rivage. Par mes observations je reconnus, à n'en pas douter, que le bâtiment devait être anglais, et l'embarcation une chaloupe anglaise.

Je ne saurais exprimer le trouble où je tombai, bien que la joie de voir un navire, et un navire que j'avais raison de croire monté par mes compatriotes, et par conséquent des amis, fût telle, que je ne puis la dépeindre. Cependant des doutes secrets dont j'ignorais la source, m'enveloppaient et me commandaient de veiller sur moi. Je me pris d'abord à considérer quelle affaire un vaisseau anglais pouvait avoir dans cette partie du monde, puisque ce n'était ni pour aller, ni pour revenir, le chemin d'aucun des pays où l'Angleterre a quelque comptoir. Je savais qu'aucune tempête n'avait pu le faire dériver de ce côté en état de détresse. S'ils étaient réellement Anglais, il était donc plus que probable qu'ils ne venaient pas avec de bons desseins; et il valait mieux pour moi demeurer comme j'étais que de tomber entre les mains de voleurs et de meurtriers.

Que l'homme ne méprise pas les pressentiments et les avertissements secrets du danger qui parfois lui sont donnés quand il ne peut entrevoir la possibilité de son existence réelle. Que de tels pressentiments et avertissements nous soient donnés, je crois que peu de gens ayant fait quelque observation des choses puissent le nier; qu'ils soient les manifestations certaines d'un monde invisible, et du commerce des esprits, on ne saurait non plus le mettre en doute. Et s'ils semblent tendre à nous avertir du danger, pourquoi ne supposerions-nous pas qu'ils nous viennent de quelque agent propice, — soit

suprême ou inférieur et subordonné, ce n'est pas là que gît la question, — et qu'ils nous sont donnés pour notre bien ?

Le fait présent me confirme fortement dans la justesse de ce raisonnement, car si je n'avais pas été fait circonspect par cette secrète admonition, qu'elle vienne d'où elle voudra, j'aurais été inévitablement perdu, et dans une condition cent fois pire qu'auparavant, comme on le verra tout-à-l'heure.

Je ne me tins pas long-temps dans cette position sans voir l'embarcation approcher du rivage, comme si elle cherchait une crique pour y pénétrer et accoster la terre commodément. Toutefois, comme elle ne remonta pas tout-à-fait assez loin, l'équipage n'apperçut pas la petite anse où j'avais autrefois abordé avec mes radeaux, et tira la chaloupe sur la grève à environ un demi-mille de moi ; ce qui fut très-heureux, car autrement il aurait pour ainsi dire débarqué juste à ma porte, m'aurait eu bientôt arraché de mon château, et peut-être m'aurait dépouillé de tout ce que j'avais.

Quand ils furent sur le rivage, je me convainquis pleinement qu'ils étaient Anglais, au moins pour la plupart. Un ou deux me semblèrent Hollandais, mais cela ne se vérifia pas. Il y avait en tout onze hommes, dont je trouvai que trois étaient sans armes et — autant que je pus voir — garrottés. Les premiers quatre ou cinq qui descendirent à terre firent sortir ces trois de la chaloupe, comme des prisonniers. Je pus distinguer que l'un de ces trois faisait les gestes les plus passionnés, des gestes d'imploration, de douleur et de désespoir, allant jusqu'à une sorte d'extravagance. Les deux autres, je le distinguai aussi, levaient quelquefois leurs mains au Ciel, et à

la vérité paraissaient affligés, mais pas aussi profondément que le premier.

A cette vue je fus jeté dans un grand trouble, et je ne savais quel serait le sens de tout cela. — VENDREDI tout-à-coup s'écria en anglais, et de son mieux possible : — « O maître! vous voir hommes anglais manger prisonniers aussi bien qu'hommes sauvages! » — « Quoi! dis-je à VENDREDI, tu penses qu'ils vont les manger? » — « Oui, répondit-il, eux vouloir les manger. » — « Non, non, répliquai-je : je redoute, à la vérité, qu'ils ne veuillent les assassiner, mais sois sûr qu'ils ne les mangeront pas. »

Durant tout ce temps je n'eus aucune idée de ce que réellement ce pouvait être ; mais je demeurais tremblant d'horreur à ce spectacle, m'attendant à tout instant que les trois prisonniers seraient massacrés. Je vis même une fois un de ces scélérats lever un grand coutelas ou poignard, — comme l'appellent les marins, — pour frapper un de ces malheureux hommes. Je crus que c'était fait de lui, tout mon sang se glaça dans mes veines.

Je regrettais alors du fond du cœur notre Espagnol et le vieux Sauvage parti avec lui, et je souhaitais de trouver quelque moyen d'arriver inapperçu à portée de fusil de ces bandits pour délivrer les trois hommes ; car je ne leur voyais point d'armes à feu. Mais un autre expédient se présenta à mon esprit.

Après avoir remarqué l'outrageux traitement fait aux trois prisonniers par l'insolent matelot, je vis que ses compagnons se dispersèrent par toute l'île, comme s'ils voulaient reconnaître le pays. Je remarquai aussi que les trois autres avaient la liberté d'aller où il leur plairait ; mais ils s'assirent touts trois à terre, très-mornes et l'œil hagard, comme des hommes au désespoir.

Ceci me fit souvenir du premier moment où j'abordai dans l'île et commençai à considérer ma position. Je me rememorai combien je me croyais perdu, combien extravagamment je promenais mes regards autour de moi, quelles terribles appréhensions j'avais, et comment je me logeai dans un arbre toute la nuit, de peur d'être dévoré par les bêtes féroces.

De même que cette nuit-là je ne me doutais pas du secours que j'allais recevoir du providentiel entraînement du vaisseau vers le rivage, par la tempête et la marée, du vaisseau qui depuis me nourrit et m'entretint si longtemps ; de même ces trois pauvres désolés ne soupçonnaient pas combien leur délivrance et leur consolation étaient assurées, combien elles étaient prochaines, et combien effectivement et réellement ils étaient en état de salut au moment même où ils se croyaient perdus et dans un cas désespéré.

Donc nous voyons peu devant nous ici-bas. Donc avons-nous de puissantes raisons pour nous reposer avec joie sur le grand Créateur du monde, qui ne laisse jamais ses créatures dans un entier dénûment. Elles ont toujours dans les pires circonstances quelque motif de lui rendre grâces, et sont quelquefois plus près de leur délivrance qu'elles ne l'imaginent ; souvent même elles sont amenées à leur salut par les moyens qui leur semblaient devoir les conduire à leur ruine.

C'était justement au plus haut de la marée montante que ces gens étaient venus à terre; et, tantôt pourparlant avec leurs prisonniers, et tantôt rôdant pour voir dans quelle espèce de lieu ils avaient mis le pied, ils s'étaient amusés négligemment jusqu'à ce que la marée fut passée, et que l'eau se fut retirée considérablement, laissant leur chaloupe échouée.

Ils l'avaient confiée à deux hommes qui, comme je m'en apperçus plus tard, ayant bu un peu trop d'eau-de-vie, s'étaient endormis. Cependant l'un d'eux, se réveillant plus tôt que l'autre et trouvant la chaloupe trop ensablée pour la dégager tout seul, se mit à crier après ses camarades, qui erraient aux environs. Aussitôt ils accoururent; mais touts leurs efforts pour la mettre à flot furent inutiles : elle était trop pesante, et le rivage de ce côté était une grève molle et vaseuse, presque comme un sable mouvant.

Voyant cela, en vrais marins, ce sont peut-être les moins prévoyants de touts les hommes, ils passèrent outre, et se remirent à trôler çà et là dans le pays. Puis j'entendis l'un d'eux crier à un autre —, en l'engageant à s'éloigner de la chaloupe — « Hé! Jack, peux-tu pas la laisser tranquille? à la prochaine marée elle flottera ». — Ces mots me confirmèrent pleinement dans ma forte présomption qu'ils étaient mes compatriotes.

Pendant tout ce temps je me tins à couvert, je n'osai pas une seule fois sortir de mon château pour aller plus loin qu'à mon lieu d'observation, sur le sommet du rocher, et très-joyeux j'étais en songeant combien ma demeure était fortifiée. Je savais que la chaloupe ne pourrait être à flot avant dix heures, et qu'alors faisant sombre, je serais plus à même d'observer leurs mouvements et d'écouter leurs propos s'ils en tenaient.

Dans ces entrefaites je me préparai pour le combat comme autrefois, bien qu'avec plus de précautions, sachant que j'avais affaire avec une tout autre espèce d'ennemis que par le passé. J'ordonnai pareillement à VENDREDI, dont j'avais fait un excellent tireur, de se munir d'armes. Je pris moi-même deux fusils de chasse et je lui donnai trois mousquets. Ma figure était vraiment farouche :

j'avais ma formidable casaque de peau de chèvre, avec le grand bonnet que j'ai mentionné, un sabre nu, deux pistolets à ma ceinture et un fusil sur chaque épaule.

Mon dessein était, comme je le disais tout-à-l'heure, de ne faire aucune tentative avant qu'il fît nuit ; mais vers deux heures environ, au plus chaud du jour, je m'aperçus qu'en rôdant ils étaient touts allés dans les bois, sans doute pour s'y coucher et dormir. Les trois pauvres infortunés, trop inquiets sur leur sort pour goûter le sommeil, étaient cependant étendus à l'ombre d'un grand arbre, à environ un quart de mille de moi, et probablement hors de la vue des autres.

Sur ce, je résolus de me découvrir à eux et d'apprendre quelque chose de leur condition. Immédiatement je me mis en marche dans l'équipage que j'ai dit, mon serviteur VENDREDI à une bonne distance derrière moi, aussi formidablement armé que moi, mais ne faisant pas tout-à-fait une figure de fantôme aussi effroyable que la mienne.





Offres de Service.

Je me glissai inapperçu aussi près qu'il me fut possible, et avant qu'aucun d'eux m'eût découvert, je leur criai en espagnol : — « Qui êtes-vous, GENTLEMEN ? »

Ils se levèrent à ce bruit ; mais ils furent deux fois plus troublés quand ils me virent, moi et la figure

rébarbative que je faisais. Ils restèrent muets et s'apprêtaient à s'enfuir, quand je leur adressai la parole en anglais : — « GENTLEMEN, dis-je, ne soyez point surpris de ma venue ; peut-être avez-vous auprès de vous un ami, bien que vous ne vous y attendissiez pas. » — « Il faut alors qu'il soit envoyé du Ciel, me répondit l'un d'eux très-gravement, ôtant en même temps son chapeau, car notre condition passe tout secours humain. » — « Tout secours vient du Ciel, SIR, répliquai-je. Mais ne pourriez-vous pas mettre un étranger à même de vous secourir, car vous semblez plongé dans quelque grand malheur? Je vous ai vu débarquer ; et, lorsque vous sembliez faire une supplication à ces brutaux qui sont venus avec vous, — j'ai vu l'un d'eux lever son sabre pour vous tuer. »

Le pauvre homme, tremblant, la figure baignée de larmes, et dans l'ébahissement, s'écria : — « Parlé-je à un Dieu ou à un homme? En vérité, êtes-vous un homme ou un Ange? » — « Soyez sans crainte, SIR, répondis-je ; si Dieu avait envoyé un Ange pour vous secourir, il serait venu mieux vêtu et armé de toute autre façon que je ne suis. Je vous en prie, mettez de côté vos craintes, je suis un homme, un Anglais prêt à vous secourir ; vous le voyez, j'ai seulement un serviteur, mais nous avons des armes et des munitions ; dites franchement, pouvons-nous vous servir? Dites quelle est votre infortune?

— « Notre infortune, SIR, serait trop longue à raconter tandis que nos assassins sont si proche. Mais bref, SIR, je suis capitaine de ce vaisseau : mon équipage s'est mutiné contre moi, j'ai obtenu à grande peine qu'il ne me tuerait pas, et enfin d'être déposé au rivage, dans ce lieu désert, ainsi que ces deux hommes ; l'un est mon second et l'autre un passager. Ici nous nous attendions à périr, croyant

la place inhabitée, et nous ne savons que penser de cela. »

— « Où sont, lui dis-je, ces cruels, vos ennemis? savez-vous où ils sont allés? » — « Ils sont là, SIR, répondit-il, montrant du doigt un fourré d'arbres; mon cœur tremble de crainte qu'ils ne nous aient vus et qu'ils ne vous aient entendu parler : si cela était, à coup sûr ils nous massacreraient touts. »

— « Ont-ils des armes à feu? » lui demandai-je. — « Deux mousquets seulement et un qu'ils ont laissé dans la chaloupe, » répondit-il. — « Fort bien, dis-je, je me charge du reste; je vois qu'ils sont touts endormis, c'est chose facile que de les tuer touts. Mais ne vaudrait-il pas mieux les faire prisonniers? » — Il me dit alors que parmi eux il y avait deux désespérés coquins à qui il ne serait pas trop prudent de faire grâce; mais que, si on s'en assurait, il pensait que touts les autres retourneraient à leur devoir. Je lui demandai lesquels c'étaient. Il me dit qu'à cette distance il ne pouvait les indiquer, mais qu'il obéirait à mes ordres dans tout ce que je voudrais commander. — « Eh bien, dis-je, retirons-nous hors de leur vue et de leur portée d'entendre, de peur qu'ils ne s'éveillent, et nous délibérerons plus à fond. » — Puis volontiers ils s'éloignèrent avec moi jusqu'à ce que les bois nous eussent cachés.

— « Voyez, SIR, lui dis-je, si j'entreprends votre délivrance, êtes-vous prêt à faire deux conditions avec moi? » Il prévint mes propositions en me déclarant que lui et son vaisseau, s'il le recouvrait, seraient en toutes choses entièrement dirigés et commandés par moi; et que, si le navire n'était point repris, il vivrait et mourrait avec moi dans quelque partie du monde que je voulusse le conduire; et les deux autres hommes protestèrent de même.

— « Eh bien, dis-je, mes deux conditions les voici :

» 1° Tant que vous demeurerez dans cette île avec moi, vous ne prétendrez ici à aucune autorité. Si je vous confie des armes, vous en viderez vos mains quand bon me semblera. Vous ne ferez aucun préjudice ni à moi ni aux miens sur cette terre, et vous serez soumis à mes ordres ;

» 2° Si le navire est ou peut être recouvré, vous me transporterez gratuitement, moi et mon serviteur, en Angleterre. »

Il me donna toutes les assurances que l'imagination et la bonne foi humaines puissent inventer qu'il se soumettrait à ces demandes extrêmement raisonnables, et qu'en outre, comme il me devrait la vie, il le reconnaîtrait en toute occasion aussi long-temps qu'il vivrait.

— « Eh bien, dis-je alors, voici trois mousquets pour vous, avec de la poudre et des balles ; dites-moi maintenant ce que vous pensez convenable de faire. » Il me témoigna toute la gratitude dont il était capable, mais il me demanda à se laisser entièrement guider par moi. Je lui dis que je croyais l'affaire très-chanceuse ; que le meilleur parti, selon moi, était de faire feu sur eux tout d'un coup pendant qu'ils étaient couchés ; que, si quelqu'un, échappant à notre première décharge, voulait se rendre, nous pourrions le sauver, et qu'ainsi nous laisserions à la providence de Dieu la direction de nos coups.

Il me répliqua, avec beaucoup de modération, qu'il lui fâchait de les tuer s'il pouvait faire autrement ; mais que pour ces deux incorrigibles vauriens qui avaient été les auteurs de toute la mutinerie dans le bâtiment, s'ils échappaient nous serions perdus ; car ils iraient à bord et ramèneraient tout l'équipage pour nous tuer. — « Cela étant, dis-je, la nécessité confirme mon avis : c'est le seul

moyen de sauver notre vie. » — Cependant, lui voyant toujours de l'aversion pour répandre le sang, je lui dis de s'avancer avec ses compagnons et d'agir comme ils le jugeraient convenable.

Au milieu de cet entretien nous en entendîmes quelques-uns se réveiller, et bientôt après nous en vîmes deux sur pieds. Je demandai au capitaine s'ils étaient les chefs de la mutinerie ; il me répondit que non. — « Eh bien ! laissez-les se retirer, la Providence semble les avoir éveillés à dessein de leur sauver la vie. Maintenant si les autres vous échappent, c'est votre faute. »

Animé par ces paroles, il prit à la main le mousquet que je lui avais donné, un pistolet à sa ceinture, et s'avança avec ses deux compagnons, armés également chacun d'un fusil. Marchant devant, ces deux hommes firent quelque bruit : un des matelots, qui s'était éveillé, se retourna, et les voyant venir, il se mit à appeler les autres ; mais il était trop tard, car au moment où il cria ils firent feu, — j'entends les deux hommes, — le capitaine réservant prudemment son coup. Ils avaient si bien visé les meneurs, qu'ils connaissaient, que l'un d'eux fut tué sur la place, et l'autre grièvement blessé. N'étant point frappé à mort, il se dressa sur ses pieds, et appela vivement à son aide ; mais le capitaine le joignit et lui dit qu'il était trop tard pour crier au secours, qu'il ferait mieux de demander à Dieu le pardon de son infamie ; et à ces mots il lui asséna un coup de crosse qui lui coupa la parole à jamais. De cette troupe il en restait encore trois, dont l'un était légèrement blessé. J'arrivai en ce moment ; et quand ils virent leur danger et qu'il serait inutile de faire de la résistance, ils implorèrent miséricorde. Le capitaine leur dit : — « Je vous accorderai la vie si vous voulez me donner quelque assurance que

vous prenez en horreur la trahison dont vous vous êtes rendus coupables, et jurez de m'aider fidèlement à recouvrer le navire et à le ramener à la Jamaïque, d'où il vient.» — Ils lui firent toutes les protestations de sincérité qu'on pouvait désirer ; et, comme il inclinait à les croire et à leur laisser la vie sauve, je n'allai point à l'encontre ; je l'obligeai seulement à les garder pieds et mains liés tant qu'ils seraient dans l'île.

Sur ces entrefaites j'envoyai VENDREDI et le second du capitaine vers la chaloupe, avec ordre de s'en assurer, et d'emporter les avirons et la voile ; ce qu'ils firent. Aussitôt trois matelots rôdant, qui fort heureusement pour eux s'étaient écartés des autres, revinrent au bruit des mousquets ; et, voyant leur capitaine, de leur prisonnier qu'il était, devenu leur vainqueur, ils consentirent à se laisser garrotter aussi ; et notre victoire fut complète.

Il ne restait plus alors au capitaine et à moi qu'à nous ouvrir réciproquement sur notre position. Je commençai le premier, et lui contai mon histoire entière, qu'il écouta avec une attention qui allait jusqu'à l'ébahissement, surtout la manière merveilleuse dont j'avais été fourni de vivres et de munitions. Et au fait, comme mon histoire est un tissu de prodiges, elle fit sur lui une profonde impression. Puis, quand il en vint à réfléchir sur lui-même, et que je semblais avoir été préservé en ce lieu à dessein de lui sauver la vie, des larmes coulèrent sur sa face, et il ne put proférer une parole.

Après que cette conversation fut terminée je le conduisis lui et ses deux compagnons dans mon logis, où je les introduisis par mon issue, c'est-à-dire par le haut de la maison. Là, pour se rafraîchir, je leur offris les provisions que je me trouvais avoir, puis je leur montrai toutes

les inventions dont je m'étais ingénié pendant mon long séjour, mon bien long séjour en ce lieu.

Tout ce que je leur faisais voir, tout ce que je leur disais excitait leur étonnement. Mais le capitaine admira surtout mes fortifications, et combien j'avais habilement masqué ma retraite par un fourré d'arbres. Il y avait alors près de vingt ans qu'il avait été planté; et, comme en ces régions la végétation est beaucoup plus prompte qu'en Angleterre, il était devenu une petite forêt si épaisse qu'elle était impénétrable de toutes parts, excepté d'un côté où je m'étais réservé un petit passage tortueux. Je lui dis que c'était là mon château et ma résidence, mais que j'avais aussi, comme la plupart des princes, une maison de plaisance à la campagne, où je pouvais me retirer dans l'occasion, et que je la lui montrerais une autre fois ; mais que pour le présent notre affaire était de songer aux moyens de recouvrer le vaisseau. Il en convint avec moi, mais il m'avoua qu'il ne savait vraiment quelles mesures prendre. — « Il y a encore à bord, dit-il, vingt-six hommes qui, ayant trempé dans une abominable conspiration, compromettant leur vie vis-à-vis de la loi, s'y opiniâtreront par désespoir et voudront pousser les choses à bout ; car ils n'ignorent pas que s'ils étaient réduits ils seraient pendus en arrivant en Angleterre ou dans quelqu'une de ses colonies. Nous sommes en trop petit nombre pour nous permettre de les attaquer. »

Je réfléchis quelque temps sur cette objection, et j'en trouvai la conclusion très-raisonnable. Il s'agissait donc d'imaginer promptement quelque stratagème, aussi bien pour les faire tomber par surprise dans quelque piége, que pour les empêcher de faire une descente sur nous et de nous exterminer. Il me vint incontinent à l'esprit qu'avant

peu les gens du navire, voulant savoir ce qu'étaient devenus leurs camarades et la chaloupe, viendraient assurément à terre dans leur autre embarcation pour les chercher, et qu'ils se présenteraient peut-être armés et en force trop supérieure pour nous. Le capitaine trouva ceci très-plausible.

Là-dessus je lui dis : — « La première chose que nous avons à faire est de nous assurer de la chaloupe qui gît sur la grève, de telle sorte qu'ils ne puissent la remmener ; d'emporter tout ce qu'elle contient, et de la désemparer, si bien qu'elle soit hors d'état de voguer. » En conséquence nous allâmes à la barque; nous prîmes les armes qui étaient restées à bord, et aussi tout ce que nous y trouvâmes, c'est-à-dire une bouteille d'eau-de-vie et une autre de *rum,* quelques biscuits, une corne à poudre et un grandissime morceau de sucre dans une pièce de canevas : il y en avait bien cinq ou six livres. Tout ceci fut le bien-venu pour moi, surtout l'eau-de-vie et le sucre, dont je n'avais pas goûté depuis tant d'années.





Translation des Prisonniers.

Quand nous eûmes porté toutes ces choses à terre, — les rames, le mât, la voile et le gouvernail avaient été enlevés auparavant, comme je l'ai dit, — nous fîmes un grand trou au fond de la chaloupe, afin que, s'ils venaient en assez grand nombre pour nous vaincre, ils ne pussent toutefois la remmener.

A dire vrai, je ne me figurais guère que nous fussions capables de recouvrer le navire ; mais j'avais mon but. Dans le cas où ils repartiraient sans la chaloupe, je ne doutais pas que je ne pusse la mettre en état de nous transporter aux Iles-sous-le-Vent et de recueillir en chemin nos amis les Espagnols ; car ils étaient toujours présents à ma pensée.

Ayant à l'aide de nos forces réunies tiré la chaloupe si avant sur la grève, que la marée haute ne pût l'entraîner, ayant fait en outre un trou dans le fond, trop grand pour être promptement rebouché, nous nous étions assis pour songer à ce que nous avions à faire ; et, tandis que nous concertions nos plans, nous entendîmes tirer un coup de canon, puis nous vîmes le navire faire avec son pavillon comme un signal pour rappeler la chaloupe à bord ; mais la chaloupe ne bougea pas, et il se remit de plus belle à tirer et à lui adresser des signaux.

A la fin, quand il s'apperçut que ses signaux et ses coups de canon n'aboutissaient à rien et que la chaloupe ne se montrait pas, nous le vîmes, — à l'aide de mes longues-vues, — mettre à la mer une autre embarcation qui nagea vers le rivage ; et tandis qu'elle s'approchait nous reconnûmes qu'elle n'était pas montée par moins de dix hommes, munis d'armes à feu.

Comme le navire mouillait à peu près à deux lieues du rivage, nous eûmes tout le loisir, durant le trajet, d'examiner l'embarcation, ses hommes d'équipage et même leurs figures ; parce que, la marée les ayant fait dériver un peu à l'Est de l'autre chaloupe, ils longèrent le rivage pour venir à la même place où elle avait abordé et où elle était gisante.

De cette façon, dis-je, nous eûmes tout le loisir de les

examiner. Le capitaine connaissait la physionomie et le caractère de touts les hommes qui se trouvaient dans l'embarcation ; il m'assura qu'il y avait parmi eux trois honnêtes garçons, qui, dominés et effrayés, avaient été assurément entraînés dans le complot par les autres.

Mais quant au maître d'équipage, qui semblait être le principal officier, et quant à tout le reste, ils étaient aussi dangereux que qui que ce fût du bâtiment, et devaient sans aucun doute agir en désespérés dans leur nouvelle entreprise. Enfin il redoutait véhémentement qu'ils ne fussent trop forts pour nous.

Je me pris à sourire, et lui dis que des gens dans notre position étaient au-dessus de la crainte ; que, puisque à peu près toutes les conditions possibles étaient meilleures que celle où nous semblions être, nous devions accueillir toute conséquence résultante, soit vie ou mort, comme un affranchissement. Je lui demandai ce qu'il pensait des circonstances de ma vie, et si ma délivrance n'était pas chose digne d'être tentée. — « Et qu'est devenue, SIR, continuai-je, votre créance que j'avais été conservé ici à dessein de vous sauver la vie, créance qui vous avait exalté il y a peu de temps ? Pour ma part, je ne vois qu'une chose malencontreuse dans toute cette affaire. » — « Eh quelle est-elle ? » dit-il. — « C'est, répondis-je, qu'il y a parmi ces gens, comme vous l'avez dit, trois ou quatre honnêtes garçons qu'il faudrait épargner. S'ils avaient été touts le rebut de l'équipage, j'aurais cru que la providence de Dieu les avait séparés pour les livrer entre nos mains ; car faites fond là-dessus : tout homme qui mettra le pied sur le rivage sera nôtre, et vivra ou mourra suivant qu'il agira envers nous. »

Ces paroles, prononcées d'une voix ferme et d'un air

enjoué, lui redonnèrent du courage, et nous nous mîmes vigoureusement à notre besogne. Dès la première apparence d'une embarcation venant du navire, nous avions songé à écarter nos prisonniers, et, au fait, nous nous en étions parfaitement assurés.

Il y en avait deux dont le capitaine était moins sûr que des autres : je les fis conduire par VENDREDI et un des trois hommes délivrés à ma caverne, où ils étaient assez éloignés et hors de toute possibilité d'être entendus ou découverts, ou de trouver leur chemin pour sortir des bois s'ils parvenaient à se débarrasser eux-mêmes. Là ils les laissèrent garrottés, mais ils leur donnèrent quelques provisions, et leur promirent que, s'ils y demeuraient tranquillement, on leur rendrait leur liberté dans un jour ou deux ; mais que, s'ils tentaient de s'échapper, ils seraient mis à mort sans miséricorde. Ils protestèrent sincèrement qu'ils supporteraient leur emprisonnement avec patience, et parurent très-reconnaissants de ce qu'on les traitait si bien, qu'ils avaient des provisions et de la lumière; car VENDREDI leur avait donné pour leur bien-être quelques-unes de ces chandelles que nous faisions nous-mêmes. — Ils avaient la persuasion qu'il se tiendrait en sentinelle à l'entrée de la caverne.

Les autres prisonniers étaient mieux traités : deux d'entre eux, à la vérité, avaient les bras liés, parce que le capitaine n'osait pas trop s'y fier ; mais les deux autres avaient été pris à mon service, sur la recommandation du capitaine et sur leur promesse solennelle de vivre et de mourir avec nous. Ainsi, y compris ceux-ci et les trois braves garçons, nous étions sept hommes bien armés ; et je ne mettais pas en doute que nous ne pussions venir à bout des dix arrivants, considérant surtout ce que le capitaine avait dit, qu'il y avait trois ou quatre honnêtes hommes parmi eux.

Aussitôt qu'ils atteignirent à l'endroit où gisait leur autre embarcation, ils poussèrent la leur sur la grève et mirent pied à terre en la hâlant après eux ; ce qui me fit grand plaisir à voir : car j'avais craint qu'ils ne la laissassent à l'ancre, à quelque distance du rivage, avec du monde dedans pour la garder, et qu'ainsi il nous fût impossible de nous en emparer.

Une fois à terre, la première chose qu'ils firent, ce fut de courir touts à l'autre embarcation ; et il fut aisé de voir qu'ils tombèrent dans une grande surprise en la trouvant dépouillée, — comme il a été dit, — de tout ce qui s'y trouvait et avec un grand trou dans le fond.

Après avoir pendant quelque temps réfléchi sur cela, ils poussèrent de toutes leurs forces deux ou trois grands cris pour essayer s'ils ne pourraient point se faire entendre de leurs compagnons ; mais c'était peine inutile. Alors ils se serrèrent touts en cercle et firent une salve de mousqueterie ; nous l'entendîmes, il est vrai : les échos en firent retentir les bois, mais ce fut tout. Les prisonniers qui étaient dans la caverne, nous en étions sûrs, ne pouvaient entendre, et ceux en notre garde, quoiqu'ils entendissent très-bien, n'avaient pas toutefois la hardiesse de répondre.

Ils furent si étonnés et si atterrés de ce silence, qu'ils résolurent, comme ils nous le dirent plus tard, de se rembarquer pour retourner vers le navire, et de raconter que leurs camarades avaient été massacrés et leur chaloupe défoncée. En conséquence ils lancèrent immédiatement leur esquif et remontèrent touts à bord.

A cette vue le capitaine fut terriblement surpris et même stupéfié ; il pensait qu'ils allaient rejoindre le navire et mettre à la voile, regardant leurs compagnons comme perdus ; et qu'ainsi il lui fallait décidément perdre son navire,

qu'il avait eu l'espérance de recouvrer. Mais il eut bientôt une tout autre raison de se déconcerter.

A peine s'étaient-ils éloignés que nous les vîmes revenir au rivage, mais avec de nouvelles mesures de conduite, sur lesquelles sans doute ils avaient délibéré, c'est-à-dire qu'ils laissèrent trois hommes dans l'embarcation, et que les autres descendirent à terre et s'enfoncèrent dans le pays pour chercher leurs compagnons.

Ce fut un grand désappointement pour nous, et nous en étions à ne savoir que faire ; car nous saisir des sept hommes qui se trouvaient à terre ne serait d'aucun avantage si nous laissions échapper le bateau ; parce qu'il regagnerait le navire, et qu'alors à coup sûr le reste de l'équipage leverait l'ancre et mettrait à la voile, de sorte que nous perdrions le bâtiment sans retour.

Cependant il n'y avait d'autre remède que d'attendre et de voir ce qu'offrirait l'issue des choses. — Après que les sept hommes furent descendus à terre, les trois hommes restés dans l'esquif remontèrent à une bonne distance du rivage, et mirent à l'ancre pour les attendre. Ainsi il nous était impossible de parvenir jusqu'à eux.

Ceux qui avaient mis pied à terre se tenaient serrés touts ensemble et marchaient vers le sommet de la petite éminence au-dessous de laquelle était située mon habitation, et nous les pouvions voir parfaitement sans en être apperçus. Nous aurions été enchantés qu'ils vinssent plus près de nous, afin de faire feu dessus, ou bien qu'ils s'éloignassent davantage pour que nous pussions nous-mêmes nous débusquer.

Quand ils furent parvenus sur le versant de la colline d'où ils pouvaient planer au loin sur les vallées et les bois qui s'étendaient au Nord-Ouest, dans la partie la plus basse

de l'île, ils se mirent à appeler et à crier jusqu'à n'en pouvoir plus. Là, n'osant pas sans doute s'aventurer loin du rivage, ni s'éloigner l'un de l'autre, ils s'assirent touts ensemble sous un arbre pour délibérer. S'ils avaient trouvé bon d'aller là pour s'y endormir, comme avait fait la première bande, c'eût été notre affaire ; mais ils étaient trop remplis de l'appréhension du danger pour s'abandonner au sommeil, bien qu'assurément ils ne pussent se rendre compte de l'espèce de péril qu'ils avaient à craindre.

Le capitaine fit une ouverture fort sage au sujet de leur délibération. — « Ils vont peut-être, disait-il, faire une nouvelle salve générale pour tâcher de se faire entendre de leurs compagnons ; fondons touts sur eux juste au moment où leurs mousquets seront déchargés ; à coup sûr ils demanderont quartier, et nous nous en rendrons maîtres sans effusion de sang. » — J'approuvai cette proposition, pourvu qu'elle fût exécutée lorsque nous serions assez près d'eux pour les assaillir avant qu'ils eussent pu recharger leurs armes.

Mais le cas prévu n'advint pas, et nous demeurâmes encore long-temps fort irrésolus sur le parti à prendre. Enfin je dis à mon monde que mon opinion était qu'il n'y avait rien à faire avant la nuit ; qu'alors, s'ils n'étaient pas retournés à leur embarcation, nous pourrions peut-être trouver moyen de nous jeter entre eux et le rivage, et quelque stratagème pour attirer à terre ceux restés dans l'esquif.

Nous avions attendu fort long-temps, quoique très-impatients de les voir s'éloigner et fort mal à notre aise, quand, après d'interminables consultations, nous les vîmes touts se lever et descendre vers la mer. Il paraît que de si terribles appréhensions du danger de cette place pesaient sur eux, qu'ils avaient résolu de regagner le navire, pour annoncer

à bord la perte de leurs compagnons, et poursuivre leur voyage projeté.

Sitôt que je les apperçus se diriger vers le rivage, j'imaginai, — et cela était réellement, — qu'ils renonçaient à leurs recherches et se décidaient à s'en retourner. A cette seule appréhension le capitaine, à qui j'avais communiqué cette pensée, fut près de tomber en défaillance; mais, sur-le-champ, pour les faire revenir sur leurs pas, je m'avisai d'un stratagème qui répondit complétement à mon but.

J'ordonnai à VENDREDI et au second du capitaine d'aller de l'autre côté de la crique à l'Ouest, vers l'endroit où étaient parvenus les Sauvages lorsque je sauvai VENDREDI; sitôt qu'ils seraient arrivés à une petite butte distante d'un demi-mille environ, je leur recommandai de crier aussi fort qu'ils pourraient, et d'attendre jusqu'à ce que les matelots les eussent entendus; puis, dès que les matelots leur auraient répondu, de rebrousser chemin, et alors, se tenant hors de vue, répondant toujours quand les autres appelleraient, de prendre un détour pour les attirer au milieu des bois, aussi avant dans l'île que possible; puis enfin de revenir vers moi par certaines routes que je leur indiquai.





La Capitulation.

Ils étaient justement sur le point d'entrer dans la chaloupe, quand Vendredi et le second se mirent à crier. Ils les entendirent aussitôt, et leur répondirent tout en courant le long du rivage à l'Ouest, du côté de la voix qu'ils avaient entendue ; mais tout-à-coup ils furent arrêtés par la

crique. Les eaux étant hautes, ils ne pouvaient traverser, et firent venir la chaloupe pour les passer sur l'autre bord, comme je l'avais prévu.

Quand ils eurent traversé, je remarquai que, la chaloupe ayant été conduite assez avant dans la crique, et pour ainsi dire dans un port, ils prirent avec eux un des trois hommes qui la montaient, et n'en laissèrent seulement que deux, après l'avoir amarrée au tronc d'un petit arbre sur le rivage.

C'était là ce que je souhaitais. Laissant Vendredi et le second du capitaine à leur besogne, j'emmenai sur-le-champ les autres avec moi, et, me rendant en tapinois au-delà de la crique, nous surprîmes les deux matelots avant qu'ils fussent sur leurs gardes, l'un couché sur le rivage, l'autre dans la chaloupe. Celui qui se trouvait à terre flottait entre le sommeil et le réveil; et, comme il allait se lever, le capitaine, qui était le plus avancé, courut sur lui, l'assomma, et cria à l'autre, qui était dans l'esquif : — « Rends-toi ou tu es mort. »

Il ne fallait pas beaucoup d'arguments pour soumettre un seul homme, qui voyait cinq hommes contre lui et son camarade étendu mort. D'ailleurs c'était, à ce qu'il paraît, un des trois matelots qui avaient pris moins de part à la mutinerie que le reste de l'équipage. Aussi non-seulement il se décida facilement à se rendre, mais dans la suite il se joignit sincèrement à nous.

Dans ces entrefaites Vendredi et le second du capitaine gouvernèrent si bien leur affaire avec les autres mutins, qu'en criant et répondant, ils les entraînèrent d'une colline à une autre, et d'un bois à un autre, jusqu'à ce qu'ils les eussent horriblement fatigués, et ils ne les laissèrent que lorsqu'ils furent certains qu'ils ne pourraient re-

gagner la chaloupe avant la nuit. Ils étaient eux-mêmes harassés quand ils revinrent auprès de nous.

Il ne nous restait alors rien autre à faire qu'à les épier dans l'obscurité, pour fondre sur eux et en avoir bon marché.

Ce ne fut que plusieurs heures après le retour de VENDREDI qu'ils arrivèrent à leur chaloupe ; mais long-temps auparavant nous pûmes entendre les plus avancés crier aux traîneurs de se hâter, et ceux-ci répondre et se plaindre qu'ils étaient las et éclopés et ne pouvaient marcher plus vite : fort heureuse nouvelle pour nous.

Enfin ils atteignirent la chaloupe. — Il serait impossible de décrire quelle fut leur stupéfaction quand ils virent qu'elle était ensablée dans la crique, que la marée s'était retirée et que leurs deux compagnons avaient disparu. Nous les entendions s'appeler l'un l'autre de la façon la plus lamentable, et se dire entre eux qu'ils étaient dans une île ensorcelée ; que, si elle était habitée par des hommes, ils seraient touts massacrés ; que si elle l'était par des démons ou des esprits, ils seraient touts enlevés et dévorés.

Ils se mirent à crier de nouveau, et appelèrent un grand nombre de fois leurs deux camarades par leurs noms ; mais point de réponse. Un moment après nous pouvions les voir, à la faveur du peu de jour qui restait, courir çà et là en se tordant les mains comme des hommes au désespoir. Tantôt ils allaient s'asseoir dans la chaloupe pour se reposer, tantôt ils en sortaient pour rôder de nouveau sur le rivage, et pendant assez long-temps dura ce manége.

Mes gens auraient bien désiré que je leur permisse de tomber brusquement sur eux dans l'obscurité ; mais je ne voulais les assaillir qu'avec avantage, afin de les épargner

et d'en tuer le moins que je pourrais. Je voulais surtout n'exposer aucun de mes hommes à la mort, car je savais l'ennemi bien armé. Je résolus donc d'attendre pour voir s'ils ne se sépareraient point ; et, à dessein de m'assurer d'eux, je fis avancer mon embuscade, et j'ordonnai à Vendredi et au capitaine de se glisser à quatre pieds, aussi à plat ventre qu'il leur serait possible, pour ne pas être découverts, et de s'approcher d'eux le plus qu'ils pourraient avant de faire feu.

Il n'y avait pas long-temps qu'ils étaient dans cette posture quand le maître d'équipage, qui avait été le principal meneur de la révolte, et qui se montrait alors le plus lâche et le plus abattu de touts, tourna ses pas de leur côté, avec deux autres de la bande. Le capitaine était tellement animé en sentant ce principal vaurien si bien en son pouvoir, qu'il avait à peine la patience de le laisser assez approcher pour le frapper à coup sûr ; car jusque là il n'avait qu'entendu sa voix ; et, dès qu'ils furent à sa portée, se dressant subitement sur ses pieds, ainsi que Vendredi, ils firent feu dessus.

Le maître d'équipage fut tué sur la place ; un autre fut atteint au corps et tomba près de lui, mais il n'expira qu'une ou deux heures après ; le troisième prit la fuite.

A cette détonation, je m'approchai immédiatement avec toute mon armée, qui était alors de huit hommes, savoir : moi, généralissime ; Vendredi, mon lieutenant-général ; le capitaine et ses deux compagnons, et les trois prisonniers de guerre auxquels il avait confié des armes.

Nous nous avançâmes sur eux dans l'obscurité, de sorte qu'on ne pouvait juger de notre nombre. — J'ordonnai au matelot qu'ils avaient laissé dans la chaloupe, et qui était alors un des nôtres, de les appeler par leurs noms, afin

d'essayer si je pourrais les amener à parlementer, et par là peut-être à des termes d'accommodement ; — ce qui nous réussit à souhait ; — car il était en effet naturel de croire que, dans l'état où ils étaient alors, ils capituleraient très-volontiers. Ce matelot se mit donc à crier de toute sa force à l'un d'entre eux : — « TOM SMITH ! TOM SMITH ! » — TOM SMITH répondit aussitôt : — « Est-ce toi, ROBINSON ? » — Car il paraît qu'il avait reconnu sa voix. — « Oui, oui, reprit l'autre. Au nom de Dieu, TOM SMITH, mettez bas les armes et rendez-vous, sans quoi vous êtes touts morts à l'instant. »

— « A qui faut-il nous rendre ? répliqua SMITH ; où sont-ils ? » — « Ils sont ici, dit ROBINSON : c'est notre capitaine avec cinquante hommes qui vous pourchassent depuis deux heures. Le maître d'équipage est tué, WILL FRYE blessé, et moi je suis prisonnier. Si vous ne vous rendez pas, vous êtes touts perdus. »

— « Nous donnera-t-on quartier ? dit TOM SMITH, si nous nous rendons ? » — « Je vais le demander, si vous promettez de vous rendre, » répondit ROBINSON. — Il s'adressa donc au capitaine, et le capitaine lui-même se mit alors à crier : — « Toi, SMITH, tu connais ma voix ; si vous déposez immédiatement les armes et vous soumettez, vous aurez touts la vie sauve, hormis WILL ATKINS. »

Sur ce, WILL ATKINS s'écria : — Au nom de Dieu ! capitaine, donnez-moi quartier ! Qu'ai-je fait ? Ils sont touts aussi coupables que moi. » — Ce qui, au fait, n'était pas vrai ; car il paraît que ce WILL ATKINS avait été le premier à se saisir du capitaine au commencement de la révolte, et qu'il l'avait cruellement maltraité en lui liant les mains et en l'accablant d'injures. Quoi qu'il en fût, le capitaine le somma de se rendre à discrétion et de se confier

à la miséricorde du gouverneur : c'est moi dont il entendait parler, car ils m'appelaient touts gouverneur.

Bref, ils déposèrent touts les armes et demandèrent la vie; et j'envoyai pour les garrotter l'homme qui avait parlementé avec deux de ses compagnons. Alors ma grande armée de cinquante d'hommes, laquelle, y compris les trois en détachement, se composait en tout de huit hommes, s'avança et fit main basse sur eux et leur chaloupe. Mais je me tins avec un des miens hors de leur vue, pour des raisons d'État.

Notre premier soin fut de réparer la chaloupe et de songer à recouvrer le vaisseau. Quant au capitaine, il eut alors le loisir de pourparler avec ses prisonniers. Il leur reprocha l'infamie de leurs procédés à son égard, et l'atrocité de leur projet, qui, assurément, les aurait conduits enfin à la misère et à l'opprobre, et peut-être à la potence.

Ils parurent touts fort repentants, et implorèrent la vie. Il leur répondit là-dessus qu'ils n'étaient pas ses prisonniers, mais ceux du gouverneur de l'île; qu'ils avaient cru le jeter sur le rivage d'une île stérile et déserte, mais qu'il avait plu à Dieu de les diriger vers une île habitée, dont le gouverneur était Anglais, et pouvait les y faire pendre touts, si tel était son plaisir ; mais que, comme il leur avait donné quartier, il supposait qu'il les enverrait en Angleterre pour y être traités comme la justice le requérait, hormis Atkins, à qui le gouverneur lui avait enjoint de dire de se préparer à la mort, car il serait pendu le lendemain matin.

Quoique tout ceci ne fût qu'une fiction de sa part, elle produisit cependant tout l'effet désiré. Atkins se jeta à genoux et supplia le capitaine d'intercéder pour lui auprès du gouverneur, et touts les autres le conjurèrent au nom de Dieu, afin de n'être point envoyés en Angleterre.

Il me vint alors à l'esprit que le moment de notre déli-

vrance était venu, et que ce serait une chose très-facile que d'amener ces gens à s'employer de tout cœur à recou vrer le vaisseau. Je m'éloignai donc dans l'ombre pour qu'ils ne pussent voir quelle sorte de gouverneur ils avaient, et j'appelai à moi le capitaine. Quand j'appelai, comme si j'étais à une bonne distance, un de mes hommes reçut l'ordre de parler à son tour, et il dit au capitaine : — « Capitaine, le commandant vous appelle. » — Le capitaine répondit aussitôt : — « Dites à son Excellence que je viens à l'instant. » — Ceci les trompa encore parfaitement, et ils crurent touts que le gouverneur était près de là avec ses cinquante hommes.

Quand le capitaine vint à moi, je lui communiquai mon projet pour la prise du vaisseau. Il le trouva parfait, et résolut de le mettre à exécution le lendemain.

Mais, pour l'exécuter avec plus d'artifice et en assurer le succès, je lui dis qu'il fallait que nous séparassions les prisonniers, et qu'il prît Atkins et deux autres d'entre les plus mauvais, pour les envoyer, bras liés, à la caverne où étaient déjà les autres. Ce soin fut remis à Vendredi et aux deux hommes qui avaient été débarqués avec le capitaine.

Ils les emmenèrent à la caverne comme à une prison; et c'était au fait un horrible lieu, surtout pour des hommes dans leur position.

Je fis conduire les autres à ma tonnelle, comme je l'appelais, et dont j'ai donné une description complète. Comme elle était enclose, et qu'ils avaient les bras liés, la place était assez sûre, attendu que de leur conduite dépendait leur sort.

A ceux-ci dans la matinée j'envoyai le capitaine pour entrer en pourparler avec eux ; en un mot, les éprouver et me dire s'il pensait qu'on pût ou non se fier à eux pour al-

ler à bord et surprendre le navire. Il leur parla de l'outrage qu'ils lui avaient fait, de la condition dans laquelle ils étaient tombés, et leur dit que, bien que le gouverneur leur eût donné quartier actuellement, ils seraient à coup sûr mis au gibet si on les envoyait en Angleterre ; mais que s'ils voulaient s'associer à une entreprise aussi loyale que celle de recouvrer le vaisseau, il aurait du gouverneur la promesse de leur grâce.

On devine avec quelle hâte une semblable proposition fut acceptée par des hommes dans leur situation. Ils tombèrent aux genoux du capitaine, et promirent avec les plus énergiques imprécations qu'ils lui seraient fidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang ; que, lui devant la vie, ils le suivraient en touts lieux, et qu'ils le regarderaient comme leur père tant qu'ils vivraient.

— « Bien, reprit le capitaine ; je m'en vais reporter au gouverneur ce que vous m'avez dit, et voir ce que je puis faire pour l'amener à donner son consentement. » — Il vint donc me rendre compte de l'état d'esprit dans lequel il les avait trouvés, et m'affirma qu'il croyait vraiment qu'ils seraient fidèles.





Reprise du Navire.

Néanmoins, pour plus de sûreté, je le priai de retourner vers eux, d'en choisir cinq, et de leur dire, pour leur donner à penser qu'on n'avait pas besoin d'hommes, qu'il n'en prenait que cinq pour l'aider, et que les deux autres et les trois qui avaient été envoyés prison-

niers au château, — ma caverne, — le gouverneur voulait les garder comme ôtages, pour répondre de la fidélité de ces cinq; et que, s'ils se montraient perfides dans l'exécution, les cinq ôtages seraient tout vifs accrochés à un gibet sur le rivage.

Ceci parut sévère, et les convainquit que c'était chose sérieuse que le gouverneur. Toutefois ils ne pouvaient qu'accepter, et ce fut alors autant l'affaire des prisonniers que celle du capitaine d'engager les cinq autres à faire leur devoir.

Voici quel était l'état de nos forces pour l'expédition : 1° le capitaine, son second et le passager; 2° les deux prisonniers de la première escouade, auxquels, sur les renseignements du capitaine, j'avais donné la liberté et confié des armes; 3° les deux autres, que j'avais tenus jusqu'alors garrottés dans ma tonnelle, et que je venais de relâcher, à la sollicitation du capitaine; 4° les cinq élargis en dernier : ils étaient donc douze en tout, outre les cinq que nous tenions prisonniers dans la caverne comme ôtages.

Je demandai au capitaine s'il voulait avec ce monde risquer l'abordage du navire. Quant à moi et mon serviteur Vendredi, je ne pensai pas qu'il fût convenable que nous nous éloignassions, ayant derrière nous sept hommes captifs. C'était bien assez de besogne pour nous que de les garder à l'écart, et de les fournir de vivres.

Quant aux cinq de la caverne, je résolus de les tenir séquestrés; mais Vendredi allait deux fois par jour pour leur donner le nécessaire. J'employais les deux autres à porter les provisions à une certaine distance, où Vendredi devait les prendre.

Lorsque je me montrai aux deux premiers ôtages, ce fut avec le capitaine, qui leur dit que j'étais la personne

que le gouverneur avait désignée pour veiller sur eux ; que le bon plaisir du gouverneur était qu'ils n'allassent nulle part sans mon autorisation ; et que, s'ils le faisaient, ils seraient transférés au château et mis aux fers. Ne leur ayant jamais permis de me voir comme gouverneur, je jouais donc pour lors un autre personnage, et leur parlais du gouverneur, de la garnison, du château et autres choses semblables, en toute occasion.

Le capitaine n'avait plus d'autre difficulté devant lui que de gréer les deux chaloupes, de reboucher celle défoncée, et de les équiper. Il fit son passager capitaine de l'une avec quatre hommes, et lui-même, son second et cinq matelots montèrent dans l'autre. Ils concertèrent très-bien leurs plans, car ils arrivèrent au navire vers le milieu de la nuit. Aussitôt qu'ils en furent à portée de la voix, le capitaine ordonna à Robinson de héler et de leur dire qu'ils ramenaient les hommes et la chaloupe, mais qu'ils avaient été bien long-temps avant de les trouver, et autres choses semblables. Il jasa avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent accosté le vaisseau. Alors le capitaine et son second, avec leurs armes, se jetant les premiers à bord, assommèrent sur-le-champ à coups de crosse de mousquet le bosseman et le charpentier ; et, fidèlement secondés par leur monde, ils s'assuraient de touts ceux qui étaient sur le pont et le gaillard d'arrière, et commençaient à fermer les écoutilles pour empêcher de monter ceux qui étaient en bas, quand les gens de l'autre embarcation, abordant par les porte-haubans de misaine, s'emparèrent du gaillard d'avant et de l'écoutillon qui descendait à la cuisine, où trois hommes qui s'y trouvaient furent faits prisonniers.

Ceci fait, tout étant en sûreté sur le pont, le capitaine ordonna à son second de forcer avec trois hommes

la chambre du Conseil, où était posté le nouveau capitaine rebelle, qui, ayant eu quelque alerte, était monté et avait pris les armes avec deux matelots et un mouce. Quand le second eut effondré la porte avec une pince, le nouveau capitaine et ses hommes firent hardiment feu sur eux. Une balle de mousquet atteignit le second et lui cassa le bras, deux autres matelots furent aussi blessés, mais personne ne fut tué.

Le second, appelant à son aide, se précipita cependant, tout blessé qu'il était, dans la chambre du Conseil, et déchargea son pistolet à travers la tête du nouveau capitaine. Les balles entrèrent par la bouche, ressortirent derrière l'oreille et le firent taire à jamais. Là-dessus le reste se rendit, et le navire fut réellement repris sans qu'aucun autre perdît la vie.

Aussitôt que le bâtiment fut ainsi recouvré, le capitaine ordonna de tirer sept coups de canon, signal dont il était convenu avec moi pour me donner avis de son succès. Je vous laisse à penser si je fus aise de les entendre, ayant veillé tout exprès sur le rivage jusqu'à près de deux heures du matin.

Après avoir parfaitement entendu le signal, je me couchai; et, comme cette journée avait été pour moi très-fatigante, je dormis profondément jusqu'à ce que je fus réveillé en sursaut par un coup de canon. Je me levai sur-le-champ, et j'entendis quelqu'un m'appeler : — « Gouverneur, gouverneur! » — Je reconnus de suite la voix du capitaine, et je grimpai sur le haut du rocher où il était monté. Il me reçut dans ses bras, et, me montrant du doigt le bâtiment : — « Mon cher ami et libérateur, me dit-il, voilà votre navire ; car il est tout à vous, ainsi que nous et tout ce qui lui appartient. » Je jetai les yeux sur le

vaisseau. Il était mouillé à un peu plus d'un demi-mille du rivage ; car ils avaient appareillé dès qu'ils en avaient été maîtres ; et, comme il faisait beau, ils étaient venus jeter l'ancre à l'embouchure de la petite crique ; puis, à la faveur de la marée haute, le capitaine amenant la pinace près de l'endroit où j'avais autrefois abordé avec mes radeaux, il avait débarqué juste à ma porte.

Je fus d'abord sur le point de m'évanouir de surprise ; car je voyais positivement ma délivrance dans mes mains, toutes choses faciles, et un grand bâtiment prêt à me transporter s'il me plaisait de partir. Pendant quelque temps je fus incapable de répondre un seul mot ; mais, comme le capitaine m'avait pris dans ses bras, je m'appuyai fortement sur lui, sans quoi je serais tombé par terre.

Il s'apperçut de ma défaillance, et, tirant vite une bouteille de sa poche, me fit boire un trait d'une liqueur cordiale qu'il avait apportée exprès pour moi. Après avoir bu, je m'assis à terre ; et, quoique cela m'eût rappelé à moi-même, je fus encore long-temps sans pouvoir lui dire un mot.

Cependant le pauvre homme était dans un aussi grand ravissement que moi, seulement il n'était pas comme moi sous le coup de la surprise. Il me disait mille bonnes et tendres choses pour me calmer et rappeler mes sens. Mais il y avait un tel gonflement de joie dans ma poitrine, que mes esprits étaient plongés dans la confusion ; enfin il débonda par des larmes, et peu après je recouvrai la parole.

Alors je l'étreignis à mon tour, je l'embrassai comme mon libérateur, et nous nous abandonnâmes à la joie. Je lui dis que je le regardais comme un homme envoyé par le Ciel pour me délivrer ; que toute cette affaire me sem-

blait un enchaînement de prodiges ; que de telles choses étaient pour nous un témoignage que la main cachée d'une Providence gouverne l'univers, et une preuve évidente que l'œil d'une puissance infinie sait pénétrer dans les coins les plus reculés du monde et envoyer aide aux malheureux toutes fois et quantes qu'il lui plaît.

Je n'oubliai pas d'élever au Ciel mon cœur reconnaissant. Et quel cœur aurait pu se défendre de le bénir, CELUI qui non-seulement avait d'une façon miraculeuse pourvu aux besoins d'un homme dans un semblable désert et dans un pareil abandon, mais de qui, il faut incessamment le reconnaître, toute délivrance procède !

Quand nous eûmes jasé quelque temps, le capitaine me dit qu'il m'avait apporté tels petits rafraîchissements que pouvait fournir le bâtiment, et que les misérables qui en avaient été si long-temps maîtres n'avaient pas gaspillés. Sur ce il appela les gens de la pinace et leur ordonna d'apporter à terre les choses destinées au gouverneur. C'était réellement un présent comme pour quelqu'un qui n'eût pas dû s'en aller avec eux, comme si j'eusse dû toujours demeurer dans l'île, et comme s'ils eussent dû partir sans moi.

Premièrement il m'avait apporté un coffret à flacons plein d'excellentes eaux cordiales, six grandes bouteilles de vin de Madère, de la contenance de deux quartes, deux livres de très-bon tabac, douze grosses pièces de bœuf salé et six pièces de porc, avec un sac de pois et environ cent livres de biscuit.

Il m'apporta aussi une caisse de sucre, une caisse de fleur de farine, un sac plein de citrons, deux bouteilles de jus de limon et une foule d'autres choses. Outre cela, et ce qui m'était mille fois plus utile, il ajouta six chemi-

ses toutes neuves, six cravates fort bonnes, deux paires de gants, une paire de souliers, un chapeau, une paire de bas, et un très-bon habillement complet qu'il n'avait que très-peu porté. En un mot, il m'équipa des pieds à la tête.

Comme on l'imagine, c'était un bien doux et bien agréable présent pour quelqu'un dans ma situation. Mais jamais costume au monde ne fut aussi déplaisant, aussi étrange, aussi incommode que le furent pour moi ces habits les premières fois que je m'en affublai.

Après ces cérémonies, et quand toutes ces bonnes choses furent transportées dans mon petit logement, nous commençâmes à nous consulter sur ce que nous avions à faire de nos prisonniers ; car il était important de considérer si nous pouvions ou non risquer de les prendre avec nous, surtout les deux d'entre eux que nous savions être incorrigibles et intraitables au dernier degré. Le capitaine me dit qu'il les connaissait pour des vauriens tels qu'il n'y avait pas à les domter, et que s'il les emmenait, ce ne pourrait être que dans les fers, comme des malfaiteurs, afin de les livrer aux mains de la justice à la première colonie anglaise qu'il atteindrait. Je m'apperçus que le capitaine lui-même en était fort chagrin.

Aussi lui dis-je que, s'il le souhaitait, j'entreprendrais d'amener les deux hommes en question à demander eux-mêmes d'être laissés dans l'île. — « J'en serais aise, répondit-il, de tout mon cœur. »

— « Bien, je vais les envoyer chercher, et leur parler de votre part. » — Je commandai donc à VENDREDI et aux deux ôtages, qui pour lors étaient libérés, leurs camarades ayant accompli leur promesse, je leur ordonnai donc, dis-je, d'aller à la caverne, d'emmener les cinq prisonniers,

garrottés comme ils étaient, à ma tonnelle, et de les y garder jusqu'à ce que je vinsse.

Quelque temps après je m'y rendis vêtu de mon nouveau costume, et je fus alors de rechef appelé gouverneur. Touts étant réunis, et le capitaine m'accompagnant, je fis amener les prisonniers devant moi, et je leur dis que j'étais parfaitement instruit de leur infâme conduite envers le capitaine, et de leur projet de faire la course avec le navire et d'exercer le brigandage ; mais que la Providence les avait enlacés dans leurs propres piéges, et qu'il étaient tombés dans la fosse qu'ils avaient creusée pour d'autres.

Je leur annonçai que, par mes instructions, le navire avait été recouvré, qu'il était pour lors dans la rade, et que tout-à-l'heure ils verraient que leur nouveau capitaine avait reçu le prix de sa trahison, car ils le verraient pendu au bout d'une vergue.





Départ de l'Ile.

Je les priai de me dire, quant à eux, ce qu'ils avaient à alléguer pour que je ne les fisse pas exécuter comme des pirates pris sur le fait, ainsi qu'ils ne pouvaient douter que ma commission m'y autorisât.

Un d'eux me répondit au nom de touts qu'ils n'avaient

rien à dire, sinon que lorsqu'ils s'étaient rendus le capitaine leur avait promis la vie, et qu'ils imploraient humblement ma miséricorde. — « Je ne sais quelle grâce vous faire, leur repartis-je : moi, j'ai résolu de quitter l'île avec mes hommes, je m'embarque avec le capitaine pour retourner en Angleterre; et lui, le capitaine, ne peut vous emmener que prisonniers, dans les fers, pour être jugés comme révoltés et comme forbans, ce qui, vous ne l'ignorez pas, vous conduirait droit à la potence. Je n'entrevois rien de meilleur pour vous, à moins que vous n'ayez envie d'achever votre destin en ce lieu. Si cela vous convient, comme il m'est loisible de le quitter, je ne m'y oppose pas ; je me sens même quelque penchant à vous accorder la vie si vous pensez pouvoir vous accommoder de cette île. » — Ils parurent très-reconnaissants, et me déclarèrent qu'ils préféreraient se risquer à demeurer en ce séjour plutôt que d'être transférés en Angleterre pour être pendus : je tins cela pour dit.

Néanmoins le capitaine parut faire quelques difficultés, comme s'il redoutait de les laisser. Alors je fis semblant de me fâcher contre lui, et je lui dis qu'ils étaient mes prisonniers et non les siens ; que, puisque je leur avais offert une si grande faveur, je voulais être aussi bon que ma parole ; que s'il ne jugeait point à propos d'y consentir je les remettrais en liberté, comme je les avais trouvés ; permis à lui de les reprendre, s'il pouvait les attraper.

Là-dessus ils me témoignèrent beaucoup de gratitude, et moi, conséquemment, je les fis mettre en liberté ; puis je leur dis de se retirer dans les bois, au lieu même d'où ils venaient, et que je leur laisserais des armes à feu, des munitions, et quelques instructions nécessaires pour qu'ils vécussent très-bien si bon leur semblait.

Alors je me disposai à me rendre au navire. Je dis néanmoins au capitaine que je resterais encore cette nuit pour faire mes préparatifs, et que je désirais qu'il retournât cependant à son bord pour y maintenir le bon ordre, et qu'il m'envoyât la chaloupe à terre le lendemain. Je lui recommandai en même temps de faire pendre au taquet d'une vergue le nouveau capitaine, qui avait été tué, afin que nos bannis pussent le voir.

Quand le capitaine fut parti, je fis venir ces hommes à mon logement, et j'entamai avec eux un grave entretien sur leur position. Je leur dis que, selon moi, ils avaient fait un bon choix ; que si le capitaine les emmenait, ils seraient assurément pendus. Je leur montrai leur capitaine à eux flottant au bout d'une vergue, et je leur déclarai qu'ils n'auraient rien moins que cela à attendre.

Quand ils eurent touts manifesté leur bonne disposition à rester, je leur dis que je voulais les initier à l'histoire de mon existence en cette île, et les mettre à même de rendre la leur agréable. Conséquemment je leur fis tout l'historique du lieu et de ma venue en ce lieu. Je leur montrai mes fortifications ; je leur indiquai la manière dont je faisais mon pain, plantais mon blé et préparais mes raisins ; en un mot je leur enseignai tout ce qui était nécessaire pour leur bien-être. Je leur contai l'histoire des seize Espagnols qu'ils avaient à attendre, pour lesquels je laissais une lettre, et je leur fis promettre de fraterniser avec eux[1].

Je leur laissai mes armes à feu, nommément cinq mousquets et trois fusils de chasse, de plus trois épées, et environ

[1] Ici, dans certaine édition, est intercalé, à propos d'encre, un petit paragraphe fort niais et fort malencontreux, qui ne se trouve point dans l'édition originale de Stockdale. P. B.

un baril de poudre que j'avais de reste; car après la première et la deuxième année j'en usais peu et n'en gaspillais point.



Je leur donnai une description de ma manière de gouverner mes chèvres, et des instructions pour les traire et les engraisser, et pour faire du beurre et du fromage.

En un mot je leur mis à jour chaque partie de ma propre histoire, et leur donnai l'assurance que j'obtiendrais du capitaine qu'il leur laissât deux barils de poudre à canon en plus, et quelques semences de légumes, que moi-même, leur dis-je, je me serais estimé fort heureux d'avoir. Je leur abandonnai aussi le sac de pois que le capitaine m'avait apporté pour ma consommation, et je leur recommandai de les semer, qu'immanquablement ils multiplieraient.

Ceci fait, je pris congé d'eux le jour suivant, et m'en allai à bord du navire. Nous nous disposâmes immédiatement à mettre à la voile, mais nous n'appareillâmes que

de nuit. Le lendemain matin, de très-bonne heure, deux des cinq exilés rejoignirent le bâtiment à la nage, et, se plaignant très-lamentablement des trois autres bannis, demandèrent au nom de Dieu à être pris à bord, car ils seraient assassinés. Ils supplièrent le capitaine de les accueillir, dussent-ils être pendus sur-le-champ.

A cela le capitaine prétendit ne pouvoir rien sans moi; mais après quelques difficultés, mais après de leur part une solemnelle promesse d'amendement, nous les reçûmes à bord. Quelque temps après ils furent fouettés et châtiés d'importance; dès lors ils se montrèrent de fort tranquilles et de fort honnêtes compagnons.

Ensuite, à marée haute, j'allai au rivage avec la chaloupe chargée des choses promises aux exilés, et auxquelles, à mon intercession, le capitaine avait donné l'ordre qu'on ajoutât leurs coffres et leurs vêtements, qu'ils reçurent avec beaucoup de reconnaissance. Pour les encourager je leur dis que s'il ne m'était point impossible de leur envoyer un vaisseau pour les prendre, je ne les oublierais pas.

Quand je pris congé de l'île j'emportai à bord, comme reliques, le grand bonnet de peau de chèvre que je m'étais fabriqué, mon parasol et un de mes perroquets. Je n'oubliai pas de prendre l'argent dont autrefois je fis mention, lequel était resté si long-temps inutile qu'il s'était terni et noirci; à peine aurait-il pu passer pour de l'argent avant d'avoir été quelque peu frotté et manié. Je n'oubliai pas non plus celui que j'avais trouvé dans les débris du vaisseau espagnol.

C'est ainsi que j'abandonnai mon île le DIX-NEUF DÉCEMBRE MIL SIX CENT QUATRE-VINGT-SIX, selon le calcul du navire, après y être demeuré vingt-huit ans deux mois

et dix-neuf jours. De cette seconde captivité je fus délivré le même jour du mois que je m'étais enfui jadis dans le BARCO-LONGO, de chez les Maures de Sallé.

Sur ce navire, au bout d'un long voyage, j'arrivai en Angleterre le 11 juin de l'an 1687, après une absence de trente-cinq années.

FIN
DU
TOME PREMIER.

En 1845, je vois sans autre avertissement que celui du Journal de la librairie ma notice transportée dans le vol. trad. par Mme Castu. éd. in 12 de 28 f. éd. in 8 de 31 f.

l'Ile de Lampedouse qui n'a guère qu'une longueur de six milles et qui est à 80,000, au S.S. E. de la Pantellerie, a longtemps nourri un vrai Robinson Religieux, bien avec les Chrétiens, bien avec les Musulmans: il vivait en 1739.

Voy. aussi l'île de S. Brandan, détails donnés par d'Avezac Iles d'Afrique p 22 et 23

L'île de Pico, qui fait partie des Acores, reçut un Robinson, nommé Fernando Alvarez, vers 1439. La plus grande longueur est de 35,000 sur 8000, son pic s'élève à 2000 mètres. la note sur la solitude de ces îles donnée par Behaim est de 1431.

O Machin et Anna d'Arfet vers 1377

Les Iles du Cap vert étaient désertes, (malgré l'affirm-ation contraire, qui y place des Yolofs,) lorsque les Européens y débarquèrent. En 1461, on y envoya des habitans du pays des Algarves.

Dampier se connaissait en Robinsons; il avait été 2 mois sur le Rocher de l'Ascension à partir du 21 février 1701. voir la suite d'habitans et entre autres le Capne Bate, que l'île a reçu.

Fernand Lopez l'infortuné Robinson mutilé de S^te hélène vers 1513.

---

l'île de Tristam da Cunha, découverte en 1506 par le Navigateur de ce nom, est une région de tempêtes; son explorateur, Tristam, qui alla à Rome offrir au pape le 1er éléphant, qui eut été envoyé dans la Cité Sainte, était un homme d'un rare mérite et Paul Jove recueillit religieusement son portrait (voy. les Elogia.) l'Ile devint l'azile des Robinsons les plus variés par leur nationalité leur état et leurs habitudes. - Voyez d'abord le Cap^ne Patten, 1791, le Naturaliste Aubert du Petit-Thouars, 1793, qui abandonné tout un jour et toute une nuit, songeait déjà à Selkirk, puis Jonathan Lambert....

James Owen abandonné en 1826. sur la trinité.

François Leguat, avec ses huit compagnons, dans l'île Rodrigue. Cette île délicieuse célébrée par Mr de Seligny officier des vaisseaux de la Compagnie, fut décrite avec un charme extrême par l'abbé Pingré ou mieux le P. Pingré, dont m'entretenait encore le bon vieux Blanchet notre ancien collègue, qui se la rappelait, se promenant dans les salles majestueuses de l'antique bibliothèque.

François Cauche visita Rodriguez alors déserte en 1638, en 1690 François Leguat y demeura, c'était un Gentilhomme Bourguignon, qui fuyait la France après la révocation de l'édit de Nantes. La Martinière l'attaque grossièrement. Pingré le venge.

A Galega, l'île macadamisée d'écales de Cocotier, un blanc au milieu de 300 noirs et négresses mène la vie la plus douce, la plus plantureuse et la plus paisible.

Le Matelot Hangard, dans les Séchelles à l'île Sainte Anne; il y fut déposé volontairement.

Un pauvre diable de Navateur qui alla en 1816 de Rio de Janeiro à Valparaiso en doublant le Cap horn, Gendrin Natif de Versailles fait bien comprendre ce que sont ces mers

Voy. le C. 1. p. 175.

Comme dans bien d'autres pays l'île de Juan Fernandez a reçu une déplorable population, c'était le Presidio du Chili. et par une mesure pleine de sagesse et de philantropie due à Portalès cet état de chose a cessé depuis 1834, et les condamnés pour crimes ont été retirés de Juan Fernandez. voy. du Petit Thouars t— p. 211.

Le Groupe des îles Galapagos situé sous l'Equat. à environ 160 l. à l'Ouest des Côtes occidentales de l'Amérique méridionale, forment un ensemble de 13 îles comprises entre les parallèles de 1° 42' N et de 1° 24' 20" Sud. On les a tour à tour appelées: islas encantadas, Gallapagos (en raison de leurs tortues) et Florianas. L'une d'elle a eu son Robinson; c'était un nommé Fitz Patrick irlandais de naissance. Voy. le voyage autour du monde de la Vénus, commandé par du Petit Thouars. T2 p. 307.

Petrus Borel

On lit dans la Revue littéraire du moniteur en date du 13 7bre 1859 un article de l'habile Ed. Thierry qui commence de cette façon:

« Ces jours derniers est mort un galant homme devenu inspecteur de la colonisation de Mostaganem et qui avait été un enfant perdu de la phalange romantique. Il s'appelait Pierre Borel d'hauterive; mais en 1830 son nom était un nom à refaire. Pierre d'h. Borel commença par supprimer le trop classique d'hauterive Borel était encore assez fâcheux; mais Pierre pouvait se changer en Petrus, ce qui lui donnait meilleur air. Petrus Borel, à la bonne heure! cela sentait le 16me siècle ou tout au moins la hollande et l'allemagne. C'était un nom d'érudit et de rêveur. Il faisait bien gravé en lettres frustes avec l'v consonne: Petrvs Borel

Le nom de Petrus Borel eut le succès d'une invention hardie. Les quatre syllabes valaient une bannière. Celui qui les portait fut reconnu Chef de Cohorte et j'étais dans les Cohortes, je l'avoue. Petrus Borel avait le génie des cris de guerre. Les titres de ses livres allaient d'eux mêmes à l'attaque; Rhapsodies, ce fut le premier. Quel succès encore! et comme nous battions des mains à Rhapsodies! Que de choses nous entendions là dessous .... Petrus Borel lança son second titre Champavert, contes immoraux par Petrus Borel le Lycanthrope. Après ce titre là Petrus Borel trouva encore Madame Putiphar. Mais c'était l'explosion dans la mitraille et d'ailleurs le temps des explosions même innocentes était passé! Petrus Borel avait trop bien compris la guerre pour ne pas comprendre la paix. Il disparut. Le Lycanthrope devint un excellent administrateur et un cultivateur modèle.

Les îles de Juan Fernandez furent inhabitées jusqu'en l'année 1750. A cette époque, un Gouverneur du Chili, qui a mérité le surnom de <u>laborioso</u> D. Domingo Ortiz de Rosas, homme bon et énergique, y envoya une Garnison. Dès lors, ces îles ne servirent plus de refuge aux pirates.